DERNIERS TEMPS

DE

L'EMPIRE D'OCCIDENT

I.

SIDOINE APOLLINAIRE A ROME. — UN PRÉFET DU PRÉTOIRE DES GAULES.

I.

Après un interrègne de près de deux ans, pendant lequel l'empire d'Occident sembla vouloir s'abîmer, Rome apprit enfin qu'elle avait un empereur. Le Suève Ricimer, qui, sous le nom de patrice, gouvernait ou pour mieux dire opprimait l'Italie, venait de faire sa paix avec l'empereur d'Orient, Léon. Anthémius fut le produit de leur réconciliation. Parti de Constantinople avec une suite brillante et une petite armée, cadeau fait à l'Occident par l'Orient, il débarqua le 12 avril de l'année 467 dans le port de Ravenne, où Ricimer l'attendait. L'armée d'Italie, réunie par les soins du patrice, le proclama empereur à son débarquement. Anthémius arrivait avec le titre et le manteau de césar que Léon lui avait conférés à son départ comme une recommandation au choix des Occidentaux et un signe de l'unanimité rétablie entre les deux moitiés du monde romain, la collation du titre d'auguste et l'investiture du manteau impérial du premier degré étant réservées au peuple et au sénat de Rome, d'un commun accord entre Ricimer et Léon. Ce retour à l'unité de l'empire, à la paix intérieure, au gouvernement régulier, après tant de

bouleversemens et de princes successivement assassinés, semblait avoir donné aux Italiens une seconde vie, et des transports de joie éclataient de toutes parts. Le mariage prochain de Ricimer avec la fille d'Anthémius, mariage désiré par les Romains dans un intérêt politique, demandé par Léon, consenti par Anthémius, non pourtant sans beaucoup d'hésitations, promettait aux idées de concorde et aux espérances de paix domestique un gage que l'on croyait assuré.

Différentes causes, et en premier ordre une sorte de peste qui sévissait avec assez de rigueur sur le centre et le midi de l'Italie, arrêtèrent dans les murs de Ravenne Anthémius et la jeune fiancée de Ricimer plus longtemps sans doute que celui-ci n'aurait souhaité, plus longtemps surtout que ne voulaient les habitans de Rome, impatiens de placer sur les épaules de leur césar le manteau d'auguste, et sur la tête de sa fille le *flammeum* des nouvelles mariées. L'empereur grec (c'est ainsi que beaucoup d'Occidentaux prirent l'habitude de le désigner, les uns par une simple constatation de son origine orientale, les autres dans une pensée d'hostilité ou de critique et comme pour faire de cette qualification un titre à la défaveur de l'Occident), l'empereur grec mit à profit ce loisir forcé en étudiant un peu son empire. Il se fit rendre compte des principales affaires dont il aurait à s'occuper dès son début. Parmi les requêtes soumises à sa décision, il s'en trouva une de la grande cité gauloise des Arvernes, qui demandait l'autorisation d'envoyer un député à l'empereur pour l'entretenir d'une affaire municipale grave et embrouillée, à ce qu'il paraît, laquelle, déjà jugée en Gaule, était portée en appel dans la métropole de l'empire, probablement devant le conseil privé du prince. L'envoi des députations, ou, comme disait la loi romaine, des légations adressées au gouvernement par les provinces ou par les villes, devait être préalablement autorisé, soit afin d'épargner le temps de l'empereur, soit afin de ménager l'argent des villes ou celui du trésor impérial, car ces légations, transportées par les chevaux et les voitures de la course publique et hébergées tout le long de la route aux frais de l'état, ne laissaient pas d'être une charge sur laquelle une administration économe faisait bien d'avoir les yeux. L'Auvergne désignait comme son représentant dans cette mission Sidoine Apollinaire, Lyonnais d'origine et de domicile, mais que son mariage avec une fille de l'empereur Avitus avait comme naturalisé Arverne, et dont ses nouveaux compatriotes ne manquaient point d'invoquer le patronage chaque fois qu'un intérêt de quelque importance était en jeu. Tout homme tant soit peu lettré, en Orient comme en Occident, connaissait au moins de nom le poète gaulois, en qui se résu-

mait à cette époque la gloire des lettres latines, et Anthémius crut être agréable à la Gaule en honorant d'une distinction particulière le plus célèbre de ses enfans. Non-seulement la requête des Arvernes fut approuvée, mais un rescrit particulier invita le poète à se rendre en droite ligne à Ravenne, sans attendre le départ de l'empereur pour la ville de Rome.

Caïus Sollius Apollinaris Sidonius était alors dans tout l'éclat d'une gloire littéraire mêlée à tous les événemens politiques de son temps, et que rehaussait encore l'illustration de la naissance et des dignités. Né à Lyon dans les rangs d'une noblesse que l'on estimait la première des Gaules, fils et petit-fils de préfets du prétoire et de maîtres des milices, Sidoine avait reçu l'éducation des jeunes Romains de sa classe. Il avait étudié les lettres, plaidé au barreau, porté les armes, parcouru la carrière des emplois civils; mais une vocation naturelle le ramena toujours à la poésie, qui, tout en satisfaisant le noble penchant de son âme, devint le marchepied de sa fortune. Sa réputation d'homme d'esprit, de correspondant épistolaire élégant et fin, de versificateur habile, était déjà bien établie en Gaule, lorsque Avitus, le personnage le plus important de l'Auvergne, ou pour mieux dire de toute l'Aquitaine, lui accorda la main de Papianilla, sa fille. Bientôt l'élévation inespérée du beau-père, devenu empereur après le meurtre de Maxime, conduisit le gendre, du petit théâtre où sa gloire littéraire était bornée, sur la grande scène du forum romain. Il y prononça le panégyrique d'Avitus aux applaudissemens du peuple et du sénat, charmés de ses vers, et Rome lui décerna l'insigne honneur d'une statue de bronze dans la bibliothèque Ulpienne, à côté de Claudien, qu'il n'égalait assurément point malgré ses saillies spirituelles et son ingénieuse facilité. Il fut dès-lors le panégyriste obligé des empereurs; ce fut un droit que sembla réclamer la puissance, et que Sidoine ne sut jamais refuser. En 458, non-seulement il chanta le vainqueur et le successeur d'Avitus, Majorien, qui du moins était grand par le mérite et par la clémence; il poussa l'oubli de lui-même jusqu'à louer Ricimer, dont l'ingratitude et les noires trahisons avaient précipité la ruine de sa famille. On le blâma, mais beaucoup pardonnèrent au besoin qu'avait le poète de la faveur des puissans, à l'entraînement de sa vanité, à la légèreté innée de son caractère. Au fond, Sidoine était un homme droit, ami sincère de son pays, amoureux de la civilisation romaine, dont il était un des ornemens, et par instinct opposé aux Barbares, qui lui apparaissaient comme un épouvantail pour la civilisation, pour les lettres, pour l'orthodoxie chrétienne; cependant son jour de force et de courage n'était pas venu : Sidoine Apollinaire ne devait arriver au vrai patriotisme que par la religion.

La réception du « sacré mandement (1) » (expression officielle pour désigner la dépêche impériale) ne causa pas plus de joie à Sidoine que d'orgueil à la ville de Lyon, sa patrie; chacun voulut le voir, l'embrasser, lui souhaiter un bon voyage et un heureux retour. Sur la route, ce fut la même chose. Ses amis, ses proches, l'attendaient à chaque relais de la course publique, se disputant la faveur de l'héberger et ne le laissant partir qu'à grand'peine. Cet empressement lui fit perdre un temps précieux, qu'il dut regretter plus tard. « J'allais bien lentement, dit-il dans la lettre où il fait le récit de ce voyage, non pas que les chevaux fussent rares, mais les amis étaient trop nombreux (2). » Dans les Alpes, autres embarras, autres délais; les routes se trouvèrent encombrées par une neige si épaisse qu'il fallut y creuser des tranchées. Enfin il gagna les plaines de la Ligurie, puis Pavie, où finissait la voie de terre et commençait la voie fluviale. Un de ces bateaux, à la fois solides et légers, affectés aux transports publics et qu'on appelait *cursoriæ* le prit à son bord, et les eaux du Tessin le versèrent rapidement dans celles du Pô.

Le Gaulois traversait alors pour la première fois les plaines et les fleuves de l'Italie septentrionale; tout était nouveauté, tout était enchantement pour lui. « L'Éridan m'entraînait, écrivait-il quelques mois plus tard à un de ses amis de Lyon, Héronius, son confident poétique et poète lui-même, et tout en voguant je contemplais ces sœurs de Phaéton aux larmes d'ambre que nous avions chantées si souvent la coupe en main; mais en les voyant je ne pus m'empêcher de rire de nos folies. Je coupai à leur embouchure le Lambro bourbeux, l'Adda azuré, l'Adige indomptable et le Mincio paresseux, fleuves dont les uns descendent des monts liguriens, les autres des collines euganéennes. Mon œil tâchait de sonder au passage leurs gouffres profonds et de les suivre au loin sous les forêts de chênes et d'érables qui bordent leurs lits. De toutes parts s'élevait un doux concert d'oiseaux de rivière cachés sous des abris de roseaux, et dont les innombrables nids, suspendus à la pointe des joncs, se balançaient au moindre souffle comme des édifices aériens (3). Nous arrivâmes bientôt à Crémone, cette fatale voisine de Mantoue, dont Tityre déplorait la proximité. A Brixillum, nous devions changer de bateau; nos rameurs venètes nous quittèrent pour faire place aux mariniers de la province émilienne. Nous ne fîmes qu'entrer et sortir, car Ravenne nous appelait, Ravenne, où nous nous dirigeâmes en droite ligne de toute la vitesse de nos rames. » Sidoine n'y trouva

(1) « Sacra mandata, sacri apices. » Sidon. Apoll., *Epist.*, I, 5.

(2) « Moram vianti non veredorum paucitas, sed amicorum multitudo faciebat. »

(3) « Nunc in juncis pungentibus, nunc et in scirpis enodibus, nidorum strues imposita nutabat. » Sid. Apoll., *Ibid.*

plus l'empereur, parti pour Rome plus tôt que lui-même n'avait pensé, soit que les ravages de la maladie se fussent ralentis dans le Latium, soit que les autres obstacles qui semblaient devoir le retenir longtemps eussent soudainement cessé. Avant de se remettre en route pour la ville de Romulus, le poète gaulois eut tout le loisir de visiter en détail celle d'Honorius et de Valentinien III.

Cette honteuse capitale des derniers césars, qui n'avaient rien trouvé de mieux pour protéger l'établissement d'Auguste que les lagunes de l'Adriatique et les bourbiers du Pô, Ravenne, ne lui causa que du dégoût. Son air malsain, les cloaques de ses canaux, d'où s'exhalait au mouvement des rames et sous la perche des mariniers une odeur empestée, ses maisons mal assurées sur un sol toujours détrempé, son manque absolu d'eau potable, tout cela lui déplut moins encore que les mœurs de ses habitans, cupides et dissolus, l'amollissement de ses soldats, la licence de son clergé. Cette aversion pour Ravenne ne le quitta plus, et il se venge du séjour qu'il y fit malgré lui par des épigrammes qu'il rend le plus acérées possible. Un Ravennate, originaire de Césennes, nommé Candidianus, lui ayant écrit, à quelque temps de là, qu'il le félicitait d'être à Rome, où du moins il pouvait voir le soleil, spectacle curieux pour un Lyonnais, Sidoine, prenant fait et cause pour sa chère ville de Lyon, n'épargne dans sa réponse ni le mauvais plaisant, ni Césennes, ni surtout Ravenne, dont il fait le tableau le moins flatté. En flagellant son ami Candidianus, il châtiait du même coup la prétention surannée des Italiens, qui ne voulaient voir au-delà des Alpes qu'une terre sauvage et des Barbares. « Tes félicitations, mon cher Candidianus, lui écrit-il, sont bien saupoudrées de sarcasmes. Tu te réjouis de ce que, devenu client de ton pays, j'aperçois enfin le soleil, que nous connaissons à peine, nous autres buveurs des eaux de la Saône, et là-dessus tu me reproches les brouillards où nous vivons, pauvres Lyonnais, et notre jour, dont les vapeurs matinales se dissipent à peine en plein midi. Tu m'oses dire cela, toi Césennate, dont la patrie est un four plutôt qu'une ville. Tu nous as montré du reste quel cas tu fais de ses plaisirs en t'allant réfugier à Ravenne, entre ces nuées de moucherons qui vous percent les oreilles et les grenouilles vos concitoyennes, troupe bavarde et insolente qui mêle si agréablement la danse à ses coassemens. Quelle ville ou plutôt quel marais que ton domicile ! Toutes les lois de la nature y sont perverties. Des murs flottans et des eaux immobiles, des tours qui marchent et des navires à sec, des thermes à la glace et des maisons où l'on brûle, voilà Ravenne. Les vivans y meurent de soif, et les morts y nagent dans leurs fosses. Parlerai-je de ce qui s'y passe ? Les voleurs veillent et les magistrats dorment; les clercs font l'usure comme des

Syriens, et les Syriens psalmodient comme des clercs; enfin les eunuques y portent les armes, et les Barbares fédérés la plume. La ville où tu as transporté tes lares domestiques a pu trouver un territoire plus facilement qu'un peu de terre. Montre-toi donc plus clément envers ces innocens Transalpins, qui se contentent de jouir des bienfaits de leur ciel et ne cherchent pas à s'en glorifier pour ravaler les autres. Adieu. »

Il en sortit le plus tôt qu'il put pour prendre, à travers les montagnes des Apennins, la route qui conduisait à Rome. La vue du Rubicon lui rappela son pays, il se souvint que ce petit fleuve avait été la limite d'un grand état fondé en Italie par les Gaulois, qui partagèrent pendant plusieurs siècles avec les races italiennes la domination des villes de l'Adriatique. Arrivé sur le revers occidental de cette longue chaîne, il se trouva gravement incommodé par l'air des marais de la Toscane, qu'il qualifie de pestilentiel, et l'alternative de la chaleur du jour et des froids du soir et du matin lui donna la fièvre. « La fièvre s'acharne sur moi, et ne me laisse pas de relâche, écrivait-il à Héronius; une soif ardente me ravage jusque dans les retraites les plus intimes du cœur, jusque dans la moelle de mes os qui bouillonne. J'épuiserais, si j'en croyais mon désir, et le lac Fucin, et le Clitumne, et l'Anio, et le Nar, et le Tibre, et tous les cours d'eau que je traverse, » Quand il atteignit Rome, il était exténué et prêt, dit-il, à rendre l'âme. N'ayant point le courage d'aller chercher un logement dans l'intérieur de la ville et sentant le besoin de se reposer, il s'arrêta hors des portes, dans le faubourg qui touchait au mont Vatican. Sidoine était sincèrement chrétien, en même temps qu'il était avide d'émotions poétiques, et dès que sa faiblesse le lui permit, il courut au tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul, lequel était situé, comme on sait, au pied de la montagne, et y pria prosterné dans une sorte d'extase. Il nous raconte lui-même que, pendant sa prière, il sentit une force vivifiante pénétrer de proche en proche dans tous ses membres, et qu'il se releva guéri. Cette petite scène nous peint au juste le poète gaulois, souvent léger et sceptique dans la vie du monde, mais accessible comme chrétien aux sentimens les plus profonds et à toute la puissance de l'exaltation religieuse.

Sidoine comptait à Rome plus d'un ami; il avait connu, lors de son premier voyage, sous le règne de l'empereur Avitus, plus d'un haut personnage qui lui aurait ouvert son palais de marbre et se serait fait un honneur de l'avoir pour hôte; mais il n'en vit aucun. Il loua dans une auberge modeste un logement où il acheva sa convalescence. Rome semblait sens dessus dessous; toutes les affaires étaient suspendues, les administrations vaquaient, et le palais impé-

rial était inabordable : l'empereur Anthémius mariait sa fille au patrice Ricimer, et les fêtes avaient déjà commencé. Le Transalpin, comme il nous le dit lui-même, jugea à propos de se cacher jusqu'à ce que toute cette agitation fût passée, partageant le temps des réjouissances entre un repos dont sa santé avait besoin et une correspondance qui nous est restée en partie.

II.

Ricimer, qui, depuis onze ans, tenait l'Italie et Rome sous sa main, était né chez les Suèves d'Espagne, dans une des familles privilégiées où ce peuple puisait ses rois; il avait eu pour mère une fille du roi visigoth Vallia, qui fixa en 418 les bandes d'Alaric dans l'Aquitaine, et sa sœur, mariée jadis à un chef burgonde, était mère de Gondebaud, le plus intelligent et le plus puissant des quatre rois de cette nation qu'on appelait en Gaule les *tétrarques*. Ricimer figurait donc au premier rang de cette aristocratie barbare qui avait fait invasion dans la société romaine, que la politique et les mœurs étaient forcées de reconnaître, et que la poésie latine elle-même ne rougissait pas de célébrer à l'égal du vieux patriciat étrusque ou sabin. En effet, ces mercenaires, suèves, goths, huns, alains, vandales, qui venaient mettre leur sang au service de Rome, apportaient avec lui sous les aigles toutes les prétentions vaniteuses qu'ils avaient pu nourrir dans leurs forêts, sous leurs tentes de peaux. Lorsqu'ils étaient rois, fils de rois, chefs de haut parage dans leur pays, ils imposaient leur importance au gouvernement romain pour la collation des grades ou des commandemens, et à mesure que l'élément barbare prit une place plus large dans la composition des armées de l'empire, Rome dut compter davantage avec ces généalogies étrangères.

Il finit même par exister au sein de la société romaine deux noblesses d'origine en quelque sorte opposée, mais marchant presque de pair dans la considération publique, — l'une romaine, en possession des hautes charges administratives, et entrant rarement dans l'armée : c'était la noblesse civile, celle de la paix; — l'autre barbare, en possession des hauts emplois militaires et se glissant par eux dans le sénat : c'était la noblesse de la guerre. Si les noms patriciens, ceux des Sulpicius, des Anicius et des Gracques, résonnaient bien aux oreilles du peuple de Rome et conduisaient rapidement ceux qui les portaient aux charges de cour et aux préfectures du prétoire et de la ville, l'armée, à qui ils n'étaient guère connus et qui voyait habituellement des Barbares à sa tête, n'imaginait pas de descendance plus illustre pour un général que celle d'Alaric ou d'Attila. La

décadence des mœurs romaines par l'immixtion des Barbares en était venue à ce point qu'un Romain de naissance, pour être estimé du soldat, devait prendre des allures barbares. On semblait plus militaire sous une peau de mouton que sous une cuirasse romaine, et il fallut qu'une loi d'Honorius prohibât sous les peines d'amende et de bannissement la honteuse usurpation du vêtement des Goths par des Romains dans les murs de Rome. En Orient, c'étaient les Barbares d'Asie qui donnaient le ton, et les jeunes élégans de Constantinople adoptèrent le costume des Huns, leurs cheveux rasés, leur lourde chaussure, qui gênait la marche et faisait chanceler d'un pied sur l'autre, leur tunique flottante et à larges manches. Déjà à une époque où l'empire était moins humilié, on avait vu Aétius aller chercher dans une alliance barbare appui et protection pour sa fortune : il avait demandé et obtenu en mariage une Visigothe de sang royal, fière Germaine dont l'histoire et la poésie nous parlent, qui était sorcière comme Véléda, ambitieuse et cruelle comme Agrippine, et rivalisait de hauteur avec les plus nobles matrones romaines. Ce fut dans cette sorte de caste que Ricimer se trouva naturellement placé à son début dans les armées de l'empire.

Il apprit la guerre sous ce même Aétius, à la grande école des généraux de l'Occident, où il eut pour compagnons Égidius, Marcellinus et Majorien. Ricimer s'y fit remarquer par son intelligence et son audace, mais aussi par son caractère ombrageux, dissimulé, féroce même, incapable de souffrir ni supérieurs ni égaux. Lorsqu'à la chute du maître, assassiné par la main de Valentinien, les élèves se dispersèrent, les uns rejetant le service d'un prince si aveugle et si lâche, les autres se rendant indépendans dans leurs provinces, comme Égidius au nord des Gaules et Marcellinus en Dalmatie, le Suève Ricimer, à qui l'honneur romain n'était pas si précieux, continua de servir l'empereur, qui paya bien sa fidélité. Du parti de Valentinien il passa sans hésitation dans celui de Maxime, meurtrier de Valentinien; puis il embrassa la cause de l'empereur gaulois Avitus, envoyé en Italie par les Visigoths. A chaque nouveau règne correspondait pour lui une nouvelle faveur, et on le vit en peu d'années comte, généralissime et patrice. Quelques faits d'armes brillans en Sicile et en Corse contre les pirates vandales semblèrent justifier, sinon expliquer l'engouement dont il était l'objet de la part des princes, et au milieu des divisions de parti qui écartaient les généraux romains, ce Barbare parut un homme nécessaire. Il commandait les troupes d'Italie lorsque Avitus, accumulant fautes sur fautes, s'aliéna l'esprit du sénat et du peuple de Rome. Habile à saisir l'occasion, le patrice fit révolter son armée, attaqua dans Plaisance ce vieillard, peu fait pour les orages d'un pareil trône, le

força d'abdiquer le principat, et mit à sa place Majorien. Alors se révéla le plan de domination qu'avait médité Ricimer, et dans lequel il persévéra avec une épouvantable constance. Ne pouvant, en sa qualité de Barbare, aspirer au pouvoir impérial, il rêva le gouvernement de l'empire par l'asservissement de l'empereur, et lorsqu'il fit à son ancien compagnon d'armes Majorien le don inattendu de la pourpre, il comptait bien que celui-ci ne la porterait que sous son bon plaisir. Le grand cœur de Majorien se refusa à ce vil marché; il voulut régner, il régna, il se rendit populaire, et Ricimer le fit tuer.

Ce meurtre fut suivi d'un interrègne de trois mois pendant lesquels le Suève gouverna seul, se trouva seul en face du sénat comme puissance rivale et armée; puis il alla prendre on ne sait où, pour le proclamer empereur, un Lucanien nommé Sévère, dont la bassesse d'esprit et de condition semblait garantir la docilité. Pourtant Ricimer se lassa de sa créature, et après un règne insignifiant de moins de quatre années, le poison fit pour Sévère ce que l'épée avait fait pour Majorien. L'interrègne recommença, et ce qui rendait la situation plus critique, c'est que le lien d'unité était rompu entre l'Occident et l'Orient, Ricimer ayant disposé du trône occidental sans l'agrément de Léon, n'ayant manifesté depuis aucun souci de de se rapprocher, et gardant au contraire vis-à-vis du gouvernement de Constantinople une attitude d'arrogance et de défi : le Barbare voulait isoler l'Italie pour la maîtriser plus facilement.

Ce berceau du monde romain présenta dès-lors un spectacle étrange et terrible. Un Suève, chef suprême des troupes de l'empire, composées par ses soins et dans son intérêt de Burgondes, de Goths, de Suèves surtout, tenait sous sa main Rome et le sénat, sans leur donner un prince et sans oser l'être. Cette armée romaine, c'était la sienne, ou plutôt c'était son peuple (1). Il l'avait cantonnée autour de Milan, dans le voisinage des montagnes de Rhétie et de Norique, d'où elle tirait ses recrues de Suèves danubiens, et de là le descendant d'Arioviste, dictateur barbare de Rome, signifiait ses volontés aux descendans de Jules-César, ou venait les exprimer lui-même en plein sénat. Bien que magistrat romain et tenant de Rome son autorité, il dédaignait de porter la toge ou la chlamyde, préférant la toison de pourpre des chefs germains (2). Ce n'était assurément pas la première fois que Rome avait vu à ses portes un de ses généraux et une de ses armées suspendre les pouvoirs réguliers de l'état et lui parler en maîtres; mais ce dictateur couvert de peaux était un étranger, cette armée était un peuple barbare,

(1) « Proprio marte... » Sidon. Apollin., *Panegyr. Anthem.*, v. 353.
(2) « Pellitus. » Ennod., *Vit. S. Epiphan.*, p. 340, edit. Schot.

et le jour où le nouveau Sylla voudrait récompenser ses vétérans, la conquête de l'Italie serait consommée. La dictature de Ricimer était comme une dernière halte dans la marche incessante des nations barbares, entre Stilicon et Odoacre.

On pourrait se demander pourquoi Ricimer ne confisquait pas franchement pour lui-même cette souveraineté impériale qu'il prêtait aux autres à si haut prix, ou qu'il laissait vacante pour n'avoir pas à la retirer, et, puisqu'il ne le faisait pas, quel sentiment généreux ou quel préjugé était capable d'arrêter un pareil homme dans la poursuite d'un pareil but? Les faits de l'histoire sont là pour répondre. Pendant cinq cents ans que dura l'empire d'Occident, aucun Barbare n'osa prétendre au trône impérial, si ce n'est en 235 le Goth Maximin, proclamé empereur dans une orgie de soldats en révolte sur les bords du Rhin, après le meurtre d'Alexandre Sévère: Encore ce triste produit de la rébellion, né dans une province romaine, parmi des sujets romains, ne mit jamais le pied en Italie, ne fut jamais reconnu par le sénat; mais dans les temps réguliers les plus grands généraux de race barbare qui aient servi l'empire, Arbogaste, Stilicon, Aspar en Orient, quelle que fût leur passion de dominer, n'élevèrent jamais leurs vœux jusque-là. Un sentiment indéfinissable retenait le Barbare ambitieux prêt à franchir le dernier échelon : on eût dit que les fils des races vaincues tremblaient encore devant cette pourpre romaine, signe de leur sujétion pendant tant de siècles, et qu'ils craignaient de commettre un sacrilége en y portant la main. Ils laissaient à des Romains le soin de l'avilir.

Comme l'interrègne créé par Ricimer se prolongeait de mois en mois, que tout était suspendu dans l'administration des affaires publiques et privées, et que l'Italie n'entrevoyait point la fin de ses souffrances, le sénat prit sur lui d'envoyer une députation à l'empereur Léon pour négocier un retour à l'unité, rompue depuis bientôt six ans, et le prier de donner à l'Occident un empereur, puisque Ricimer n'en trouvait point. Il y avait dans cette démarche quelque chose d'inaccoutumé, de hardi, un indice du réveil possible de l'Italie : Ricimer ne s'y trompa point et se tint prudemment à l'écart, sachant bien qu'après tout le nouvel empereur tomberait sous son pouvoir, comme les autres, et que, quoi qu'on fît, il n'arriverait rien que ce qui lui plairait. Au reste, le sénat se montra publiquement plein de déférence et de respect pour sa personne; l'empereur Léon parut avoir oublié ses anciens griefs, et le patrice, traité en puissance égale au sénat lui-même, laissa la négociation suivre son cours sans essayer de la troubler. Quand Léon proposa le choix d'Anthémius, Ricimer l'agréa. Il agréa de même et avec une sorte d'empressement l'idée de son mariage avec la fille

du futur empereur, soit qu'il fût flatté d'une alliance qui mêlerait au sang des rois suèves et visigoths le vieux sang des césars orientaux, de qui la jeune fille descendait, soit que la position qu'on lui livrait si près du trône calmât pour le moment ses ombrages. Qu'importaient d'ailleurs des arrangemens secondaires qui ne changeaient point le fond des choses? Ricimer savait qu'il était et resterait maître en Occident.

Le candidat que l'empire d'Orient offrait à celui d'Occident n'était pas dans le monde romain un mince personnage comme Sévère ou un parvenu de mérite comme Majorien : on eût dit que Constantinople, flattée de la déférence que Rome lui témoignait, avait voulu faire un choix digne de toutes deux. Anthémius, gendre d'empereur, était lui-même de race impériale; sa famille, originaire de Galatie, était alliée à celle du grand Constantin; un de ses ancêtres, Procope, cousin de Julien, avait en 336 disputé le trône d'Orient à Valens; son père et son aïeul tenaient le premier rang à la cour byzantine, et lui-même dès sa jeunesse joignait assez de distinction personnelle à son illustration et à sa fortune pour que le vieil et respectable empereur Marcien lui accordât la main de sa fille. Il fut dès-lors comme le lieutenant de son beau-père, et à la mort de celui-ci il eût pu, dit-on, lui succéder sans beaucoup d'effort, quoiqu'un parti puissant se déclarât pour Léon; il préféra s'abstenir, et non-seulement il ne combattit point son rival, mais il le servit généreusement. Ce bon procédé établit entre eux une amitié sincère, et quand les députés du sénat de Rome arrivèrent à Constantinople, Léon saisit avec bonheur l'occasion de rendre à son ancien protecteur service pour service, ou du moins trône pour trône : il le proposa au choix des Occidentaux.

Anthémius commandait alors la flotte orientale en croisière dans la mer Égée, pour couvrir les côtes de la Grèce et de l'Asie contre les déprédations de Genséric. La négociation marcha donc à son insu, et lorsqu'il rentra dans Constantinople sur un ordre de Léon, tout était arrangé, et il dépendait de lui d'être empereur. Son consentement fut obtenu, à ce qu'il paraît, sans grande difficulté; mais l'idée de donner sa fille en mariage à Ricimer le trouva moins obéissant. Ce qu'on racontait des affaires d'Italie et du caractère du patrice, sans effrayer l'homme d'état, confiant en lui-même et résolu à faire face à la lutte, si la lutte se présentait, pouvait à juste titre émouvoir le père. On peut croire aussi que la jeune Grecque, élevée dans le palais de Constantinople, au milieu des délicatesses et des adulations de l'Orient, n'envisageait pas sans répugnance cette union avec « un Barbare vêtu de peaux, » comme si la fille et la petite-fille du grand Théodose n'avaient pas subi un sort pareil, l'une en

épousant de son plein gré le Visigoth Ataülf, l'autre en se résignant à devenir la bru de Genséric. Il est vrai que Ricimer ne paraissait point d'humeur à se laisser adoucir comme le roi des Goths par la tendresse, et à prendre, aux genoux d'une belle Romaine, des leçons de respect pour Rome et d'enthousiasme pour la civilisation. Quoi qu'il en soit, Anthémius balança longtemps, et après son consentement tardif il parlait encore de ce mariage comme d'un sacrifice que lui avait arraché l'intérêt des Romains (1). Ces hésitations, ces paroles, mal interprétées par un homme ombrageux, purent jeter de la froideur entre le futur gendre et le beau-père.

Un grand projet de Léon se rattachait dans son esprit à l'élévation d'Anthémius et au rétablissement de l'unité romaine, le projet de châtier Genséric, qui, maître absolu des mers de la Grèce et de l'Italie, tenait les deux moitiés de l'empire en état de blocus, détruisait leur commerce et promenait le ravage sur toutes leurs côtes. Affranchir la Grèce de la tyrannie des pirates vandales, les poursuivre dans leurs repaires, en Sardaigne, en Sicile, à Carthage surtout, brûler leurs vaisseaux dans leurs ports, les battre sur terre et les chasser enfin d'Afrique, c'était un vœu que formait Léon, une idée qu'il méditait depuis longtemps, mais à l'accomplissement desquels il sentait bien qu'il devait renoncer sans l'union des deux empires et la mise en commun de leurs armées et de leurs flottes. Anthémius, qui dans cette alliance contre Genséric avait pour mission particulière de venger les injures de Rome, s'y était engagé de grand cœur, et le projet ne rencontrait d'ailleurs aucune opposition de la part de Ricimer, ennemi personnel des Vandales et de leur roi. Tout allait bien jusque-là; mais Léon, sous le prétexte de venir en aide à l'Italie, épuisée de soldats, avait fait accompagner Anthémius par une division de l'armée orientale bien dévouée à ses intérêts, et qui devait servir d'auxiliaire aux Italiens dans les opérations de la guerre d'Afrique : toutefois, dans les circonstances où elle était envoyée, on aurait aisément pu la prendre pour une garde de sûreté, chargée de veiller sur le prince grec au milieu des troupes d'Occident. Cette mesure, prudente peut-être, avait un caractère de défiance qui dut blesser Ricimer et ses soldats. Au reste, ces deux hommes semblaient destinés à se froisser sans cesse par le seul contact de leurs caractères. Ricimer en toutes choses était l'opposé d'Anthémius. Celui-ci, vif, impétueux comme un enfant de l'Asie, s'emportait souvent sans beaucoup de raison, et l'habitude d'être obéi l'avait rendu opiniâtre dans ses avis; Ricimer discutait peu, ne se fâchait point, mais ne

(1) On peut consulter dans Ennodius la conversation qu'eut plus tard Anthémius avec saint Épiphane. *Vit. S. Epiphan.*, p. 339 et seqq., édit. Schot.

voyait jamais que sa volonté, quelle qu'elle fût, et ne souffrait point qu'on en eût une autre. Lorsque plus tard leur mésintelligence éclata au dehors, il ne désignait plus son beau-père que par le sobriquet de *Galate furieux*, rejetant sur les défauts de ce caractère, qu'il savait irriter à propos, tout ce qu'il préparait fatalement lui-même dans le secret de ses desseins.

Les difficultés de toute sorte qui, pour un œil aussi exercé que celui d'Anthémius, durent se révéler dès son arrivée à Ravenne, concoururent à l'y retenir et à retarder son départ pour Rome; mais, contraint de céder aux appels réitérés du sénat et du peuple, à l'impatience de l'Italie, enfin à la nécessité de prendre un parti, il se mit en route avant que la peste eût cessé complétement de sévir. Rome l'accueillit comme un sauveur. Sa promotion au rang d'auguste eut lieu vers le commencement d'août, dans la plaine de Bontrote, à trois milles de la ville, au milieu d'un concours immense de peuple qui saluait de ses acclamations l'aurore du nouveau principat. L'empressement affectueux dont il se vit l'objet dissipa dans l'esprit d'Anthémius les inquiétudes du père en même temps que les préoccupations de l'empereur; il ne songea plus qu'à poursuivre sa fortune jusqu'au bout, et la cérémonie des noces succéda bientôt à celle de l'intronisation. Sidoine Apollinaire arriva comme les fêtes du mariage commençaient. « Me voici en plein, écrivait-il à son ami Héronius, dans les noces du patrice Ricimer, qui épouse la fille de notre prince toujours auguste, espérance donnée à la sécurité publique. Tu penses bien qu'au milieu de cette joie de chacun et de tout le monde, des ordres, des classes, des individus, ton Transalpin a préféré se cacher, et tandis qu'il trace pour toi ces lignes, il entend au loin l'écho des vers fescennins qui font retentir de leur chant les théâtres, les marchés, les prétoires, les places, les temples, les gymnases. Comme pour contraster avec tout ce fracas, les études se taisent, les affaires se reposent, les juges sont muets, les audiences des légations sont renvoyées indéfiniment; il n'y a plus de brigue d'aucune sorte, et les affaires sérieuses n'ont plus qu'à se promener parmi les bouffonneries des histrions. Déjà la vierge a été livrée par son père; l'époux a pris sa couronne, le consulaire sa robe palmée, les compagnes de l'épouse la cyclade d'usage (1); le sénateur se pavane sous sa toge, et le plébéien dépouille la vile casaque pour revêtir l'habit de fête. Néanmoins toute la pompe des noces n'a point fait explosion, car l'épousée doit encore passer de la maison du père dans celle du mari. Quand la fête sera terminée, je te tiendrai au cou-

(1) « Jam cyclade pronuba, jam toga senator honoratur. » Sidon. Apoll., *Epist.* I, 5 *ad fin.* — La cyclade était une robe arrondie par le bas et garnie d'un galon de pourpre : c'était le vêtement des matrones qui assistaient l'épousée le jour des noces.

rant de mes travaux, si toutefois la fin de la solennité doit clore aussi ces vacances très occupées de toute une ville. »

Le temps des affaires revint, et Sidoine fit ses visites. Il n'eut qu'à se montrer pour retrouver de chauds amis ou de riches patrons qui tinrent à honneur de le loger sous leur toit; il choisit entre toutes la maison d'un ancien préfet de la ville, nommé Paulus, homme aussi savant que respectable. C'était une bonne fortune pour Paulus d'avoir sous sa main le poète illustre dont il apercevait chaque jour la statue sur le forum de Trajan, et dont il enviait sans doute la facile abondance; c'était un égal bonheur pour le Gaulois de pouvoir s'entretenir avec son hôte de ses occupations favorites comme avec un juge compétent, car Paulus lui-même était poète, ou du moins s'efforçait de l'être. On était alors dans cette période d'extrême décadence où la littérature, après avoir passé de l'inspiration à l'art, est descendue de l'art au métier. Une nouvelle rhétorique se crée; la subtilité des pensées ne suffit plus; il faut la recherche du style, les oppositions de mots, les contournemens savamment agencés, les consonnances, les expressions techniques, l'obscurité enfin; la littérature n'est plus que le jargon de quelques adeptes. Sidoine Apollinaire était expert en ce genre, mais il trouva son maître dans Paulus. L'un fit payer, l'autre paya son hospitalité par un échange de jeux d'esprit, d'épigrammes, de vers et de prose sur tous les sujets. « Mon hôte, disait Sidoine dans une de ses lettres à son confident Héronius, est bien le premier homme du monde en tout genre de savoir et d'art. Bon Dieu, comme il sait glisser une énigme dans une proposition, une figure de rhétorique dans un lieu commun, une coupe savante dans un vers! Quel parfait mécanicien, et comme il fait œuvre de ses doigts (1)! » Cet habile homme était en même temps un fort bon homme, qui se prit de goût pour Sidoine, et s'attacha à rendre fructueux, pour l'Auvergne et pour lui, le séjour qu'il faisait dans la ville éternelle. L'empereur, plongé dans les préoccupations de son gouvernement, n'était plus abordable, et, suivant toute apparence, il avait oublié l'affaire des Arvernes et le député mandé par ses ordres à Ravenne. Paulus chercha une combinaison qui pût lui rappeler l'un et l'autre, et obtenir à Sidoine une audience impériale ardemment souhaitée par celui-ci. Il en parla à quelques familiers du palais d'Anthémius, qui étaient aussi ses amis, et il s'organisa autour du Gaulois une petite conspiration innocente, dans laquelle en définitive chacun devait trouver son compte, l'empereur comme le poète, et les protecteurs comme le protégé.

(1) « Bone Deus, quæ ille propositionibus ænigmata, sententiis schemata, versibus commata, digitis mechanemata facit! » Sidon. Apoll., *Epist.* I, 9.

Quoique Paulus fût bien en cour, il ne manquait pas d'hommes pour qui l'abord du palais était plus facile, et dont l'intervention, au point de vue des affaires, serait plus efficace près du conseil privé ou des bureaux de la chancellerie impériale. Après avoir passé en revue avec Sidoine tous les membres du sénat, Paulus arrêta son choix sur deux consulaires qui tenaient la tête de l'ordre illustre, et, suivant son expression, étaient, dans le rang des dignitaires civils, princes après le prince qui portait la pourpre. Il introduisit bientôt son ami près de ces deux personnages, qui mirent gracieusement au service des affaires d'Auvergne et du député de cette province leur immense crédit. Grâce à la familiarité qui s'établit entre eux, et dont Sidoine fit la confidence à son correspondant transalpin, nous pouvons nous représenter aujourd'hui deux types curieux d'hommes politiques, pris dans cette Rome qui va périr, qui se débattait si douloureusement sous l'étreinte d'un Barbare, mais où la vie sociale marchait toujours comme le mouvement d'une machine puissante montée pour des siècles par un bras vigoureux.

Ils se nommaient Gennadius Aviénus et Cécina Basilius. Le premier descendait de Valérius Corvinus, le second de Décius, ou du moins ils prétendaient en descendre, ce qu'on leur accordait assez volontiers, car les peuples ne voient pas sans regret disparaître des noms historiques dont la gloire se confond avec celle de la patrie. Ce qui était plus incontestable que la généalogie d'Aviénus, c'était l'honneur insigne que lui avait fait en 452 le sénat romain en l'envoyant, de compagnie avec le pape saint Léon, vers Attila, maître de la Haute-Italie, pour détourner le roi des Huns de son projet d'attaquer Rome. Basilius et lui, égaux en crédit, égaux en dignités, attiraient également tous les regards, et l'on ne parlait jamais de l'un sans penser aussitôt à l'autre. Tous deux étaient parvenus au consulat, la distinction suprême et le faîte des grandeurs. On notait cependant entre ces deux hommes, comparables pour la fortune, de grandes différences de caractère et de considération. Le bonheur avait été pour beaucoup dans la carrière d'Aviénus, le mérite dans celle de son rival, et l'on disait malignement que les dignités étaient accourues au-devant du premier avec un empressement plein de grâce, tandis que le second les avait enlevées de force et tardivement, mais toutes d'un seul coup. Une foule de cliens stationnait aux portes de leurs maisons suivant l'ancien usage, et les précédait, les flanquait, les suivait, dès qu'ils en avaient franchi le seuil; c'était comme une tribu, comme une armée qui leur faisait cortége à travers la ville. Cependant des sentimens bien divers agitaient l'un et l'autre camp; les cliens d'Aviénus n'avaient dans leur patron qu'une confiance timide, ceux de Basilius croyaient fermement en lui. En-

touré de fils, de gendres et de frères qu'il poussait de son mieux, Aviénus rendait au favoritisme ce qu'il en avait reçu; mais le soin réclamé par ses candidats domestiques ne lui laissait plus assez de temps ni de crédit pour s'occuper efficacement des autres. Il promettait beaucoup et tenait peu. Basilius, tout entier à ses protégés, guettait l'occasion de les servir et ne la manquait pas : aussi préférait-on la clientèle des Décius à celle des Corvinus. Tous deux d'ailleurs étaient facilement accessibles, affables et sans faste. Près d'Aviénus, on obtenait sans trop de peine une familiarité protectrice; près de Basilius, une protection réelle. Sidoine, après avoir étudié les deux caractères et pesé la double situation, fit son choix en homme sensé : il rendit au descendant de Valérius Corvinus les hommages d'un homme du monde et porta ses affaires chez Basilius.

Un jour que ce sénateur et lui parcouraient les pièces jointes à la requête des Arvernes, et dissertaient sur les chances favorables ou contraires d'une affaire qui présentait beaucoup de difficultés, Basilius s'interrompit tout à coup : « Voici, dit-il, les calendes de janvier qui approchent, et notre prince va prendre son consulat d'avénement. Allons, mon cher Sollius, à l'ouvrage! Si intéressant que soit tout ce fatras dont vous vous êtes chargé, il faut le quitter pour quelques instans; il faut réveiller la vieille muse en faveur du nouveau consul, je l'exige de vous, mon ami. Malgré le peu de temps qui vous reste encore pour vous préparer, prenez en main votre lyre et rendez-nous des sons, ne fussent-ils que tumultuaires. Je vous promets pour cela bon accueil près du prince, bonnes dispositions chez les autres, et je me charge du succès. Croyez-en mon expérience, cher Sollius, ce petit jeu peut devenir au fond très sérieux (1). » Basilius, en protecteur avisé, faisait sa cour à l'empereur en même temps qu'il servait son client : il procurait aux débuts du nouveau règne un éclat littéraire qui n'avait pas manqué à ceux d'Avitus et de Majorien; il fournissait enfin à Anthémius l'occasion ou le prétexte de verser sur un enfant de la Gaule quelque faveur extraordinaire qui glorifierait en même temps ce pays, et, pensait-il, la requête des Arvernes ne s'en trouverait pas plus mal. Sidoine comprit tout cela d'un mot et se mit au travail. Son hôte applaudit à une résolution qu'il avait sans doute préparée; sans doute aussi il aida le poète de sa critique et de ses conseils, et les salles de la maison de Paulus retentirent nuit et jour de la cadence des hexamètres et du fracas des coupes à effet.

(1) « Si quid experto credis, multa tibi seria hoc ludo promovebuntur. » Sidon. Apoll., *Epist.*, I, 9.

III.

Le consulat gardait encore, au milieu de la décrépitude de Rome, quelque chose de ses splendeurs originelles. C'était toujours la suprême magistrature devant laquelle s'inclinait jusqu'à la puissance des césars, car les empereurs populaires se faisaient gloire de suivre à pied la litière des nouveaux consuls lors de leur entrée en charge : Julien et Théodose avaient donné cet exemple. Malheureusement les honneurs du consulat ne duraient qu'un jour; le lendemain, tout rentrait dans l'ordre que des nécessités successives et fatales avaient imposé au monde romain. Ainsi réduite à la valeur d'un pur cérémonial et d'un hommage offert au passé, l'entrée en charge des magistrats consulaires mettait encore en émoi tous les habitans de Rome. Au matin des calendes de janvier, dès que le crépuscule commençait à paraître, grands ou petits sortaient de leurs maisons pour aller saluer dans la sienne l'heureux personnage qui devait attacher son nom à la nouvelle année. Les sénateurs s'y rendaient en corps, vêtus de la toge et précédés de licteurs qui écartaient avec leurs faisceaux la foule, déjà nombreuse dans les rues et sur les places; les soldats partaient de leurs casernes en longues files, sans armes ni insignes militaires, mais costumés de larges robes blanches, dont le bord, relevé et rejeté sur l'épaule gauche, s'attachait par derrière à une ceinture; les hommes qualifiés étalaient les marques de leur rang, la plèbe ses plus belles parures. Une litière de six ou huit porteurs à casaques bariolées stationnait près de la demeure du consul, pour le conduire aux diverses stations qu'il devait parcourir avec son cortége. La première était le Capitole, où s'accomplissait la cérémonie de l'inauguration; de là il passait à la curie, où le sénat siégeait quelques instans sous sa présidence, puis au grand Forum, où il haranguait le peuple du haut des rostres. Au forum de Trajan, il procédait à quelques affranchissemens d'esclaves par la formule du soufflet, et la journée se terminait soit au théâtre, soit au cirque, où le consul payait sa bienvenue par des représentations somptueuses qui souvent dérangeaient sa fortune. Tel était le cérémonial usité encore au ve siècle. Quand le prince daignait être consul, l'entrée en charge tirait un éclat tout particulier des panégyriques en vers et en prose qui s'y prononçaient, de l'affluence du cortége, de la magnificence du palais où l'on venait saluer le nouveau magistrat, enfin du site même où s'élevait ce palais.

La demeure des césars, bâtie par Auguste et agrandie par ses successeurs, occupait, comme on sait, le sommet du mont Palatin, et

de ses portiques de marbre la vue pouvait embrasser toute la ville de Rome. En face et à l'orient, l'œil rencontrait d'abord la roche Tarpéienne et le Capitole; au-dessous, dans la dépression de la vallée, les quatre forums de Trajan, d'Auguste, de César et de la république, celui-ci reconnaissable aux proues de navires qui garnissaient sa tribune; à droite, l'amphithéâtre de Titus, dressant au-dessus des îlots de maisons sa masse imposante; à gauche, le Grand-Cirque, l'aqueduc et les naumachies de Néron; de tous côtés, des théâtres, des temples, des jardins, des thermes, vastes comme des provinces (1), et dans le lointain la ligne de murailles crénelées qui dessinait le cours du Tibre. Les poètes chantèrent fréquemment ce magnifique spectacle comme une des pompes réservées au consulat des césars. « Que cet aspect a de majesté! s'écriait Claudien, célébrant en 404 le sixième consulat d'Honorius. Cette foule de temples rangés en cercle autour du palais ne semblent-ils pas autant de postes avancés qui protégent la demeure du prince?... Contemplez là-bas l'or ciselé des portes du Capitole et sous les autels de Jupiter Tonnant les géans suspendus à la roche Tarpéienne. Aux faîtes superbes de ces temples qui usurpent les plaines de l'air, un peuple de statues semble s'agiter dans les nuages. Que de colonnes rostrales tapissées de l'airain des vaisseaux! que d'arcs de triomphe chargés des dépouilles des nations! Quels travaux audacieux la main de l'homme a jetés sur ces montagnes, comme pour dominer la nature! Partout le reflet de l'or éblouit les regards, et son scintillement continuel fatigue nos paupières tremblantes. »

Bien des choses s'étaient passées depuis le jour où Claudien récitait ces vers, et il eût à peine reconnu cette Rome qu'il peignait si resplendissante. La reine du monde avait été saccagée deux fois; ses richesses étaient dispersées; l'or ne brillait plus sur ses monumens, dépouillés par les Barbares; le Capitole même avait perdu la moitié de son toit de bronze doré, enlevée par Genséric et conduite triomphalement à Carthage. Ce peuple de statues descendu de ses bases gisait mutilé dans tous les recoins de Rome; une partie reposait au fond des mers de Lybie, car le roi vandale, à son départ, en avait chargé un vaisseau que la tempête engloutit en chemin. On ne voyait plus au loin que débris de maisons, toits effondrés, amphithéâtres percés de brèches, colonnes noircies par la fumée; partout s'apercevait la trace des incendies allumés par les Goths, réveillés par les Vandales. Le palais impérial lui-même présentait sur ses marbres plus d'un signe de dévastation. Les églises seules avaient été respectées, et la croix brillait sans insulte. Au couchant du mont Palatin, sur le pla-

(1) « In modum provinciarum. » Ammian. Marcellin, l. XVI.

teau du Cœlius, la basilique de Latran s'élevait intacte au-dessus de ces ruines, comme le Capitole d'une Rome nouvelle contre laquelle les Barbares ne prévaudraient point. Ces marques de l'abaissement de la patrie contristèrent sans doute plus d'un cœur romain, lorsqu'au matin du 1er janvier 468 le sénat et le peuple se pressaient sous le péristyle du palais pour saluer Anthémius consul. Un autre spectacle non moins douloureux les attendait au dedans, — Ricimer partageant avec Anthémius les hommages de Rome.

Ce fut dans une des salles du palais, en présence de l'empereur, du sénat et des plus illustres citoyens, que Sidoine Apollinaire, introduit par ses patrons, prononça le panégyrique qu'il avait composé. On sait que ce genre d'ouvrage, lorsqu'il était en vers, consistait à encadrer dans une allégorie mythologique, autour de l'éloge du héros, des descriptions de lieux, de peuples, de batailles, des tableaux de mœurs, des digressions historiques ou philosophiques, en un mot tous les hors-d'œuvre élégans dont un talent facile et harmonieux pouvait couvrir la nudité du sujet. La poésie latine nous a laissé à cet égard, dans les panégyriques de Claudien, des modèles parfaits, que l'on admirait et imitait au ve siècle. Sans doute, au point de vue du goût, une saine critique littéraire condamne ce genre de composition, vide et guindé, qui n'échappe à la froideur que par une inspiration factice ou à la platitude que par l'emphase, et qu'un grand talent fait seul tolérer; mais l'histoire n'a pas le droit de se montrer si sévère. Une grande partie de ce que nous savons sur les mœurs du ve siècle nous a été fournie par les panégyriques. C'est là surtout que nous pouvons étudier le côté barbare de l'histoire romaine, si l'on me permet une si bizarre alliance de mots. En effet, le panégyriste, obligé de parler du temps présent à ses contemporains, est véridique même quand il travaille à ne pas l'être, et ses réticences sont quelquefois une révélation. A ce titre, Claudien est un historien précieux pour l'étude de son temps. Je dirai la même chose de Sidoine Apollinaire, inférieur en talent à Claudien, mais mêlé plus que lui aux affaires publiques, et par là plus digne encore d'être écouté. Or, des trois panégyriques composés par le poète lyonnais, aucun ne présente plus d'intérêt historique que celui d'Anthémius; aucun ne fut prononcé dans des circonstances générales plus importantes pour le monde romain. Envisagé de cette façon, le panégyrique d'Anthémius n'est peut-être pas le trait le moins saillant du tableau que j'essaie de retracer ici.

Pour bien comprendre ce poème, il faut se mettre au point de vue de l'auditoire auquel il était destiné. Ce que cette foule venait fêter dans la personne d'Anthémius, c'était le retour à l'unité du monde romain, représenté en Occident par l'*empereur grec*, et dont le ma-

riage de Ricimer semblait le gage. Cette pensée était au fond de toutes les espérances, au fond de toutes les joies; on la retrouve aussi dans le panégyrique, et non-seulement elle en forme pour ainsi dire l'inspiration dominante, mais elle s'y produit sous un aspect très curieux historiquement, sur lequel j'appellerai un moment l'attention.

Rome n'avait jamais aimé Constantinople, en qui elle s'obstinait à voir une rivale plutôt qu'une fille. Les peuples dépendans de ces deux métropoles transformèrent ces rivalités de villes en rivalités d'empires, et le fier sénat du Capitole n'épargna longtemps ni sa colère ni son dédain au sénat grec, qui l'avait dépouillé d'une moitié de ses conquêtes. La jalousie se tourna en humiliation amère pour l'Occident, lorsque celui-ci, entamé sur toutes ses frontières, se vit décliner rapidement, tandis que son rival, favorisé par une situation meilleure et mieux gouverné peut-être, restait paisible et florissant. Rome put même se plaindre que dans plus d'une circonstance Constantinople s'était garantie des invasions qui la menaçaient en les détournant sur l'Italie. Cette secrète désaffection des peuples avait permis à Ricimer d'opérer entre les deux gouvernemens une séparation effective, sans que Rome s'en préoccupât beaucoup. Cependant les malheurs qui suivirent cette rupture de l'unité, l'insolente tyrannie des Suèves, l'empoisonnement de Sévère après le meurtre de Majorien, l'impossibilité de trouver un empereur aux conditions qu'y mettait le dictateur, ramenèrent l'Italie au sentiment de sa vraie situation. Rome tourna ses regards autour d'elle, et son isolement l'épouvanta. Ce fut alors que le sénat fit près de l'empereur d'Orient cette démarche qui lui valut Anthémius, démarche grave, insolite, douloureuse pour l'orgueil des Occidentaux, car elle contenait l'aveu de leur faiblesse, elle proclamait l'impuissance de Rome à se gouverner elle-même. Enfin, la fausse honte surmontée, on n'avait eu qu'à se féliciter de ce qu'on avait fait : la fille s'était montrée secourable à sa mère; elle lui donnait un empereur, une armée; elle s'alliait avec elle pour la destruction de Genséric; elle voulait enfin conquérir jusqu'à Ricimer lui-même à la concorde en l'attachant par un lien d'affection au raffermissement du monde romain. Voilà ce qui ressortait des derniers événemens, ce que tout le monde sentait et disait, et ce que nous retrouvons sous des formes tantôt allégoriques, tantôt parfaitement nettes, dans les vers de Sidoine Apollinaire.

L'intention se révèle dès le début par cette apostrophe à Constantinople :

« Salut, s'écrie le poète, salut appui des sceptres, reine de l'Orient, Rome de ton univers! Tu n'es plus seulement pour le Romain des contrées de l'aurore le siége vénéré de son gouvernement; ton prix est bien plus grand aujour-

d'hui : en nous donnant pour prince un de tes fils, tu t'es rendue chère à tout le peuple de Quirinus, tu es vraiment la mère de l'empire. La terre qui te porte soutient aussi le Rhodope et l'Hémus, terre de Thrace fertile en héros! Là le froid endurcit les hommes. C'est un berceau de neige qui reçoit l'enfant à sa naissance; c'est la glace qui raffermit ses membres délicats. A peine connaît-il la mamelle de sa mère; la veine d'un coursier le nourrit; il y suce au lieu de lait un sang fortifiant, et avec ce sang la passion de la guerre... Ainsi croissent les enfans de Mars!

« Mais toi qu'environnnent, comme une double ceinture, les mers de l'Europe et de l'Asie, tu participes à l'un et à l'autre climat, et le souffle glacé des aquilons de Thrace s'adoucit sur ta plage aux tièdes haleines que t'envoie Chalcédoine. Cependant Suse tremble à ton nom, et le Perse, fils d'Achéménès, prosterné et suppliant, abaisse devant toi le croissant de sa tiare. L'Indien, à la chevelure humide de parfums, travaille pour t'embellir; il désarme à ton profit la gueule de ses nourrissons farouches pour en tirer l'ivoire recourbé, et l'éléphant déshonoré va porter ses défenses en tribut aux rives du Bosphore. En vain ton peuple se déploie dans une vaste enceinte de murailles, il y est encore trop à l'étroit, et il a fallu qu'un môle immense lui ouvrît une voie sur la mer : les flots repoussés au loin mugissent contre une terre qu'ils ne connaissaient pas..... Thétis d'un côté t'ouvre des ports et te sert de défense, de l'autre une contrée fertile t'entoure de ses moissons. Ville heureuse, qui es entrée en partage des triomphes de Rome! Nous ne nous en plaignons plus. Que l'empire reste ainsi divisé : les plateaux de la balance se font équilibre; tu les as rendus égaux en prenant nos poids!... »

Anthémius, né à Constantinople, y avait passé son enfance : le poète part de là pour nous décrire avec détail l'éducation d'un noble romain d'Orient au v[e] siècle. Ce morceau est très intéressant au point de vue de l'histoire; il nous donne l'énumération des auteurs qu'Anthémius avait étudiés, ou plutôt était censé avoir étudiés, pour devenir, comme il était, un parfait Romain de Byzance. Nous y voyons qu'un jeune Byzantin de haute classe était tenu de savoir le latin tout aussi bien que le grec, et que malgré sa propension naturelle à étudier les lettres grecques, qui lui fournissaient d'ailleurs les grands modèles de l'art, son éducation politique le portait de préférence vers la littérature latine, l'histoire de Rome étant devenue celle du monde entier. Ainsi les historiens que Sidoine suppose avoir été placés dans les mains d'Anthémius enfant ne sont ni Hérodote, ni Thucydide, ni Xénophon, mais Salluste, Tite-Live et Tacite : « Tacite, qu'on ne peut nommer sans éloge, » ajoute le poète. L'orateur par excellence pour cet élève qui parlait grec, ce n'est pas Démosthènes, mais Cicéron; le poète, c'est Virgile, chantre de César et d'Énée, et Sidoine lui associe Plaute, en qui circule la vieille sève latine; ses critiques sont Quintilien et Varron. La littérature grecque est réservée pour l'étude de la philosophie, qu'elle embrasse d'ail-

leurs tout entière; les chefs d'école sont mentionnés par le poète l'un après l'autre, et cette revue lui inspire parfois des traits d'une mâle vigueur : « L'âme de Socrate, dit-il, revit dans le *Phédon*, on l'y voit méprisant des fers auxquels elle va échapper. La mort elle-même tremble devant le glorieux coupable, et le bourreau qui lui tend le poison pâlit en contemplant sa sérénité. »

Au sortir des écoles, Anthémius fait ses premières armes sous la direction de son père, puis il épouse la fille de l'empereur Marcien; alors les grands commandemens lui arrivent, et avec eux les occasions de se signaler. Il combat les Goths près du Danube, les Huns dans un vallon de la Thrace, où les bandes d'Hormidac sont détruites. Cette guerre procure au panégyriste une occasion de nous peindre les Huns, et il en use sans discrétion; mais je passe rapidement sur tout cela pour arriver aux affaires d'Occident, la partie délicate de l'ouvrage, celle qui répondait aux préoccupations de l'assemblée, et qu'attendaient sans doute avec impatience et l'empereur et le sénat, et Ricimer lui-même.

Avant d'aborder ce sujet difficile, le poète se recueille; il sent le besoin d'invoquer Apollon et les Muses. Plus les événemens de ce monde sont graves, plus leurs causes sont voilées; plus nous devons nous adresser aux immortels pour en connaître le secret : « Apollon, s'écrie-t-il, assiste-moi, monte ta lyre!... Et vous, vierges de Castalie, apprenez-moi quelle divinité nous a envoyé Anthémius, et par quelle mystérieuse influence l'union refleurit entre deux empires que la discorde avait séparés!... » Disons d'abord que ces formules de mystagogue païen se reproduisent plusieurs fois dans le poème de Sidoine, entièrement composé sur un plan mythologique, et où il serait impossible de distinguer la main d'un chrétien. Pourtant ce chrétien était sincère, il croyait avoir été guéri de la fièvre quatre mois auparavant par une fervente prière au tombeau des apôtres, et le temps n'était pas éloigné où il devait porter lui-même avec gloire et sainteté le pallium des évêques. Ajoutons que cet emploi des formules païennes, considérées comme lieu commun poétique, pouvait bien n'être pas aussi innocent alors qu'il l'est de nos jours, qu'au ve siècle il répondait à des croyances encore vivaces non-seulement dans le peuple, mais dans les hautes classes de la société, et que beaucoup de membres du sénat de Rome étaient ouvertement ou secrètement polythéistes. La poésie officielle, en dépit du changement de religion, restait païenne, et faisait résonner aux oreilles des empereurs chrétiens, dans les cérémonies de l'état, des paroles que partout ailleurs les lois eussent punies comme des blasphèmes. Elle faisait profession publique d'un culte dont les temples étaient interdits. Le polythéisme, condamné par les lois et de plus en plus chassé

des mœurs, conservait un dernier sanctuaire dans les formules de l'école.

Après avoir ainsi recouru aux vieux oracles, éclairé par eux, le poète commence. Sévère, dit-il, cédant aux lois de la nature (n'oublions pas qu'il parlait devant Ricimer), venait d'augmenter le nombre des dieux. A cette nouvelle, l'Italie alarmée quitte les sommets de l'Apennin, où elle réside, et se dirige vers les grottes verdoyantes au fond desquelles le Tibre, couronné de mousse et de roseaux, épanche ses premières ondes. L'Italie que nous dépeint Sidoine n'est plus cette mère jeune et puissante du cygne de Mantoue : *Magna parens frugum... magna virûm!* Les années et les douleurs l'ont affaiblie : elle marche à pas lents, sans casque et sans cuirasse, le bras appuyé sur un orme couronné de pampres, son bâton de vieillesse; mais jusque dans sa décrépitude l'Italie est toujours féconde. L'abondance la suit; partout où elle pose le pied, la terre se couvre de fruits et de fleurs, le vin coule par ruisseaux. A son aspect, le Tibre étonné laisse tomber sa rame et son urne; il veut parler, mais elle le prévient et lui adresse ces mots :

« Je viens réclamer ton assistance, lui dit-elle. Que mes intérêts soient les tiens! Le chef qui nous gouvernait n'est plus : hâte-toi, va trouver Rome, engage-la par tes prières, par tes pleurs, s'il le faut, à suivre désormais de meilleurs conseils. Dis-lui qu'elle se défasse enfin de cet orgueil fastueux qui nous perd, qu'elle daigne se faire aimer davantage. Apprends-lui quels secours elle doit implorer, dans quelle partie de l'univers elle doit chercher un chef. Tous ceux qu'elle a pris dans mon hémisphère ont vu la fortune de l'empire crouler sous eux! Qu'elle s'adresse aujourd'hui à l'Orient!

« Combien d'ennemis m'assiégent de toutes parts! D'un côté, le Vandale me presse et revient chaque année nous rendre les maux que nous fîmes jadis à Carthage. Par un bizarre renversement des choses, le Caucase, transplanté sous le ciel de Lybie, sert aujourd'hui d'instrument aux fureurs de cette ville jalouse. Sans doute Ricimer est là, mais il est seul... L'invincible Ricimer, chargé de toutes nos destinées, repousse lui seul et avec des troupes qui sont à lui les pirates errans dans nos campagnes; mais à peine les a-t-il chassés, qu'ils reviennent : maîtres d'éviter le combat, ils le rendent éternel, et, fugitifs, ils semblent poursuivre leur vainqueur. Comment souffrir un ennemi qui nous refuse à la fois la paix et la guerre? Car, ne nous abusons point, il ne traitera jamais avec Ricimer, qu'il abhorre, et si tu veux connaître les raisons de sa haine, écoute-moi.

« L'orgueilleux Genséric fait sonner bien haut le nom d'un père incertain : la seule chose certaine, c'est qu'il est né d'une femme esclave; or, pour se trouver le fils d'un roi, il faut qu'il proclame l'adultère de sa mère. De là vient sa noire jalousie contre Ricimer : il lui envie sa naissance, parce que deux royaumes l'appellent à régner, les Suèves du côté de son père, les Goths du côté de sa mère. Il se souvient aussi que dans les veines du guerrier qui me défend coule le sang de Vallia, ce roi fameux, terreur des Van-

dales et de leurs frères les Alains, celui qui leur infligea un si rude châtiment dans les champs de Tartesse, et couvrit de leurs cadavres les roches de Calpé. Mais, sans remonter aux anciennes déroutes, le pirate aurait-il oublié son désastre récent près d'Agrigente, quand Ricimer lui prouva qu'il était vraiment le petit-fils de ce roi goth qui ne vit jamais que le dos des Vandales? La victoire de Ricimer égale à nos yeux celle de Marcellus, à qui nous dûmes la Sicile...

« Oui, la crainte de Ricimer arrête tous ces Barbares, prêts à faire irruption sur nos frontières. Si l'Ostrogoth se contient encore en Pannonie, c'est qu'il le craint; si le Frank au courage farouche reste enchaîné au bord du Rhin, c'est qu'il le craint. Et quand l'ennemi perpétuel, le Vandale, et son compagnon l'Alain sont venus me piller, me déchirer jusque dans les entrailles, qui m'a vengée? C'est lui. Pourtant Ricimer n'est qu'un homme; seul, il peut retarder mes malheurs, il ne saurait les conjurer. Il nous faut un prince armé, qui ne commande pas la guerre, mais qui la fasse, qui marche lui-même devant ses étendards, et qui, nous rendant nos anciens droits, nous donne les flottes que nous n'avons plus depuis longtemps, et fasse régner notre pavillon où l'on ne connaît plus que celui des Barbares. »

Ce discours, placé dans la bouche de la déesse, contient un tableau exact de la situation de l'Occident. Le poète met à nu ce qu'il y a de plus sensible, de plus irritable dans la politique de ce temps, et il ne craint pas d'y toucher; chacune de ses paroles est un trait qui porte. Il proclame au nom de l'Italie ce qu'elle attend du nouveau prince; il lui enseigne son devoir, et ce devoir, c'est de régner en maître, de ne voir près de lui que des sujets, de restituer à l'empire ses armées qui ont cessé de lui appartenir, de ne point laisser à des mains étrangères le soin de porter l'aigle romaine devant l'ennemi. Adressés à l'empereur en présence de Ricimer, de tels conseils ne manquaient point de courage, quelles que fussent d'ailleurs les flatteries dont le poète savait les envelopper pour adoucir le dictateur. Que demandaient-ils en effet, sinon la fin de la dictature? Ce morceau nous signale encore un des dangers de cette immixtion de rois barbares aux affaires de l'empire, qu'ils prenaient insolemment pour champ clos dans leurs querelles. Enfin Rome y reçoit, pour sa dureté et son orgueil, des leçons d'une juste sévérité. « Consulte les temps, lui dit le poète, laisse là ton faste hors de saison; retiens les lambeaux de ton empire qui s'en va; retiens les deux moitiés du monde romain qui se séparent; sache te faire aimer! » C'était le cri de tout l'Occident.

Le dieu du Tibre va donc trouver le génie de la ville éternelle; la déesse Rome, *dea Roma,* reposait au milieu de ses vieux symboles, Mars, les jumeaux Romulus et Rémus, la louve Ilia; elle entend de la bouche du fleuve, son vassal, les conseils que lui adresse l'Italie. Son cœur s'émeut; couvrant d'un casque sa tête chargée de tours et

revêtant sa cuirasse, elle s'élance dans l'air qui la transporte aux rivages de l'Océan-Indien. Là, dans un palais de cristal et d'or, au milieu des fleurs et des parfums, siége, sur un trône de pourpre, la lampe du jour à la main, l'Aurore, génie de l'empire d'Orient. A l'aspect de Rome, l'épouse de Tithon s'effraie; mais Rome la rassure par des paroles mêlées de douceur et de reproche, car la démarche semble douloureuse au cœur de la déesse.

« Ne crains rien, lui dit-elle, ce n'est pas la guerre qui m'amène ici; je ne viens ni emprisonner l'Araxe sous mes ponts, ni faire boire aux soldats italiens les eaux du Gange. Artaxarte avec ses campagnes peuplées de tigres, le royaume de Porus, l'Hydaspe et Bactres, et les remparts de Sémiramis ne trembleront point au bruit de mes clairons; je n'ambitionne point le palais des Arsacides, et ne veux point donner le mot d'ordre aux portes de Ctésiphon. Cet hémisphère ne m'appartient plus, je te l'ai cédé; mais aussi n'ai-je pas mérité par là que tu protéges ma vieillesse?

« Le pays que bornent le Tigre et l'Euphrate est aujourd'hui ton patrimoine : il fut jadis le mien, je l'avais payé du sang de Crassus. Tu possèdes l'Arménie et le Pont : demande à Sylla ce qu'ils m'ont coûté. Te parlerai-je de la mer Égée, de ses îles et de ses rivages? Tu règnes sur la Crète, que Métellus m'a conquise; sur la Cilicie, que me soumit le grand Pompée; sur les Isaures et les Syriens, domptés par Servilius avec l'épée de mes légions. Crédule que j'étais, j'ai transporté à ton profit le testament d'Attale! Je t'ai abandonné l'antique Étolie et l'Épire, et les campagnes arrosées par l'Achéloüs; tu dictes des lois à l'Illyrie et à la Macédoine, et les descendans de Paul-Émile vivent encore dans mes murs! L'Égypte t'ouvre ses greniers comme si tu avais gagné la victoire d'Actium; la Judée t'obéit comme si Vespasien et Titus avaient été tes généraux. Et puisque tu domines la terre des Doriens, et l'Achaïe, et l'isthme heureux qui sépare les deux mers de la Grèce, raconte-moi, je te prie, quel Mummius byzantin t'a donné Corinthe! Tu es riche, et tu vois affluer dans tes ports les marchandises de l'île de Chypre, conquête des Catons : je suis pauvre, et n'ai gardé des Catons que leur gloire.

« Mais laissons de côté le passé et ses regrets : si tu veux assoupir nos vieilles querelles, accorde-moi Anthémius. Qu'il règne sur mon univers, comme Léon sur le tien! Que le divin Marcien, dont l'astre brille aujourd'hui dans les cieux, contemple sa fille Euphémie revêtue de la pourpre qu'ont portée ses ancêtres! Fais plus, et qu'une alliance privée raffermisse l'alliance publique! Que Ricimer devienne le gendre de mon empereur! Leur noblesse est pareille, et si la vierge de Byzance est de sang royal, le défenseur de l'Italie l'est aussi. Consens à cet hyménée, l'Afrique recouvrée sera la dot..... »

Alors l'épouse de Tithon fait entendre ces courtes paroles : « O ma mère, le sacrifice que tu me demandes est grand! Mais prends, emmène avec toi ce chef dont l'assistance m'était si chère; seulement montre-toi plus douce envers moi, et tenons mieux les rênes du

gouvernement en ne les séparant plus! » C'était la moralité du poème et celle de la situation.

Les deux déesses se donnent la main; Anthémius devient empereur d'Occident, Ricimer épouse sa fille, et de grands préparatifs d'armes vont effrayer Genséric dans Carthage. « O prince, ajoute le poète en terminant, je renvoie à une prochaine époque la suite de mes chants. Quand tu seras consul pour la troisième fois et que ton gendre le sera pour la seconde, mon audace croissant avec vos succès, je dirai en quel nombre sont tes vaisseaux et tes soldats, et tout ce que tu auras accompli de grandes choses, et en combien peu de temps. » Vœux superflus! ce chant devait être le dernier du poète, et le sort ne réservait point à son héros un troisième consulat.

C'est ainsi que le député de la cité gauloise des Arvernes se trouva mêlé par hasard à une des dernières catastrophes de l'empire d'Occident. Les conseils, les encouragemens, les leçons qu'il adressait aux Romains sous une enveloppe mythologique, furent accueillis avec faveur. On applaudit aux beaux vers dont le poème brille par intervalle; on applaudit peut-être davantage aux mauvais, qui chatouillaient le faux goût du siècle. Le succès dut être bien grand près de l'empereur et près du sénat, puisque le jour même Anthémius consul signait un rescrit qui nommait Sidoine Apollinaire préfet de Rome.

IV.

Sa préfecture ne présenta rien de remarquable qu'un incident de nature grave, à la vérité, et qui compromit un instant sa responsabilité de magistrat. Les arrivages de blé ayant manqué à raison des hostilités ouvertes entre les flottes romaine et vandale, la gêne des subsistances se fit sentir dans la ville; déjà la multitude s'agitait, et la peur gagna Sidoine : « Je tremble que la faim du peuple romain n'éclate par quelque tonnerre sous les voûtes de l'amphithéâtre, écrivait-il à un de ses amis, et que la disette publique ne soit attribuée au malheur de mon administration. » On voit qu'il s'agissait là de sa gloire et peut-être de sa vie : les élémens vinrent à son secours. Cinq transports sortis de Brindes avec un chargement de blé et de miel, ayant franchi sans obstacle le détroit de Sicile, furent amenés par les vents du côté d'Ostie. Sidoine, averti à temps, dépêcha un homme de confiance pour mettre la main sur ces bâtimens et leur faire remonter le cours du Tibre : l'apparition des navires calma l'effervescence populaire. L'alimentation de Rome était devenue le soin principal et presque unique des préfets de la ville dans

ces derniers temps, et ce soin ne leur permettait pas toujours de dormir en paix. Symmaque nous raconte que, durant sa préfecture, il faisait le guet du haut des collines du Tibre, pour apercevoir le premier les bienheureux navires qui devaient tirer ses administrés d'une disette, et lui d'une mortelle inquiétude. Si les difficultés étaient déjà grandes du temps de Symmaque, elles le devinrent bien davantage lorsque Genséric eut enlevé au peuple romain le premier de ses greniers, Carthage, et que ses flottes purent bloquer le second, Alexandrie.

Quant à l'affaire pour laquelle Sidoine était venu en Italie, et dont il ne parle plus dans ses lettres, on peut croire qu'elle se termina comme il l'avait souhaité. Le crédit d'un préfet de Rome valait bien à cet égard le patronage de Gennadius ou la science de Cécina. Généreux et expansif comme un poète, Sidoine s'empressa de mettre sa nouvelle fortune au service de ses compatriotes transalpins, et non-seulement il secondait leur ambition quand ils en montraient, mais il les aiguillonnait, il les poussait à briguer des charges publiques, persuadé que la patrie gauloise trouverait son compte dans l'activité et dans le succès de ses enfans. Il pensait aussi, non sans raison, qu'une des plaies de ce siècle, c'était le découragement ou la nonchalance des gens de bien, qui laissait le champ libre aux intrigues des aventuriers politiques.

Sidoine avait en Gaule un ami de jeunesse nommé Eutropius, qui, dégoûté du spectacle du monde, était allé s'enterrer dans un coin de sa province, où il partageait son temps entre la culture de ses domaines (il était du reste fort riche) et l'étude du philosophe Plotin. Pendant une partie du jour, Eutropius menait la vie d'un vrai paysan, labourant, semant, fauchant de ses mains, et pendant l'autre celle d'un sophiste, ce qui ne l'empêchait pas d'étaler dans sa demeure rustique une galerie d'images représentant ses aïeux, tous gens titrés et honorés à leur époque des plus hautes dignités de l'empire. Sidoine blâmait cette vie, qu'il traitait de lâche; il écrivit de Rome à Eutropius pour le gourmander, le tirer de sa torpeur et l'appeler vers lui. Oubliant le goût des vieux Romains pour la charrue, il demande à son ami s'il croit honorer cette galerie d'images, toutes vêtues de la toge des sénateurs, en se faisant le compagnon de ses bouviers, ou bien si ces hommes sévères, dont l'activité avait servi l'état aux dépens de leur repos, n'auraient pas flétri son oisiveté philosophique, ou plutôt sa paresse et son abandon de la patrie. « Allons! ajoute-t-il, secoue-moi ce sommeil déshonorant pour ton nom; viens t'enrôler à mes côtés dans la milice palatine, et joins-moi une préfecture à la philosophie! C'est un dicton de nos provinces qu'une bonne année dépend encore plus d'un bon magistrat que

d'une bonne récolte : voilà pourquoi je te désire. N'as-tu pas honte de n'avoir aperçu qu'une fois dans ta jeunesse Rome, le domicile des lois, le gymnase des lettres, le centre des dignités, la tête du monde, la patrie de la liberté, — Rome, notre ville à tous, et la seule dans l'univers qui ne tienne pour étrangers que les Barbares et les esclaves? » Les aiguillons du poète tirèrent le philosophe de sa solitude : il vint à Rome, oublia Plotin, s'enrôla, comme disait son ami, dans la milice palatine, devint fonctionnaire, et donna un bon et sage préfet au prétoire des Gaules. Quant à Sidoine, sorti de charge à l'expiration de l'année 468, il reçut d'Anthémius le titre de patrice, titre simplement honorifique dans ce cas, mais qui était pour un Romain de ce temps le couronnement de toutes les dignités.

Cette même année 468 vit naître en Gaule une affaire très-grave, étrangère à Sidoine, mais à laquelle il vint se mêler fort inconsidérément. Cette grande préfecture avait à sa tête en ce moment un Gaulois nommé Arvandus, qui l'avait administrée déjà une première fois pendant quatre années (1) avec une sorte de popularité, et que Ricimer avait replacé sur son siége lors du dernier interrègne, soit pour être agréable à la province, soit pour se délivrer de toute inquiétude à cet égard, pensant avoir fait choix d'un homme habile et expérimenté. Une telle faveur mit le comble à la présomption, déjà fort grande, d'Arvandus; il se crut un de ces personnages avec lesquels les gouvernemens sont obligés de compter dans les temps difficiles, et il afficha très haut son importance. C'était un homme d'une légèreté incroyable, facile dans ses relations, mais sans sûreté, prodigue de paroles qu'il se souciait peu de tenir et d'un argent qui ne lui appartenait pas, du reste infatué de lui-même et traitant avec un hautain mépris les conseillers et les conseils. Déjà criblé de dettes pendant sa première préfecture, il s'abîma tout à fait dans celle-ci, ne s'épargnant aucune folle dépense. Bientôt une armée de créanciers fondit sur lui, le harcelant sans relâche et mettant pour ainsi dire le prétoire des Gaules en état de blocus. Le préfet chercha d'abord à les apaiser au moyen de quelques détournemens de deniers; puis, les dépenses continuant, les exactions se multiplièrent et s'étendirent à tout. Arvandus comptait sur la préoccupation actuelle des esprits et sur les catastrophes à venir pour dérober aux yeux ses méfaits, ou leur assurer l'impunité. Le scandale de ses dilapidations devint bientôt si criant, qu'au défaut de l'autorité centrale les notables de la province commencèrent à se consulter pour dresser contre Arvandus une accusation de péculat. Sur ces entrefaites, le gouvernement ro-

(1) Au moment de son procès, Arvandus avait été préfet cinq ans en cumulant ses deux préfectures. « Privilegiis geminæ præfecturæ quam per quinquennium repetitis fascibus rexerat, exauguratus. » Sid. Apoll. *Epist.* I. 7.

main se constitue, Anthémius arrive d'Orient, et le préfet des Gaules se voit menacé d'un jugement criminel, ou tout au moins d'une disgrâce.

Dans cette situation, Arvandus prêta l'oreille aux insinuations qui, de la part du roi des Visigoths, Euric, et de ses ministres, assiégeaient incessamment la fidélité des fonctionnaires romains, grands ou petits. Les allées et venues de certains personnages suspects d'intelligence avec les Barbares ayant alarmé les bons citoyens, on observa le préfet, on épia toutes ses démarches, et un jour on parvint à intercepter une lettre sans signature, mais écrite au nom d'Arvandus de la main de son secrétaire et destinée au roi des Goths. Dans cette pièce, remplie d'excitations à la guerre, le correspondant d'Euric lui conseillait d'abord de ne point reconnaître l'empereur grec (c'est ainsi qu'il désignait Anthémius, récemment débarqué), puis de lui déclarer la guerre. Il lui démontrait aussi la nécessité de tomber avant tout sur le petit état breton armoricain, en qui la domination romaine trouvait un auxiliaire utile et dévoué. Enfin il s'efforçait de prouver à un homme qui ne rêvait que conquêtes et invasion de la Gaule qu'en toute sécurité de conscience et d'après le droit des nations, il pouvait se partager ce pays, quand il lui plairait, avec le peuple des Burgondes. D'autres avis, d'une audace non moins criminelle, venaient compléter ceux-ci, provocations dangereuses, capables non-seulement d'aiguillonner la cupidité d'un roi belliqueux, tel qu'était celui de Toulouse, mais de lever les scrupules du Barbare le plus débonnaire. La lettre interceptée resta secrète entre les mains de ceux qui la possédaient jusqu'à ce que le moment fût venu d'en faire usage, de sorte qu'Arvandus put supposer ou qu'elle était perdue pour tout le monde, ou qu'elle était arrivée à son adresse.

Une province mécontente de ses magistrats, fût-ce son gouverneur ou président, fût-ce même le préfet du prétoire, pouvait les mettre en accusation et les poursuivre au siége du gouvernement romain, devant les tribunaux institués pour connaître des crimes publics. C'était l'assemblée représentative de la province, le conseil provincial, comme on l'appelait, qui prononçait, après examen, la mise en accusation du fonctionnaire; puis une députation choisie par le conseil se rendait à Rome pour soutenir devant le tribunal compétent les dires de la province, articuler les preuves, assurer le châtiment du magistrat prévaricateur. Une constitution d'Honorius, rendue en 411, avait réglé la composition et la tenue du conseil des sept provinces gauloises, qui siégeait dans la métropole d'Arles, et remplaçait l'assemblée générale des trois Gaules depuis que le territoire transalpin avait été démembré par les Barbares. Soit que l'époque fixée pour sa session ordinaire et annuelle fût arrivée, soit que le gou-

vernement central, à la demande des notables habitans, eût accordé une session extraordinaire, le conseil des sept provinces se réunit dans la métropole d'Arles, à l'effet d'examiner la conduite d'Arvandus. Les faits de péculat étaient patens, nombreux, ses accusateurs avaient les mains pleines de pièces d'une évidence irrécusable : Arvandus fut donc décrété d'accusation par un vote unanime; mais l'étonnement fut grand lorsque quelques membres du conseil produisirent la lettre interceptée, où chacun put reconnaître par ses yeux l'écriture du secrétaire du préfet. On s'écria de toutes parts qu'il y avait là trahison infâme et crime de lèse-majesté, et que ce second chef d'accusation devait être joint au premier. On fit venir le secrétaire, qui confessa sans hésiter que la lettre avait été écrite de sa main, mais sous la dictée de son maître. Aussitôt un décret de double accusation fut rendu pour crime de péculat et crime de lèse-majesté; mais on s'engagea par serment à garder le silence sur le second grief dans la crainte qu'Arvandus, se voyant découvert, ne se sauvât chez les Visigoths : le même silence fut imposé au secrétaire sous les menaces les plus terribles. Cela fait, on nomma, pour porter le décret à Rome et soutenir l'accusation devant les juges, trois citoyens notables entre tous, Tonantius Ferréolus, de Lyon, ancien préfet du prétoire des Gaules, l'Arverne Thaumastus, de la famille Avita et parent de Sidoine Apollinaire, et Pétronius, d'Arles, qui passait pour un jurisconsulte consommé. Arvandus, qui crut jusqu'au bout qu'il ne s'agissait que d'une action de péculat, qui pensait d'ailleurs s'être mis à couvert de toutes les preuves, manifestait à peine quelques inquiétudes, quand il se vit arrêter et embarquer pour l'Italie sous la garde de ses propres soldats.

Le préfet des Gaules, tant sa légèreté était grande, ne réfléchit pas un seul moment sur sa situation. Tout le long de la route, on l'entendit plaisanter sur lui-même et sur ses accusateurs, et la traversée, très souvent orageuse des bouches du Rhône aux côtes de la Toscane, s'étant passée sans accident, il répétait à tout propos : « Doutez-vous maintenant de mon innocence, quand vous voyez les élémens s'apaiser en ma faveur et m'obéir comme des esclaves? » A son entrée dans Rome, on le remit à la garde de Flavius Asellus, comte des largesses sacrées, et, en considération de sa dignité, le Capitole lui fut assigné pour prison. Il attendit là fort doucement et en pleine quiétude d'esprit que les députés gaulois arrivassent à leur tour dans la métropole impériale : ils ne tardèrent pas beaucoup, et après les visites et les préliminaires d'usage le procès s'instruisit devant un tribunal de dix membres, chargé alors de connaître des accusations capitales contre les sénateurs.

C'était dans les premiers mois de l'année 469, et Sidoine, sorti de

sa préfecture, n'avait pas encore quitté Rome. Il avait connu Arvandus au-delà des Alpes, et faisait profession d'amitié pour lui. La double accusation sous le poids de laquelle le magistrat gaulois était amené en Italie, l'ardeur extrême que manifestaient les provinces transalpines, le choix de leur députation, où figuraient des personnages considérables, amis ou parens de Sidoine, tout cela semblait conseiller à l'ex-préfet de Rome non pas de renier son ami, mais de mettre la plus grande réserve dans sa conduite entre l'accusateur et l'accusé. Cette réserve était simple et naturelle de la part d'un homme honnête que devaient révolter les crimes dont on chargeait Arvandus; mais Sidoine, vaniteux et inconséquent, vit surtout dans ce procès l'occasion de jouer un rôle et de montrer son crédit. « Arvandus est mon ami, se disait-il, et je prouverai que Sidoine dans la prospérité n'abandonne point ses amis malheureux. » Sous l'empire de ce sentiment plus orgueilleux que tendre, il se proclama le patron d'Arvandus et se crut un héros. Le pire de tout cela, c'est qu'il ne se faisait pas d'illusion sur la probité de son ami, dont il qualifie l'administration de dévastatrice. « Je me dois à moi-même de lui rester fidèle, » répétait-il à tout venant, et il ajoutait par une flatterie déguisée sous un faux semblant de liberté : « Je montrerai que sous un bon prince on peut aimer un accusé de lèse-majesté et le dire. » Du moins eût-il pu ne se faire ni le conseil de l'accusé, ni le révélateur de la partie secrète de l'accusation, ni l'instigateur d'un mensonge, mais il ne sut s'abstenir de rien. De compagnie avec un certain Auxanius, jurisconsulte de Rome et qui paraît avoir été l'un des conseils d'Arvandus, il alla trouver l'ancien préfet des Gaules et l'entretint de cette lettre interceptée dont l'accusation ne parlait qu'avec mystère, se proposant d'en faire usage à l'improviste, pour surprendre l'accusé et l'accabler de son propre aveu. C'était en effet là le plan de Ferréolus et de ses deux collègues, la lettre ainsi que les circonstances qui l'avaient fait tomber entre leurs mains étant tenues sous un profond secret, afin d'agir instantanément et énergiquement sur l'accusé et sur les juges. On se bornait à dire qu'il y avait dans cette lettre une accusation de lèse-majesté portée par Arvandus contre lui-même, et que les jurisconsultes qui l'avaient vue regardaient la condamnation comme assurée. Auxanius et Sidoine n'en savaient pas davantage. « Arvandus, lui disaient-ils, écoute-nous : prends bien garde au piége qu'on veut te tendre; abstiens-toi de tout aveu, quel qu'il soit. Le silence et une dénégation absolue peuvent seuls te sauver. » Cette prudence n'était point du goût d'Arvandus. Tantôt souriant de pitié, tantôt s'emportant contre ses amis avec une colère dédaigneuse : « Laissez-moi, s'écriait-il, épargnez-moi de si lâches avis; hommes dégé-

nérés, indignes de pères qui se sont illustrés dans les affaires, laissez-moi les miennes, où vous n'entendez rien : vous n'êtes que de vils procureurs. Arvandus a pour lui sa conscience, et cela lui suffit. Il permettra peut-être à ses avocats de plaider sur les prétendus faits de concussion; quant à l'accusation de lèse-majesté, il la réserve pour lui et ne s'en inquiète guère. » Tel fut le succès de la démarche de Sidoine, juste récompense de sa vaniteuse sollicitude. Il sortit de la demeure d'Arvandus triste et humilié, comme un médecin qui voulait sauver un fou et que le fou a jeté à la porte : c'est lui-même qui nous fournit cette comparaison.

Une coutume des temps républicains, conservée malgré de si nombreuses révolutions, voulait que les accusateurs d'un magistrat, les députés d'une province pillée, d'une ville blessée dans son honneur ou dans son intérêt, se présentassent à Rome dans un attirail fait pour exciter la pitié, et visitassent ainsi leurs juges et les hauts fonctionnaires dont le patronage pouvait les servir. La députation gauloise eut soin de se conformer à l'usage : on la voyait traverser les rues et les places en habit de deuil, la chevelure négligée, le visage triste et sévère, attirant sur elle par l'humilité de son maintien la commisération ou du moins la sympathie publique. Arvandus au contraire affichait à tous les regards une impudente sécurité. Mis en liberté provisoire, il semblait avoir pris domicile au Forum; c'est là qu'on l'apercevait chaque jour, vêtu d'une robe blanche élégamment drapée, courant à droite et à gauche, échangeant des saluts, interpellant les passans, et provoquant tout le premier les félicitations sur son acquittement prochain. Parfois il interrompait sa promenade pour entrer dans les boutiques qui garnissaient la place, marchandait des bijoux, faisait déployer des étoffes de soie, donnait son avis sur quelque belle pièce d'orfèvrerie, touchait à tout, contrôlait, estimait tout, et, entremêlant son dialogue de déclamations contre les temps et les lois, se plaignait des juges, du sénat, du prince lui-même, qui ne prenait point souci de le venger avant de l'avoir entendu.

Cependant arrive le jour du procès, et dans la curie, transformée en cour de justice, les décemvirs prennent place sur leur tribunal, le sénat étant au grand complet. Bientôt on appelle les parties : l'accusé et ses défenseurs devaient être introduits dans la salle par un côté, les accusateurs par l'autre. Arvandus s'élance le premier, et se présente avec un front rayonnant, bien peigné, bien poncé, tandis que les trois Gaulois, à moitié vêtus de noir et le visage triste et pâle, attendaient modestement l'huissier des décemvirs. Avant l'ouverture de l'audience, on autorise ceux des comparans qui étaient de rang préfectoral à prendre place sur les bancs. Aussitôt Arvandus,

montant précipitamment les degrés, court avec une effronterie maladroite s'asseoir presque au milieu de ses juges; Ferréolus au contraire, bien que l'égal d'Arvandus en dignité, va se ranger avec ses deux collègues à l'extrémité des derniers bancs, faisant voir par là que, s'ils étaient sénateurs, ils n'oubliaient point pour cela leur rôle d'accusateurs et de députés : tout le monde applaudit à leur sage réserve. Sur ces entrefaites, les débats sont ouverts, et les députés debout exposent l'objet de leur mission; ils lisent d'abord le décret provincial qui les institue, passent à l'énumération des griefs, spécifient les faits de péculat, articulent les preuves, et arrivent enfin à la lettre qui était le coup secret de l'accusation. La lecture en est à peine commencée, qu'Arvandus s'écrie brusquement et sans provocation que c'est lui qui l'a dictée. « Cela est de toute évidence, répondent les députés, c'est Arvandus qui a dicté cette lettre infâme. » Lui, comme frappé de vertige, demande quel crime contiennent ces pages, et répète deux ou trois fois qu'elles sont bien de lui. « O juges, dit alors un des accusateurs en élevant la voix, vous entendez l'aveu du coupable; il se reconnaît criminel de lèse-majesté. » Cette scène parut faire sur les juges une profonde impression. La lecture de la lettre ayant été achevée, on cita les textes de lois qui définissaient le crime de lèse-majesté, qui en précisaient les circonstances, qui en établissaient les peines. Ce fut alors qu'Arvandus se repentit, mais trop tard, de sa loquacité inqualifiable; il pâlit en entendant la loi comme à la découverte d'une chose nouvelle et inattendue. Ce préfet du prétoire des Gaules, vieilli dans les honneurs, ignorait à ce point le droit de son pays, qu'il croyait l'application des lois de lèse-majesté bornée aux attentats contre le prince et à l'usurpation de la pourpre. Le commentaire de Ferréolus ou de Pétronius le tira de son erreur, son enivrement se dissipa; toute cette poussière de futilité et de confiance en soi-même tomba pour ne laisser voir qu'un abattement misérable. Il demandait grâce, il suppliait, et les bras étendus vers l'assemblée il conjurait tout le monde de l'épargner. C'était un triste spectacle que celui de cet homme couvert d'or et de soie, de ce suppliant si soigneusement paré, qu'attendaient la prison publique et pour le moins les latomies et les ergastules d'esclaves. Les décemvirs prirent du temps pour délibérer et prononcer le jugement. Toute audition de témoins devenait inutile par la reconnaissance de la lettre; le crime était constant, il entraînait la peine de mort, et la mort fut décrétée.

Un sénatus-consulte, rendu sur la proposition de Tibère, accordait au condamné à la peine capitale un délai de dix jours entre l'arrêt et l'exécution; ce délai avait été successivement étendu à trente : c'était un bénéfice que tout condamné pouvait invoquer, et

qu'Arvandus réclama du fond de sa prison. Ces trente jours d'attente furent pour lui une longue et cruelle torture qui lui mettait sous les yeux jusque dans ses rêves le croc, les gémonies, le lacet et l'horrible figure du bourreau (1). Ici encore Sidoine Apollinaire vint à son secours. Soit mécontentement de l'indocilité de son ami, soit plutôt vergogne de jouer devant le sénat le rôle de patron d'un tel homme dans une telle cause, l'ancien préfet de Rome n'avait point voulu assister au jugement, et sous un prétexte quelconque il avait quitté la ville; mais après la condamnation il écrivit à l'empereur pour obtenir en faveur du coupable, sinon une grâce entière, du moins celle du dernier supplice, et à son retour à Rome il fit près d'Anthémius les plus pressantes démarches : il réussit. Arvandus, après avoir vu ses biens confisqués (ce n'était pas ce qui le gênait le plus), fut frappé du bannissement perpétuel : « Il eût dû mourir de honte, il a la force de vivre, » dit à ce sujet son protecteur, qui ne l'épargne pas trop dans ses lettres. Tout le monde blâma Sidoine de sa nouvelle intervention, moins excusable encore que la première, puisqu'elle sauvait de la mort un traître avéré, un grand coupable, dont la punition eût été salutaire à ses pareils. Qu'importait l'exil à cet homme qui calculait si bien le déclin de l'empire et croyait à sa chute prochaine? Du lieu de son bannissement, il attendrait chaque jour, l'œil fixé sur la mer, qu'un vaisseau d'Arles ou de Carthage vînt lui apporter sa délivrance avec la nouvelle que Rome n'était plus. Dans l'espérance de ces traîtres qui trafiquaient de la patrie au profit des Barbares, un tel châtiment, c'était l'impunité.

Sidoine lui-même dut regretter amèrement sa faiblesse, lorsque, rentré en Gaule, il vit s'agiter autour de lui cette multitude de Gaulois, agens des Visigoths, dont l'issue de ce procès sembla redoubler l'audace. Il quitta Rome vers le milieu de 469, quand déjà l'aspect des affaires s'assombrissait, qu'un échec menaçait les armes d'Anthémius en Afrique, et que la concorde avait cessé d'exister entre le gendre et le beau-père. Il regagna Lyon le cœur plein de tristes pressentimens; il y tomba juste au milieu d'une fête barbare qui ne contribua pas à l'en distraire : c'était le mariage d'un prince frank, nommé Sigismer, avec la fille de celui des quatre rois burgondes qui avait fixé dans cette ville sa résidence et le siége de sa domination. Sidoine vit le jeune fiancé arriver aux portes de la cité, où le reçurent en grand apparat les officiers burgondes. Sigismer était de haute taille, d'apparence vigoureuse et sanguine, avec de longs cheveux d'un rouge ardent qui pendaient en boucles au-dessous de son casque; il

(1) « Uncum et gemonias, et laqueum per horas turbulenti carnificis horrescens. » Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7.

avait pour vêtement une tunique de soie blanche brodée d'or, recouverte d'un manteau de pourpre, et le harnais de son cheval étincelait d'or et de pierreries. A son entrée, il voulut descendre de cheval et gagner à pied, par honneur pour son beau-père, le prétoire, où celui-ci l'attendait. Les nobles franks qui lui faisaient cortége étaient, ainsi que leurs suivans, en tenue de guerre complète : justaucorps bariolé descendant à peine au jarret, sayon vert garni de franges rouges, jambards de cuir non tanné fixés par des attaches au-dessus de la cheville et au-dessous du genou, et garnissant le devant de la jambe sans couvrir le mollet; leur bras droit, nu jusqu'au coude, tenait une lance à crochets; un bouclier de cuivre doré, à bords d'argent, était passé dans leur bras gauche, et un long sabre pendait aux chaînes de leur ceinturon. Ils traversèrent dans cet équipage les rues de la ville de Lyon, dont le pavé retentissait du cliquetis de leurs armes. Le prétoire où le roi burgonde les attendait n'était autre que l'ancien palais des empereurs romains, celui d'Auguste, de Claude, de Sévère, bâti non loin de l'autel consacré par la Gaule au génie de Rome et des césars. Des hôtes royaux, chevelus et armés, qui n'entendaient point le latin et commandaient aux Romains en langue germanique, y tenaient maintenant leur cour, y donnaient leurs fêtes, y célébraient leurs mariages. Sidoine n'avait quitté les Barbares en Italie que pour les retrouver en Gaule : ils étaient partout.

Ce spectacle lui pesait. Aussi, avant que la cérémonie ne fût terminée, il partit pour l'Auvergne, où il avait résolu de passer le reste de ses jours dans la paisible retraite d'Avitacum, entre son lac et son bois de pins sillonné de cascades, entre sa bibliothèque et une société choisie qui s'occuperait d'études plutôt que d'affaires. Il voulait retravailler ses vers, revoir ses lettres et en donner une édition corrigée à laquelle il attachait sa gloire; il se mit à l'œuvre, et c'est cette édition que nous possédons aujourd'hui. Cependant le travail de correction fut plus d'une fois interrompu, et plus d'une fois les idées du poète furent ramenées vers la politique par les symptômes de dissolution qu'il apercevait autour de lui, et surtout par l'annonce de nouvelles catastrophes au siége de l'empire.

AMÉDÉE THIERRY.

LE PAYSAGE

ET

LES PAYSAGISTES

RUYSDAEL, CLAUDE LORRAIN, NICOLAS POUSSIN.

Michel-Ange disait que les peintres de figure n'avaient pas à se préoccuper du paysage, et qu'ils feraient des arbres et des montagnes dès qu'ils le voudraient. Il y a sans doute un peu d'exagération dans ces paroles; cependant elles contiennent une part évidente de vérité. Les peintres qui ont appliqué leur intelligence à l'étude, à l'expression de la figure humaine, abordent sans effort la représentation du paysage, tandis que les paysagistes échoueraient neuf fois sur dix s'ils tentaient la représentation de la figure humaine. Comme les arts du dessin sont appelés vulgairement arts d'imitation, à l'exception de l'architecture, qui se dérobe à cette définition, il n'est pas sans intérêt d'étudier les artistes qui ont excellé dans le paysage. Ce sera la plus sûre manière de démontrer l'insuffisance de l'imitation. Cette question, traitée dans le domaine de la figure, laisse debout un grand nombre d'objections, car les partisans de l'imitation pure peuvent toujours dire que la volonté, l'imagination doivent intervenir dans la disposition des personnages, et n'ont rien à voir dans la représentation d'un chêne ou d'un orme. Il faut donc suivre les partisans de l'imitation littérale sur le terrain du paysage pour trancher la question d'une manière décisive. Au-

jourd'hui l'imitation est à l'ordre du jour. Ceux qui parlent de l'idéal sont traités de rêveurs. Il n'est pas hors de propos de chercher dans l'histoire de la peinture des argumens en faveur de la thèse que nous soutenons depuis longtemps. Si nous arrivons à prouver que l'imitation pure est insuffisante dans le paysage, nous avons cause gagnée, et nous pouvons nous dispenser d'insister en parlant de la peinture d'histoire. Procédant à la manière des géomètres, qui font passer un cercle par trois points, je ferai passer ma pensée par trois noms, qui représentent trois faces diverses du paysage : Ruysdaël, Claude Gellée, Nicolas Poussin. Si l'étude de ces trois maîtres nous donne raison, nous serons assuré d'avoir répondu à toutes les objections; si elle ne justifie pas nos affirmations, nous plierons le genou devant les doctrines que nous avons combattues.

Mais, avant de parler de Ruysdaël, de Claude Gellée, de Nicolas Poussin, il importe de considérer sous quels aspects peut s'offrir le paysage. Sans cette étude préliminaire et générale, l'étude individuelle de ces trois grands maîtres demeurerait sans profit, ou du moins ne résoudrait pas la question que nous venons de poser. De tous les problèmes que la peinture peut aborder, il est hors de doute que la représentation du paysage est un des plus faciles. Il est évident en effet qu'un chêne immobile est plus aisé à saisir, à représenter qu'une figure humaine, dont les mouvemens sont gouvernés par la passion. Cependant il ne faut pas s'abuser sur la nature de ce problème. Le même paysage, offert à des intelligences diversement douées, produit des impressions diverses, et si je ne me trompe, la diversité de ces impressions représente fidèlement le développement intellectuel des spectateurs. Il y a des peintres qui n'aperçoivent rien au-delà de la scène offerte à leurs yeux : ils voient, ils regardent, ils se souviennent de ce qu'ils ont vu; ne leur demandons rien de plus, car leur intelligence ne saurait aller au-delà. Ils se rappellent fidèlement la mousse qui couvre le pied du chêne, les lichens qui enveloppent la tige, et sont capables de reproduire ce qu'ils ont vu; mais si vous leur demandez ce que signifie le paysage qu'ils ont étudié, ils vous répondront ingénument qu'ils n'en savent rien, et ils seront sincères. Ne craignez pas qu'ils se calomnient, ils sont de très bonne foi. Ils se rappellent ce qu'ils ont vu, et ne mentent pas quand ils affirment qu'ils ne peuvent rien voir au-delà. Il faut leur tenir compte de leur franchise et ne pas leur demander ce qu'ils ignorent.

Il y a dans l'aspect de la nature des sources d'émotion qui ne sont pas à la portée de toutes les intelligences. La forme d'une montagne, la profondeur d'une vallée, qui ne signifient rien pour un spectateur étranger à toutes les passions, ont un sens très nettement déterminé

pour le spectateur qui a connu les agitations de la vie. Nous aurions mauvaise grâce à nous en étonner, car les aspects de la nature prennent un sens différent selon la vie que nous avons menée. Quand nous avons concentré toute notre attention sur le bien-être matériel, il est tout naturel que nos regards s'attachent à la physionomie extérieure d'un paysage sans rien chercher au-delà. Si notre vie n'est pas demeurée à l'abri des passions, nous cherchons à notre insu dans la nature l'image de nos joies et de nos souffrances. Ce que nous voyons ne suffit pas à notre pensée, nous voulons apercevoir quelque chose au-delà. Une fois engagée dans cette voie, l'intelligence humaine dédaigne l'imitation littérale, et c'est chose toute simple. Dès qu'elle associe la nature à ses souffrances et lui demande un témoignage de sympathie, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle ne s'applique pas à reproduire servilement ce qu'elle voit. Le spectateur qui cherche dans les plaines et dans les montagnes l'écho de sa pensée ne peut les représenter comme un spectateur indifférent : il est amené à son insu à leur prêter les sentimens qui l'animent. Quand les plantes n'expriment pas la pensée qui le domine, il n'hésite pas à modifier la forme réelle pour témoigner ce qu'il éprouve. C'est là ce que j'appellerai le second pas du paysage.

Mais l'aspect de la nature peut susciter des sentimens d'un ordre plus élevé chez les intelligences plus richement douées. Il y a des spectateurs qui ne se contentent pas, en traduisant leurs souvenirs, de modifier la forme des plaines et des montagnes pour exprimer leurs sentimens personnels, mais qui introduisent dans le paysage des acteurs animés de leurs sentimens. Les peintres compris dans cette famille étudient la nature comme s'ils voulaient se contenter de la représentation littérale de ce qu'ils ont vu; seulement ils ajoutent à leurs souvenirs quelque chose de plus élevé, qui marque leur place parmi les artistes les plus éminens. Comme ils ne croient pas trouver dans la forme des montagnes et des vallées librement interprétée l'expression complète de leurs sentimens, ils se proposent un but plus haut, plus difficile à toucher, — la nature associée à la pensée des personnages et la physionomie des personnages réfléchie dans la nature.

Ces trois manières d'envisager le paysage correspondent à trois momens de l'histoire de la peinture. Ce n'est pas moi qui les imagine, je ne fais que me souvenir. Ce que j'exprime sous une forme générale se trouve représenté par trois grands noms : Ruysdaël, Claude Gellée, Nicolas Poussin. Il s'agit maintenant de justifier, par l'analyse de leurs ouvrages, ce que je viens d'affirmer. Cette tâche, quoique délicate, ne présente pas des obstacles nombreux, car chacun de ces trois maîtres se sépare si nettement des deux autres,

qu'on n'a pas besoin d'insister pour caractériser la physionomie qui lui appartient. Ruysdaël représente la nature telle qu'on la voit, sous l'aspect qui frappe tous les yeux. Claude Gellée ne se contente pas de la réalité, et cherche à l'ennoblir en associant aux chênes majestueux, aux ormes séculaires, les ruines des temples sillonnés par le feu du ciel et couronnés de mousse. Nicolas Poussin vise plus haut que Claude Gellée. Il cherche dans l'histoire, profane ou sacrée, des personnages qui traduisent sa pensée, et comme il possède l'imitation de la nature aussi bien que Ruysdaël, comme il connaît l'emploi des ruines aussi bien que Claude Gellée, il produit une impression plus profonde que ces deux maîtres. Voilà ce qui est vrai pour les hommes du métier, ce qui n'est pas aussi vrai pour les gens du monde. Le jour où la hiérarchie que je viens d'établir, et qui ne m'appartient pas, deviendra populaire, la cause du paysage réel sera perdue sans retour; mais pour que cette opinion devînt populaire, il faudrait que Ruysdaël, Claude Gellée et Nicolas Poussin fussent connus de la foule; par malheur, ils sont généralement ignorés, ou ne sont connus que d'une manière superficielle par le plus grand nombre de ceux qui visitent notre musée du Louvre. Ruysdaël signifie la vérité même, Claude Gellée signifie la rêverie, Nicolas Poussin signifie la pensée philosophique dédaignant l'imitation de la réalité. Il s'agit pour nous d'estimer ces trois maîtres de façon à poser la question en termes précis.

On rencontre chaque jour des gens qui se donnent pour éclairés, qui raisonnent d'ailleurs d'une manière satisfaisante sur un grand nombre de matières, et qui, en parlant du paysage, avancent et soutiennent les idées les plus singulières. Il est vrai qu'ils en parlent d'autant plus librement, qu'ils n'en connaissent pas l'histoire. Rien ne met à l'aise comme ignorer : on n'est arrêté par aucun scrupule. Ceux qui ont pris la peine d'étudier hésitent à chaque instant; ceux qui ont négligé ce soin vulgaire s'expriment avec une hardiesse qui abuse bien des auditeurs. Contens d'eux-mêmes, ne bronchant jamais, ils vont en avant sans apercevoir, sans redouter les ronces du chemin : heureux privilége de l'ignorance, qui ne connaît pas le doute et s'applaudit de toutes ses paroles! Ceux qui n'ont jamais feuilleté l'histoire du paysage croient et affirment qu'il n'y a rien à tenter au-delà de l'imitation, lorsqu'il s'agit d'exprimer l'aspect d'une vallée ou d'une forêt. C'est une illusion qu'il sera difficile de dissiper. Cependant le moment est opportun pour engager la discussion sur ce terrain. La peinture historique ou religieuse n'a pas aujourd'hui pour les amateurs, pour ceux qui achètent des tableaux, la même importance que le paysage. Les scènes de la Bible et du moyen âge sont traitées par eux comme des antiquailles; tout ce qui ne relève

ni de Fontainebleau ni de Compiègne ne vaut pas une heure d'attention. Il n'est donc pas hors de propos de montrer à ces amans passionnés de la nature que les plus habiles paysagistes n'ont pas réduit leur tâche à l'imitation, et que la valeur de leurs ouvrages croît en raison directe de leur estime pour l'idéal. S'il en était autrement, il suffirait d'avoir de bons yeux, une main docile pour étonner, pour charmer les regards. Et néanmoins nous avons parmi nous des peintres qui copient un fût de colonne renversée plus exactement que Claude Gellée, une plante grimpante avec plus d'adresse qu'Adrien van Ostade. Pourquoi donc n'ont-ils pas réussi à nous plaire comme Van Ostade et Claude Gellée? Ce n'est pas le maniement du pinceau qui leur fait défaut : ils connaissent tous les secrets de leur métier, tous les secrets compris dans la pratique matérielle; mais il paraît qu'il leur manque quelque chose, quelque chose qui ne s'apprend pas, qui ne s'enseigne dans aucun atelier, que la méditation peut seule révéler, — l'intelligence et l'expression de l'idéal. Van Ostade ne compte pas parmi les peintres idéalistes, et pourtant il a payé son tribut au principe qui semble aujourd'hui dédaigné. Quoiqu'il se préoccupât vivement de l'imitation, il ne transcrivait pas ce qu'il voyait. Ses paysages d'automne, qui excitent depuis longtemps l'admiration des connaisseurs, ne sont pas de pures copies. Jamais la nature, dans les plus riches contrées, ne s'est présentée avec cette splendeur et cette variété, et ce qui est vrai pour Adrien van Ostade est encore plus vrai ou du moins plus évident pour Claude Lorrain.

Il y a dans les toiles de ce maître que nous possédons au Louvre, comme dans les œuvres signées du même nom qui décorent à Rome la galerie Doria et se recommandent par une conservation parfaite, une grandeur qui ne se rencontre jamais dans la réalité. A quoi tient l'attrait de ces admirables compositions? Ce n'est pas à l'exactitude littérale de l'imitation. Ce qui donne tant de prix aux œuvres de Claude Lorrain, c'est qu'elles expriment constamment une pensée. On demande comment les terrains et le feuillage, l'ombre et la lumière peuvent exprimer une pensée : c'est une question qui ne doit pas être discutée en face des œuvres du pinceau, mais bien sur le terrain même des souvenirs personnels. Qui donc, parmi ceux qui ont voyagé, n'a pas gardé mémoire de forêts ou de montagnes, de vallées ou de rivières qui traduisaient fidèlement l'état de son âme? Eh bien! l'homme qui pense, l'homme qui est ému, qui compte dans son passé des scènes navrantes ou joyeuses, ne peut pas manier le pinceau et retracer ce qu'il a vu sans y inscrire l'émotion qui l'agitait à l'heure où il contemplait le spectacle qu'il tente de rappeler. Il ne dépend pas de lui d'agir autrement; il cède au besoin de consacrer ce qu'il a éprouvé en présence de la nature ina-

nimée, et je me sers ici d'une expression vulgaire, manifestement inexacte, car les forêts ne sont pas inanimées. S'il négligeait d'exprimer ce qu'il sentait en même temps qu'il représente ce qu'il a vu, il ne serait pas satisfait de son œuvre. Il comprendrait qu'en parlant aux yeux sans rien dire au cœur, il aurait fait une composition muette, et ce n'est pas ici un jeu de mots, comme pourraient le croire les partisans de l'imitation littérale. Quand je déclare muette une composition qui s'adresse aux yeux et ne suscite aucun sentiment, je dis ce que je pense, rien de plus, rien de moins. Je n'essaie pas d'étonner le lecteur par une combinaison de paroles habituées à ne pas se rencontrer. Je parle d'après les impressions que j'ai reçues. Chaque fois que j'ai contemplé les œuvres de Claude Gellée, j'ai compris qu'il n'avait pas vu sans émotion ce que je voyais sur la toile signée de son nom, et je comprenais en même temps qu'il avait corrigé, qu'il avait effacé tout ce qui ne s'accordait pas avec l'état de sa pensée. Dans Ruysdaël sans doute, le côté spiritualiste est moins évident que dans Claude Gellée; cependant il est impossible de le méconnaître, et comme le maître hollandais excelle dans l'imitation, comme il reproduit la couleur des terrains, la forme des plantes avec une précision qui n'a jamais été dépassée, c'est un des argumens les plus utiles qu'on puisse invoquer pour démontrer la nécessité de la pensée dans la composition du paysage.

Mes paroles trouveront bien des oreilles sourdes ou inattentives. Ce n'est pas une raison pour abandonner la défense de ce qui est pour moi la vérité. Le succès obtenu aujourd'hui par les œuvres de pure imitation ne m'a pas converti. Le paysage réel n'est à mes yeux qu'un paysage incomplet. J'ai beau admirer l'habileté de la main, compter les bourgeons qui vont éclater, ou les nervures des feuilles transparentes agitées par la brise : je demeure tiède et indifférent, si la toile qui est devant moi n'exprime pas une pensée. Ce n'est pas que je conseille aux paysagistes de concevoir une idée *à priori* et de chercher dans la nature des moyens d'interprétation pour cette idée. Le travail ainsi ordonné produirait bien rarement des œuvres dignes de notre sympathie. Je crois que les plus belles toiles du Lorrain et de Nicolas Poussin ont été conçues dans d'autres conditions. En suivant les rives du Tibre, en regardant la campagne romaine du haut du Monte-Mario, ils ont senti se réveiller en eux le souvenir d'une scène attendrissante ou grave, et sans le savoir, ils ont assoupli ce qu'ils voyaient à la nature intime de leurs souvenirs. Tous ceux qui ont parcouru la campagne romaine comprendront la légitimité de mon affirmation. En se promenant dans les montagnes de Subiaco et de Civitella, on croit d'abord rencontrer des Poussin tout faits. Qu'on grave dans sa mémoire l'image de ce qu'on a vu, ou

qu'on essaie de la fixer sur le papier à l'aide du crayon ou du pinceau, et l'on s'étonne de ne pas trouver au logis la réalité aussi splendide, aussi expressive qu'on l'avait cru d'abord. Pourquoi? C'est que le Lorrain et le penseur des Andelys ne s'en tenaient pas au témoignage de leurs yeux, et agrandissaient, souvent à leur insu, ce qui s'offrait à leurs regards. Olevano, Gennazzano, la Cervara sont des matériaux excellens pour un peintre habile; mais le bon sens ne permet pas de croire qu'ils donnent des tableaux tous faits. Il manque à l'aspect de la plus riche nature une expression précise, et pour que la réalité devienne œuvre d'art, il faut absolument que l'intelligence détermine ce qui est indécis. Il est bon d'avoir parcouru la campagne romaine et visité les montagnes et les collines qui entourent Tivoli et Frascati pour mesurer l'intervalle qui sépare la réalité la plus belle des œuvres du pinceau qui font autorité. En comparant ce qui est sorti des mains de l'homme à ce qui est sorti des mains de Dieu, on arrive sans effort à sentir tout le néant de l'imitation littérale. Il n'est pas donné au pinceau de reproduire la transparence de l'air, le mouvement des feuilles, les gerçures et les crevasses des terrains. Il n'y a pour le peintre de paysage qu'un moyen de nous émouvoir, c'est de ne pas engager la lutte avec la nature et de prendre la forme des choses comme une langue qui doit traduire sa pensée. C'est ainsi que procédaient Claude Gellée, Nicolas Poussin, et si Ruysdaël n'occupe pas dans l'histoire un rang aussi élevé, c'est qu'il ne savait pas interpréter ce qu'il avait vu d'une manière aussi puissante, c'est qu'il n'écrivait pas sa pensée en termes aussi précis.

Tous ceux qui s'intéressent au développement des arts du dessin s'affligent avec raison des doctrines qui dominent aujourd'hui le paysage. Il ne faut pourtant pas imputer ces doctrines à l'abaissement de l'intelligence. La meilleure part de cette aberration revient évidemment à la photographie. Le soleil dessine la forme des objets plus exactement que les plus habiles crayons, il les modèle d'une manière plus précise que les plus habiles pinceaux, et comme l'imitation est plus facile à comprendre que l'interprétation, on ne doit pas s'étonner que la photographie ait excité une admiration si vive. L'œuvre du soleil, envisagée comme document, est une chose excellente, dont il ne faut pas médire; si l'on veut y voir l'équivalent de l'art le plus parfait, on se trompe d'une manière absolue. Le soleil reproduit sur le papier tout ce qu'il atteint par sa lumière. L'œil humain n'aperçoit pas tous les détails que nous donne la photographie : c'est là une vérité acquise à la discussion; mais le soleil ne choisit pas, et l'art doit choisir. C'est pourquoi dans le domaine du paysage, comme dans le domaine de la figure, le soleil vaut moins

que l'art. Qu'on prenne les œuvres les plus parfaites de la Grèce et de l'Italie, qu'on les étudie en les comparant à la nature, et quelques heures suffiront pour démontrer que Phidias et Raphaël n'ont pas copié ce qu'ils voyaient. S'ils avaient pu atteindre par leur regard et reproduire par le ciseau ou le pinceau ce que le soleil atteint par sa lumière, aurions-nous le Parthénon et les chambres du Vatican? Pour le croire, pour le dire, il faudrait ignorer toutes les conditions qui régissent la peinture et la sculpture. L'art ne doit pas transcrire ce qu'il voit, mais choisir ce qui lui convient et répudier ce qui ne lui convient pas; en d'autres termes, il doit retenir pour son usage ce qui est conforme à son but et négliger tout ce qui lui est inutile. Le soleil procède autrement : il touche à tout ce qu'il éclaire et transcrit tout ce qu'il a touché; il n'omet rien, ne sacrifie rien, car il agit sans volonté, sans dessein préconçu, et ceux qui voient dans la photographie quelque chose de supérieur à la peinture confessent à leur insu qu'ils ne comprennent rien à la peinture. Je ne voudrais pas désoler les gentilshommes campagnards et les roturiers enrichis qui possèdent un appareil photographique et occupent leurs loisirs en fixant sur le papier l'image de leur famille ou de leur parc. C'est un délassement très innocent, que je leur pardonne volontiers. Cependant je dois leur dire que les feuilles de papier qui décorent leurs salons et les ravissent en extase n'ont rien à démêler avec la peinture. Si le front ou le nez de leur progéniture est orné d'une verrue, le soleil la copie avec une exactitude scrupuleuse. C'est là sans doute un avantage précieux pour la ressemblance : il n'y a pourtant pas de quoi se pâmer d'aise. Quand le soleil a dessiné toutes les gerçures des lèvres, toutes les rides des tempes, le portrait reste encore à faire, car l'œuvre du soleil a cela de singulier qu'elle exprime sans pitié les détails que nos yeux n'aperçoivent pas.

Il ne faut donc voir dans la photographie qu'un document à consulter, document très fidèle dans le sens absolu du mot, puisqu'il ne révèle rien d'imaginaire, mais qui nous abuse en nous offrant les choses sous un aspect que nos regards ne peuvent contrôler. Malheureusement la photographie est acceptée aujourd'hui comme une autorité sans appel. Les œuvres du pinceau, on peut le dire sans exagération, sont estimées en raison directe de leur conformité avec la photographie, et je n'hésite pas à dire que la découverte de Daguerre, si estimable d'ailleurs au point de vue scientifique, a puissamment contribué à la corruption du goût public. Je rends pleine justice aux mérites de la photographie, je sais les services que lui doit l'histoire de l'architecture; la collection des monumens de l'Égypte, rapportée par M. Thénard, est assurément une des plus

précieuses qu'on puisse mentionner, et je reconnais volontiers que le crayon n'aurait pas mieux fait. Toutefois la photographie, qui suffit à la représentation des monumens, à la représentation des montagnes, ne réussit pas à rendre aussi fidèlement la vie des plantes : dès que la brise vient à souffler, le soleil ne transcrit pas un bouquet de palmiers comme il transcrit le profil des sphinx. Or c'est là précisément ce que les gens du monde paraissent ignorer; ils consultent la photographie comme un oracle, et toutes les fois qu'ils ne retrouvent pas sur la toile ce que la photographie leur a montré, ils se déclarent mécontens. Les peintres qui ne sont pas assez opulens ou assez résolus pour résister au goût corrompu des gens du monde se proposent l'imitation comme but suprême, et accréditent l'erreur que leur bon sens condamne. C'est ainsi que le paysage s'est détourné de sa voie légitime. Pour le ramener dans le droit chemin, il faut s'attacher à remettre en honneur les peintres éminens qui l'ont illustré, et qui malheureusement ne sont pas estimés aujourd'hui à leur juste valeur.

Ruysdaël, qui excelle pourtant dans l'imitation, quoiqu'il poursuive un dessein plus élevé, Ruysdaël, comparé à la photographie, est déclaré inexact, incomplet, et ceux qui aiment la réalité littéralement transcrite diraient volontiers, s'ils l'osaient, que ses œuvres sont des ébauches. Quant à Claude Gellée, quant à Nicolas Poussin, pour qui l'imitation n'a pas la même importance, on les traite encore plus légèrement. Je me souviens d'avoir entendu dire par des hommes qui se donnaient pour sensés, qui par les habitudes de leur vie n'excitaient ni scandale ni surprise, que la renommée du Lorrain et de Nicolas Poussin était une mystification organisée aux dépens de niais par quelques beaux esprits. Cette affirmation paraîtra singulière, et pourtant je n'invente rien. Il y a vraiment parmi nous des peintres qui se trompent à ce point, et qui refusent de bonne foi d'accepter comme légitime la renommée de ces deux maîtres illustres. Demandez-leur pourquoi ils pensent ainsi, ils ne seront pas embarrassés de répondre. Ils vous diront que les œuvres de ces deux maîtres n'ont pas de type dans la nature, et que la gloire qui s'attache à leur nom est une chose convenue entre les affiliés, mais qui ne repose sur aucun fondement solide. Les détromper n'est pas facile, car ils ont d'excellentes raisons pour persister dans leur méprise. La prédilection des amateurs pour l'imitation littérale leur vient en aide. Pourquoi consentiraient-ils à changer d'avis? Ce qui se passe sous nos yeux n'est-il pas de nature à les affermir dans la doctrine qu'ils défendent? Une galerie est mise en vente. Quels sont les tableaux qui excitent la convoitise des amateurs? A quelle école appartiennent les toiles couvertes d'or? Elles ne viennent ni de Florence, ni de

Rome : l'idéal tient trop de place dans l'école florentine et dans l'école romaine. Les amateurs se disputent les œuvres de la décadence, qui n'ont rien à démêler avec l'idéal; les Flamands, les Hollandais qui ne relèvent ni de Rubens, ni de Rembrandt, allument la fièvre des enchères : comment les partisans de l'imitation ne se rendraient-ils pas à cet argument victorieux? Les toiles qui se vendent si cher sont évidemment excellentes! L'argent sait où il va : il n'irait pas chercher des œuvres sans valeur. Si les Flamands et les Hollandais de second et de troisième ordre ont plus de faveur sur le marché que les Florentins, les Romains, les Vénitiens et les Lombards, c'est qu'on est revenu au bon sens, c'est-à-dire à l'imitation. Les maîtres italiens, abusés par les traditions grecques, poursuivaient la chimère de l'idéal. On sait aujourd'hui, grâce à Dieu, ce que vaut cette folle manie. Une tulipe bien imitée se vend plus cher qu'un *Saint Jérôme en prière*. C'est là un fait irrécusable qui répond à toutes les arguties. Dira-t-on que tous les amateurs se trompent, que les riches n'y entendent rien, et que pour avoir raison il n'est pas nécessaire de posséder une galerie? C'est une objection spécieuse, mais qui ne doit pas effrayer les partisans de l'imitation. Ceux qui ont vu les œuvres italiennes, qui en gardent le souvenir, ne sauraient avoir dans les questions de goût l'autorité de ceux qui possèdent une galerie, et peuvent chaque jour s'éclairer par la contemplation de leurs trésors. La Hollande et la Flandre dominent si bien l'Italie, que la lutte ne s'engage pas entre Rubens et Rembrandt d'une part, et les chefs des écoles romaine ou florentine de l'autre. Amsterdam et Anvers comprenaient si bien la vérité dans le domaine de la peinture, que les hommes de second ordre qui ont respiré l'air de ces villes privilégiées réunissent aujourd'hui la majorité des suffrages. Qu'on ne parle pas d'engouement : ceux qui dénouent les cordons de leur bourse ou fouillent dans leur portefeuille pour témoigner leur préférence ne sont pas à dédaigner. Une table couverte de légumes leur plaît mieux qu'une scène biblique ou évangélique. Qui oserait leur donner tort? Est-ce qu'ils ont négligé de s'éclairer?

L'excellence de la photographie est si bien établie pour les amateurs, et malheureusement aussi pour un grand nombre de peintres, que je n'espère pas la réduire aujourd'hui à sa juste valeur. Pour dessiller les yeux de ses admirateurs engoués, il faudra certainement renouveler plus d'une fois la discussion; mais quand on a pour soi la raison, le bon sens, l'expérience, le goût, on ne doit pas se décourager. J'aime à penser d'ailleurs que mes paroles ne resteront pas sans écho. Ce que je dis, d'autres le diront, et les oreilles les plus rebelles finiront par entendre. Les partisans les plus résolus de l'imitation, qui ne rêvent rien au-delà d'une copie littérale de la

nature, auront beau s'obstiner dans leur opinion : bon gré, mal gré, ils seront forcés de céder à l'évidence. Quand les hommes les plus habiles, qui reproduisent avec une adresse merveilleuse le tronc d'un chêne, les brins de mousse et le lichen, verront la foule passer indifférente devant leurs tours de force, il faudra bien qu'ils changent d'avis pour ressaisir leur popularité. A cet égard, je suis sans inquiétude : le temps fera ce que mes paroles ne peuvent faire aujourd'hui. Je me fie à la bonté de ma cause pour achever ce que je commence.

Les objections ne manquent pas. L'intervention de la pensée dans le paysage est traitée de rêverie par des hommes d'un mérite réel, que je louerai toujours avec empressement, parce qu'ils ont dépensé les plus belles années de leur vie dans un travail sérieux. Je rends pleine justice à la persévérance de leurs efforts, et je reconnais sans hésiter qu'ils possèdent une part de la vérité; mais cette part est-elle la plus belle? La solution n'est pas difficile à deviner. Ou les trois maîtres que j'ai choisis, et qui sont les plus illustres dans le domaine du paysage, ont abusé leurs contemporains et la postérité, ou l'imitation n'est que la moitié de l'art. Ceux qui excellent dans l'imitation disposent d'un moyen sans doute très puissant, mais ils se méprennent sur l'emploi de ce moyen. Doués d'un regard pénétrant, au lieu de chercher le but vers lequel ils doivent marcher, ils comptent les cailloux et les brins d'herbe du chemin. A l'heure où nous parlons, ils peuvent railler nos théories tout à leur aise : ils ont pour eux le succès, et l'engouement des amateurs leur donne beau jeu contre nous; mais nous avons pour nous les œuvres consacrées depuis longtemps par une légitime admiration, et nous ne craignons pas les railleries. Dans le domaine du paysage comme dans le domaine de la peinture historique ou religieuse, la renommée ne s'attache qu'à l'expression de la pensée. Un regard attentif, une main habile ne donnent que des succès de courte durée. Ruysdaël, le Lorrain, Nicolas Poussin se proposaient un but moins facile à toucher que l'imitation littérale, et leur gloire n'est pas entamée.

Toute œuvre qui n'a pas un caractère personnel est condamnée à périr, c'est-à-dire à tomber dans l'oubli. Or, quoique tous les hommes voués à la pratique de la peinture n'envisagent pas la réalité vivante ou inanimée sous le même aspect, il est pourtant hors de doute qu'ils ne sauraient apporter une grande variété dans la représentation de ce qu'ils voient. Tant qu'ils demeurent sur le terrain de l'imitation, quelle que soit la diversité de leurs facultés, l'inégalité de leurs forces, la comparaison ne s'établit qu'entre la copie et le modèle. Quel que soit le degré d'habileté, c'est toujours une œuvre impersonnelle. Dès que la pensée, dès que l'émotion n'in-

terviennent pas, l'histoire n'a pas à s'occuper de pareilles tentatives. Les contemporains peuvent applaudir, la postérité n'en sait rien, n'en veut rien savoir.

Ceux qui cherchent dans le paysage le portrait d'un coin de bois, d'un pré, d'une rivière ou d'une colline, croient volontiers qu'il est impossible de concilier l'imitation et l'expression. Ils s'imaginent que voir et penser sont deux actes contradictoires; ils oublient que l'impression produite en nous par les choses est d'autant plus vive, d'autant plus profonde, que nos facultés morales appartiennent à un ordre plus élevé. Eh bien! pourquoi ceux qui sentent vivement, ceux qui comprennent mieux et plus vite que la foule ne traduiraient-ils pas sur la toile ce qu'ils ont vu aussi fidèlement que les hommes doués de facultés vulgaires? C'est une erreur accréditée, je le sais bien, mais dont le crédit ne m'inspire aucun respect. Ceux qui vivent sans penser ne copient pas mieux que ceux qui pensent après avoir vu, mais ils copient autrement, je le reconnais volontiers. Ils tâchent de reproduire tout ce que leurs yeux ont aperçu, tandis que les peintres habitués à contempler tour à tour ce qui est devant eux et ce qui est en eux choisissent dans la nature les parties qui intéressent et négligent les parties sans importance. Est-ce donc là un signe d'infériorité? On ne s'étonnera pas que j'en doute. Les Hollandais, qui ont excellé dans la représentation des plantes et des animaux, ne se classent pas en raison de leur exactitude, mais en raison de l'intérêt qu'ils ont su mettre dans leurs ouvrages. S'il en était autrement, la photographie dominerait tous les maîtres, et tout espoir de lutter avec elle serait insensé.

Si la photographie domine tous les maîtres, si les peintres sont d'autant plus habiles qu'ils se rapprochent davantage de cette représentation impersonnelle de la nature, l'éducation des paysagistes ne doit plus avoir qu'un seul but : augmenter la puissance du regard. Quant à la docilité de la main, c'est quelque chose sans doute; la longueur des phalanges, la délicatesse du toucher, ne sont pas sans importance, mais ne peuvent se comparer à la puissance du regard. Est-ce là que veulent en venir les partisans exclusifs de l'imitation? Le paysage ne doit-il plus compter parmi les arts libéraux, c'est-à-dire parmi ceux qui relèvent de la pensée? J'aime à croire que les admirateurs les plus ardens de la réalité littérale recculeraient devant cette conséquence : ils ne consentiraient pas à ranger la peinture de paysage parmi les métiers. Cependant, à voir le train que suivent les choses, on pourrait craindre que l'intelligence ne fût bientôt considérée comme superflue pour l'exercice de cette profession. Ceux qui manient le pinceau, comme ceux qui mettent leur orgueil à posséder une galerie, ne semblent pas faire grand cas de la

composition. Inventer leur paraît une chose secondaire; les toiles qui nous viennent des Alpes ou des Pyrénées s'adressent aux yeux, et ceux qui les signent ne songent guère à susciter en nous des pensées nouvelles.

Ce qui se passe ne m'étonne pas. Je crois que la peinture de paysage est engagée dans une route qui ne mène ni à la vérité ni à la renommée; mais il n'était pas difficile de prévoir ce qui arrive. Pendant que Louis David demandait aux statues antiques la régénération de la peinture historique, le paysage, dont il n'avait aucun souci, tâchait d'atteindre à la noblesse en négligeant l'imitation de la nature. Les œuvres qui prétendaient au grand style, et qu'on admirait sur parole, n'obtiennent aujourd'hui que notre indifférence, quand elles n'excitent pas notre hilarité. Les peintres de nos jours qui s'occupent de paysage ont voulu réagir contre le faux goût de l'époque impériale. L'intention était excellente; mais en cherchant le style naïf, ils ont trouvé le style prosaïque. Sans doute ils sont plus près de la vérité que leurs devanciers immédiats; ils se trompent pourtant s'ils croient conquérir une place glorieuse en s'arrêtant au point où ils sont parvenus. Le paysage de l'époque présente, quoique très supérieur au paysage de l'époque impériale, ne mérite pas encore d'être comparé aux plus belles œuvres du genre. Tant qu'il ne consentira pas à devenir poétique, ou, pour parler plus exactement, tant qu'il n'essaiera pas de le devenir, il ne sera pour les esprits élevés qu'un art secondaire. Il sera rangé parmi les passe-temps agréables, et ne sera vraiment rien de plus. Il a de plus hautes prétentions, et la faveur dont il jouit est pour lui sans doute un argument victorieux; toutefois, s'il veut prendre dans l'histoire de la peinture un rang aussi élevé que les œuvres de Ruysdaël et de Nicolas Poussin, il faut absolument qu'il renonce à ses habitudes, à ses prédilections.

D'ailleurs la question qui s'agite aujourd'hui à propos du paysage n'est pas nouvelle. Pour peu que nous consultions l'histoire des formes diverses de l'imagination, nous retrouvons la même question à propos de la sculpture, de la poésie. Dans le passé comme dans le présent, nous voyons l'imitation et l'idéal se disputer le domaine de l'art. J'ai dit ce que je pense de l'imitation dans la sculpture, et pour donner à mon avis une autorité que personne ne pût contester, j'ai résumé en quelques pages l'histoire de l'art grec. Je n'ai pas à revenir sur ce point. Dans la poésie, l'imitation et l'idéal ont eu le même sort que dans la sculpture. Si j'avais à présenter des argumens à l'appui de cette affirmation, je n'aurais vraiment que l'embarras du choix. Je trouve chez une nation voisine une démonstration sans réplique. L'imitation et l'idéal sont représentés en An-

gleterre par deux hommes qui ont eu chacun leur part de popularité, mais dont la valeur est fort inégale : j'ai nommé Byron et Crabbe. Ceux qui tiennent pour l'imitation mettent Crabbe bien au-dessus de Byron, et le client qu'ils ont pris sous leur protection possède assez de talent pour justifier leur sympathie. Cependant, malgré tout le mérite qui recommande les œuvres de Crabbe, le nom de Byron est demeuré plus grand que celui du poète qu'on a voulu lui donner pour rival. Pourquoi? C'est que Byron ne se contentait pas de raconter ce qu'il avait vu, mais s'efforçait constamment de l'agrandir, de le transformer, et, dans le domaine poétique, l'autorité de l'Angleterre ne vaut pas moins que l'autorité de la Grèce dans le domaine de la sculpture. Une nation qui peut mettre dans la balance Shakspeare, Milton et Byron n'est pas à dédaigner. Les plus sceptiques auraient mauvaise grâce à récuser son autorité. Les œuvres de Crabbe sont l'image de la réalité fidèlement, littéralement transcrite, et cette image n'a pas gardé la popularité qu'elle avait acquise. Les œuvres de Byron s'élèvent au-dessus de la réalité, et gardent encore aujourd'hui l'importance qu'elles avaient, il y a trente-trois ans, quand Byron mourut en défendant l'indépendance de la Grèce.

Mais il ne faut pas insister trop longtemps sur l'histoire de la poésie à propos de l'histoire du paysage, car les partisans de l'imitation ne manqueraient pas de répudier cette comparaison comme inopportune. La seule manière de traiter la question qui nous occupe maintenant, c'est d'établir nettement la nature des arts du dessin. J'ai parlé de la photographie et des dangers qu'elle présente. Ces dangers sont connus depuis longtemps de tous ceux qui aiment la peinture, et je dois ajouter qu'ils étaient prévus dès le premier jour. Cependant il ne faut pas s'abuser sur la valeur de la photographie envisagée comme moyen d'imitation. L'œuvre du soleil, admirée comme un prodige de fidélité et qui reproduit en effet les détails que le regard humain n'atteindra jamais, que le pinceau ne saurait copier, l'œuvre du soleil est parfois infidèle. Quand la photographie s'adresse aux monumens, elle fait ce que le pinceau ne pourrait pas faire; dès qu'elle s'adresse à la vie, elle est obligée de confesser son impuissance. Elle transcrit la forme de la pierre, elle est inhabile à transcrire les animaux et les plantes, car la vie, c'est le mouvement, et le mouvement se dérobe à la photographie. Eh bien! ce qui échappe au soleil échapperait au pinceau, si le pinceau voulait reproduire la réalité tout entière; mais le peintre, forcé de s'avouer vaincu tant qu'il demeure sur le terrain de l'imitation littérale, domine la photographie dès qu'il ajoute la pensée au témoignage des yeux. Il choisit parmi les mouvemens des plantes et des

animaux ceux qu'il peut rendre, et néglige sans regret ceux qui défient l'imitation. La puissance du pinceau n'est pas illimitée; les arts du dessin ne sont pas destinés à reproduire ce que nous voyons, mais à faire un choix parmi les objets qui s'offrent à notre vue, et quand ils ont choisi, leur tâche n'est pas achevée. Quand ils n'ont rien à exprimer, ils n'exercent aucune action sur les esprits élevés.

Dans un paysage comme dans un tableau d'histoire, c'est la réalité qui saisit la foule, je ne veux pas le contester. On croit fermer la bouche aux défenseurs de l'idéal en produisant cet argument; on oublie que le sentiment de la beauté, qui sommeille chez le plus grand nombre, a besoin pour s'éveiller d'études nombreuses, d'études assidues. L'utile est compris de tous, le vrai n'arrive pas à toutes les intelligences. Le sentiment du beau se développe dans des conditions encore plus rares que le sentiment du vrai. Les partisans de l'imitation littérale sont donc mal venus à citer le témoignage de la foule comme excellent, comme décisif : ce qui plaît aux esprits délicats n'est pas à la portée de la foule. Pourquoi s'en étonner? La foule a d'autres soucis que l'étude de la beauté. Le temps lui manque pour entreprendre l'éducation de toutes les facultés qu'elle possède. Si le temps ne lui manquait pas, elle arriverait à comprendre dans une certaine mesure les questions les plus délicates de la science et de l'art; je dis dans une certaine mesure, parce que tous les hommes ne sont pas doués de facultés égales. Dans le mouvement de la vie moderne, il est facile de comprendre que les conditions de la beauté sont ignorées du plus grand nombre. Il n'est donc pas surprenant que sur mille spectateurs il s'en trouve dix tout au plus qui ne considèrent pas l'imitation comme le but suprême des arts du dessin. C'est le contraire qui devrait nous frapper de stupeur. Une branche d'arbre, une grappe de raisin habilement copiées s'adressent à toutes les intelligences. Une pensée qui prend pour interprète l'aspect d'une vallée ou d'une montagne ne s'adresse qu'aux intelligenes préparées par l'étude à la perception de la beauté.

Je ne me suis jamais incliné devant le succès. Aussi la popularité qui s'attache maintenant au paysage d'imitation ne change pas les notions que j'ai puisées dans l'histoire de la peinture. Ce qui était vrai pour moi quand dominait la tradition mal comprise du haut style reste vrai même aujourd'hui, en présence de l'imitation qui prévaut, et comme je n'ai pas encore réussi à propager ma pensée en demeurant sur le terrain de la théorie pure, comme en parlant des artistes vivans, j'ai rencontré une vive résistance, j'ai recours maintenant à l'autorité de l'histoire. Les vérités théoriques exigent trop d'attention pour être saisies la première fois qu'elles s'offrent

aux lecteurs, et quand on parle des artistes vivans, on s'expose trop souvent au reproche d'injustice. On a beau s'exprimer avec une bonne foi parfaite, ne rien dire en-deçà, ne rien dire au-delà de sa pensée : quand on ne ratifie pas les éloges prodigués au portrait d'une *villa* ou d'une prairie, on passe facilement pour un homme sans goût ou sans bienveillance. Sur le terrain de l'histoire, on se meut plus librement.

Personne, je l'espère, ne m'accusera de vouloir dénigrer Ruysdaël. Si je ne le place pas sur la même ligne que Nicolas Poussin, on pourra dire tout au plus que je ne m'y connais pas, ce qui ne sera pas pour moi un sujet de chagrin; on ne dira pas qu'en parlant du maître hollandais, je sers des rancunes qui n'osent s'avouer. Pourvu qu'on ne mette pas en doute ma sincérité, je fais bon marché des reproches les plus vifs. J'ai trop douté avant d'affirmer pour m'étonner que ma pensée ne soit pas acceptée sans résistance. Les objections ne m'effraient pas. Je fais de mon mieux pour les réfuter, quand elles me semblent mal fondées. Quand elles me paraissent légitimes, je me rends à l'évidence. La discussion n'est pour moi qu'une forme nouvelle donnée à l'étude. Je crois que Jacques Ruysdaël n'a pas la même valeur que Claude Lorrain, que Nicolas Poussin. Avant d'arriver à cette conclusion, je n'ai rien négligé pour m'éclairer. Ai-je tort de penser ainsi? ai-je tort de placer l'idéal au-dessus de l'imitation? Si la comparaison du présent et du passé venait me démontrer que je me suis trompé, je n'hésiterais pas à le reconnaître, car, dans les questions de goût comme dans les questions scientifiques, les faits, en se multipliant, peuvent modifier une pensée qui d'abord semblait vraie. Toutefois j'ai lieu de croire que Ruysdaël, Claude Lorrain et Nicolas Poussin représentent le développement du paysage. Les œuvres des peintres vivans se rattachent pour la plupart au maître hollandais. Ce que je dirai de lui ne pourra donc manquer de les atteindre. Quant aux deux maîtres français, leurs disciples sont aujourd'hui peu nombreux.

On peut demander pourquoi Claude Lorrain et Nicolas Poussin, au lieu de chercher en France le cadre ou le sujet de leurs compositions, ont préféré le paysage d'Italie. Ce n'est pas chez eux pur caprice : ils avaient trop de gravité dans le caractère pour se décider légèrement. Quel était donc le motif de leur préférence? Il n'est pas douteux pour ceux qui ont quitté leur clocher qu'on ne trouve dans notre pays d'admirables points de vue. Les montagnes du Dauphiné, les montagnes de l'Auvergne, offrent sans contredit des sujets d'étude dignes du pinceau le plus habile. Cependant, quand on a vu la campagne romaine, on est forcé de reconnaître que l'Italie présente, sinon plus de grandeur, au moins plus de simplicité. Or, dès

qu'il s'agit d'encadrer l'expression d'une pensée dans un paysage, la simplicité acquiert une immense importance. Est-ce la campagne romaine qui a déterminé le caractère habituel des compositions signées de ces deux noms illustres? Est-ce au contraire la nature même de leur génie qui a porté ces deux hommes si richement doués à préférer l'Italie à la France? Je croirais volontiers que chacune de ces deux solutions renferme une part de vérité. Nous avons des montagnes et des vallées qu'on ne peut contempler sans ravissement; mais trop souvent les détails sont tellement nombreux et tellement variés, qu'ils suffisent pour occuper l'attention. Il n'est pas défendu d'en supprimer une partie, mais comme ils intéressent par leur aspect original, le peintre se laisse aller au plaisir de les conserver. Il ne sent pas le besoin d'animer ce qu'il voit en cherchant dans la nature l'expression d'une pensée purement humaine. La simplicité de la campagne romaine invite à la méditation. Les ruines des aqueducs, les montagnes qui se découpent à l'horizon et qui paraissent voisines, quoique placées souvent à dix lieues de distance, les plantes sauvages qui envahissent la plaine, tout oblige l'homme à se replier sur lui-même. S'il tient le crayon ou le pinceau, il sent le besoin d'encadrer dans ce paysage solennel quelque scène empruntée au passé, ou bien, si l'histoire ne lui est pas familière, il s'abandonne à sa rêverie, et veut associer à l'expression de ses souvenirs personnels la forme des ruines, la ligne des montagnes et la plaine qui ne connaît plus le soc de la charrue.

Je ne m'étonne donc pas que Nicolas Poussin et Claude Lorrain aient préféré le paysage romain au paysage de leur pays. Cependant, tout en m'expliquant cette préférence, je ne voudrais pas conseiller aux peintres français de traiter des sujets du même ordre en les plaçant dans le même cadre. Ce qui me semblerait expédient pour donner au paysage de notre temps l'élévation, la grandeur et la simplicité qui lui manquent, ce serait d'étudier l'Italie avant d'imiter ce que nous avons sous les yeux. Cet avis pourra sembler singulier à plus d'un lecteur. Toutefois je crois qu'il n'étonnera pas ceux qui ont l'habitude de réfléchir. Quel devrait être en effet le fruit naturel de cette étude préliminaire? Le peintre qui tenterait l'imitation de l'Auvergne ou du Dauphiné, après avoir visité l'Italie, serait amené à son insu à simplifier ce qu'il aurait devant lui. Avec le secours de ses souvenirs, il agrandirait le modèle qu'il aurait choisi, au lieu de le copier. Et qu'on ne vienne pas dire que l'application d'une telle méthode s'opposerait au développement des génies originaux : autant vaudrait affirmer que la lecture des poètes de l'antiquité empêche l'expression d'une pensée nouvelle. Le spectacle de la nature italienne rend au paysagiste le même service que

la connaissance des œuvres lyriques ou tragiques des siècles d'Auguste ou de Périclès à ceux qui veulent écrire des odes ou des drames. L'étude n'étouffe pas l'originalité. Il serait imprudent sans doute de conseiller aux paysagistes français une soumission absolue envers leurs plus illustres devanciers, mais il n'est pas inopportun de leur recommander comme excellente la source où ils ont puisé. Que nos contemporains apprennent à parler la langue de Poussin et du Lorrain, et le pinceau traduira sans effort leurs sentimens et leurs pensées. Or, pour connaître la langue de ces deux maîtres, il ne suffit pas de contempler leurs œuvres; il faut encore voir ce qu'ils ont vu, c'est-à-dire savoir comment leur style s'est formé. Par l'étude simultanée de ce qu'ils ont créé et des élémens dont ils disposaient, on n'arrive pas à surprendre le secret de leur génie : il y a toujours dans ces natures privilégiées quelque chose qui échappe à nos investigations; on arrive du moins à comprendre la nécessité de ne pas s'en tenir à l'imitation littérale, et c'est déjà un grand pas de fait. Puisqu'en face d'une nature grande, simple, sévère, ils ont senti le besoin de ne pas transcrire ce qu'ils avaient devant les yeux, à plus forte raison doit-on suivre leur méthode en face d'une nature moins simple, moins sévère et moins grande. La théorie se trouve ainsi confirmée par l'expérience, et le doute n'est plus permis. On sait pourquoi ils ont ajouté leur pensée au témoignage de leurs yeux, et l'on ne veut plus réduire le rôle du pinceau à la copie servile de la nature. Les œuvres de ces deux maîtres que nous possédons au Louvre enseignent cette vérité aux esprits clairvoyans. La vue de l'Italie, comparée à la vue de leurs œuvres, dessille les yeux mêmes qui n'ont pas une grande puissance, et je ne suis pas seul de mon avis, car les plus habiles ont suivi la route que j'indique.

Ce n'est pas sans raison qu'en parlant de l'Italie, j'ai insisté sur le caractère de la campagne romaine sans nommer les autres parties de ce beau pays. Il existe en effet une différence profonde entre le paysage romain et le paysage napolitain par exemple. Le voyageur qui n'est pas habitué à se rendre compte des impressions qu'il reçoit peut d'abord préférer le paysage napolitain au paysage romain : il se laisse éblouir par la splendeur de la lumière. S'il est habitué à réfléchir sur ce qu'il voit et s'il connaît Rome, il ne tarde pas à comprendre que pour le peintre la pureté des contours vaut mieux que la lumière la plus splendide. Quelques instans avant le coucher du soleil, quand on regarde du haut du Pausilippe Ischia et Capri, dont la couleur change de minute en minute et passe du rose tendre au bleu, puis au gris, on est saisi d'admiration. Ischia et Capri sont à vingt-cinq milles, et la lumière, en les inondant, les rapproche de

l'œil, on croit qu'on va les toucher; mais on n'aperçoit jamais la forme de ces deux îles comme celle des montagnes qui se découpent à l'horizon de la campagne romaine. C'est pourquoi Claude Lorrain et Nicolas Poussin ont été bien avisés en choisissant pour cadre de leurs compositions les bords du Tibre, Albano, L'Ariccia. Salvator Rosa, dont les gens du monde ont singulièrement exagéré le mérite, se plaisait à reproduire le paysage napolitain, et, quoiqu'il ait souvent fait preuve de talent, il n'a jamais rien produit qui fût empreint d'une vraie grandeur. La nature de ses facultés, son éducation ne sont pas les seules causes auxquelles nous devions attribuer le caractère de ses compositions : le choix du cadre est d'une immense importance. Or, dans le paysage napolitain, les lignes harmonieuses ne se présentent pas fréquemment; ce qui s'offre à nos yeux est plutôt bizarre que beau. Cette singularité de lignes se retrouve dans les ouvrages de Salvator Rosa. Sans parler de l'exécution, qui laisse beaucoup à désirer, et qui étonne plus souvent qu'elle ne charme, nous sommes obligé de reconnaître qu'il satisfait bien rarement aux conditions de l'harmonie linéaire. Pour les partisans de l'imitation pure, c'est une chose toute simple, et qui ne soulève aucune objection. Salvator a copié ce qu'il voyait habituellement, et l'on est mal venu à blâmer la fidélité de son pinceau; mais Salvator, qui ne compte pourtant pas parmi les peintres de premier ordre, ne faisait pas fi de l'idéal : il s'efforçait à sa manière d'agrandir ce qu'il voyait. S'il n'a pas mieux réussi, ce n'est pas faute de bon vouloir.

Les environs de Florence et la Toscane tout entière, sans offrir la même grandeur que la campagne romaine, présentent pourtant à la peinture plus de ressources que le royaume de Naples. Parmi les diverses parties de l'Italie, c'est la seule qui se rapproche du paysage romain par l'harmonie linéaire. Quand on a gravi la pente qui mène à Fiesole, on aperçoit des motifs nombreux, simples, variés, qui sollicitent le pinceau. A Pise, le peintre se trouve encore plus heureusement placé. Je ne parle pas des palais qui charment le regard par leur élégance plus encore que par leur richesse, je parle des montagnes dont le bleu sombre se détache sur l'azur du ciel. C'est un spectacle qui ravit les plus indifférens et ne s'oublie jamais. Ce n'est pas aussi beau que les environs de Rome ou de Subiaco, mais c'est un cadre excellent pour celui qui sait manier le pinceau de façon à révéler sa pensée en prenant pour interprète la nature qu'il a devant lui.

Les plaines opulentes de la Lombardie, très dignes d'étude pour l'agronome, n'offrent pas au peintre un bien vif intérêt. Quant à Venise, c'est un spectacle dont le type ne se retrouve nulle part, qu'on se rappelle avec bonheur; mais ce n'est pas en se promenant

sur le Grand-Canal qu'on peut concevoir l'idée d'un beau paysage. Le Lido se prête à la rêverie, et ne serait pour la peinture qu'un thème indigent.

Il faut donc préférer pour l'étude, pour l'imitation, pour le développement de la pensée, les plaines et les montagnes que Poussin et Claude Lorrain ont préférées. C'est le parti le plus sage, et, quoi que puissent dire les partisans de l'originalité absolue, la vue du Campo-Vaccino et du Colisée, du lac de Nemi et de la tour crénelée d'Ostie est sans danger pour ceux mêmes qui se proposent de représenter la Bretagne et la Normandie. Ce qu'il y a de salutaire pour l'esprit dans le séjour de Rome, dans l'exploration des environs, ce n'est pas seulement ce qu'on voit : les souvenirs qui s'éveillent à chaque pas donnent le goût de la méditation, et la méditation mène à l'amour des grandes choses. Quand on a vécu parmi les ruines pendant quelques mois, on traite avec dédain, c'est-à-dire avec justice, tout ce qui est mesquin. Est-ce donc là vraiment un danger dont il faille s'alarmer? Les peintres doivent-ils éviter Rome, s'ils veulent garder une physionomie individuelle? Ceux qui le croient tombent dans une étrange méprise, et se font de l'originalité une singulière image. S'ils prenaient la peine d'analyser ce qu'ils affirment, ils sentiraient qu'ils confondent deux choses fort diverses, — l'impersonnalité, qui se réfugie dans l'imitation, et l'originalité vraie, qui se compose de mémoire et de volonté.

Le peintre qui, en maniant le pinceau, consulte sa mémoire, ou qui, se défiant de sa mémoire, veut voir à chaque instant ce qu'il a résolu de copier et se dispense d'intervenir dans son œuvre par sa volonté, peut-il se vanter de posséder une physionomie individuelle? Pour le croire de bonne foi, il faudrait commencer par changer la valeur des mots. Qu'il trouve, à force de patience, un procédé particulier pour imiter l'écorce du hêtre ou du bouleau, et qu'il baptise son procédé du nom d'originalité, je ne m'en plaindrai pas; s'il ne vise pas plus haut, s'il se contente à si bon marché, je lui pardonnerai son innocent orgueil, mais il ne sera jamais pour moi qu'un habile ouvrier. Pour atteindre à l'originalité, d'autres facultés sont requises, des facultés d'un ordre plus élevé. Tout homme qui ne met pas dans son œuvre l'empreinte de sa volonté doit renoncer à cette prétention. La patience seule est de la volonté, lorsqu'elle s'applique au travail; mais dans le domaine esthétique toute volonté qui n'est pas la forme active d'une pensée ne mérite aucune attention, et tant qu'on n'aura pas trouvé l'expression d'une pensée dans l'écorce du hêtre ou du bouleau, il faudra se résigner à ne pas compter ceux qui l'imitent fidèlement parmi les peintres originaux. La méprise que je relève s'explique aisément par de récentes mésaventures. Il

est arrivé à plus d'un de ne pas mesurer ses forces et de se croire appelé à de hautes destinées. Un paysagiste à peine parvenu à la virilité fait le voyage d'Italie après avoir copié heureusement des pâturages de Normandie. Plein de confiance, enhardi par les succès de sa jeunesse, il traite au retour des sujets qui ne sont pas à sa portée. Il échoue, il s'étonne, il s'afflige; ses amis partagent son étonnement et son chagrin. L'échec n'est pas douteux. Est-ce le peintre qui a tort? Non vraiment. Le public se trompe-t-il en déclarant l'œuvre nouvelle moins digne d'attention que ses sœurs aînées? Non, le public a raison. Le seul tort de l'auteur, c'est d'avoir visité l'Italie, d'avoir troublé par un voyage imprudent la sérénité de son intelligence. Avant cette folle équipée, il avait le regard pénétrant, la main sûre. Il faisait tout ce qu'il voulait, et n'échouait jamais dans l'accomplissement de son dessein. Depuis qu'il a franchi les Alpes, tout est changé; son regard est moins pénétrant, sa main hésite. On dirait qu'il aperçoit la nature à travers un voile, et que son pinceau refuse de lui obéir. Qu'il eût agi plus sagement en copiant toute sa vie les pâturages de Normandie!

Ai-je besoin d'écrire la péroraison de cette belle harangue? — Il faut se défier de l'Italie. — On n'oublie qu'une chose, c'est que les plus grands spectacles ne suscitent pas de grandes pensées dans toutes les intelligences. Les mésaventures que je rappelle ne prouvent rien, sinon qu'au-delà comme en-deçà des Alpes on garde ses facultés primitives. Cette conclusion ne vaut pas un blasphème. Ne profite pas qui veut des lectures les plus instructives; est-ce une raison pour maudire les livres, qui demeurent inutiles pour les intelligences vulgaires? Pourquoi les Italiens, en face d'une nature qui se prête si admirablement à la peinture du paysage, n'ont-ils jamais engagé une lutte sérieuse avec la Hollande et la France dans cette partie de l'art? C'est une question qui se présente naturellement, et qui n'est pas sans intérêt. Il semble en effet qu'ils étaient mieux placés que personne pour tenter l'imitation de la nature inanimée ou de la nature muette. Et cependant l'Italie ne compte pas un paysagiste éminent! L'imagination ne lui manque pas, Dieu merci! L'Italie tient le premier rang dans la peinture historique; elle réunit au plus haut point toutes les facultés nécessaires pour réussir dans toutes les parties de l'art. Est-ce dédain de sa part? Aurait-elle pris pour vraie la parole de Michel-Ange? Je répugne à le penser. Je crois plutôt que les Italiens, habitués à contempler les merveilles de leur climat, sont arrivés à leur insu à une sorte de satiété, et ne sentent pas le besoin d'imiter ce qu'ils ont devant les yeux depuis leurs premières années. Pour tenter la peinture de paysage, il ne faut pas seulement aimer ce qu'on voit, il faut encore le regarder avec cu-

riosité. Or les Italiens sont depuis longtemps blasés sur les beautés de leur pays : ils aiment ce qu'ils ont devant les yeux, ils ne songent pas à le regarder.

Cette explication de leur infériorité dans le paysage ne serait pourtant pas sans réplique. Je ne parle pas des argumens tirés de l'histoire même de la peinture : les paysages de Dominiquin qui se voient à la villa Aldobrandini prouvent que les Italiens ne sont pas inhabiles dans ce genre; mais pour que l'explication proposée fût vraiment satisfaisante, et fermât la bouche aux plus sceptiques, il faudrait supprimer l'exemple de la Hollande, qui compte un grand paysagiste, une foule de paysagistes habiles, et qui cependant n'a cherché qu'en elle-même des sujets d'imitation. L'absence de curiosité ne suffit donc pas pour se rendre compte de l'infériorité de l'Italie dans le domaine du paysage. Il faut chercher ailleurs la cause du fait qui nous occupe. La satiété n'est pas à négliger; mais on pourrait à bon droit demander pourquoi l'Italie serait demeurée indifférente au spectacle de la nature, tandis que la Hollande s'en préoccupait. Je crois que l'histoire particulière de l'Italie répond à toutes les objections. Le gouvernement pontifical devait naturellement encourager la peinture religieuse, et les trésors dont il disposait, trésors renouvelés par la piété des fidèles, avaient une destination marquée d'avance, la décoration des églises. Les plus grands génies de la peinture représentaient sur les murailles du Vatican, de la chapelle Sixtine, les scènes de l'Ancien Testament ou de l'Évangile. Quand on récapitule tout ce qu'il y a de talent dépensé dans les églises de Rome, on s'explique aisément que le temps ait manqué à l'Italie pour s'occuper du paysage. Toutes ses pensées, tous ses efforts dans le domaine de la peinture se portaient vers les sujets religieux. Devons-nous le regretter? Jamais la Genèse, l'Exode, l'Évangile, n'ont été interprétés plus habilement que par les maîtres italiens. Et quand ces génies privilégiés abandonnaient l'Écriture sainte pour aborder la légende, ils n'étaient pas moins heureux. Les paysages de Dominiquin, justement admirés, ne tiennent qu'une très petite place dans la vie de l'auteur. La Tribune de Saint-André-della-Valle, la chapelle de Saint-Basile à Grotta-Ferrata, suffiraient à sa gloire. C'est là qu'il a mis le sceau de son génie. Quand il quittait la figure humaine pour la nature muette, ce n'était pas chez lui un libre choix : il acceptait une commande qu'il ne pouvait refuser.

Je ne m'étonne donc pas que l'Italie ne compte pas un paysagiste du même ordre que Claude Lorrain et Poussin; elle a dépensé tout son génie dans les sujets bibliques. Ceux qui auraient tenté de représenter la nature inanimée se seraient trouvés aux prises avec la plus dure condition : ils n'auraient pu compter que sur les encouragemens des particuliers; mais à Rome, comme ailleurs, l'exemple des

grands est suivi par tous ceux qui approchent des grands. Un coin de l'Italie copié par un pinceau habile n'aurait attiré que les regards de quelques voyageurs opulens, et ce n'était pas assez pour décider le génie national à se frayer une route nouvelle. Or la Hollande et la France étaient placées dans d'autres conditions. Pour elles, la peinture religieuse n'était pas le seul moyen de s'illustrer et d'ajouter à la célébrité une vie douce et facile : elles ont traité les sujets bibliques avec moins d'habileté, mais presque aussi souvent que la patrie de Michel-Ange et de Raphaël, car les traditions chrétiennes sont une mine féconde dont les peuples de l'Europe se partagent les filons sans les épuiser. Seulement le génie français, le génie hollandais, pouvaient tenter l'imitation de la nature muette sans redouter l'indifférence ou le dédain. Comme le gouvernement n'était pas confondu avec la religion, ils n'étaient pas obligés d'interroger à toute heure le Pentateuque et l'Évangile, sous peine de voir leurs œuvres méconnues ou délaissées. Pour un Hollandais enrichi par le commerce, un paysage pris dans une terre qu'il possède a tout l'intérêt d'un portrait de famille. Bien des Français nés dans la richesse sont hollandais sur ce point. Il était donc naturel que l'imagination et le talent des peintres se tournassent de ce côté. Il est vrai que la représentation d'une maison de campagne soumise au contrôle du propriétaire n'est pas précisément un paysage dans le sens le plus élevé du mot; mais c'est le point de départ, comme la copie d'une figure. Comme le peintre ne peut exprimer sa pensée qu'en se servant de l'imitation ainsi que l'orateur de la parole, la représentation fidèle d'un champ, d'une prairie, d'un moulin ou d'un ruisseau n'est pas à dédaigner. C'est la formation d'une langue. Celui qui la parle correctement est en mesure de nous intéresser, pourvu qu'il ait quelque chose à nous dire. S'il n'a pas le goût de la réflexion, s'il n'est pas doué d'une imagination active, il nous laisse indifférens, comme les écrivains qui savent assembler les mots dans un ordre merveilleux, mais qui ne savent ni éclairer l'intelligence ni émouvoir le cœur.

Les conditions du paysage telles que les ont comprises Claude Lorrain et Nicolas Poussin sont d'une nature tellement élevée, qu'elles réduisent à leur juste valeur les paroles attribuées à Michel-Ange. Sans doute les compositions où la figure est le sujet principal tiennent le premier rang dans la peinture, mais cela n'est vrai que d'une manière générale, et quand il s'agit d'œuvres signées de ces noms, il faut que la règle fléchisse. Pourquoi en effet la figure tient-elle le premier rang dans la peinture? Ce n'est pas seulement parce qu'elle offre au pinceau un plus grand nombre de difficultés qu'un arbre ou une montagne; c'est aussi et surtout parce qu'en raison même de sa nature, elle est soumise à des expressions diverses. Or

Claude Lorrain et Nicolas Poussin, en faisant du paysage l'interprète de leur pensée au lieu de dépenser toute leur habileté dans l'imitation des plantes et des terrains, l'ont placé au même rang que la peinture de figure. Si le grand Florentin avait pu contempler des œuvres conçues dans de telles conditions, il n'aurait pas traité le paysage avec tant de dédain; il aurait reconnu dans ces œuvres l'application de sa méthode. Qu'on ne se méprenne pas pourtant : il y aurait quelque chose de puéril à vouloir établir une parenté entre les procédés du Florentin et les procédés des deux peintres français. La méthode dont je parle ici est purement intellectuelle. Michel-Ange n'aimait pas l'imitation : s'il savait copier, il ne copiait pas; il ne prenait le pinceau que pour exprimer une pensée. La forme et le mouvement lui obéissaient; il ne les dénaturait pas, il les assouplissait. Ce n'est pas dans son habileté seule qu'il faut chercher le principe de son excellence, mais dans l'énergie de sa volonté. Claude Lorrain et Poussin, qui savaient imiter la nature muette aussi habilement que Michel-Ange la figure, voulaient, comme lui, mettre le sceau de leur pensée dans chacune de leurs œuvres. J'ai donc raison de dire qu'ils suivaient sa méthode. Quant à leurs procédés, ils n'ont rien à démêler avec la question qui nous occupe.

Dans les arts du dessin, comme dans la musique, comme dans la poésie, la valeur des œuvres se mesure d'après la part faite à l'intelligence. Il paraît qu'à l'époque de la renaissance comme aujourd'hui, la plupart des peintres qui se proposaient l'imitation de la nature muette ne faisaient pas à l'intelligence une part très opulente. Le dédain de l'auteur du *Jugement dernier* pour les praticiens étrangers à toute réflexion ne doit donc pas nous étonner. Tous les esprits élevés, à quelque partie de l'invention qu'ils aient voué leurs facultés, trouveraient autour d'eux des praticiens qui mettent le métier au-dessus de l'art, ou qui plutôt confondent l'un avec l'autre, et n'ont jamais entrevu l'importance et le rôle de la pensée. Le sentiment de leur supériorité, lors même qu'ils n'excelleraient pas dans tous les détails matériels de leur profession, leur permet de railler ceux qui se prennent pour des maîtres et n'ont jamais rien inventé. Les deux paysagistes français qui représentent avec Ruysdaël l'interprétation de la nature muette sous sa forme la plus parfaite défient le dédain des peintres de figures. Le problème qu'ils se proposaient n'est pas moins difficile à résoudre que celui de la peinture historique. En groupant des personnages, on veut exprimer des passions : c'est là sans doute une tâche laborieuse, mais on a devant les yeux ou dans ses souvenirs ce qu'on essaie de traduire. Quand il s'agit de rendre l'impression qu'on a reçue à l'aspect d'une forêt, d'associer le spectateur à sa rêverie, c'est une rude besogne. C'est pour avoir posé ce problème dans toute sa franchise, c'est pour l'a-

voir résolu que Claude Lorrain et Poussin ont pris rang à côté des peintres d'histoire. Depuis qu'ils ont écrit leur pensée, il n'est plus permis de traiter le paysage comme un genre secondaire. Si les conditions qu'ils avaient acceptées, qui expliquent l'élévation de leurs ouvrages, n'étaient pas aujourd'hui méconnues ou négligées par ceux qui croient avoir agrandi leur domaine, les peintres d'histoire ne parleraient pas si légèrement de la nature inanimée. D'ailleurs l'oubli ou l'ignorance de ces conditions se rattache à une question plus générale, à l'éducation des artistes. Comment l'idéal tiendrait-il la place qui lui appartient dans le paysage, quand il joue dans l'enseignement un rôle si modeste? Les concours institués pour l'encouragement du paysage historique prouvent assez clairement qu'à l'école de Paris, la pratique matérielle du métier a plus d'importance que la pensée. Les figures indiquées par le programme, et qui doivent servir à la représentation d'une scène mythologique, sont traitées de manière à ne pas trop occuper l'attention. On dirait que les élèves sont invités à ne pas détourner les regards du spectateur de la forme et de la couleur des plantes et des montagnes : s'ils reçoivent un tel conseil, ils n'en tiennent que trop de compte; mais le paysage proprement dit manque de vie. Quelques masses traditionnelles, d'une couleur quelquefois heureuse, forment tout l'intérêt de la composition. Les exceptions qu'on pourrait citer ne démentiraient pas la justice de nos plaintes. Tant qu'on n'aura pas changé l'éducation générale des artistes, il ne faut pas espérer qu'ils comprennent de bonne heure l'importance de la pensée.

Ruysdaël était d'un caractère mélancolique, et son caractère se retrouve dans ses ouvrages. A voir le soin religieux avec lequel il a rendu tous les détails que lui offrait la nature hollandaise, on serait tenté de croire qu'il n'a rien cherché au-delà de l'imitation, et cependant, quand on étudie l'ensemble de ses œuvres, il demeure évident qu'il a visé plus haut. De tous les paysagistes de son pays, c'est à coup sûr celui qui accordait le plus d'importance à la pensée. Choisissait-il autour de lui les sites qui répondaient à l'état de son âme, et se dispensait-il presque toujours d'abord de la composition dans le sens le plus libre du mot? Cette conjecture ne blesse en rien la raison. Ruysdaël, qui avait abandonné la profession de médecin pour se livrer tout entier à la peinture, était porté, par sa nature et par sa première éducation, vers les idées les plus élevées; mais, sans se livrer à de grands efforts d'invention, il pouvait rendre ce qu'il sentait. Il ne copiait pas ce qu'il voyait pour le seul plaisir de le copier, mais il imitait ce qu'il avait devant les yeux pour traduire l'impression qu'il avait reçue, et à mesure qu'il avançait dans son œuvre, il corrigeait dans son modèle ce qui ne s'accordait pas avec son dessein; il supprimait ce qui lui semblait inutile, agrandissait ce qui lui paraissait

mesquin; il exagérait ce qui n'était qu'indiqué. Doué d'un discernement très fin, il crayonnait dans ses promenades les coins de plaine ou de forêt qui disaient, dans une langue sans paroles, ce qu'il voulait dire avec le pinceau. Rentré dans son atelier, il apercevait dans son croquis des lacunes qui d'abord ne l'avaient pas frappé. Alors, sans essayer de composer un paysage de toutes pièces, il transcrivait sur la toile ce qu'il avait crayonné, n'allant pas au-delà d'un simple trait. Affermi dans sa première pensée, éclairé de plus en plus sur ce qui manquait à la réalité, il attendait pour peindre que la méditation eût achevé l'ébauche qu'il avait rencontrée dans ses promenades. L'heure venue de se mettre à l'œuvre, il consultait ses souvenirs, mais sans se croire obligé de les suivre. Cette manière de procéder n'est pas timidité, mais prudence. Ruysdaël ne sentait pas en lui-même une imagination assez puissante pour marcher sans autre guide que sa volonté; mais en même temps qu'il se défiait de ses forces, il comprenait la nécessité de ne pas s'en tenir à l'imitation : aussi dans ses toiles, qui sont toujours vivantes, nous admirons tout à la fois la précision de la forme et la simplicité de l'ordonnance.

Les deux mérites que je relève dans Ruysdaël sont les mérites d'un observateur attentif et d'un homme habitué à la réflexion. Personne aujourd'hui ne possède une habileté supérieure dans le maniement du pinceau, et l'on voudrait pourtant réduire la peinture à ce qui n'était pour Ruysdaël que la moitié de sa tâche! Le premier paysagiste de la Hollande, celui qui représente l'imitation de la nature de la manière la plus excellente, avait plus de clairvoyance et de modestie; il avait beau reproduire avec une incomparable finesse les détails qu'il avait aperçus : il ne s'abusait pas sur l'insuffisance de l'imitation, il comprenait qu'il avait autre chose à faire pour que son œuvre fût vraiment sienne. Il voulait que le spectateur sentît, en regardant sa toile, ce que l'auteur avait senti lui-même. La nature lui parlait une langue mystérieuse qui ne s'adresse qu'aux âmes d'élite. Cette langue qu'il avait entendue, dont il avait pénétré le sens, il s'efforçait de la rendre intelligible à tous. Il n'allait pas aux champs, il ne s'enfonçait pas dans l'ombre des forêts pour chercher l'expression d'une idée préconçue; il rapportait dans son atelier les sentimens qu'avait suscités en lui le spectacle des rochers ou le bruit des flots, et s'appliquait à les traduire. La simplicité de Ruysdaël s'élève rarement jusqu'à la grandeur. Cependant la contemplation de ses œuvres laisse dans l'âme un souvenir fortifiant. La mélancolie qu'elles respirent n'a rien qui pousse au découragement : elles réveillent le souvenir de nos douleurs; mais il y a tant de sève et tant de force dans les branches dont l'ombre se projette sur le terrain, que nous sentons le besoin de vivre à notre tour d'une vie énergique. La

tristesse, au lieu de nous affaiblir, nous relève. L'étude de Ruysdaël est doublement salutaire : elle donne au goût plus de délicatesse, à la pensée plus de vigueur. On apprend de lui à trier les détails, à ne pas leur attribuer une importance égale et constante. Son regard ne négligeait rien, son pinceau ne transcrivait pas tout ce que son œil avait aperçu. Il comprend la vie des plantes et la rend avec une évidence, une splendeur qui n'ont jamais été surpassées. Or le spectacle de la vie ainsi révélée suscite en nous le désir de voir, le besoin d'agir. Les œuvres de ce maître, qui a mis l'empreinte de son âme dans les compositions mêmes que les ignorans prennent pour impersonnelles, nous émeuvent comme la nature, tant il y a de vérité, de fraîcheur, de jeunesse, dans les branches que le vent soulève, ou que viennent éclairer les derniers rayons du soleil. Pour produire en nous une émotion si profonde, un regard pénétrant, une mémoire fidèle, une main docile ne suffiront jamais.

Claude Lorrain comprenait autrement que Ruysdaël l'interprétation de la nature. Il ne se contentait pas de corriger ce qui lui semblait mesquin, d'effacer ce qui lui paraissait inutile : son génie, plus hardi que celui du peintre hollandais, agissait avec une liberté qui s'appellerait présomption, si la postérité ne lui avait donné raison. Ce qu'il voyait n'était pas pour lui un sujet d'imitation, mais un sujet de composition. Le crépuscule du matin, le crépuscule du soir, la splendeur de midi, l'heure solennelle qui précède le coucher du soleil, ont trouvé dans son pinceau un interprète éloquent et fidèle; mais ce qui caractérise sa manière, ce qui lui assigne parmi les paysagistes une place à part, c'est la puissance souveraine avec laquelle il disposait de tout ce qu'il avait vu. Les forêts et les montagnes ne lui suffisaient pas, les derniers rayons du soleil réfléchis dans les flots ne contentaient pas son imagination. Avant de se mettre à l'œuvre, il avait une pensée préconçue, et pour la rendre il associait les ruines de l'art humain à l'éternelle beauté, à la sérénité permanente de l'art divin. Les colonnes mutilées d'un temple magnifique à côté d'une forêt que chaque printemps rajeunit occupent le premier plan; à l'horizon, des montagnes lointaines, dont les lignes pures et harmonieuses reposent le regard et portent dans l'âme du spectateur une émotion religieuse et profonde. Si jamais l'insuffisance de l'imitation fut reconnue franchement, c'est à coup sûr par Claude Lorrain. Il n'essayait pas de copier ce qu'il voyait, mais de traduire l'impression qu'il avait reçue. Quant aux personnages qu'il plaçait dans ses compositions, il ne leur attribuait pas une grande importance : tantôt il s'en servait pour donner la mesure des ruines qui occupaient le premier plan, tantôt pour expliquer la pensée qu'il avait voulu rendre. Deux figures dans une barque voguant doucement et protégées contre l'ardeur du jour par les arbres de la rive

offraient l'image du bonheur. Le procédé de Claude Lorrain est un procédé tout personnel. L'auteur immortel des admirables paysages qui nous éblouissent par leur splendeur n'a jamais tenté de lutter avec la nature. Il savait trop bien qu'il serait vaincu s'il engageait un pareil combat. Il voyait dans la lumière, dans la forme des plantes et des montagnes, dans l'aspect des ruines, un moyen de rendre ce qu'il sentait, et, au lieu de transcrire ses souvenirs, il les consultait comme un vocabulaire. Ce qu'il peignait était en lui avant d'être sur la toile. Sa main n'obéissait pas à sa mémoire, mais à sa volonté. Il sacrifiait sans regret tout ce qui ne devait pas servir à l'expression de sa pensée.

Le peintre hollandais rapportait dans son atelier le thème de la composition qu'il allait ébaucher, et sa volonté n'intervenait qu'après sa mémoire. Claude Lorrain écoutait plus souvent et plus librement son imagination. Avec ses souvenirs, avec ses rêveries, il formait un type de bonheur ou de tristesse, et quand il voulait rendre visible à tous ce qu'il avait aperçu au dedans de lui-même, il se tournait vers la nature pour donner plus de précision à sa pensée. Le témoignage de ses yeux n'était pour lui qu'un auxiliaire, jamais un guide impérieux. C'est à l'emploi de ce procédé que nous devons l'unité merveilleuse de toutes ses œuvres. Il savait d'avance ce qu'il allait faire. Il ne commençait pas par copier pour effacer, pour supprimer, pour ajouter; le modèle était en lui. Ce qu'il demandait à la nature, c'étaient les traits dont il devait se servir pour en dessiner les contours, les couleurs qu'il avait choisies, mais qu'elle possédait. Un tel procédé, je le reconnais volontiers, n'est pas à la portée de toutes les intelligences. Pour agir ainsi, il faut une puissance qui n'est pas commune. Cependant les peintres qui se livrent à la pratique du paysage et que la gloire de Claude Lorrain pourrait tenter doivent en prendre leur parti. Il n'y a pas moyen de faire ce qu'il a fait, ou quelque chose d'équivalent, sans passer par la route qu'il a suivie. Ils ne trouveront pas dans la réalité ce qu'ils trouvent dans ses œuvres. Les scènes les plus grandes, les sites les plus majestueux, laissent apercevoir des détails que le goût condamne, et dont le pinceau ne doit tenir aucun compte. Pour tout dire en un mot, la nature offre à l'art des thèmes nombreux, d'une infinie variété: elle ne lui offre pas de modèles. Voilà ce que Ruysdaël entrevoyait, ce que Claude Lorrain voyait clairement. Intervention permanente de la pensée dans l'expression de la forme, l'imitation envisagée comme moyen, jamais comme but, c'est à ces termes précis qu'il faut réduire le procédé de ce maître illustre. Il connaissait tous les aspects de la nature, et savait les reproduire comme s'il n'eût pas eu en tête un projet plus élevé; mais cette notion et cette faculté n'étaient pour lui que des instrumens. Ses souvenirs, il les transfor-

mait quand l'heure était venue d'exprimer sa volonté. Il disposait si librement de tout ce qu'il avait vu que la nature semblait lui obéir. Il creusait les vallées, il abaissait les montagnes, il attachait au tronc des arbres des branches d'une souplesse inconnue, d'une merveilleuse élégance, et tout cela si simplement que jamais chez lui l'invention ne semble bizarre. Il est trop savant pour étonner; quand il crée, on dirait qu'il se souvient : génie excellent qui a voulu dans la mesure de sa puissance, qui a réalisé tout ce qu'il avait conçu.

Le procédé de Nicolas Poussin, plus savant encore que celui de Claude Lorrain, n'est pas facile à définir. Poussin ne conçoit pas le paysage sans figures : il n'étudie pas la nature, comme le peintre hollandais, pour la corriger, pour l'agrandir en la transcrivant, et j'espère que le mot corriger ne sera pas pris pour une impiété. Il ne se préoccupe pas, comme Claude Lorrain, de la distribution de la lumière. Ce qui domine tous ses paysages, ce qui les explique, ce qui en démontre le mérite infini, c'est l'accord établi entre la nature muette et les personnages. Qu'il s'adresse aux traditions païennes ou aux traditions chrétiennes, il comprend toujours de la même façon, il pratique toujours avec le même respect la loi que je viens d'énoncer. Chez lui, le paysage sans les figures serait vide, les figures sans le paysage présenteraient un caractère incomplet. Qu'on prenne le *Polyphème,* le *Diogène,* et l'on pourra facilement vérifier ce que j'avance. Dans chacune de ces trois compositions, la nature muette et les personnages sont unis par un lien tellement indissoluble, qu'il serait impossible de les séparer. Les paysages de Nicolas Poussin n'ont pas autant de réalité que ceux de Ruysdaël, autant de splendeur que ceux de Claude Lorrain. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il n'ait pas obtenu la même popularité que ces deux maîtres, car il s'adresse, par la nature même de ses conceptions, à des esprits plus délicats. Il n'a pas pour lui le charme de la couleur. Au premier aspect, ses paysages déroutent par leur austérité les spectateurs frivoles; mais si l'on prend la peine de les étudier, la surprise fait bientôt place à l'enchantement. Toutes les parties de chacun de ces poèmes, car le *Diogène,* le *Polyphème,* sont de vrais poèmes, sont tellement conçues, tellement ordonnées, qu'elles n'ont pas de valeur absolue. Jamais la théorie du sacrifice n'a été plus franchement acceptée, plus franchement pratiquée. Ruysdaël supprime ce qui lui paraît inutile : c'est un premier pas vers la vérité. Claude Lorrain interroge sa mémoire au lieu de s'en tenir au témoignage immédiat de ses yeux, et compose avant de se mettre à l'œuvre : c'est un second pas plus hardi que le premier. Nicolas Poussin est allé plus loin que Ruysdaël et Claude Lorrain. Il ne s'est pas contenté de supprimer ce qui lui semblait inutile, il ne s'est pas borné à composer

avant de se mettre à l'œuvre, en prenant pour but suprême et définitif un effet de lumière : il a voulu produire, et il produit constamment une impression morale. Et comment arrive-t-il à réaliser ce prodige? En sacrifiant résolûment, dans les souvenirs dont il dispose, tout ce qui pourrait affaiblir l'expression de sa pensée.

Le *Buisson*, l'*Entrée d'une forêt*, la *Cascade*, prouvent que Ruysdaël n'ignorait pas la théorie du sacrifice. *Le Port de Messine*, la *Danse au bord de l'eau*, le *Troupeau à l'abreuvoir*, démontrent surabondamment que Claude Gellée savait effacer ce qui lui semblait superflu; mais toutes ces compositions, consacrées depuis longtemps par une admiration légitime, n'ont pas dans l'ordre intellectuel la même valeur que le *Diogène* et le *Polyphême*. Poussin, qui ne fait pas un chêne avec autant de précision que Ruysdaël, qui ne sait pas, comme Claude Lorrain, inonder de lumière la mer, le ciel, les forêts et les montagnes, occupe pourtant un rang plus élevé que ces deux maîtres, parce que la pensée rayonne dans toutes ses œuvres. Aujourd'hui que l'imitation domine dans notre école de paysage, le rêveur des Andelys est assez mal mené. La mode est de parler de lui très légèrement. Railler ce qu'il a fait passe pour un trait de bon goût. Refuter une telle méprise serait mal employer son temps; le plus sage est de sourire. Ceux qui se moquent de Nicolas Poussin se calomnient à leur insu. Ils avouent sans le savoir que leur intelligence ne conçoit rien au-delà du témoignage des yeux. C'est à coup sûr une condition assez peu digne d'envie, et pourtant ils s'obstinent à n'en pas vouloir d'autre. A quoi bon troubler leur joie? Ils proclament leur infirmité, et s'enorgueillissent de l'avoir proclamée. S'ils pouvaient deviner jusqu'où va leur modestie, ils seraient bien étonnés; mais l'heure de la clairvoyance n'a pas encore sonné pour eux, et tous nos avertissemens seraient perdus. Nos paroles s'adressent à ceux qui veulent s'éclairer, et la moquerie ne révèle pas le désir de s'instruire. Aimer Poussin, reconnaître et admirer tout ce qu'il y a d'élevé dans ses compositions, c'est à mes yeux la preuve d'un goût pur et délicat; médire de lui est un aveu involontaire d'infériorité. Ruysdaël, qui excelle dans l'imitation de la nature, qui étonne le regard par la précision des détails, réveille en nous des souvenirs; Claude Lorrain, moins près de la réalité que Ruysdaël, introduit notre intelligence dans une région supérieure; Nicolas Poussin, moins habile dans le sens matériel, occupe dans l'histoire une place plus considérable, parce que la valeur des œuvres humaines se mesure à l'intervention de la pensée. Si l'exactitude de l'imitation devait assigner les rangs, Ruysdaël dominerait Claude Lorrain, Claude Lorrain dominerait Poussin. La raison prescrit une hiérarchie toute différente : c'est le développement de la

pensée qui assigne les rangs, et Nicolas Poussin se trouve naturellement le premier.

Or, si les idées que j'ai développées et que j'ai tâché de rendre claires ont été bien saisies par le lecteur, il ne doit rester aucun doute dans son esprit sur la nature des conclusions auxquelles je veux arriver. Le paysage, comme la peinture d'histoire, comme la peinture religieuse, comme la sculpture, est obligé de recourir à l'idéal. Dans ce domaine, qui semble se dérober à l'intervention de la pensée, comme dans les autres domaines, où le rôle de l'imagination paraît plus important, l'imitation la plus parfaite ne saurait produire une œuvre d'art. Ce que j'ai dit des marbres grecs comparés aux statues modernes, je dois le dire des toiles de Ruysdaël, de Claude Gellée, de Nicolas Poussin, comparées aux toiles que les amateurs se disputent sous nos yeux. Tant que le paysage n'abandonnera pas la voie où il s'est engagé, tant que l'idéal n'aura pas repris l'importance qui lui appartient, l'expression de la nature muette sera toujours à l'état rudimentaire. Ce que Phidias, Polyclète et Praxitèle démontrent pour la figure humaine taillée dans le paros, Ruysdaël, Claude Lorrain et Nicolas Poussin le démontrent pour les plantes et les roches imitées à l'aide du pinceau. Personne n'a jamais imité la nature plus habilement que Ruysdaël, et pourtant Ruysdaël n'émeut pas le spectateur aussi puissamment que Claude Lorrain. Pourquoi, si ce n'est parce que Claude Lorrain accorde à l'idéal plus d'importance que le peintre hollandais? Pourquoi Claude Lorrain, malgré la splendeur de ses œuvres, demeure-t-il au-dessous de Nicolas Poussin, si ce n'est parce qu'il n'attribue pas à la pensée un rôle aussi élevé que le rêveur des Andelys? Ou l'histoire ne signifie rien, ou elle doit nous éclairer sur le sens du présent. Les trois plus grands paysagistes du monde, qui vivaient au XVII[e] siècle, sont des argumens que personne n'a le droit de récuser. Les hommes qui pratiquent aujourd'hui l'art qu'ils ont pratiqué n'oseraient pas se vanter de posséder des facultés supérieures; mais ils se méprennent sur le but du paysage, comme les sculpteurs se méprennent sur le but de la sculpture, et quand ils ont copié un tronc d'arbre sans omettre une rugosité, sans oublier un lichen, ils s'applaudissent et se glorifient. Ils ne disent pas : Nous valons mieux que Ruysdaël, Claude Lorrain et Nicolas Poussin; mais ils disent : Ils se trompaient, et nous savons le chemin qui mène à la vérité. — Eh bien! la clairvoyance n'est pas de leur côté.

Les trois grands paysagistes du XVII[e] siècle, doués de facultés inégales, avaient aperçu le but suprême de l'art qu'ils pratiquaient. Le maître hollandais ne l'a pas touché, et cependant ses œuvres excitent encore aujourd'hui une légitime admiration. Claude Gellée,

plus hardi que le maître hollandais, occupe à bon droit un rang plus élevé. Nicolas Poussin, venu plus tôt que les deux autres, puisqu'il est né dix ans avant Claude Gellée, quarante-six ans avant Ruysdaël, a proclamé dans le paysage la souveraineté de la pensée, et ses œuvres ont démontré que la raison était pour lui. Ses toiles, malgré le mérite qui les recommande, sont aujourd'hui dédaignées par la foule : c'est un malheur sans doute, une méprise dont le goût doit s'affliger; mais le mérite n'a rien à démêler avec la popularité. Que les toiles de Watteau et de Boucher soient couvertes d'or dans les enchères, et que les toiles de Poussin trouvent à grand'peine quelques acheteurs courageux, les conditions de la vérité ne sont pas changées. L'idéal n'a rien perdu de son importance. La mode est aujourd'hui à l'imitation. C'est un mauvais signe pour l'intelligence publique. Ce que nous blâmons ne saurait durer. Le sens moral se relèvera, le sens poétique reprendra dans les arts du dessin une autorité qui n'a jamais été méconnue que par l'ignorance. Quand ce jour sera venu, ceux qui blasphèment aujourd'hui les noms de Claude Gellée, de Nicolas Poussin, rougiront de leurs blasphèmes : ils comprendront qu'ils n'ont jamais entrevu la vérité, et se tairont pour échapper aux railleries.

L'imitation est à l'invention, dans le paysage comme dans la sculpture, ce que le langage est à l'éloquence, et ce n'est pas ici une comparaison capricieuse, mais une comparaison qui repose sur la réalité. Ceux qui savent imiter la nature muette sont pareils à ceux qui connaissent les lois du langage : ils sont prêts à parler, ils disposent de la ligne et de la couleur comme les grammairiens disposent des mots; mais qui pourrait mesurer l'intervalle qui sépare la grammaire de l'éloquence? Qui pourrait dire de combien de pas se compose la route qui mène de l'imitation à l'invention? Ceux qui copient un chêne ou une génisse avec une merveilleuse habileté, qui transcrivent avec une fidélité littérale la mousse et les paquerettes, et qui croient dépasser Ruysdaël et Poussin, ont à mon avis autant de bon sens qu'un maître d'école qui, pour avoir étudié pendant dix ans les formes du langage, se mettrait au-dessus de Pascal et de Bossuet. Ruysdaël, Claude Lorrain, Nicolas Poussin, représentent l'éloquence. Ils savent parler, et ne parlent jamais sans avoir quelque chose à dire. Les habiles, les applaudis de nos jours savent comment il faut parler; mais pour être éloquens, il leur manque une bagatelle, — une pensée à exprimer.

GUSTAVE PLANCHE.

LA PRINCESSE

PROMÉTHÉE

I.

Un soir, entre quatre et cinq heures, dans le coin d'un salon qui eut sa gloire comme Babylone et comme Tyr, et qui a disparu comme ces cités, j'entendis parler de lady Byron. On disait que l'auteur de *Don Juan* s'était donné des torts bien graves envers elle, on la plaignait, on la béatifiait, on offrait comme holocauste à son souvenir la mémoire flagellée et déchirée de son glorieux époux. J'étais à cet âge où les moins bons d'entre nous ne sont pas encore aptes à s'enrôler dans la grande légion des pharisiens, où la passion éternelle de tous les hommes divins nous arrache des élans d'une pitié enthousiaste et profonde. En moi-même, je pris parti pour Byron, et je me dis qu'il se commettait devant moi, à coup sûr, une des iniquités quotidiennes qui sont le fond, l'âme, la vie de ce qu'on nomme la conversation.

Plus tard, bien loin de l'heure et des lieux où mon cœur sentit la rapide étreinte des émotions que je retrouve aujourd'hui, des faits inattendus ont donné raison aux instincts de ma jeunesse. Ces faits, j'essaie maintenant de les recueillir. Puissent-ils avoir pour d'autres l'éloquence qu'ils ont eue pour moi! Ce ne sera pas d'une seule apologie qu'ils se chargeront, car dans ce monde nulle existence n'est isolée, nul homme n'est le représentant de sa seule pensée, nulle victime n'est immolée pour ses seules vertus ou ses seules fautes.

— Connaissez-vous le prince Prométhée Polesvoï?

Son nom éveillait en mon esprit, avant l'instant où je fus appelé à le voir, des souvenirs un peu confus, je l'avoue, mais cependant assez vifs. Je savais qu'il existait en Russie un poète moins correct peut-être que Pouchkine, mais d'une veine plus originale et plus hardie, qui n'avait pas craint, dès ses débuts, de monter sur le trépied où l'on est assailli par ce qu'ont de plus puissant et de plus orageux les souffles de l'inspiration. Polesvoï a écrit de grandes compositions théâtrales où, remontant aux sources mêmes de l'art dramatique, il prend pour matière l'histoire de son siècle, et pour personnage suprême sa nation. Son *Incendie de Moscou* faisait répandre, il y a quelques années, à un public russe, les larmes qu'arrachaient jadis aux yeux des Grecs la célèbre tragédie des *Perses*. A ces gigantesques tentatives il a joint maints autres essais. Sa petite pièce, *le Troisième Amour,* dénote une science singulière du cœur féminin en ce temps-ci. Quelle que soit d'ailleurs la manière dont on le juge, ce qui est certain et ce que je veux uniquement établir, c'est qu'il appartient à cette race d'hommes, en même temps aimée et maudite du ciel, que Dieu répand parmi nous, comme les étoiles dans son firmament, pour briller, mais d'une lumière vacillante, disparaissant dans les tempêtes, pâlissant au passage des moindres nuées, et, alors même que tout est paix et douceur autour d'elles, que l'air est pur et transparent, rayonnant d'une lueur inquiète dont on se sent presque aussi attendri que charmé.

Ne cherchez point en Russie des gens de lettres proprement dits. La classe des génies, tantôt bienfaisans, tantôt malfaisans, qui chez nous ont remué tant de choses, n'existe point dans ce pays-là. Il n'est pas permis à une créature terrestre de s'y faire uniquement esprit. Polesvoï a suivi la carrière des armes que lui imposait la condition où il était né. Il s'est montré un brillant soldat, et cela devait être; malgré l'histoire plus ou moins vraie d'Horace et de son bouclier, un grand poète, j'en suis sûr, sera d'ordinaire un vaillant homme; le même élan arrache à la terre, pour la porter au-devant des puissances inconnues, l'âme valeureuse et l'âme inspirée. Maintenant, d'où venait à notre héros ce nom étrange de Prométhée? D'une fantaisie de son père, le prince Démétrius Polesvoï, qui, semblable à presque tous ceux dont sont nées des créatures de génie, fut lui-même un être tout rempli d'une intelligence puissante et singulière. Admirateur passionné des lettres antiques et particulièrement du théâtre grec, le prince Démétrius, malgré la dissertation de *Tristram Shandy,* ne craignit pas d'imposer à son fils le nom plein de mystérieuse grandeur qui rappelle les premières et funestes amours de l'âme humaine et de l'idéal.

Il y avait devant Sébastopol un officier d'artillerie dont une hum-

ble colonne au fond d'un ravin et un petit article du *Courrier Nantais* sont aujourd'hui toute la gloire. Raymond de Caylo, c'est ainsi qu'il s'appelait, tenait à la Russie par une alliance assez proche. Une de ses tantes avait épousé ce prince Démétrius Polesvoï dont j'ai parlé à l'instant. Cela n'empêchait point Raymond d'envoyer consciencieusement le plus d'obus et de boulets possible aux défenseurs du tsar, sans s'inquiéter s'il avait parmi eux quelque cousin. C'était du reste un homme d'un esprit original, élevé et un peu exalté, grand partisan du comte Joseph de Maistre, pensant comme lui sur la guerre, persuadé comme lui que le sang humain n'est jamais répandu inutilement, qu'il efface une faute et fait apparaître une vertu sur tout point de ce monde où il coule. Un soir de ce premier hiver où chaque heure de tant d'existences fut marquée par une souffrance et par une lutte, Raymond était dans sa tente, écoutant d'une oreille distraite le bruit de la toile fouettée par la neige et secouée par le vent, quand un message inattendu le tira brusquement de sa rêverie. Un soldat lui remit un petit mot d'une écriture inconnue, trahissant une main tremblante comme celle d'un malade ou d'un blessé : « Si vous avez envie, disait ce billet, de voir un parent fort mal accommodé, et contraint à faire dans votre armée un séjour involontaire, venez à l'ambulance du quartier-général. Ce parent n'est pas un prisonnier très sûr. La mort et lui se font des signes, et il est capable d'être libre d'une heure à l'autre. Hâtez-vous donc, mon cher cousin. » Au bas de ces lignes, on lisait fort distinctement le nom de Prométhée Polesvoï.

Raymond se mit sur-le-champ en route à travers vent, neige et ténèbres. Il parvint à cette sorte de toiture moitié en toile, moitié en planches, qui produisait un si étrange effet en s'élevant directement du sol. Ce toit couvrait une grande tranchée; cette tranchée était l'ambulance. Raymond parcourut ce long corridor que venait d'encombrer une affaire dont les derniers coups de fusil se faisaient encore entendre. Il aperçut dans un coin de ce sombre gîte, entre une couverture tachée de boue et un drap couvert de sang, une figure qui lui fit dire : « Voilà celui que je cherche. » Polesvoï a un regard dont il est impossible de ne pas s'inquiéter. Ses prunelles fauves, inondées d'une flamme noire, tantôt s'arrêtent sur vous, ardentes et immobiles comme si elles allaient s'élancer hors de leur orbite, tantôt s'agitent à droite et à gauche, possédées du mouvement des bêtes carnassières que l'on enferme dans des cages. Ces singuliers yeux pourtant, malgré leur habituelle sauvagerie, ont parfois une expression pleine de douceur : alors, comme la musique des maîtres allemands, ils portent sur leur fluide rêveur tout un monde de choses passionnées et tristes. La bouche, par instans mo-

queuse, a toujours de la bonne grâce; on sent une porte destinée à des paroles élégantes et fières. Le visage ne cesse jamais d'être pâle; il semble fait de cette chair dont parle la Bible, qui a senti passer le souffle des esprits et qui est restée livide.

Si Raymond comprit qu'il était en présence de Polesvoï, le Russe, de son côté, reconnut sans hésitation son cousin, et d'une voix enjouée, qu'on ne se fût certes pas attendu à entendre dans un pareil lieu, sortant d'une semblable bouche :

— Je vous salue, dit-il, monsieur le vicomte de Caylo, et je vous remercie d'avoir si promptement répondu à mon appel. Je me félicite de n'avoir jamais médit de la guerre; c'est par excellence la mère des aventures, ce qui fait qu'elle nous envoie aussi bien les bonnes que les mauvaises rencontres.

Et comme Raymond lui prenait la main : — Je vous ai reconnu, ajouta-t-il avec un accent qui cette fois avait quelque chose de singulièrement ému, à votre regard et à vos cheveux, qui ont vivement éveillé en moi le souvenir de ma mère.

Puis il continua, en reprenant son premier ton : — J'ai une balle dans la cuisse qui a fort endommagé un de mes os, et un coup de baïonnette dans la poitrine qui est d'une portée très mystérieuse. J'ai voulu en quittant ce monde, mon cher cousin, vous dire en même temps bonjour et adieu, puis aussi vous demander un petit service que voici.

Alors il expliqua en peu de mots à son parent qu'après l'avoir fait prisonnier, on lui avait pris tous les papiers qu'il avait sur lui, dans l'espoir sans doute de trouver quelques documens précieux. Or ce qui était sur sa poitrine, et ce que la baïonnette même avait percé, ne pouvait intéresser en rien les assiégeans de Sébastopol : c'était une lettre en français d'une femme qu'il aimait de toute son âme.

— Votre lettre vous sera rendue, s'écria Caylo, et vous ne mourrez pas, mon cousin, car les gens qui sont aimés ne meurent pas, à ce que l'on assure.

— Je vous ai dit que j'aimais, mais non pas que j'étais aimé, répondit Prométhée avec un sourire dont s'illuminèrent son pâle visage et jusqu'à ce grabat sanglant sur lequel il était étendu. Je ne suis pas sûr, au contraire, que ma mort ne soit pas un soulagement pour celle qui a été la domination capricieuse, changeante et adorée de toute ma vie. Peu importe du reste : nous n'avons le temps, ni vous ni moi, l'un de faire, l'autre de recevoir des aveux. Que je revoie cette écriture, qui a été, je puis le dire même en ces derniers jours, l'unique source de mes émotions; que je ne laisse pas à des étrangers le plaisir profane de commenter ces paroles d'amour, choses vivantes, sublimes, sacrées, pour les cœurs où elles doivent

être enfermées, et vaines apparences, formes ridicules et misérables pour les esprits où les transporte un jeu indiscret des destinées! Enfin que j'aie cette lettre, mon ami, que je l'embrasse encore une fois, que je la brûle, puis que j'aille en rejoindre les cendres! Tel est mon seul désir en ce moment. Partez, et je tâcherai de vivre jusqu'à votre retour.

Raymond s'éloigna, l'esprit préoccupé et le cœur tout rempli d'émotion. Il se sentait avec étonnement une bizarre énergie d'entrailles pour ce parent inattendu. Sans être soi-même la passion, lorsqu'on vit tout à coup près d'elle, on s'aperçoit aussitôt que l'on est transformé. On est renouvelé, rajeuni; on respire à pleins poumons des bouffées d'un air âpre et puissant, semblable à celui qui nous vient des grandes cimes à travers le chemin des montagnes. Le soir même, Raymond obtenait la lettre réclamée et l'autorisation de faire transporter son cousin sous sa tente. Le prisonnier était confié aux soins de son parent jusqu'au moment où il pourrait supporter une traversée.

Malgré leur gravité, les blessures de Polesvoï n'étaient point mortelles. Au bout de quelques jours, il y avait sur le lit dressé auprès du lit de Caylo un malade de la société la plus attachante. Le Russe et le Français s'oubliaient dans des causeries démesurées. Cependant Raymond étant obligé d'aller aux tranchées, son hôte alors restait seul. Pour occuper de longs et tristes loisirs, Prométhée, dont la guérison faisait chaque jour des progrès, avait demandé de quoi écrire. Soulevé sur sa couche, enveloppé dans des couvertures, il consacrait des journées entières à un passe-temps qui lui semblait toutefois bien moins tenir du travail que de la rêverie et du souvenir. Quand on les a vues, ces pages couvertes par une écriture tantôt lente, tantôt hâtive, où l'on surprend chaque élan et chaque défaillance d'une âme tour à tour esclave et maîtresse de sa douleur, quand un funeste événement les a produites au jour, ce n'est ni un roman, ni un drame qu'elles nous ont donné. Raymond avait complété l'histoire qu'on va lire avec des paroles où l'on sentait une double vie, celle du cœur dont elles étaient sorties, celle du cœur qui les avait reçues; mais toute existence va en s'effaçant dans ce monde, même cette existence idéale qui est le dernier refuge de nos espérances; tout se refroidit, même la pensée. Voici ce qui me semblait si vivant, et ce qui peut-être est glacé déjà.

II.

Le prince Polesvoï subissait le charme magnétique dont Paris est doué comme l'Océan. Paris l'avait attiré du fond de la Russie.

C'est là qu'il devait trouver l'apparition si redoutable et si désirée dont un moraliste français a mis l'existence en doute. Dès ses débuts dans la vie parisienne, il rencontra la princesse Anne de Cheffai. On sait que Mme de Cheffai s'appelait Mlle de Béclin, car tout le monde connaît sa mère, la célèbre Isaure, qui a joué un rôle si important dans la vie de notre pauvre Prométhée. M. de Béclin, tout en étant cet héroïque Vendéen dont le nom se mêle aux faits les plus douloureusement glorieux de notre histoire, sacrifia un peu à ce que tant de gens appellent, avec une résignation pleine de douceur, les exigences de la société actuelle. Il épousa sous la restauration la fille d'Odouard le banquier, à la grande joie des journaux libéraux du temps, qui annoncèrent l'alliance du Vendéen et du financier, en disant qu'un heureux mariage réunissait deux familles de partisans. Du reste, Odouard, quoiqu'il eût fait d'excellentes affaires avec la république et avec l'empire, songeait depuis très longtemps au retour possible des fils de saint Louis : il était d'une opposition élégante, faisait des visites à Coppet, citait M. de Chateaubriand. Enfin, pour honorer le moyen âge aux premières heures de sa résurrection, il avait donné à sa fille le nom d'Isaure. Ce fut cette Isaure qui vint, avec quelques millions et sa harpe, habiter l'hôtel de Béclin.

Quoi qu'il en soit, le grand marquis, — car les familiers de M. de Béclin lui donnaient quelquefois cette appellation de M. de Montross, — le grand marquis, dis-je, aurait épousé une descendante des rois de Grenade, que sa fille n'eût pas apporté en naissant une plus profonde et plus complète distinction: on ne peut comparer Anne à personne. C'est une de ces créatures que les romanciers mettent habituellement dans leurs livres en hors-d'œuvre, types charmans que se réserve la pensée même du poète pour sa plus intime, sa plus chère et sa plus complète expression, habitantes d'un monde à part, qui font pâlir toutes les héroïnes près de qui elles sont placées. Vous avez nommé Fenella, Rébecca, Mignon, et vous n'avez encore qu'une idée incomplète d'Anne de Béclin, car son suprême, son divin mérite, c'est d'être elle. Plus d'un peintre a fait son portrait, mais son image n'existe que dans un cœur d'où l'on ne peut point l'arracher. Là elle est tout entière, depuis cette sombre chevelure aux ardens reflets, toute baignée d'électricité amoureuse, jusqu'à ces petits pieds où se mêlent une dignité de patricienne et une grâce de bohême.

M. de Béclin voulut donner pour mari à sa fille le fils d'un de ses compagnons d'armes. Malheureusement le prince de Cheffai, que nos contemporains ont connu, n'avait rien du guerrier illustre qui partagea avec le prince de Talmont l'heureuse fortune de rajeunir la gloire d'un vieux nom par un héroïsme poussé jusqu'au martyre. Le

mari d'Anne était un petit homme maigre et sec, à la tournure et après tout à l'existence d'homme d'affaires. Il avait inventé un nouveau système pour préparer la cochenille. D'une humeur fort acariâtre, il intentait de continuels procès à ses voisins : ce fut son unique manière de guerroyer. Dieu seul sait les secrets des femmes, mais Anne, quand le prince de Cheffai mourut, était en droit de ne pas avoir encore aimé.

Ce fut un soir, je pourrais dire chez qui, mais peu importe, qu'elle rencontra Prométhée. Le Russe était alors au plus vif de ses ovations parisiennes. On avait traduit de lui deux ou trois bluettes d'un tour bizarre et passionné, qui, sans donner une mesure bien exacte de son talent, pouvaient le faire deviner toutefois, et puis qui avaient ce mérite tout puissant de s'adresser particulièrement aux préoccupations éternelles des femmes. Polesvoï, comme on dit dans son pays, fut donc *enguirlandé* à ses premiers pas parmi nous. Il essuyait depuis deux heures toute sorte d'interpellations chargées de coquetterie flagrante et d'intentions secrètes sur ses héroïnes, sur ses héros, sur cet homme qui devait se tuer, sur cette femme qui devait mourir de chagrin, sur cette intrigue si coupable, sur cet amour si malheureux, sur tous les sujets enfin qu'on peut aborder avec un romancier, quand il sentit l'atteinte magnétique d'un regard s'échappant de deux grands yeux noirs placés en face de lui. Au bout d'un instant, il était présenté à celle qui avait dirigé ce trait silencieux, et se trouvait en pleine conversation avec l'auteur de la blessure. Voulez-vous que je vous raconte une toilette? Je prends Dieu à témoin que je le pourrais, tant sa personne tout entière était empreinte ce jour-là du charme qui défie l'oubli. Une guirlande de fleurs de pêcher suivait les contours de sa chevelure, et son épaule pâle, frissonnante, sortait d'une robe nuancée de rose. Debout, appuyée à une cheminée, elle avançait un petit pied qui évidemment commençait une guerre d'avant-garde. Elle voulait lui plaire du reste; depuis, elle le lui a bien des fois avoué dans ces momens où ils se sont rappelé, avec des élans d'une trop rapide tendresse, l'heure marquée par leurs destins à tous deux pour leur rencontre en cette vie. Elle voulait lui plaire, et du premier coup elle eut dépassé son but. Polesvoï s'enivra de cette parole incomparable, fine, subtile et colorée, qui se glisse dans vos pensées, les caresse, s'y joue comme le sylphe dans une chevelure aimée. Évidemment ils parlèrent d'amour. Elle eut de ces sourires resplendissans de promesses et de ces regards voilés de douceur qu'on retrouve dans son âme bien des années après en avoir subi l'attrait et d'ordinaire reconnu le néant. Quant à lui, il eut fort peu de ce qu'on appelle l'esprit. Dans ce salon, près de cette cheminée, il s'était trouvé tout à coup aussi loin

du monde, avec celle qui le captivait, que s'il eût été près d'une fontaine au fond des bois. Cependant il fallut qu'il sortît de cet entretien pour se faire présenter à la marquise de Béclin. Isaure se piquait d'aimer la poésie et d'être bienveillante pour les poètes : elle déploya dans son accueil à Polesvoï les plus étudiées et les plus éprouvées de ses grâces. Elle recevait toutes les semaines; on chantait chez elle. Assurément Prométhée devait aimer la musique, car les vers, les chants, l'harmonie s'épanchent de la même source. Ainsi dit-elle à peu près avec un enthousiasme qui faisait onduler sur sa tête des marabouts ossianiques. Eh bien! je crois qu'en vérité Polesvoï la trouva séduisante; il y avait un reflet de sa fille chez elle. Quelles ruines, quelle masure, quel nid à belettes et à vipères le reflet d'un pareil astre n'aurait-il pas illuminé!

Ce fut à la fin d'une journée d'hiver, dans le coin d'un salon envahi par l'ombre, qu'ils scellèrent d'un baiser aux délices troublées et furtives, mais ardentes et sans bornes, une union de plus parmi ces unions secrètes qui étendent leurs réseaux invisibles à travers les régions mondaines. Pendant six semaines, ils s'étaient rencontrés chaque soir. Les mêmes travers leur avaient arraché le même sourire, les mêmes hontes leur avaient inspiré le même dédain. Les mêmes pensées, les mêmes sons, les avaient remplis du même ennui ou du même plaisir. Ils le croyaient du moins, car ces étranges ressemblances de goût, ces conformités merveilleuses de nature où tous les couples humains s'obstinent à placer l'origine de leurs mobiles sympathies, ne sont qu'illusions destinées à être durement châtiées par ces puissances qu'on oublie toujours d'appeler à la naissance des amours. Ainsi Anne, malgré tout ce qu'il y avait en elle d'élevé, de fier, d'étranger et parfois d'hostile aux vulgarités les plus puissantes, les plus tyranniques, les plus encensées, Anne était la fille d'un monde dont les fleurs les plus brillantes doivent leur naissance à la pluie d'or. Ce n'était pas au temps où il couchait à travers les broussailles de la Vendée qu'André de Béclin l'avait appelée à la vie. Anne était née d'un héros depuis longtemps séparé de la misère, du danger, de la souffrance, de toutes les austères et glorieuses compagnes de sa jeunesse. L'énergique et courte devise du blason paternel, *par le fer,* avait un peu perdu de sa valeur au bas d'armoiries qui auraient pu avoir deux sacs rebondis pour supports. Enfin elle appartenait, en dépit d'elle, à une autre loi qu'à cette loi d'enthousiasme idéal et de dévouement absolu qu'on pourrait appeler l'ancien testament de l'honneur.

Prométhée disait quelquefois en riant qu'il était le houzard de la ballade, l'amoureux trépassé de Lénore. Voué au culte de ce qu'il y a de plus mystérieux en ce monde, de la guerre d'abord, puis de ce

qu'on appelle, suivant les esprits et les temps, l'art, la pensée, l'intelligence, la poésie, il était assurément plus séparé de certains esprits qu'un spectre de n'importe quel vivant. L'Espagnol de La Fontaine qui brûla sa maison pour embrasser sa dame ne lui semblait faire une chose ni grande, ni folle, mais bien toute naturelle. Comprenez-vous maintenant ce que devait déchaîner sur un pareil homme un grand amour né à minuit, auprès d'une cheminée, entre un candélabre et une table chargée d'albums, car c'est bien ainsi qu'est né le maître tout-puissant de ce pauvre homme? Il nous l'apprend lui-même, notre Prométhée, dans une sorte de sonnet moscovite qui repose sur une idée ingénieuse, mais peut-être d'un goût trop profane :

« Pourquoi le dieu qui devait venir changer ma vie et apprendre des choses inconnues à mon âme n'a-t-il pas choisi une étable pour lieu de sa naissance? Hélas! là où pour la première fois je l'ai reconnu et adoré, on respirait non point cet air salutaire qui rend les forces aux malades, mais au contraire cet air malsain, chargé de parfums excitans, où se développent toutes sortes de fièvres qui rongent le cerveau et le cœur. L'innocente brebis ne faisait pas entendre son bêlement, le bœuf utile n'avançait pas sa tête vénérable, l'âne seul dressait ses oreilles, et quel âne encore! A coup sûr, ce n'était pas l'animal bon et candide qui mérita de prendre part à un divin triomphe. »

Aux premiers jours de sa liaison avec la princesse de Cheffai, Polesvoï fut bien loin de trouver un obstacle dans M[me] de Béclin. C'était au contraire, de la part d'Isaure, toute sorte d'empressemens et de caresses pour le poète russe. Prométhée comparait assez bizarrement certaines douairières émérites à des pachas un peu blasés qui, pour se distraire du vieux harem, — c'est ainsi qu'il nommait l'agrégation des amis connus et usés, — attirent par tous les moyens possibles quelques objets nouveaux, fleurs éphémères d'un sérail innocent où un cœur sénile cherche et retrouve un peu de jeunesse. Les pachas en question emploient volontiers à la conquête de ces objets ceux-là mêmes qui doivent se prêter avec le plus de chagrin à leurs caprices despotiques. Ainsi ce sont d'habitude les membres de l'ancien harem qui sont condamnés au rôle d'écumeurs pour enrichir le jeune sérail. Un poète, un musicien, un étranger en vogue tombent, en traversant un salon, dans une embuscade de vieux sigisbés qui les transportent de vive force aux pieds de la puissance dont ils sont les ministres. Le lendemain du jour où il avait rencontré Anne, trois hommes que je vais nommer tout à l'heure fondirent sur Polesvoï à l'ambassade de Prusse, en lui déclarant qu'il était impérieusement réclamé par la marquise de Béclin. L'enlève-

ment était facile. Pendant un mois, il n'y eut pas un vendredi d'Isaure où l'on ne rencontrât Prométhée.

Un de ces vendredis, précisément le dernier, a laissé dans l'âme de Polesvoï une impression profonde et singulière. C'était le jour où pour la première fois il venait, disait-il, de toucher à sa part de bonheur terrestre. Depuis plusieurs heures, il attendait avec une anxiété voluptueuse, que quelques personnes comprendront peut-être en se rappelant certains souvenirs, l'instant où il allait revoir, au milieu de tous, comme une étrangère, celle qui faisait plus partie de sa vie, qui était plus à lui à coup sûr que l'enveloppe même de son âme. Cet instant arriva, et jamais, on peut le dire, Anne n'avait été aussi belle. Les plus indifférens remarquaient en elle le mystérieux éclat que répand cette parure invisible qui, à toutes les fiançailles du cœur, est le présent divin de l'amour. On faisait le vendredi soir de la musique chez Mme de Béclin. Un ténor de qualité imita de son mieux les héros de la Scala. Un artiste sérieux tira de la basse toutes les ressources de la mélodie humaine. Enfin Isaure fit apporter une grande machine qui fut reconnue pour la harpe des anciens temps, et, penchée sur cet instrument vénérable, contemporain de ses succès, témoin antique de sa gloire, elle se livra pendant près d'une heure à d'harmonieux épanchemens. Tels étaient le recueillement amoureux de Prométhée, la force toute-puissante de sa vie intime, qu'il supporta sans l'ombre d'une souffrance cette dernière épreuve musicale, qui clouait autour de lui sur tous les visages le sourire douloureux du martyre. Anne, quand il partit, sembla lui donner la poignée de main banale que tant d'hommes avaient reçue d'elle; mais Dieu seul sait les ardens secrets qu'échangèrent en ce moment leurs doigts. Polesvoï avait sur ses traits toute la joie qu'un visage peut exprimer, quand il rencontra sur son passage, devant une colonne, près d'une porte aux draperies relevées, un groupe qui lui rappela tout à coup les trois sorcières de Macbeth. Les trois hommes dont j'ai promis de dire les noms, les trois desservans du culte d'Isaure, — lord Oswald Folbrook, le baron Amable de Clémencin, le comte Tancrède de Plangenest, — serrés les uns contre les autres et comme enlacés, attachaient sur lui des regards étranges. Ces trois têtes parfaitement rasées, entourées de cols empesés d'où elles s'élançaient comme des monstres de leurs conques, surmontées enfin d'une végétation fantastique par des perruques aux anneaux multiples, ces trois têtes avaient tout le sinistre de choses grotesques. Tout en souriant, Prométhée fut saisi d'une frayeur secrète. — Voilà une mauvaise apparition! dit-il. Un sot et vilain enfer se déchaînera contre mon bonheur.

III.

Lord Folbrook portait une perruque toute semblable à celle qui distingue le portrait de Talma dans le rôle de Hamlet au foyer du Théâtre-Français. La mélancolie scandinave qui régnait dans sa coiffure rappelait le tour sérieux que, dans sa jeunesse, Oswald s'était toujours efforcé de donner à ses amours. L'Anglais avait été le plus grave, le plus décent, le plus austère des hommes à bonnes fortunes. Dans la succession de menuets auxquels ses aventures galantes peuvent si justement se comparer, c'était toujours avec la même solennité qu'il avait emmené et ramené sa danseuse. Ce mérite, du reste, avait suffi pour lui conquérir dans la société française une situation fort considérable. Lord Folbrook appartenait à cette troupe d'hommes privilégiés, lévites des cultes reconnus, orgueil et espoir des salons, qui, au lieu du trouble et de la crainte, font régner la sécurité et l'ordre là où leurs passions s'établissent. Ces sages Werthers obtiennent des Charlottes tout ce qu'ils peuvent désirer sans se brouiller avec les Alberts, qui, au contraire, s'attachent à leurs pas et font retentir des *hosannah* derrière leur marche triomphante.

A d'autres titres, le baron Amable de Clémencin avait place dans cette armée. Ce n'était pas le menuet toutefois, c'était plutôt la gavotte que le baron Amable avait dansée dans le royaume des amours. Préfet pendant quelques mois, M. de Clémencin avait dédié au comte de Fontanes un volume de poésies fugitives « où l'on sentait, disait-il, que la muse des Parny et des Dorat s'était attendrie aux récits d'*Atala* et de *René*. » Par un caprice de raison et d'équité, le ministre de ce poète administrateur le rendit un jour tout entier aux lettres. Dès lors Clémencin s'empara du rôle pris sous la restauration par l'auteur du *Génie du Christianisme*. « Ils ont peur de l'intelligence, s'écriait-il, malheur à eux! Je leur serai fidèle cependant. » Et c'est ainsi qu'il vécut jusqu'en 1830, où, abandonnant tout à coup son modèle, il prit place un beau jour parmi les pairs du nouveau gouvernement. « Je ne dois plus rien, disait-il avec la sombre expression d'un preux vaincu qui aurait brisé son épée en frappant les ennemis de son roi, je ne dois plus rien à des gens qui ont quitté le sol français. »

Voilà qui nous amène naturellement à celui qu'on nommait le chevaleresque Tancrède de Plangenest. C'est le privilége de quelques hommes de notre époque de s'être déclarés et fait déclarer chevaleresques sans qu'il soit possible de comprendre pourquoi. Le remplaçant de Plangenest, un honnête métayer appelé Serge Gaulien,

avait été tué à Trocadero : voilà l'unique rapport que le preux Tancrède avait eu jamais avec la carrière des armes. Il est un fait cependant que je ne dois pas passer sous silence : quand Mme la duchesse de Berri vint voir s'il y avait encore en France des bras au service de sa cause, le comte de Plangenest écrivit à un ami une lettre dont il autorisait la publication. Pendant quelques jours, il y eut à Paris un certain nombre de maisons où l'on se dit le soir : « Avez-vous lu la belle lettre de Tancrède? C'est ferme, c'est digne, c'est honnête. En vérité Tancrède a pris une noble attitude; puissent ses sages conseils être écoutés! » Tancrède faillit avoir à défendre devant la police correctionnelle sa courageuse manifestation; mais la lutte judiciaire elle-même lui fut épargnée, et sa fameuse épître resta le monument unique de ses combats pour la légitimité.

Folbrook et Plangenest, voilà les deux hommes qui avaient exercé sur Mme de Béclin les plus sérieuses et les plus durables dominations. Entre leurs deux règnes s'était glissée la souveraineté éphémère de Clémencin, comme une chansonnette entre deux romances. Toutefois aucune inimitié réelle n'avait séparé et surtout ne séparait plus ces trois possesseurs différens d'un même royaume. Loin de là, rapprochés en même temps par la bonne et la mauvaise fortune, ils avaient fini par former une sorte de triumvirat destiné à exercer d'une manière permanente une haute direction sur le cœur d'Isaure. Ce conseil des trois s'attribuait la surveillance et au besoin la répression sévère de toutes les fantaisies, de tous les entraînemens dont une âme féminine n'est jamais exempte, surtout à Paris, où il n'est point de femme qui ne s'obstine jusqu'à ses derniers jours à vouloir rester colombier pour toute la bande des caprices, des illusions et des amours. Il faudrait ne rien savoir des choses de la vie, ne rien comprendre aux instincts qui diviseront éternellement les hommes, pour ne pas se rendre compte de la profonde malveillance dont les triumvirs devaient être animés contre Polesvoï. Il fut décidé que Mme de Béclin renoncerait au plus tôt à son faible pour ce dangereux étranger, qui, si l'on n'y prenait garde, apporterait dans sa maison le plus redoutable de tous les fléaux.

Vous le connaissez, ce mal : Anne en était atteinte déjà quand s'éveillèrent les soupçons de ses amis et les inquiétudes de sa mère. Prométhée, dès les débuts de sa passion, servit puissamment ceux qui l'attaquaient; ses allures firent plus que toutes les remontrances du triumvirat pour changer en hostilités contre lui la vive, mais frêle bienveillance dont l'avait gratifié Isaure. Imaginez-vous qu'il eut la folie de vouloir vivre entièrement pour son amour. Habitué, avec cette superbe des poètes, à reléguer dans le néant tout ce qui était obstacle au développement de sa pensée, aux expansions de

son cœur, il méconnaissait, il outrageait, il ne comptait pour rien les personnes et les choses les plus sacrées. Il avait proposé sérieusement à celle qu'il aimait de manquer pour la troisième fois aux samedis de la duchesse d'Estornaux, de si vénérables samedis! Il l'avait empêchée d'assister aux adieux faits au public de l'Opéra par la plus célèbre cantatrice de l'époque. Il s'était livré à des railleries usées et de mauvais goût sur l'ennui de rendre et de recevoir des visites. Enfin c'était un système tout entier d'isolement qu'il n'avait pas craint de conseiller à la princesse de Cheffai, et cela pourquoi? Pour l'obséder sans merci ni trêve de son éternelle passion, comme s'il n'y avait pas temps pour tout. Ce dernier argument était le coup formidable, la botte irrésistible de ses adversaires. Le crime le plus irrémissible qu'il y ait dans le monde, c'est d'y intervertir l'ordre assigné à tous les actes de la vie par des lois dont nul ne doit s'affranchir. — Ceux qui ont fait ces lois ont été si indulgens et si sages! vous disent les gens experts avec des sourires de matrones. Attendez: dans ce grand ballet où vous avez votre personnage à remplir, toutes les figures ont leur tour. Pour Dieu! ne les brouillez pas. — C'est ce que ne veut point comprendre l'incorrigible engeance dont faisait partie Prométhée.

Mais que disait-elle? car je m'aperçois que l'on doit à peine connaître son caractère. On ne parle jamais avec mesure des êtres qui vous remplissent : ce sont à leur sujet tantôt des paroles sans fin, et tantôt des silences absolus, comme si chacun devait goûter les épanchemens ou deviner les réticences de votre cœur. Eh bien! Anne était en proie à de rudes et fréquens combats. Son amour pour Polesvoï la dominait, sans toutefois détruire en elle des habitudes nées de son éducation et de sa nature. Cet amour au vol démesuré, aux ailes d'une puissance inconnue, l'avait traitée comme Lucifer, en un jour d'étrange désir, traita le Dieu dont il était jaloux : il l'avait emmenée sur la plus haute et la plus solitaire des cimes pour lui montrer de là toutes les pompes de ce monde. Seulement, ce qu'il lui avait proposé, c'était de s'éloigner de ces splendeurs pour toujours, et non point d'en faire son cortége. Cette proposition, il faut l'avouer, lui avait plu médiocrement. Anne était de ces femmes qui renouvellent sans cesse à l'endroit de la passion la fable du *Bûcheron et la Mort*. — Viens, disent-elles, je t'attends, je suis prête; ton poignard pour me délivrer de cette vie, ou bien tes coursiers ardens pour me réunir, loin de tous et de tout, à ce qui m'aime! — La passion arrive, et on lui demande une épingle pour rattacher un nœud de ruban. Si au moins on la remerciait poliment, et en lui promettant de ne plus l'appeler, quand on a obtenu d'elle ce petit service! C'est qu'il n'en est point ainsi, loin de là. Comme on la

trouve pleine de charme et de grâce, quand elle veut bien se contenir un peu; comme elle a des regards que l'on se rappelle pour éprouver de douces chaleurs, et des mots que l'on se répète pour sentir de tendres frissons; comme elle est la vraie source de toutes les émotions exquises; comme la Malibran, après tout, n'aurait jamais chanté sans elle cette *romance du Saule*, qui aujourd'hui vous tire encore vos meilleures larmes; comme elle est enfin l'ennemie la plus acharnée et la plus intelligente de l'ennui, on supplie la passion de rester, on la garde, sans songer à la captivité où on la retient, ni aux tortures qu'on lui impose.

Mme de Cheffai ne pouvait point se passer de Polesvoï, qui de son côté ne comprenait rien aux heures sur lesquelles ne rayonnait pas le regard adoré de sa maîtresse. Quand, après des luttes incroyables, des travaux gigantesques, pour prévenir telle visite, abréger telle autre, arracher enfin aux indiscrets, aux importuns, aux ennuyeux, les précieux lambeaux de leur vie, ils se trouvaient seuls, c'était une première explosion de bonheur dont il semblait que leurs cœurs allaient éclater. Par malheur, le moment arrivait bien vite où le grain, ce terrible grain qui est toujours dans le ciel des amoureux, se faisait nuage, puis tempête. Alors, pauvres oiseaux effarouchés, les joyeux élans, les douces saillies, s'enfuyaient loin d'eux à tire-d'aile, les tendres pensées s'arrêtaient tremblantes sur leurs lèvres; tout se taisait pour laisser passer l'ouragan dans ces régions tout à l'heure si vivantes, et maintenant si désolées. C'était de la même manière que s'élevaient d'habitude ces tourmentes : — Pourquoi êtes-vous si peu à moi? disait Polesvoï. — Ma mère, répondait-elle, trouve déjà que je suis trop à vous. — Ah! s'écriait le poète, votre mère vous a élevée dans sa détestable religion : vous avez son amour et son respect pour le monde.

Attaquée avec cette franchise, Anne se défendait alors avec une suprême énergie. — Dans votre affection égoïste, disait-elle, vous voudriez m'enlever à tout ce qui m'entoure, même à ces amis que...

Là s'élevaient les interruptions de Prométhée. Ces insupportables surveillans qui, sous le nom d'amis, s'installent auprès des femmes, faisant une guerre sans merci à tout ce qui menace leur domination soporifique, lui causaient d'indicibles irritations. La discussion prenait bientôt ses allures les plus violentes; on y jetait ces brandons qui dans le foyer des colères répandent les plus vives clartés, c'est-à-dire les noms propres. Prométhée accusait de ses maux les Clémencin, les Plangenest, les Folbrook. Anne prenait alors intrépidement la défense des trois vieillards. Quelquefois elle en venait à dire : — Ils représentent un dévouement dont vous n'avez pas même l'intelligence. — A ce mot répondait ce cri : — Comment avez-vous

pu m'aimer? — Enfin on descendait de cercle en cercle jusqu'aux profondeurs les plus désolées de l'enfer des amans. Arrivés là, on remontait quelquefois d'un coup d'aile aux espaces les plus lumineux des régions heureuses. Ces brusques transitions sont le privilége des jeunes amours. Les vieilles attaches ne permettent plus cette rapidité de mouvemens. Quand on est réduit à les subir, on ne tombe plus de l'empyrée qu'à la façon de Vulcain, en se cassant une jambe, et l'on n'y remonte que lentement, pour y être à jamais éclopé.

Anne et Prométhée s'aimaient donc malgré ces querelles fréquentes. D'ailleurs ils avaient des heures, même des journées entières, de ce bonheur sans bornes, inoui, qui donne aux amans de vrais vertiges, et leur fait adresser au destin toute sorte de provocations insensées. Quelquefois inclinée sur son cœur, la bouche appuyée à son oreille, elle lui disait de ces mots que les êtres humains peut-être n'ont pas le droit d'échanger entre eux. Tel fut enfin l'empire de la passion sur cette femme, destinée pourtant à commettre de si cruelles offenses envers l'amour, qu'elle conçut le plus étrange projet. Voici en quelle occasion. Pendant que Polesvoï s'isolait dans son affection, les grands événemens de la vie publique dont se ressentent toutes les existences privées s'accomplissaient autour de lui; sa nation marchait vers une lutte inévitable avec la France. Un grand nombre de Russes avaient déjà quitté Paris. Prométhée servait dans un régiment de grenadiers. D'un jour à l'autre, il allait être forcé à son tour de quitter la France, et de reléguer les joies de son cœur au-delà des chances d'une longue guerre.

Un jour où elle avait pris héroïquement le parti de faire défendre sa porte, la princesse de Cheffai s'empara des deux mains de Polesvoï, assis auprès d'elle sur un petit canapé tout rempli de tendres souvenirs, et lui tint à peu près ce langage :

— Mon ami, je veux devenir votre femme. Notre amour est menacé de la plus cruelle des séparations. Dans un temps qui s'avance avec une rapidité effrayante, il y aura entre nous toute sorte de choses désolantes, la distance, le péril, que sais-je? la mort peut-être, mon Dieu!

A ce mot, lâchant brusquement les mains de Polesvoï, elle poussa un cri, fit de ses doigts délicats un voile attendrissant pour son visage, et se mit à sangloter avec un mouvement d'épaules charmant.

— Oui, la mort!... reprit-elle ensuite en arrachant ses traits à leur gracieux rideau et en laissant voir ces belles larmes, joyaux divins de quelques douleurs privilégiées qui ornent les yeux où elles apparaissent, au lieu de les gâter. Eh bien! je ne veux pas des humiliations, je ne veux pas des amertumes d'un chagrin que je serais

obligée de cacher. N'importe ce que fasse de vous l'absence, quand je ne vous verrai plus, je veux vous pleurer, et j'entends que personne n'insulte à ma tristesse; je tiens à ce qu'on la respecte au contraire, comme ma compagne loin de mon bonheur, comme ma gardienne loin de mon appui. M'approuves-tu, mon bien-aimé?

Autrefois Polesvoï, quand il était d'humeur joyeuse, si on lui parlait de mariage, déclamait volontiers la tirade de Bénédict dans *Beaucoup de bruit pour rien :* « Si jamais je soumets ma tête au joug,... qu'on barbouille mon portrait pour en faire une enseigne, et qu'on écrive au-dessous : Ici l'on voit Bénédict, l'homme marié! » Était-il d'une humeur sérieuse, lorsqu'on traitait avec lui le même sujet, il disait sur les motifs qui l'attachaient au célibat maintes choses énergiques et sensées. Il est certain que sa nature ne le destinait pas à être un desservant de l'hyménée. Rien de plus opposé à cet esprit toujours amoureux de l'imprévu, à ce cœur sans cesse offensé par la réalité. Toutes les fois cependant qu'elle ne le froissait point dans son amour, Anne exerçait sur lui un empire sans bornes. Il ne songea pas un seul instant à repousser ce qui du reste était propre à lui inspirer une vénération singulière, le caprice d'une ardente passion. — Vous savez combien je vous appartiens, lui dit-il; si un lien auquel je n'avais jamais pensé, tant je regarde comme puissant, comme indestructible celui qui existe entre nous, peut vous apporter le moindre bonheur, vous ôter la moindre amertume, ne tardons pas un moment à le former. — Puis il eut un mouvement dont Anne fut touchée, et qui mit sur son visage une expression inconnue à sa maîtresse, car c'était l'introduction dans cet amour de tout un ordre nouveau d'émotions, c'était, derrière les régions divinement fantasques de la passion, l'apparition de ce que j'appellerai les lieux communs sacrés de la vie. Il tira de son doigt un anneau d'argent assez curieusement travaillé, et le remit à la princesse de Cheffai en s'agenouillant devant elle. — Voici, fit-il, qui me vient de ma mère; mon cher amour, vous êtes une de ces femmes dans lesquelles se résume ici-bas la vie de chacun de nous.

Telles furent leurs fiançailles. Ce premier acte du mariage leur avait paru divin à tous deux, parce qu'il s'était passé uniquement entre eux, comme les actes habituels de leur tendresse. Seulement la voie où ils s'étaient engagés ne peut être suivie dans le mystère : c'est pour cela qu'elle effarouche tant de cœurs. Anne fut forcée de mettre son dessein au grand jour, et tout d'abord de le révéler à sa mère. Ce fut la plus terrible de ses épreuves. Dans les vagues inquiétudes, dans les secrètes défiances que lui avait fait concevoir l'attachement de sa fille pour Polesvoï, Isaure n'avait jamais songé à l'événement qu'on lui fit entrevoir tout à coup. —

Comment! la princesse de Cheffai, veuve, c'est-à-dire dans les plus heureuses conditions possibles pour jouir d'une grande fortune et d'un beau nom, allait s'enchaîner à un poète barbare (c'est ainsi que dans ses colères pindariques Clémencin appelait Prométhée), — à un homme sans bisaïeul (c'était une expression empruntée au courroux aristocratique de Plangenest), — à un Tartare endetté (c'était le mot par lequel s'exhalait l'indignation positive de Folbrook). Il y eut entre Mme de Béclin et sa fille un de ces entretiens appartenant aux sanglantes comédies qui se jouent hors du théâtre. Anne voulut clore par un argument irrésistible l'orageuse discussion où son bonheur était le jouet de milles passions déchaînées. Elle pensa que sa mère, esclave des habitudes sociales de son époque, n'oserait jamais appeler à son secours, même dans une situation désespérée, l'audacieuse immoralité du dernier siècle, et, forte de cette pensée, elle s'écria tout à coup, avec l'accent héroïque d'une femme déchirant sa pudeur, comme Caton déchira ses entrailles : — On ne peut me blâmer pourtant de prendre pour époux celui dont je suis déjà la femme.

— Quelle est cette folie? repartit intrépidement Isaure. Je connais trop les principes que vous avez reçus de moi pour croire chez vous à un entraînement coupable.

Et à toutes les affirmations d'Anne Mme de Béclin opposait une violence croissante de négations. Il fallut cependant que cette lutte eût un terme. Dans toute l'ardeur alors d'une affection qui fut à coup sûr, sinon la plus constante, du moins la plus vive de sa vie, Mme de Cheffai montra une opiniâtreté de résolution fort rare chez toutes les femmes et particulièrement chez elle. Son amour cette fois remporta une victoire, victoire funeste comme toutes celles qui se remportent dans les régions du cœur, où le sentiment triomphant paie presque toujours son succès par des blessures mortelles.

Malgré l'avis de Clémencin, Polesvoï n'était pas un poète plus barbare que Goethe ou lord Byron; malgré l'assertion de Plangenest, il possédait un bisaïeul qui avait été même un homme fort vaillant; enfin, malgré le mot de Folbrook, s'il tenait de don Juan, ce n'était point par les créanciers. Assurément toutefois on n'aurait pu, en langage vulgaire, appeler Prométhée un bon parti pour la princesse de Cheffai. En lui donnant son nom moscovite, il lui faisait perdre cette fleur toute particulière d'élégance qui n'appartiendra jamais qu'à la noblesse française, et la fille d'Isaure aimait à respirer cette fleur-là; puis, en devenant princesse russe, Anne s'exposait à être réclamée un jour par sa nouvelle patrie. Or lisez *les Mille et Une Nuits*, vous y verrez que *les femmes marines*, quand elles se marient aux habitans de la terre, restent sous le charme des flots; un

beau jour, en se promenant aux bords des mers, elles se penchent sur l'onde, et les voilà qui disparaissent : c'est ainsi que sont les Parisiennes quand on veut les arracher à Paris. Polesvoï fit toutes ces réflexions sans revenir sur son consentement aux projets de celle qu'il adorait. Il se jeta dans le mariage avec cette mélancolique intrépidité qu'il mettait à se jeter dans toutes les aventures où ses destinées l'appelaient.

Ce fut deux jours après avoir pris solennellement et définitivement Anne pour femme que Prométhée quitta Paris. La cérémonie même de ses noces avait eu le plus triste caractère. Point de mère désolée dont les larmes n'eussent été cent fois préférables à l'expression de maussaderie implacable dont s'était armée Isaure pour conduire sa fille à l'autel. Cependant, lorsqu'au sortir de l'église les deux époux s'enfermèrent seuls dans la vaste maison qu'habitait Anne au fond du faubourg Saint-Germain, un bonheur d'une espèce inconnue s'abattit sur eux. Pour la première fois, ils allaient posséder toute une série d'heures que nul ne songerait à leur disputer. Avec cette sublime imprévoyance des grandes passions, ils contemplaient sans épouvante la terrible séparation qui était au bout de leur joie. Il n'y a que les journées de bataille qui rappellent un peu ces immenses journées des amours heureuses, si rapides et si remplies, qui s'évanouissent comme des minutes pour vous apparaître ensuite semblables à des siècles, tant elles reviennent chargées de souvenirs et projetant une ombre gigantesque sur toute votre vie! Rien ne troubla les parfaites délices de ces momens. Il n'y eut pas entre eux, même à l'état latent, une irritation, une amertume, un malentendu. Dans ce sépulcre où les avaient ensevelis la solitude et l'amour, c'était la vie qu'ils avaient trouvée, la vie dans toute sa plénitude; ils n'avaient plus à réprimer la morsure d'un seul de ces soucis blessans, d'une seule de ces souffrances mesquines, véritables vers engourdis par la corruption humaine pour détruire sur la terre toute félicité que Dieu y laisse tomber. Quand arriva enfin un terrible instant, ils eurent la consolation qu'au lieu d'être chassés de leur paradis, comme tant d'époux, par les dards de mille petits ennuis, ils furent frappés par le glaive d'une grande douleur.

La nuit était déjà tombée depuis une heure quand il lui dit adieu. Elle était au coin de la cheminée, dans une chambre à laquelle il ne veut plus penser. Il s'arracha tout à coup de ses bras, sortit brusquement, puis, s'arrêtant au seuil même de la pièce qu'il venait de quitter, il l'entendit qui pleurait dans l'ombre. Une porte seule était entre lui et celle dont il s'éloignait pour un temps incertain et inconnu. Il pouvait la revoir encore, tout de suite, par un mouvement aussi rapide que son désir, ou peut-être ne plus la revoir que dans

des années, changée d'âme, changée de visage, peut-être ne plus la revoir jamais. A cette pensée qui lui étreignit le cœur, il ne put se refuser la joie navrante d'évoquer pour une dernière fois cette apparition adorée. Il rentra dans ces lieux pleins de leur amour; elle poussa un cri; il l'enleva de terre, et la pressa sur son cœur à demi morte; puis il partit enfin d'un pas rapide, sans regarder derrière lui, décidé à repousser de toute son énergie la cruelle fantaisie d'un nouveau retour. Dans la voiture qui l'emportait, il songeait en pleurant à cette chambre remplie de ténèbres, de tendresse et de sanglots où étaient restés sa femme et son bonheur : la femme évanouie, le bonheur mort.

IV.

Comme une voix qui change tout à coup, qui devient plus intime, plus pénétrante, plus profonde en arrivant au point délicat et sacré d'une confidence, ici le ton de notre histoire se transforme, le récit prend une forme directe. Au lieu de parler de lui comme d'un étranger, Polesvoï dit *je* et *moi*. Les pages où il s'est exprimé ainsi ne sont pas nombreuses; je les soupçonne d'avoir été écrites en un seul jour, et ce jour, je crois même le connaître : si je ne me trompe, c'était un dimanche. Caylo était à la tranchée. Il y avait dans l'air cette tristesse sans limites, cet ennui poignant, cette mélancolie désespérée dont les heures dominicales ont seules le secret, et qu'elles secouent de leurs ailes, même au fond des déserts. Je sais des voyageurs qui, brouillés avec toute notion du temps, se sont écriés soudain en traversant des steppes sous l'action subite d'un *spleen* sans cause : « Ce doit être dimanche aujourd'hui. »

Du reste, le dimanche dont je veux parler se manifestait autrement sur le plateau de la Chersonèse que par cette révélation magnétique. Par momens, à travers le bruit du canon, un son de cloches arrivait de Sébastopol. A coup sûr, les cloches de René n'ont jamais porté à travers les bois plus de rêveries que n'en jetaient à travers notre éternel champ de bataille ces notes plaintives, appel lointain de ceux qui priaient à ceux qui mouraient. Le ciel qui enveloppait le camp, et que l'on voyait, entre les tentes, s'unir dans de mornes horizons à une terre dépouillée, était d'un gris uniforme et implacable. Le seul point où l'on y sentît la vie était une tache blafarde indiquant la présence occulte d'un soleil malveillant, résolu à ne pas se montrer. Prométhée eut une sorte d'abattement suprême. Ses blessures lui faisaient éprouver un malaise en harmonie avec les souffrances de cette lugubre journée. Ce n'était point la douleur aiguë de la chair déchirée, du sang violemment enlevé aux

veines, c'étaient cette ingrate défaillance, ce lourd affaissement qui répondent, dans l'état corporel, à ce qu'on appelle, dans l'état mystique, l'absence de toute consolation et de toute grâce. Suivant son habitude, il s'était arrangé sur son lit pour écrire, puis la plume s'était échappée de sa main. Pressant entre ses lèvres le bout d'un cigare éteint, il semblait avoir laissé son esprit tomber dans l'océan des rêves sans couleur et sans forme, quand il fit brusquement sur lui-même un effort victorieux; ses yeux, devenus un moment immobiles, reprirent leur mouvement étrange. Sa plume, morte et gisante, se retrouva, par une résurrection soudaine, debout et active. Il écrivit jusqu'au soir, en proie à une de ces fièvres si puissantes qu'elles usent une chose immortelle, c'est-à-dire l'âme où des souffles inconnus les allument et les éteignent. Le soir venu, voici ce qu'il avait écrit :

« Ce que j'éprouvai en la quittant, ce fut une douleur qui me semblait au-dessus des forces humaines, mais qui me paraît une sorte de joie aujourd'hui, quand je la compare à ce que j'ai senti depuis. En effet, si c'était dans toute ma partie mortelle, dans toute la région terrestre de ma vie une obscurité, une désolation aussi profonde que le deuil dont se couvrit la nature le jour où un hôte divin nous abandonna, c'était dans mon être idéal au contraire une lumière nouvelle, comme une volupté semblable à celle des martyrs. Rivé, à travers le temps, à travers l'espace, à une âme dont il me semblait entendre les frémissemens lointains répondre aux moindres frémissemens de la mienne, jamais je n'avais compris comme alors la puissance des choses invisibles. La pensée que cette chaîne mystérieuse, qui devait, d'un bout du monde à l'autre, unir son existence à la mienne, pût être brisée un jour, ne s'offrait même point à mon esprit. Je vécus pendant des mois entiers dans cette illusion, d'où naquit ce que j'appellerai l'âge héroïque de mes amours.

« Si quelque chose pouvait me maintenir sous ce charme, conserver et multiplier autour de moi les horizons du jardin magique, c'était assurément les lettres que je recevais d'elle. A présent encore, je n'ai pas de paroles pour exprimer ce que me fait toujours éprouver son écriture. Derrière ces mots, dont chacun alors rayonnait d'une pensée d'amour, je voyais son regard doux comme le matin et plein de mystère comme la nuit, je retrouvais son sourire salué par toutes les voix de mon cœur; enfin je sentais par instans ses lèvres répandant en moi tout à coup la mort passagère du baiser. Il n'était point de soins ingénieux qu'elle n'employât pour me faire parvenir le plus promptement et le plus régulièrement possible ces chères lettres. Elle avait mis, je crois, dans ses intérêts toutes les diplomaties européennes. Malgré l'immense variété des

obstacles que la guerre créait à la correspondance d'une Française et d'un Russe, ses messages me suivaient partout. Ce perpétuel commerce avec un être adoré avait produit en moi le plus étrange phénomène de double vie. J'étais en Crimée au débarquement des Français; là, malgré les émotions de la grande lutte où je me trouvais engagé, je pourrais bien jurer que sa pensée ne se retira pas de moi un seul instant. Tout en sentant pour la guerre l'invincible tendresse que m'inspire jusque dans ses rigueurs cette mère des seules vertus dont je n'aie pas encore reconnu le néant, je ne me suis jamais séparé de ma passion pour ma femme, pour ma maîtresse absente, même sous le feu, les pieds dans le sang et la tête dans la fumée.

« Ainsi le plus vif souvenir assurément que m'ait laissé la journée d'Alma, c'est une souffrance qui me vint d'elle, la première de toutes celles dont devait se composer mon supplice. Le soir arrivait, la bataille était perdue pour nous, notre armée opérait sa retraite sous le feu de l'artillerie française, et toutefois, je l'avouerai, il y avait comme une sorte de jouissance dans les sentimens qui alors remplissaient mon cœur. J'avais la conscience d'avoir fait de mon mieux pendant tout le temps du combat; prêt à paraître devant Dieu depuis six heures, je me sentais l'âme agrandie, pacifiée, dégagée des amertumes mesquines dont naissent les seules tristesses que je redoute. Ma douleur, que ne corrompait rien de bas, rien de vulgaire, rien d'égoïste, me semblait une de ces douleurs d'élection que l'on reçoit comme de terribles, mais précieux présens du ciel. Puis il y avait une majesté émouvante dans les spectacles qui m'étaient offerts. Le soleil d'automne, qui se couchait dans une mer lumineuse, me parlait, dans un magnifique langage, du monde éternel pour lequel tant d'âmes vaillantes venaient de partir. Les hommes qui m'entouraient avaient cette expression de morne intrépidité, de dévouement silencieux, que j'aime, car elle me console de toutes les grimaces qui d'ordinaire altèrent la physionomie humaine. Le bruit de quelques boulets qui de temps en temps trouaient nos rangs, de quelques fusées qui, décrivant une courbe enflammée, venaient éclater au-dessus de nos têtes, me causaient, — pourquoi n'en conviendrais-je pas? je ne suis pas le premier qui ait senti de cette manière, — me causaient, dis-je, cette impression des nobles choses, des rares et poétiques beautés qui, suivant Montaigne, font frissonner « l'enfant bien nourri. » Enfin, j'en demande pardon aux dieux de la patrie, non, je n'étais point malheureux.

« Eh bien! ce fut en ce moment que je reçus une lettre qui chassa de ma pensée cette sérénité dont j'étais fier, ce calme que je savourais, et changea pour moi l'aspect de tout ce qui m'environnait. Un

courrier de Simphéropol avait apporté au général des dépêches si urgentes, qu'on était venu les lui remettre sur le champ de bataille. Parmi ces dépêches était un de ces billets si attendus, si désirés, qu'Anne trouvait toujours un moyen sûr et nouveau de me faire parvenir. Je déchirai avec précipitation une frêle enveloppe que je vis, avec un chagrin superstitieux, le vent prendre et emporter du côté de la mer, car j'aimais à ne rien perdre de ce qui venait d'elle, et je lus sa lettre sans tirer comme d'habitude une impression distincte de ma première lecture. Les mots tracés par sa main me causaient, au premier abord, une sorte d'éblouissement qui m'empêchait d'en saisir le sens. Je m'aperçus bien pourtant que j'éprouvais une émotion d'un ordre insolite, tenant de l'irritation et du malaise. Anne s'était laissée conduire par sa mère chez la duchesse de Plangenest, la belle-sœur de Tancrède. « Il y avait là, me disait-elle, fort peu de monde, on y chassait à courre cependant, et je crois que l'on y jouait un peu la comédie. » Quand elle ne m'aurait point dit de quel lieu venait sa lettre, j'aurais pu le deviner sans peine. Ce n'étaient point seulement quelques détails mondains apparaissant pour la première fois dans notre correspondance qui m'apprenaient sous quelle influence celle que j'aimais était placée : non, le coup funeste porté loin de moi à mes amours m'était révélé d'une manière plus intime et plus certaine. Anne, qui depuis mon départ s'était montrée la compagne héroïque de ma vie, qui était entrée, avec cette divine intelligence de la femme, dans tous les secrets de mon âme, semblait tout à coup étrangère et presque hostile à certaines parties de ma nature. Ces émotions sacrées du devoir et du péril qui étaient si loin de me séparer d'elle, auxquelles au contraire j'associais toujours sa pensée, excitaient, au lieu de sa sympathie ordinaire, des reproches, des plaintes, comme de l'ironie. Elle s'était, disait-elle, unie à un guerrier d'Ossian qui l'oubliait pour la sanglante déesse des batailles. Elle m'aurait voulu dans l'esprit un tour plus conforme à l'allure ordinaire des tendresses humaines. En me répétant tout bas chacune de ses paroles, je sentais peu à peu un trouble effrayant s'élever des profondeurs de mon âme, qui se remplissait d'agitations et de ténèbres. Avec ce merveilleux instinct des êtres destinés aux grandes souffrances, j'embrassai dans toute leur étendue, je sentis dans toute leur énergie les chagrins que me gardait l'avenir. En un mot, j'eus la vision de ma douleur.

« Ainsi la fin de cette journée s'écoula pour moi loin du sol que je foulais, loin des gens qui m'entouraient. Je me rappelle à peine ma rentrée nocturne parmi une population consternée. Les gens qui passaient devant mon cheval me semblaient des fantômes, les réalités de ma vie étaient à des distances énormes de mon corps. Dès

que je fus seul en mon logis, je me mis à lui écrire. Je l'avouerai, ma lettre était violente. Pour la première fois, je me livrais loin d'elle à une amertume qu'un regard, une parole, un sourire ne pouvait plus m'enlever. Quand cette lettre fut partie, j'éprouvai un vrai remords. Les querelles à distance m'ont toujours paru quelque chose d'odieux et d'insensé; mais je me dis avec une douloureuse consolation que je n'avais pas ouvert la voie où désormais marcherait fatalement notre amour. Avec cette cruelle faculté de l'esprit qui, dans les souffrances morales, rend certains hommes semblables au médecin atteint d'un mal dont il connaît toutes les péripéties, je m'expliquai ce qui se passait dans la plus chère partie de moi-même, dans l'être où je vivais et où j'allais mourir.

« Anne m'échappait. Les gens et les choses auxquels je l'avais arrachée me la reprenaient. Comment avais-je pu espérer un instant que mon souvenir aurait le pouvoir de défendre ce que je défendais moi-même avec tant de peine, quand toute attaque me trouvait présent? Ce lien auquel j'avais consenti malgré ma répugnance secrète, bien loin de m'être favorable, était peut-être ce qu'il y avait de plus redoutable pour moi. En devenant ma femme, c'était un sacrifice qu'elle avait accompli. Sa mère le lui répétait chaque jour, et Anne était de ces natures que les sacrifices ne rivent pas, mais enlèvent au contraire à ceux pour qui on les fait. Elle avait dépensé, dans un acte qui lui avait paru sublime, les plus vives forces de son amour. A présent qu'elle aurait eu réellement besoin, pour m'envoyer sa vie à travers l'espace, de ce souffle tout puissant, de cette inspiration soutenue du cœur qu'on appelle l'esprit romanesque, elle avait repris sa manière habituelle de sentir, elle écoutait avec une approbation secrète la voix qui lui disait : Assez d'exaltation, assez d'enthousiasme! Il est temps de renoncer aux routes excentriques où vous avez failli vous égarer... De là sa rentrée, aux applaudissemens universels, sur le vieux théâtre des Oswald, des Tancrède et des Isaure, dans le rôle d'une femme sensée supportant avec une tristesse discrète l'absence de son mari. Elle ne voulut pas cependant accepter à mes yeux un tel personnage avec trop de facilité. Après la lettre dont je fus blessé à l'Alma, la lettre qu'elle m'écrivit contenait ces litanies, répétées tant de fois, sur les souffrances que l'on contient dans le monde au risque de faire éclater son cœur. Je me rappelai qu'en un temps bien loin de nous, je lui avais dit un soir avec un sourire : « Ma chère enfant, ne me racontez jamais pareilles choses; presque toutes les femmes, si on les croyait, seraient dans le monde comme ce jeune Spartiate au repas public, elles sentiraient sous leurs robes des morsures dont leur visage ne dirait rien. Je n'ajoute point foi à ces morsures-là. »

« Je ne veux pas calomnier pourtant celle à qui j'ai dû, après tout, des jouissances exquises, et dont il me semble aujourd'hui encore que je ne puis pas être à jamais séparé. Les souffles glacés qui faisaient rage contre son amour ne l'éteignirent pas tout à coup; par instant la précieuse flamme jetait de nouveau d'adorables lueurs. Avec la divine crédulité des grandes passions, je me reprenais alors à rêver de bonheur sans trouble et de tendresse sans fin. J'avais reçu, à de courts intervalles, deux lettres où je croyais avoir retrouvé tout entière la souveraine des seules heures vivantes de mon passé. Aussi, soumettant comme d'habitude à la pensée qui me dominait ce que pouvaient avoir de plus émouvant, de plus sérieux, de plus formidable, les choses dont j'étais environné, j'avais recouvré une sorte de bien-être intime à travers les préoccupations de chaque jour. Rien ne saurait mieux le prouver que l'état de mon esprit à l'instant où je reçus le second coup dont je ne devais pas me relever cette fois. Par une singulière fatalité, c'était le soir d'Inkerman. Mon régiment avait fait contre les assiégeans cette grande sortie destinée à seconder l'escalade du plateau. Encore une fois la victoire s'était déclarée contre nous, et j'avais vu mes meilleurs soldats tomber sur cette terre aride, couverte de pierres et de boulets, qui séparait nos travaux du camp ennemi. L'action avait cessé depuis longtemps, il était tard, le jour commençait à tomber; mais comme on craignait de l'assaillant quelque coup d'emportement et d'audace, toutes nos troupes étaient restées sous les armes. Pour moi, je bivouaquais dans un petit cimetière situé à l'extrémité de la ville. Ce lieu, forcément mélancolique d'ordinaire, ne présentait certes pas alors un aspect qui pût disposer à la gaieté. Par momens, quelques bouffées d'un vent humide s'échappant d'un ciel pluvieux inclinaient sur les tombes des branches dépouillées de feuilles. Çà et là des hommes étaient couchés, dont la capote entr'ouverte laissait voir une poitrine déchirée, ou dont la tête pâle, se détachant sur une flaque de sang, semblait entourée d'une sorte d'auréole rouge, car les projectiles arrivaient dans ce champ de repos, transformé en théâtre de guerre; souvent une pierre tumulaire brisée en éclats devenait un engin aussi dangereux que les boulets et les obus. La mort active, la mort militante, le cavalier de l'Apocalypse venait réveiller, dans cet endroit désolé, la mort qui s'étend sur le sépulcre après avoir fini son œuvre. Eh bien! j'assistais sans horreur à ce genre de spectacle qu'un secret instinct nous fait souhaiter quand Dieu ne nous l'a pas envoyé encore. Assis sur un tertre funèbre, je me disais, avec un sentiment de gratitude pour mes destinées, que je voyais de mes yeux, que je touchais ce qui a préoccupé tant d'éminens esprits, et ce qu'ils n'ont pu reproduire qu'en le créant

par des efforts surhumains : « O peuple de mon âme, s'écrie quelque part un poète slave, qui a fait suivant moi des élégies d'une singulière beauté; spectres de mon esprit, lutins de mon cœur, gnomes bizarres sortis des profondeurs de ma pensée, quand vous formez ces danses qui me font oublier les heures, c'est toujours à la lueur du même astre, sous les rayons de mon amour! » Le poète slave a parlé pour moi. C'était à la clarté de ma passion que se jouaient mes rêveries du cimetière.

« Mais voici qu'un soldat arrive et me remet une lettre d'elle. Un obus éclate auprès de cet homme et de moi, l'obus nous couvre tous les deux de terre. Qu'importe? je défierais quoi que ce soit de m'arracher à ce que j'éprouve. Il y a encore assez de jour au ciel pour que je puisse lire. Ah! la terrible lettre!... Voici une nouvelle blessure, et plus profonde encore que ma blessure de l'Alma. Ces querelles à travers l'espace, ces querelles prévues, redoutées, que je devais éviter à tout prix, s'élevaient ardentes et implacables. Elle répondait à ce que je lui avais écrit il y avait six semaines, à ce qu'avaient suivi depuis les paroles les plus tendres, avec une colère qui me navrait, et qui, je le sentais, détruisait désormais entre nous toute possibilité d'harmonie. Je pus reconnaître, par les cruels épanchemens de son courroux, quels progrès avait faits en elle ce qui pouvait le plus m'affliger... Il y avait certains passages qui me faisaient entendre M[me] de Béclin résumant les délibérations de ses amis. On m'accusait de ne rien comprendre aux tendresses délicates et dévouées, d'être une de ces natures orgueilleuses, rongées par un égoïsme chagrin et bizarre, qui ne cherchent dans l'amour qu'un moyen d'exercer de capricieuses dominations. J'étais à travers le monde réel un échappé de mauvais roman. Il fallait me reléguer dans ces régions chimériques d'où je n'aurais jamais dû sortir. A quoi bon me répéter tous ces reproches? La violence même des paroles affaiblit rapidement mon courroux, qui se noya bientôt dans une immense tristesse. Je répondis en disant dans quels lieux ces reproches cruels m'étaient parvenus. Quoiqu'on m'accusât de ne pas appartenir à ce monde, je pensais, en regardant la pluie de fer tombée à mes pieds, toucher un peu plus, par les nobles côtés du moins, aux réalités de cette vie que certaines gens dont je reconnaissais l'influence sur ce que j'aimais. Du reste, puisque je n'étais bon qu'à reléguer dans le pays des rêves, la mort se chargerait, je l'espérais, de faire de moi quelque chose de semblable à un rêve, c'est-à-dire un souvenir. Pût ce souvenir n'être pas un remords pour celle qui n'avait pas craint un jour de faire traverser à sa colère des espaces que l'amour seul aurait dû avoir la force de franchir!

« Rien de triste et de stérile comme la lutte contre les lois impla-

cables qui amènent les révolutions de nos cœurs. Ni la résignation, ni la résistance, ni l'énergie, ni la faiblesse ne pouvaient empêcher mon empire de s'écrouler dans la seule région où j'aie jamais désiré la toute-puissance. Quelques paroles m'arrivèrent encore, toutes pleines des parfums du passé : je les accueillais toujours avec joie, mais avec une joie mélancolique. Elles avaient pour moi le charme douloureux de ces caresses sans vie que gardent longtemps parfois, après la mort de l'amour, les lèvres et le regard de ceux qui ont aimé. Une rencontre passagère avait seule existé entre moi et celle à qui j'avais cru m'unir par une étreinte immortelle. Des destinées opposées nous réclamaient tous deux avec une égale violence. Plus le danger, la méditation, la rêverie et tout un enchaînement étrange de grands faits m'emportaient dans les océans sans limites, plus elle était attachée aux rivages où je l'avais laissée, par la distraction, par les vains bruits et par toute la série vulgaire des petits événemens de l'existence. Voilà ce que je sentais avec désespoir; puis je sentais aussi, avec une colère impuissante, la conspiration, en permanence autour d'elle, de toutes les banalités, de toutes les hypocrisies. Un incident, à coup sûr bien imprévu, me montra l'activité et le succès de ce complot contre mon bonheur.

« J'ai connu à Venise, il y a près de dix ans, la signora Claudia Salenti. Cette célèbre cantatrice était, non pas alors dans tout l'éclat de son talent ni de sa renommée, mais, ce qui valait peut-être mieux, dans tout l'attrait de sa jeunesse. Grande, svelte, un peu maigre, elle avait une chevelure épaisse et tordue de ce blond sombre qui a des reflets de bronze florentin. Son visage, d'une teinte vigoureuse, mais où il n'y avait de carmin que sur ses lèvres, s'accordait merveilleusement avec ses cheveux. Ses grands yeux, d'un noir infernal, semblaient renfermer la mort pour ceux-ci, la ruine pour ceux-là, et la damnation pour tous. Cependant la Salenti était au demeurant une excellente fille, menant à bien les affections de toute nature qui souriaient à ses heureux débuts. Un hasard me rapprocha d'elle, et un autre hasard voulut que je n'en devinsse pas amoureux. Je venais de faire quelques folies. Fut-ce une déesse logée dans mon cœur ou le diable établi dans ma bourse qui m'empêcha de songer à ses faveurs, je n'en sais trop rien aujourd'hui. Du reste, les seules femmes qui me fassent comprendre les affections platoniques sont les femmes galantes avec leurs allures semblables aux nôtres, et ce qui est certain, c'est que je devins tout simplement l'ami de la Salenti. Pendant quelques mois, je la vis souvent; puis je fus entièrement séparé d'elle, et je puis dire que son souvenir m'avait rarement visité depuis dix ans. Seulement cet hôte fugitif de ma pensée était toujours le bienvenu, car avec la signora Salenti je

revoyais Venise, mes jeunes années, et tout un coin de cette vie où j'ai dormi, sous des arbres qui ne fleuriront plus pour moi, d'un sommeil plein de songes charmans et légers.

« Tout récemment la Salenti s'est imaginé de venir à Paris, où elle a trouvé, dit-on, cet enthousiasme qui est assurément la plus précieuse de toutes les monnaies françaises. Il paraît que son talent et sa beauté ont pris un développement merveilleux. Sa vie est une série de triomphes. Le bonheur dispose à la sensibilité, quelquefois même à un peu de mélancolie. Tout à coup une nuit, à la fin d'un souper qui avait suivi une de ses ovations les plus éclatantes, l'excellente fille se mit à songer à ses amis absens. Elle avait justement pour convives quelques-uns de mes compagnons de plaisir. Mon nom, quand il sortit de sa bouche, éveilla une vive et bruyante sympathie. — J'ai envie de lui écrire, dit Claudia, que nous avons bu à sa santé. — On accueillit cette pensée avec l'ardeur qu'éveille en pareille occasion toute idée imprévue, et l'on m'adressa séance tenante une lettre qui sentait les rapides tendresses du vin, mais qui cependant m'inspira une sorte de reconnaissance. Cette missive me parvint un soir où j'étais à table avec quelques officiers; seulement notre repas avait lieu dans un bastion, et un obus venait d'endommager un peu la toiture de notre réduit. Je lus tout haut la lettre de la Salenti. De toutes parts on me cria de lui répondre. J'avais été au feu toute la journée, et comme cela m'arrivait souvent, après ces longues heures de combat, je me sentais au cœur un soulagement passager. On m'apporta une mauvaise plume et une feuille d'un grossier papier dont la moitié venait d'être remplie par les adieux d'un blessé à sa mère. J'allumai un cigare, et sur le coin même de la table, j'écrivis à la Salenti quelques vers que, Dieu merci, j'ai à peu près oubliés. Je sais seulement que je terminais en lui disant : « Nous vivons sur cette terre dans des pays bien différens, ma bonne Claudia, toi sous une pluie de fleurs, moi sous une pluie de fer; mais il est une région idéale où nous nous retrouvons à certaines heures, nous y arrivons tous deux portés sur ces doux et pâles rayons du passé que l'on appelle les souvenirs. Là les joies et les tristesses de nos jeunes années forment autour de nous un chœur harmonieux, car le temps a donné un sourire à nos tristesses et des larmes à nos joies. »

« Je ne songeais plus guère ni à ces vers, ni à la Salenti, quand je reçus de Paris une lettre foudroyante. Ma réponse à Claudia n'avait pas joui de l'obscurité qu'elle méritait : cette poésie criméenne avait semblé piquante, et un journal s'était empressé de l'imprimer. Voilà ce qu'Anne m'apprenait avec des amertumes et des colères qui vraiment m'étaient inconnues. Ce n'était plus à un Slave

qu'elle avait eu le malheur de s'unir, c'était à un bohémien. Paris tout entier la plaignait, sa mère se voilait la face, et ses amis ne parlaient plus de moi qu'à voix basse. Ils comprenaient maintenant ces défiances instinctives que je leur avais tout de suite inspirées. On voyait enfin à quelle race funeste j'appartenais; ma nature reparaissait comme celle d'un Huron dont on aurait essayé de faire un galant homme. « Je n'espère même pas, m'écrivait Anne, vous faire comprendre jusqu'à quel point vous m'avez blessée. Ainsi l'âme de la signora Salenti était la sœur de l'âme que j'ai prise un instant pour la moitié de la mienne! Pourrai-je vous pardonner jamais? Je ne le crois pas. Ces malheureux vers resteront éternellement dans ma mémoire. La forme idéale que vous donnez à votre tendresse pour une femme méprisable était ce qui pouvait le plus m'offenser. Vous avez détruit notre passé, vous m'avez atteinte et frappée jusque dans mes rêveries les plus chères, en conviant une courtisane à venir errer avec vous dans le pays des souvenirs. »

« Je répondis à Anne : « Que vos amis, pour parler votre langage, médisent de la poésie comme de la guerre, je le comprends; qu'ils me croient d'une race funeste, j'en suis fier; mais que vous partagiez leurs pensées, que vous répétiez leurs propos, c'est là ce qui me donne un découragement suprême, chasuble de damné dont je n'espère plus m'affranchir. Voilà plusieurs fois que vous m'écrivez de terribles choses, sans songer qu'à cette distance où vous êtes d'un lieu où les morts commencent à devenir plus nombreux que les vivans, vous courez grand risque de maltraiter un cadavre! »

« Ma lettre ne finissait pas là, mais telles furent les seules lignes que je conservai. Je me sentais écrasé par ces luttes où je perdais ce sang d'immortel qui fait les vertus de notre âme, ma foi dans l'amour, ma tendresse pour la poésie, et jusqu'à mon culte pour la guerre. C'est ce dernier sentiment toutefois auquel je m'attachai avec le plus d'énergie. Si le danger ne m'apparaissait plus gai, radieux, paré d'un prestige printanier comme l'espérance, il s'offrait encore à moi avec les charmes austères de la consolation. Un jour, en le cherchant peut-être avec un redoublement d'ardeur, je reçus une blessure qui me fit tomber entre les mains des Français. La mort s'est écartée de moi, comme elle s'écarte toujours de tous les suppliciés du destin. Dans l'oisiveté et dans la solitude du prisonnier, ne sachant qui appeler à mon aide contre l'inexorable ennui des heures présentes, c'est à ma douleur même que je me suis adressé. J'ai évoqué l'une après l'autre toutes les souffrances ensevelies au fond de mon âme : elles ont répondu à mon appel, maintenant elles sont à mon chevet. J'écoute leurs accens, et je crois presque par instant qu'elles me charment comme ces filles mystérieuses de l'Océan

charmaient l'être misérable et divin dont mon père m'a donné le nom. »

V.

Un boulet emporta Raymond de Caylo, et fit passer dans de nouvelles mains les feuilles qu'on vient de lire. Prométhée lui avait laissé ces confidences avec l'indifférence de quelques poètes pour ce qu'ils ont écrit dans l'unique intention de se soulager. Envoyé d'abord à Constantinople comme prisonnier, puis rendu à l'armée russe par un échange, le prince Polesvoï est retourné en France après la prise de Sébastopol. Il avait prévenu sa femme de son retour. Il trouva déserte la maison où il comptait la revoir. On lui remit un mot dans lequel Anne lui annonçait qu'elle avait été obligée d'accompagner sa mère en Italie. La marquise de Béclin avait éprouvé le besoin de visiter Florence au moment où son gendre la menaçait de son arrivée. Prométhée se fit ouvrir la chambre où il avait quitté avec tant d'angoisses celle dont il croyait que la mort seule aurait pu le séparer. Il s'assit dans le fauteuil où il s'était mis à genoux devant elle pour lui dire adieu, et les deux mains sur ses yeux, d'où coulaient silencieusement des larmes, il se sentit descendre jusque dans les profondeurs les plus secrètes de la tristesse humaine.

La princesse Prométhée est complétement passée aujourd'hui à l'état de lady Byron. Elle a pour partisans déclarés tous les adversaires sans merci des puissances inquiètes dont elle a débarrassé son existence, c'est-à-dire de la passion et du génie. Et comme depuis quelque temps elle semble supporter avec une sérénité parfaite le veuvage précoce qu'elle s'est imposé, on s'est même mis à la plaindre, car le monde a pour les tristesses qui se réfugient dans son sein des compassions merveilleuses. Les victimes qui se promènent dans ses fêtes, qu'il est sûr de rencontrer à leur poste, aux avant-scènes des théâtres fréquentés, sur les divans des salons en vogue, lui inspirent toute sorte d'attendrissemens respectueux. Anne est-elle dédommagée, par les triomphes glacés auxquels la voici vouée désormais, des joies brûlantes qu'elle a perdues? C'est vraiment ce que je ne puis croire. Je suis persuadé qu'elle ressemble à cette race d'artistes sans foi qui tout à coup sacrifient leur talent aux petits intérêts de cette vie. Le Dieu qu'ils ont immolé s'agite longtemps au fond de leur cœur. Ils le sentent tressaillir par momens sous le poids écrasant des vanités qu'ils ont amoncelées pour l'ensevelir; mais un jour ces sourdes révoltes s'apaisent. Le *Titan*, pour parler le langage de Jean-Paul, ne laisse aucun ves-

tige de son passage dans l'âme où il a régné. Les pygmées ont pris définitivement sa place. J'ai toujours trouvé un sens profond dans les peintures consacrées par le siècle dernier aux dessus de portes. Tous ces Cupidons sans ailes, parés d'attributs différens, représentent la vie réduite aux proportions que l'esprit mondain lui donne. Celui-ci porte un casque et une épée, cet autre un bonnet carré et une robe, il y en a même un qui a un capuchon d'ermite. Puisse le maître de saint Augustin, l'époux de sainte Thérèse, l'hôte mystérieux des Thébaïdes, épargner à Prométhée le chagrin de voir le petit drôle régner à son heure sur la princesse Polesvoï!

Ai-je besoin de dire qu'on juge notre Slave avec plus de sévérité que jamais? Il faut, répète-t-on, qu'il ait bien mal agi vis-à-vis de sa femme pour qu'elle se soit ainsi séparée de lui. Maintenant que son bonheur est détruit, ces propos ne l'inquiètent guère. Il subit dans l'isolement cette loi incessante de la création que le ciel fait peser sur les poètes. Récemment il a écrit sur le Prométhée antique la meilleure, suivant moi, de toutes ses odes. On y trouve ce passage qui peint d'une manière complète la situation actuelle de son esprit :

« Dans la solitude où je souffre comme toi, héros moderne des anciens jours, tes consolateurs, ou, pour mieux dire, tes tentateurs, sont venus me trouver. J'ai reconnu Io, Mercure et le vieil Océan. Io est toujours cette femme sensible qui prétend guérir l'un après l'autre les cœurs malades avec l'élixir inépuisable de son amour. Mercure est toujours ce faquin cynique pour qui tout trouble intérieur naît d'un seul principe qu'il s'agit d'étouffer sans retard, — de la conscience. Enfin le vieil Océan est aujourd'hui, comme au temps même de la fable, ce personnage sensé qui vous conseille de ne pas engendrer la mélancolie, en évitant les nobles pensées, ces mères désolées des grandes souffrances, pour vous attacher aux pensées banales, ces mères joyeuses des petits bonheurs. Eh bien! j'ai dit au vieil Océan : « Je garderai les compagnes farouches de mon âme, car je poursuis d'une haine implacable les vulgarités de la vie. » J'ai dit à Mercure : « Emporte tes poisons contre la conscience, car j'ai voué une tendresse reconnaissante à cette austère gardienne de nos cœurs. » Et d'une voix moins sévère j'ai ajouté : « Io, va porter à d'autres ton amour passager qui fait les heureux, car les destins m'ont consacré à l'amour immortel qui fait les martyrs. »

PAUL DE MOLÈNES.

MILTON

SON GÉNIE ET SES ŒUVRES

Aux confins de la renaissance effrénée qui finit et de la poésie régulière qui commence, entre les *concetti* monotones de Cowley et les galanteries correctes de Waller, paraît un esprit puissant et superbe, préparé pour la révolution par la logique et l'enthousiasme, préparé par la révolution pour l'épopée et l'éloquence; libéral, protestant, moraliste et poète; qui célèbre la cause d'Algernon Sidney et de Locke avec l'inspiration de Spenser et de Shakspeare; héritier d'un âge poétique, précurseur d'un âge austère; debout entre le siècle du rêve désintéressé et le siècle de l'action pratique, pareil à son Adam, qui, entrant sur la terre hostile, écoute derrière lui, dans l'Éden fermé, les concerts expirans du ciel.

John Milton n'est point une de ces âmes fiévreuses, impuissantes contre elles-mêmes, que la verve saisit par secousses, que la sensibilité maladive précipite incessamment au fond de la douleur ou de la joie, et que leur tumulte condamne à peindre le délire et les contrariétés des passions. La science immense et la logique grandiose, voilà son fond. L'antiquité sacrée et profane, les langues, l'histoire et les littératures modernes, les sciences nouvelles, l'horrible fardeau de la législation et de la théologie, il a tout porté sans fléchir. Sous ce poids, il s'est trouvé plus fort. Les faits accumulés par l'érudition étaient groupés en lui par la logique. Raisonneur infatigable, il a construit des édifices de démonstrations dont les rudes assises et les solides attaches témoignent d'une énergie qui n'est plus. Sur cette base s'éleva sa poésie. Apercevant des choses mieux ordonnées

et plus nombreuses que les autres hommes, il apercevait des choses plus grandes. Tant d'idées et d'images régulièrement disposées formaient un horizon immense qu'il embrassait d'un coup d'œil. Cette vue magnifique l'exaltait; il éprouvait la sensation du sublime; son âme débordait, et l'ample fleuve de la poésie lyrique coulait hors de lui, impétueux, uni, splendide comme une nappe d'or.

I. — L'HOMME.

Cette disposition dominante fit son caractère. Fondé sur la logique et sur la science, Milton eut la force, car l'homme qui se nourrit incessamment de démonstrations solides est capable de croire, de vouloir et de persévérer dans sa croyance et dans sa volonté; il ne tourne pas à tout événement et à toute passion, comme cet être changeant et maniable qu'on appelle un poète : il demeure assis dans des principes fixes, il est capable d'embrasser une cause et d'y rester attaché, quoi qu'il arrive, jusqu'au bout. Nulle séduction, nulle émotion, nul accident, nul changement n'altère la stabilité de sa conviction ou la lucidité de sa connaissance. Au premier jour, au dernier jour, dans tout l'intervalle, il garde intact le système entier de ses idées claires, et la vigueur logique de son cerveau fait la vigueur virile de son cœur. Lorsque chez lui le raisonnement serré engendre la sensation du sublime, chez lui la grandeur s'ajoute à la force. Il aime ses opinions non-seulement avec constance, mais avec enthousiasme. Il les juge non-seulement vraies, mais sacrées. Il combat pour elles non-seulement en soldat, mais en prêtre. Il est passionné, dévoué, religieux, héroïque. On a vu rarement un tel mélange; on l'a vu pleinement dans Milton.

Il eut la fermeté, la rudesse, la fierté et la sérénité de la force. Il alla en Italie avant la guerre civile, et, par gravité et convenance, il évitait les disputes de religion; mais si l'on attaquait sa propre croyance, il la défendait ardemment, jusque dans Rome, à deux pas de l'inquisition et du Vatican. Quand la révolution éclata, il revint en grande hâte, par vertu, et pour chercher le péril, comme un soldat qui, au bruit des armes, court à son poste. Il s'attaqua d'abord aux plus grands et railla avec hauteur et mépris l'épiscopat et ses défenseurs. Réfuté et attaqué, il redoubla d'amertume, et brisa ceux qu'il avait renversés. Il foula toujours ses adversaires, dédaigneusement et durement, à titre d'ignorans et d'esprits infirmes. Il sentit partout le pouvoir de sa science et de sa logique, et partout le fit sentir. « Les rois, dit-il au commencement de *l'Iconoclaste,* quoique forts en légions, sont faibles en argumens, étant accoutumés dès le berceau à se servir de leur volonté comme de leur main droite, et de leur rai-

son comme de leur main gauche. Quand, par un accident inattendu, ils sont réduits à ce genre de combat, ils n'offrent qu'un débile et petit adversaire. » Néanmoins, pour l'amour de ceux qui se laissent accabler par ce nom éblouissant de majesté, il consentit « à ramasser le gant du roi Charles, » et l'en souffleta de manière à faire repentir les imprudens qui l'avaient lancé. Bien loin de fléchir sous l'accusation de meurtre, il la releva et s'en para. Il étala le régicide, l'établit sur un char de triomphe, et le fit jouir de toute la lumière du ciel. Il raconta avec un ton de juge « comment ce roi persécuteur de la religion, oppresseur des lois, après une longue tyrannie, avait été vaincu les armes à la main par son peuple, mené en prison; puis, comme il n'offrait, ni par ses actions, ni par ses paroles, aucune raison pour faire mieux espérer de sa conduite, condamné par le souverain conseil du royaume à la peine capitale; enfin frappé de la hache devant les portes mêmes de son palais... Jamais monarque assis sur le plus haut trône fit-il briller une majesté plus grande que celle dont éclata le peuple anglais, lorsque, secouant la superstition antique, il prit ce roi ou plutôt cet ennemi, qui seul de tous les mortels revendiquait pour lui le droit divin, l'impunité, l'enlaça dans ses propres lois, l'accabla d'un jugement, et, le trouvant coupable, ne craignit point de le livrer au supplice auquel il eût livré les autres? » Après avoir justifié l'exécution, Milton la sanctifia; il la consacra par les décrets du ciel après l'avoir autorisée par les lois de la terre. De l'abri du droit, il la porta sous l'abri de Dieu. C'est ce Dieu qui abat « les rois effrénés et superbes, et qui les déracine avec toute leur race. » — « Relevés tout d'un coup par sa main visible vers le salut et la liberté presque perdus, guidés par lui, vénérateurs de ses divins vestiges imprimés partout devant nos yeux, nous sommes entrés dans une voie non obscure, mais illustre, ouverte et manifestée par ses auspices. » Ainsi établi dans une conviction raisonnée, il resta inébranlable aux chances. Il supporta tout, et ne se repentit de rien. Il vit sa république détruite, ses amis proscrits, sa vie menacée, ses doctrines maudites, le dégoût de la liberté, l'enthousiasme de la servitude, un peuple entier précipité aux genoux d'un jeune libertin incapable et traître. Au lieu de renier ce qu'il avait fait, il s'en glorifia; au lieu de s'abattre, il se rasséréna; au lieu de faiblir, il se fortifia. « Cyriac, disait-il (1), voilà trois ans aujourd'hui que ces yeux, quoique purs au dehors de toute tache et de toute souillure, privés de leur lumière, ont cessé de voir. Soleil, lune, étoile, l'homme, la femme, durant toute l'année, rien n'apparaît plus à leurs globes inutiles. Pourtant je ne murmure point

(1) XXIIe sonnet, 1554.

contre la main ou la volonté du ciel, ni je ne rabats rien de mon courage ou de mon espérance. Debout et ferme, je vogue droit en avant. Qui me soutient, demandes-tu? La conscience, ami, de les avoir perdus, épuisés pour la défense de la liberté, ma noble tâche, dont l'Europe parle d'un bord à l'autre. Cette seule pensée me conduirait à travers la vaine mascarade du monde, content, quoique aveugle, quand je n'aurais pas de meilleur guide. » Ses biographes témoignent qu'il répéta jusqu'au bout ces fortes paroles. Il « s'armait de lui-même (1), » et « la cuirasse de diamant » qui avait défendu l'homme fait contre les blessures de la bataille défendait le vieillard contre les doutes, les découragemens et les tentations de la défaite et de l'adversité.

La force de conviction qui soutient l'homme contre les séductions honteuses l'aveugle contre les faits palpables, et dans un héros on trouve souvent un théoricien. Milton n'est pas un homme d'état, raisonneur prudent, les yeux appliqués sur les événemens, mesurant le possible, usant de la logique pour la pratique. Il est spéculatif et chimérique. Enfermé dans ses idées, il ne voit qu'elles et s'éprend d'elles. Quand il plaide contre les évêques, il veut qu'on les extirpe à l'instant, sans précaution, sans ménagemens, sans réserve; il exige qu'on établisse le culte presbytérien à l'instant, sans précaution, sans ménagemens, sans réserve. C'est le commandement de Dieu, c'est le devoir de tout fidèle. Prenez garde de badiner avec Dieu ou de temporiser avec la foi. Concorde, douceur, liberté, piété, il voit sortir du culte nouveau tout un essaim de vertus. Que le roi ne craigne rien : son pouvoir en sera plus ferme. Vingt mille assemblées démocratiques prendront garde d'attenter contre son droit (2). Ces idées font sourire. On reconnaît l'homme de parti qui, sur l'extrême penchant de la restauration, quand « toute la multitude était folle du désir d'avoir un roi, » publiait « le moyen aisé et tout prêt d'établir une libre république, » et en décrivait le plan tout au long. On reconnaît le théoricien qui, pour faire instituer le divorce, n'avait recours qu'à l'Écriture, et prétendait changer la constitution civile d'un peuple en changeant le sens accepté d'un verset. Les yeux fermés, le texte sacré dans la main, Milton marche de conséquence en conséquence, foulant les préjugés, les inclinations, les habitudes, les besoins des hommes, comme si le raisonnement ou l'esprit religieux était tout l'homme, comme si l'évidence produisait toujours la croyance, comme si la croyance aboutissait toujours à la pratique, comme si, dans le combat des doctrines, la sainteté ou la vérité donnait aux doctrines la victoire et la royauté.

(1) Sonnets italiens, VI, 4.
(2) *Of Reformation*, 277.

Pour comble, il esquissa un traité de l'éducation où il proposa d'enseigner à tous les élèves toutes les sciences, tous les arts, et, qui plus est, toutes les vertus. « Le maître qui aura le talent et l'éloquence convenables pourra, en un court espace, les gagner à un courage et à une diligence incroyables, versant dans leurs jeunes poitrines une si libérale et si noble ardeur, que beaucoup d'entre eux ne pourront manquer d'être des hommes renommés et sans égaux. » Milton avait enseigné pendant plusieurs années et à plusieurs reprises. Pour garder de pareilles illusions après de pareilles expériences, il fallait être insensible à l'expérience et prédestiné aux illusions.

C'est pourquoi il fut généreux. Ce qui détruit le dévouement, c'est l'expérience, car l'expérience analyse la vertu, et la vertu analysée ne subsiste guère. Le doute vient, la réflexion naît; on sourit de son enthousiasme, on voit qu'il a eu pour source la chaleur du sang, la fièvre de la logique ou les images de la poésie; on se tient tranquille, et l'on regarde le monde aller, ou, si l'on agit, on perce ses propres motifs, et l'on cesse de se trouver sublime. Milton eut la chaleur du sang comme un soldat qui combat, la fièvre de la logique comme un théoricien qui prouve, les images de la poésie comme un lyrique qui s'emporte; il y avait chez lui tous les ressorts de la vertu, et l'analyse ne vint casser chez lui aucun de ces beaux ressorts. Il s'exposa le premier contre tous les partis vainqueurs, contre les royalistes dans son *Traité de la Réforme,* contre les presbytériens dans son *Traité sur la Censure,* contre tout le monde dans son *Traité du Divorce*. Il perdit la vue volontairement, en écrivant, quoique malade, pour le peuple anglais contre Saumaise. Il vécut en homme austère, dans le travail et dans l'étude, à l'abri des débauches et des plaisirs du temps, n'ayant d'autre divertissement que la conversation des savans et des politiques, les accords de son orgue et la lecture des plus nobles poètes. Il dévoua sa poésie à l'éloge des grands sentimens et des actions sublimes. « Je me confirmai moi-même, dit-il (1), dans l'opinion que celui qui veut bien écrire sur des choses louables, doit, pour ne pas être frustré de son espérance, être lui-même un vrai poème, c'est-à-dire un ensemble et un modèle des choses les plus honorables et les meilleures, n'ayant pas la présomption de chanter les hautes louanges des hommes héroïques ou des cités fameuses sans avoir en lui-même l'expérience et la pratique de tout ce qui est digne de louange. » Entre tous, il aima Pétrarque et Dante à cause de leur pureté. « Je me dis à moi-même que si l'impudicité dans la femme, que saint Paul appelle la gloire de l'homme, est un si grand scandale et un si grand déshonneur,

(1) *Apology for Smectymnus.*

certainement dans l'homme, qui est à la fois l'image et la gloire de Dieu, elle doit être, quoique communément on ne pense pas ainsi, un vice bien plus déshonorant et bien plus infâme. » Il pensa « que toute âme noble et libre doit être de naissance et sans serment un chevalier » pour la pratique et la défense de la chasteté, et il porta sa virginité dans le mariage (1). Aux endroits les plus forts de ses traités les plus libres, il loua la vertu en homme qui l'exerce; il fut partout moraliste en même temps que révolutionnaire, et ne réclama l'indépendance qu'au nom du devoir et du droit. Lorsqu'il justifia le meurtre de Charles Ier, il consacra la hache et regarda l'échafaud comme un autel; il fit de cette exécution le commencement d'une ère sainte, et appela ses concitoyens à la pratique de toute perfection : « Les deux plus grandes pestes de la vie humaine et les plus hostiles à la vertu, la tyrannie et la superstition, Dieu vous en a affranchis les premiers des hommes; il vous a inspiré assez de grandeur d'âme pour juger d'un jugement illustre votre roi prisonnier vaincu par vos armes, pour le condamner et le punir, les premiers des mortels. Après une action si glorieuse, vous ne devez penser ni faire rien de bas ni de petit, rien qui ne soit grand et élevé. Pour atteindre cette gloire, la seule voie est de montrer que, comme vous avez vaincu vos ennemis par la guerre, de même vous pouvez dans la paix, plus courageusement que tous les autres hommes, abattre l'ambition, l'avarice, le luxe, tous les vices qui corrompent la fortune prospère et tiennent subjugués le reste des mortels, — et que vous avez pour conserver la liberté autant de modération, de tempérance et de justice que vous avez eu de valeur pour repousser la servitude. » On voit que chez lui la religion apparaît toujours en même temps que la vertu : elle la couronne parce qu'elle l'engendre. Elle le consola et l'occupa jusqu'au bout par la pensée de Dieu, du salut et de l'éternité. Toute poétique et protestante, elle le promena dans le ciel sublime, parmi les visions de saint Jean et les dogmes calvinistes de la damnation, du péché et de la grâce. Après lui avoir inspiré des in-folios de dialectique enthousiaste, elle lui inspira des épopées d'exaltation raisonneuse, et manifesta son caractère et son génie en offrant une matière à sa logique, à sa force, à son imagination et à sa grandeur.

II. — LE PROSATEUR.

J'ai sous les yeux le redoutable volume où, quelque temps après la mort de Milton, on a rassemblé sa prose (2). Quel livre! Les

(1) Voir *passim* son *Traité du Divorce*, qui est transparent.

(2) Voici les titres des principaux écrits en prose de Milton : *History of Reformation*, — *the Reason of Church government urged against prelacy*, — *Animadversions upon the*

chaises craquent quand on le pose, et celui qui l'a manié une heure en a moins mal à la tête qu'aux bras. Encore faut-il songer que l'auteur fut singulièrement lettré, élégant, voyageur, philosophe, homme du monde pour son temps. Je pense involontairement aux portraits des théologiens du siècle, âpres figures enfoncées dans l'acier par le dur burin des maîtres, dont le front géométrique et les yeux fixes se détachent avec un relief violent hors d'un panneau de chêne noir. Je les compare aux visages modernes, où les lignes fines et complexes semblent frissonner sous le contact changeant de sensations ébauchées et d'idées innombrables. J'essaie de me figurer la lourde éducation latine, les exercices physiques, les rudes traitemens, les idées rares, les dogmes imposés, qui occupaient, opprimaient, fortifiaient, endurcissaient autrefois la jeunesse, et je crois voir un ossuaire de mégathériums et de mastodontes reconstruits par Cuvier.

La race des vivans a changé. Notre esprit fléchit aujourd'hui sous l'idée de cette grandeur, de cette barbarie, et nous découvrons que la barbarie fut alors la cause de la grandeur. Comme autrefois, dans la vase primitive et sous le dôme des fougères colossales, on vit les monstres pesans tordre péniblement leurs croupes écailleuses et de leurs crocs informes s'arracher des pans de chair, nous apercevons aujourd'hui à distance, du haut de la civilisation sereine, les batailles des théologiens qui, cuirassés de syllogismes, hérissés de textes, se couvraient d'ordures et travaillaient à se dévorer.

Au premier rang combattit Milton, prédestiné à la barbarie et à la grandeur par sa nature personnelle et par les mœurs environnantes, capable de manifester en haut relief la logique, le style et l'esprit du siècle. C'est la vie des salons qui a dégrossi les hommes : il a fallu la société des dames, le manque d'intérêts sérieux, l'oisiveté, la vanité, la sécurité, pour mettre en honneur l'élégance, l'urbanité, la plaisanterie fine et légère, pour enseigner le désir de plaire, la crainte d'ennuyer, la parfaite clarté, la correction achevée, l'art des transitions insensibles et des ménagemens délicats, le goût des images convenables, de l'aisance continue et de la diversité choisie. Ne cherchez dans Milton rien de pareil. La scolastique n'est pas loin; elle pèse encore sur ceux qui la détruisent. Sous cette armure séculaire, la discussion marche pédantesquement, à pas comptés. On commence par poser sa thèse, et Milton écrit en grosses lettres, en tête de son ***Traité du Divorce,*** la proposition qu'il va démontrer : « Qu'une mauvaise disposition, incapacité ou contrariété d'esprit, provenant d'une cause non variable en nature, empêchant et devant probablement empêcher toujours les bienfaits principaux de la so-

remonstrant, — Doctrine and discipline of Divorce, — Tetrachordon, — Tractate of Education, — Areopagitica, — Tenure of Kings and Magistrates, — Iconoclastes, — History of Britain, — Thesaurus linguæ latinæ, — History of Moscovy, — De Logicâ Arte, etc.

ciété conjugale, lesquels sont la consolation et la paix, est une plus grande raison de divorce que la frigidité naturelle, spécialement s'il n'y a point d'enfans et s'il y a consentement mutuel. » Là-dessus arrive, légion par légion, l'armée disciplinée des argumens. Bataillons par bataillons, ils passent numérotés avec des étiquettes visibles. Il y en a une douzaine à la file, chacun avec son titre en caractères tranchés et la petite brigade de subdivisions qu'il commande. Les textes sacrés y tiennent la grande place. On les discute mot à mot, le substantif après l'adjectif, le verbe après le substantif, la préposition après le verbe; on cite des interprétations, des autorités, des exemples, qu'on range entre des palissades de divisions nouvelles. Et cependant l'ordre manque, la question n'est point ramenée à une idée unique; on ne voit point sa route; les preuves se succèdent sans se suivre; on est plutôt fatigué que convaincu. On reconnaît que l'auteur parle à des gens d'Oxford, laïques ou prêtres, élevés dans les disputes d'apparat, capables d'attention obstinée, habitués à digérer les livres indigestes. Ils se trouvent bien dans ce fourré épineux de broussailles scolastiques; ils s'y fraient leur route, un peu à l'aveugle, endurcis contre les meurtrissures qui nous rebutent et n'ayant point l'idée du jour que nous demandons partout.

Chez de si massifs raisonneurs, on ne cherchera point l'esprit. L'esprit est l'agilité de la raison victorieuse; ici, parce que tout est puissant, tout est lourd. Quand Milton veut plaisanter, il a l'air d'un piquier de Cromwell qui, entrant dans un salon pour danser, tomberait sur son nez de tout son poids et de tout le poids de son armure. Il y a peu de choses aussi stupides que ses *Remarques sur un Contradicteur*. Au bout d'une réfutation, son adversaire concluait par ce trait d'esprit théologique : « Voyez, mon frère, vous avez pêché toute la nuit avec Simon sans rien prendre. » Et Milton réplique glorieusement : « Si, en pêchant avec Simon l'apôtre, nous ne pouvons rien prendre, regardez ce que vous prenez, vous, avec Simon le magicien, car il vous a légué tous ses hameçons et tous ses instrumens de pêche. » Un gros rire sauvage éclatait. Les assistans apercevaient de la grâce dans cette façon d'insinuer que l'adversaire était simoniaque. Un peu plus haut, celui-ci posait ce dilemme : « Dites-moi, cette liturgie est-elle bonne ou mauvaise? — Elle est mauvaise. Réparez la corne de votre dilemme achéloien, comme vous pourrez, pour la première charge. » Les savans s'émerveillaient de la belle comparaison mythologique, et l'on se réjouissait de voir l'adversaire finement comparé à un bœuf, à un bœuf vaincu, à un bœuf païen. A la page suivante, l'adversaire disait, en façon de reproche spirituel et railleur : « Vraiment, mes frères, vous n'avez pas bien pris la hauteur du pôle. — Rien d'étonnant, répond Milton, il y en a beaucoup d'autres qui ne prennent pas bien la hau-

teur de votre pôle, mais qui prendront mieux le déclin de votre élévation. » Il y a de suite trois calembours du même goût; cela paraissait gai. Ailleurs, Saumaise criant que le soleil n'avait jamais vu de crime comparable au meurtre du roi, Milton lui conseillait ingénieusement de s'adresser encore au soleil, non pour éclairer les forfaits de l'Angleterre, mais pour réchauffer la froideur de son style. La lourdeur extraordinaire de ces gentillesses annonce des esprits encore empêtrés dans l'érudition naissante. La réforme est le commencement de la libre pensée, mais elle n'en est que le commencement. La critique n'est point née; l'autorité pèse encore par toute la moitié de son poids sur les esprits les mieux affranchis et le plus téméraires. Milton, pour prouver qu'on peut faire mourir un roi, cite Oreste, les lois de Publicola et la mort de Néron. Son histoire d'Angleterre est l'amas de toutes les traditions et de toutes les fables. En toute circonstance, il offre pour preuve un texte de l'Écriture; son audace est de se montrer grammairien hardi, commentateur héroïque. Il est aveuglément protestant, comme d'autres sont aveuglément catholique. Il laisse à la chaîne la haute raison, mère des principes; il n'a délivré que la raison subordonnée, interprète des textes. Pareil aux créatures énormes demi-formées, enfans des premiers âges, il est encore à moitié homme et à moitié limon.

Est-ce ici que nous rencontrerons la politesse? C'est la dignité élégante qui répond à l'injure par l'ironie calme, et respecte l'homme en transperçant la doctrine. Milton assomme grossièrement son adversaire. Un pédant hérissé, né de l'accouplement d'un lexique grec et d'une grammaire syriaque, Saumaise avait dégorgé contre le peuple anglais un vocabulaire d'injures et un in-folio de citations. Milton lui répondit du même style : il l'appela « histrion, charlatan, professeur d'un sou (1), cuistre payé, homme de rien, coquin, être sans cœur, scélérat, imbécile, sacrilége, esclave digne des verges et de la fourche. » Le dictionnaire des gros mots latins y passa. « Toi qui sais tant de langues, qui parcours tant de volumes, qui en écris tant, tu n'es pourtant qu'un âne. » Trouvant l'épithète jolie, il la répéta et la sanctifia : « O le plus bavard des ânes, tu arrives monté par une femme, assiégé par les têtes guéries des évêques que tu avais blessés, petite image de la grande bête de l'Apocalypse! » Il finit par l'appeler bête féroce, apostat et diable : « Ne doute pas que tu ne sois réservé à la même fin que Judas, et que, poussé par le désespoir plutôt que par le repentir, dégoûté de toi-même, tu ne doives un jour te pendre, et, comme ton émule, crever par le milieu du ventre. » On croit entendre les mugissemens de deux taureaux.

Ils en avaient la férocité. Milton haïssait à plein cœur; il combattit

(1) « Professor triobolaris. »

de la plume, comme les *côtes-de-fer* de l'épée, pied à pied, avec une rancune concentrée et une obstination farouche. Les évêques et le roi payaient alors onze années de despotisme. Chacun se rappelait les bannissemens, les confiscations, les supplices, la loi violée systématiquement et sans relâche, la liberté du sujet assiégée par un complot soutenu, l'idolâtrie épiscopale imposée aux consciences chrétiennes, les prédicateurs fidèles chassés dans les déserts de l'Amérique ou livrés au bourreau et au pilori (1). De tels souvenirs, tombant sur des âmes puissantes, imprimèrent en elles des haines inexpiables, et les écrits de Milton témoignent d'un acharnement que nous ne connaissons plus. L'impression que laisse son *Iconoclaste* (2) est accablante. Phrase par phrase, durement, amèrement, le roi est réfuté et accusé jusqu'au bout, sans que l'accusation fléchisse une seule minute, sans qu'on accorde à l'accusé la moindre bonne intention, la moindre excuse, la moindre apparence de justice, sans que l'accusateur s'écarte et se repose un instant dans des idées générales. C'est un combat corps à corps, où tout mot porte coup, prolongé, obstiné, sans élan, sans faiblesse, d'une inimitié âpre et fixe, où l'on ne songe qu'à blesser fort et à tuer sûrement. Contre les évêques, qui étaient vivans et puissans, sa haine s'épancha

(1) Je transcris un de ces griefs et une de ces plaintes (*). Le lecteur jugera par la grandeur des outrages de la grandeur des ressentimens :

« L'humble pétition du docteur Alexandre Leighton, prisonnier dans la Flotte.

« Il remontre humblement :

« Que le 17 février 1630 il fut appréhendé, revenant du sermon, par un mandat de la haute commission, et traîné le long des rues avec des haches et des bâtons jusqu'à la prison de Londres. — Que le geôlier de Newgate, étant appelé, lui mit les fers et l'emmena de haute force dans un trou à chien, infect et tombant en ruines, plein de rats et de souris, n'ayant de jour que par un petit grillage, le toit étant effrondré, de sorte que la pluie et la neige battaient sur lui, n'ayant point de lit, ni de place pour faire du feu, hormis les ruines d'une vieille cheminée qui fumait : dans ce lamentable endroit, il fut enfermé environ quinze semaines, personne n'ayant permission de venir le voir, jusqu'à ce qu'enfin sa femme seule fut admise. — Que le quatrième jour après son emprisonnement, le poursuivant, avec une grande multitude, vint dans sa maison pour chercher des livres de jésuites, et traita sa femme d'une façon si barbare et si inhumaine qu'il a honte de la raconter, qu'ils dépouillèrent toutes les chambres et toutes les personnes, portant un pistolet sur la poitrine d'un enfant de cinq ans et le menaçant de le tuer s'il ne découvrait les livres... — Que pour lui il fut malade, et, dans l'opinion de quatre médecins, empoisonné, parce que tous ses cheveux et sa peau tombèrent. — Qu'au plus fort de cette maladie la cruelle sentence fut prononcée contre lui et exécutée le 26 novembre, où il reçut sur son dos nu trente-six coups d'une corde à trois brins, ses mains étant liées à un poteau. — Qu'il fut debout près de deux heures au pilori par le froid et par la neige, puis marqué d'un fer rouge au visage, le nez fendu et les oreilles coupées. Qu'après cela il fut emmené par eau à la Flotte et enfermé dans une chambre telle qu'il y fut toujours malade, et au bout de huit ans jeté dans la prison commune. » Il avait soixante-douze ans.

(2) Réponse au *Portrait royal*, ouvrage attribué au roi, en faveur du roi.

(*) Neal, *History of the Puritans*, II, 19.

plus violemment encore, et l'âcreté des métaphores venimeuses suffit à peine à l'exprimer. Milton les montra « étalés et se chauffant au soleil de la richesse et de l'avancement » comme une couvée de reptiles impurs. « La lie empoisonnée de leur hypocrisie, mêlée en une masse pourrie avec le levain aigri des traditions humaines, est l'œuf de serpent d'où éclora quelque part un antechrist aussi difforme que la tumeur qui le nourrit. »

Tant de grossièretés et de balourdises étaient comme une cuirasse extérieure, indice et défense de la force et de la vie surabondantes qui remplissaient ces membres et ces poitrines de lutteurs. Aujourd'hui l'esprit, plus délié, est devenu plus débile; les convictions, moins raides, sont devenues moins fortes. L'attention, délivrée de la scolastique pesante et de la Bible tyrannique, s'est trouvée plus molle. Les croyances et les volontés, dissoutes par la tolérance universelle et par les mille chocs contraires des idées multipliées, ont engendré le style exact et fin, instrument de conversation et de plaisir, et chassé le style poétique et rude, arme de guerre et d'enthousiasme. Si nous avons effacé chez nous la férocité et la sottise, nous avons diminué chez nous la force et la grandeur.

La force et la grandeur éclatent chez Milton, étalées dans ses opinions et dans son style, sources de sa croyance et de son talent.

Cette superbe raison aspirait à se déployer sans entraves; elle demanda que la raison pût se déployer sans entraves. Elle réclama pour l'humanité ce qu'elle souhaitait pour elle-même, et revendiqua dans tous ses écrits toutes les libertés. Dès l'abord il attaqua les prélats ventrus (1), « parvenus scolastiques, » persécuteurs de la discussion libre, tyrans gagés des consciences chrétiennes. Par-dessus la clameur de la révolution protestante, on entendit sa voix qui tonnait contre la tradition et l'obéissance. Il railla durement les théologiens pédans, adorateurs dévots des vieux textes, qui prennent un martyrologe moisi pour un argument solide et répondent à une démonstration par une citation. Il déclara que la plupart des pères furent des intrigans turbulens et bavards, qu'assemblés, ils ne valaient pas mieux qu'isolés, que leurs conciles sont des amas de menées sourdes et de disputes vaines; il répudia leur autorité et leur exemple, et pour seule interprète de l'Écriture institua la logique. Puritain contre les évêques, indépendant contre les presbytériens, il fut toujours le maître de sa pensée et l'inventeur de sa croyance. Nul n'a plus aimé, pratiqué et loué l'usage libre, entier et hardi de la raison. Il l'exerça jusqu'à la témérité et jusqu'au scandale. Il se révolta contre la coutume (2), reine illégitime de la croyance hu-

(1) *Of Reformation in England.*
(2) *The Doctrine and Discipline of Divorce.*

maine, ennemie née et acharnée de la vérité, porta la main sur le mariage, et demanda le divorce en cas de contrariété d'humeurs. Il déclara « que l'Erreur soutient la Coutume, que la Coutume accrédite l'Erreur, que les deux réunies, soutenues par le vulgaire et nombreux cortége de leurs sectateurs, accablent de leurs cris et de leur envie, sous le nom de fantaisie et d'innovation, les découvertes du raisonnement libre. » Il montra que « lorsqu'une vérité arrive au monde, c'est toujours à titre de bâtarde, à la honte de celui qui l'engendre, jusqu'à ce que le Temps, qui n'est point le père, mais l'accoucheur de la Connaissance, déclare l'enfant légitime et verse sur sa tête le sel et l'eau. » Il tint ferme par trois ou quatre écrits contre le débordement des injures et des anathèmes, et au même moment osa plus encore. Il attaqua devant le parlement la censure, œuvre du parlement (1); il parla en homme qu'on blesse et qu'on opprime, pour qui l'interdiction publique est un outrage personnel, qu'on enchaîne en enchaînant la nation. Il ne veut point que la plume d'un censeur gagé insulte de son approbation la première page de son livre. Il hait cette main ignorante et commandante, et réclame la liberté d'écrire au même titre que la liberté de penser. « Quel avantage un homme a-t-il sur un enfant à l'école, si nous n'avons échappé à la férule que pour tomber sous la baguette d'un *imprimatur*, si des écrits sérieux et élaborés, pareils au thème d'un petit garçon de grammaire sous son pédagogue, ne peuvent être articulés sans l'autorisation tardive et improvisée d'un censeur distrait? Quand un homme écrit pour le public, il appelle à son aide toute sa raison et toute sa réflexion; il cherche, il médite, il s'enquiert, ordinairement il consulte et confère avec les plus judicieux de ses amis. Tout cela achevé, il a soin de s'instruire dans son sujet aussi pleinement qu'aucun de ceux qui ont écrit avant lui. Si dans cet acte, le plus consommé de son zèle et de sa maturité, nul âge, nulle diligence, nulle preuve antérieure de capacité ne peut l'exempter de soupçon et de défiance, à moins qu'il ne porte toutes ses recherches méditées, toutes ses veilles prolongées, toute sa dépense d'huile et de labeur sous la vue hâtive d'un censeur sans loisir, peut-être de beaucoup plus jeune que lui, peut-être de beaucoup son inférieur en jugement, peut-être n'ayant jamais connu la peine d'écrire un livre, — en sorte que, s'il n'est pas repoussé ou négligé, il doive paraître à l'impression, comme un novice sous son précepteur, avec la main de son censeur sur le dos de son titre, comme preuve et caution qu'il n'est pas un idiot ou un corrupteur, — ce ne peut être qu'un déshonneur et une dégradation pour l'auteur, pour le livre, pour les priviléges et la dignité de la science. »

(1) Dans son *Areopagitica*.

Ouvrez donc toutes les portes; que le jour se fasse, que chacun pense et jette sa pensée à la lumière! Ne vous effrayez pas des divergences, réjouissez-vous de ce grand labeur; pourquoi insulter les travailleurs du nom de schismatiques et de sectaires? « Quand on bâtissait le temple du Seigneur, et que les uns fendaient les cèdres, les autres coupaient et équarrissaient le marbre, y avait-il des hommes assez déraisonnables pour oublier que les pierres et les poutres devaient subir mille séparations et divisions avant que la maison de Dieu fût bâtie? Et quand les pierres sont industrieusement assemblées, elles ne peuvent être continues, mais seulement contiguës, du moins en ce monde. Bien plus, la perfection consiste en ce que de ces mille diversités limitées, de ces mille différences fraternelles sans disproportion notable, naisse l'heureuse et gracieuse symétrie qui embellit tout l'ensemble et tout l'édifice. » Milton triomphe ici par sympathie; il éclate en images magnifiques, il déploie dans son style la force qu'il aperçoit autour de lui et en lui-même. Il loue la révolution, et sa louange semble un chant de trompette sorti d'une poitrine d'airain. « Regardez maintenant cette vaste cité, une cité de refuge, la maison patrimoniale de la liberté, ceinte et entourée par la protection de Dieu. Les arsenaux de la guerre n'y ont point plus d'enclumes et de marteaux travaillant à fabriquer la cuirasse et l'épée de la justice qui s'arme pour la défense de la vérité assiégée, qu'il n'y a de plumes et de têtes veillant auprès de leurs lampes studieuses, méditant, cherchant, roulant de nouvelles inventions et de nouvelles idées, pour les présenter en tribut d'hommage et de foi à la réforme qui approche. Que peut-on demander de plus à une nation si maniable et si ardente à chercher la connaissance? Que manque-t-il à un sol si plantureux et engrossé de telles semences, sinon de sages et fidèles laboureurs pour faire un peuple éclairé, une nation de sages, de prophètes et de grands hommes?... Il me semble voir une noble et puissante nation se levant comme un homme fort après le sommeil et secouant les boucles de sa chevelure invincible. Il me semble la voir comme un aigle qui revêt son héroïque jeunesse, qui allume ses yeux inéblouis dans le plein rayon du soleil, qui arrache les écailles de ses paupières, qui baigne sa vue longtemps abusée à la source même de la splendeur céleste, pendant que tout le ramas des oiseaux craintifs et criards, et aussi ceux qui aiment le crépuscule, voltigent à l'entour, étonnés de ce qu'il veut faire, et dans leurs croassemens envieux tâchent de prédire une année de sectes et de schismes. » C'est Milton qui parle, et, sans le savoir, c'est Milton qu'il décrit.

Chez un écrivain sincère, les doctrines prédisent le style. Les sentimens et les besoins qui forment et règlent ses croyances construisent et colorent ses phrases. Le même génie laisse deux fois la

même empreinte,—dans la pensée, puis dans la forme. La puissance de logique et d'enthousiasme qui explique les opinions de Milton explique son génie. Le sectaire et l'écrivain sont un seul homme, et on va retrouver les facultés du sectaire dans le talent de l'écrivain.

Quand une idée s'enfonce dans un esprit logicien, elle y végète et fructifie par une multitude d'idées accessoires et explicatives qui l'entourent, s'attachent entre elles, et forment comme un fourré et une forêt. Les phrases de Milton sont immenses : il lui faut des périodes d'une page pour enfermer le cortége de tant de raisons enchaînées et de métaphores accumulées autour de la pensée commandante. Dans ce grand enfantement, le cœur et l'imagination s'ébranlent : en raisonnant, Milton s'exalte, et la phrase part comme une catapulte, doublant la force de son élan par l'énormité de son poids. Je n'oserais traduire devant un lecteur moderne les gigantesques périodes qui ouvrent le ***Traité de la Réforme.*** Nous n'avons plus ce souffle; nous n'entendons que de petites phrases courtes; nous ne savons pas maintenir notre attention sur un même point pendant toute une page. Nous voulons des idées maniables; nous avons quitté la grande épée à deux mains de nos pères, et nous ne portons plus qu'un léger fleuret. Je doute pourtant que la perçante phrase de Voltaire soit plus mortelle que le tranchant de cette masse de fer. « Si dans des arts moins nobles et presque mécaniques celui-là n'est pas estimé digne du nom d'architecte accompli ou d'excellent peintre qui ne porte point une âme généreuse au-dessus du souci servile (1) des gages et du salaire, à bien plus forte raison devons-nous traiter d'imparfait et indigne prêtre celui qui est si loin d'être un contempteur du lucre ignoble, que toute sa théologie est façonnée et nourrie par l'espérance mendiante et bestiale d'un évêché ou d'une prébende grasse. » Si les prophètes de Michel-Ange parlaient, ce serait de ce style, et vingt fois en lisant l'écrivain on aperçoit le sculpteur.

La puissante logique qui étend les périodes soutient les images. Que Shakspeare et les poètes nerveux rassemblent un tableau dans le raccourci d'une expression fuyante, brisent leurs métaphores par de nouvelles métaphores, et fassent apparaître coup sur coup dans la même phrase la même idée sous cinq ou six vêtemens, la brusque allure de leur imagination incertaine autorise ou explique ces couleurs changeantes et ces entrecroisemens d'éclairs. Plus conséquent et plus maître de lui-même, Milton développe jusqu'au bout les fils qu'ils rompent. Chacune de ses images s'étale en un petit poème, sorte d'allégorie solide, dont toutes les parties attachées concentrent toutes leurs lumières sur l'idée unique qu'elles doivent embellir ou

(1) Le mot anglais est plus vrai et plus frappant : *peasantly regard.*

éclairer. « Les prélats, dit-il, sortis d'une vie basse et plébéienne, devenant tout d'un coup seigneurs de palais somptueux, d'ameublemens splendides, de tables délicieuses, de cortéges princiers, ont jugé la simple et grossière vérité de l'Évangile indigne d'être plus longtemps dans la compagnie de leurs seigneuries, à moins que la pauvre et indigente matrone ne fût mise en de meilleurs habits : ils chargèrent de tresses indécentes son chaste et modeste voile qu'entouraient les rayons célestes, et, dans un attirail éblouissant, la parèrent de toutes les fastueuses séductions d'une prostituée (1). » Les métaphores ainsi soutenues prennent une ampleur, une pompe et une majesté singulières. Elles se déploient sans se froisser, comme les larges plis d'un manteau d'écarlate baigné de lumière et frangé d'or.

Ne prenez point ces métaphores pour un accident. Milton les prodigue, comme un pontife qui dans son culte étale les magnificences, et gagne les yeux pour gagner les cœurs. Il a été nourri dans la lecture de Spenser, de Drayton, de Shakspeare, de Beaumont, de tous les plus éclatans poètes, et le flot d'or de l'âge précédent, quoique apauvri tout à l'entour et ralenti en lui-même, s'est élargi comme un lac en s'arrêtant dans son cœur. Comme Shakspeare, il imagine à tout propos, hors de propos même, et scandalise les classiques et les Français. « Les corrupteurs de la foi, dit-il, ne pouvant se rendre eux-mêmes célestes et spirituels, ont rendu Dieu terrestre et charnel; ils ont changé son essence sacrée et divine en une forme extérieure et corporelle; ils l'ont consacrée, encensée, aspergée; ils l'ont revêtue non des robes de la pure innocence, mais de surplis et d'autres habillemens déformés et fantastiques, de palliums, de mitres, d'or, de clinquant, ramassés dans la vieille garde-robe d'Aaron ou dans le vestiaire des flamines. Alors le prêtre fut obligé d'étudier ses gestes, ses postures, ses liturgies, ses simagrées, jusqu'à ce que l'âme, s'ensevelissant ainsi dans le corps et se livrant aux délices sensuelles, eût bientôt abaissé son aile vers la terre. Là, voyant les commodités qu'elle recevait du corps, son visible et sensuel collègue, et trouvant ses ailes brisées et pendantes, elle s'affranchit de la peine de monter dorénavant au haut de l'air, oublia son vol céleste, et laissa l'inerte et languissante carcasse se traîner sur la vieille route dans le rebutant métier d'une mécanique conformité. » Si l'on ne découvrait pas ici des traces de brutalité théologique, on croirait lire un imitateur du *Phèdre*, et sous la colère fanatique on reconnaît les images de Platon. Il y a telle phrase qui, par la beauté virile et l'enthousiasme, rappelle le ton de la

(1) C'est au commencement de la guerre civile que Milton écrivait ceci : il n'était pas encore républicain.

République. « Je ne puis louer, dit-il, une vertu fugitive et cloîtrée, inexercée et inanimée, qui, ne sortant jamais de sa retraite, jette les yeux sur son adversaire, puis s'esquive de la carrière où, dans la chaleur et la poussière, les coureurs se disputent la guirlande immortelle. » Mais il n'est platonicien que par la richesse et l'exaltation. Pour le reste, il est homme de la renaissance, pédant et âpre, outrageant le pape, qui, après la donation de Pépin le Bref, « ne cessa de mordre et d'ensanglanter les successeurs de son cher seigneur Constantin par ses malédictions et ses excommunications aboyantes; » il est mythologue dans la défense de la presse, montrant que jadis « nulle Junon envieuse ne s'asseyait les jambes croisées à l'accouchement d'une intelligence. » Peu importe : ces images savantes, familières, grandioses, quelles qu'elles soient, sont puissantes et naturelles. La surabondance comme la rudesse ne fait que manifester ici la vigueur et l'élan lyrique que le caractère de Milton avait prédits.

D'elle-même la passion suit; l'exaltation l'apporte avec les images. Les audacieuses expressions, les excès de style, font entendre la voix vibrante de l'homme qui souffre, qui s'indigne et qui veut. « Les livres, dit-il dans son *Aréopagitique,* ne sont pas absolument des choses mortes; ils contiennent en eux une puissance de vie pour être aussi actifs que l'âme dont ils sont les enfans. Bien plus, ils conservent comme dans une fiole l'efficacité et l'essence la plus pure de cette vivante intelligence qui les a engendrés. Je sais qu'ils sont aussi animés et aussi vigoureusement productifs que les dents de ce dragon fabuleux, et qu'étant semés ici ou là, ils peuvent faire pousser des hommes armés. Et cependant, d'autre part, il vaut presque autant tuer un homme qu'un bon livre. Celui qui tue un homme tue une créature raisonnable, image de Dieu; mais celui qui détruit un bon livre tue la raison elle-même, tue l'image de Dieu dans l'œil où elle habite. Beaucoup d'hommes vivent, fardeaux inutiles de la terre; mais un bon livre est le précieux sang vital d'un esprit supérieur, embaumé et conservé religieusement comme un trésor pour une vie au-delà de sa vie... Prenons donc garde à la persécution que nous élevons contre les vivans travaux des hommes publics, ne répandons pas cette vie incorruptible, gardée et amassée dans les livres, puisque nous voyons que cette destruction peut être une sorte d'homicide, quelquefois un martyre, et, si elle s'étend à toute la presse, une espèce de massacre dont les ravages ne s'arrêtent pas au meurtre d'une simple vie, mais frappent la quintessence éthérée qui est le souffle de la raison même, en sorte que ce n'est point une vie qu'ils égorgent, mais une immortalité. »

Cette énergie est sublime; l'homme vaut la cause, et jamais une

plus haute éloquence n'égala une plus haute vérité. Des expressions terribles viennent accabler les oppresseurs des livres, les profanateurs de la pensée, les assassins de la liberté, « le concile de Trente et l'inquisition, dont l'accouplement a engendré ou parfait ces catalogues et ces index expurgatoires, qui fouillent à travers les entrailles de tant de vieux et bons auteurs par une violation pire que tous les attentats contre leurs tombes. » Des expressions égales flagellent les esprits charnels qui croient sans penser et font de leur servilité leur religion. Il y a tel passage qui, par sa familiarité amère, rappelle Swift, et le dépasse de toute la hauteur de l'imagination et du génie; mais c'est à peine s'il daigne railler un instant. L'ironie, si poignante qu'elle soit, lui semble faible. Écoutez-le, quand il revient à lui-même, quand il rentre dans l'invective ouverte et sérieuse, quand après le fidèle charnel il accable le prélat charnel. « La table de la commmunion, changée en une table de séparation, est debout comme une plate-forme, exhaussée sur le front du chœur, fortifiée d'un boulevard et d'une palissade pour écarter l'attouchement profane des laïques, pendant que le prêtre obscène et repu n'a pas scrupule de tortiller et de mâcher le pain sacramentel aussi familièrement qu'un biscuit de sa taverne. » Il triomphe en songeant que toutes ces profanations seront payées. L'atroce doctrine de Calvin a fixé de nouveau les yeux des hommes sur le dogme de la malédiction et de la damnation éternelle. L'enfer à la main, Milton menace; il s'enivre de justice et de vengeance parmi les abîmes qu'il ouvre et les flammes qu'il brandit. « Ils seront jetés éternellement dans le plus noir et le plus profond gouffre de l'enfer, sous le règne outrageux, sous les pieds, sous les dédains de tous les autres damnés, qui, dans l'angoisse de leurs tortures, n'auront pas d'autre plaisir que d'exercer une frénétique et bestiale tyrannie sur eux, leurs serfs et leurs nègres, et ils resteront dans cette condition pour toujours, les plus vils, les plus profondément abîmés, les plus dégradés, les plus foulés et les plus écrasés de tous les esclaves de la perdition. » La fureur ici monte au sublime, et le Christ de Michel-Ange n'est pas plus inexorable et plus vengeur.

Comblons la mesure; joignons, comme il le fait, les perspectives du ciel aux visions des ténèbres : le pamphlet devient un hymne. « Quand je rappelle à mon esprit, dit-il, comment enfin, après tant de siècles pendant lesquels le large et sombre cortége de l'Erreur avait presque balayé toutes les étoiles hors du firmament de l'église, la brillante et bienheureuse Réforme lança son rayon à travers la noire nuit épaissie de l'ignorance et de la tyrannie anti-chrétienne, il me semble qu'une joie souveraine et vivifiante doit entrer à flots dans la poitrine de celui qui lit ou qui écoute, et que la suave

odeur de l'Évangile ramené baigne son âme de tous les parfums du ciel. » Surchargées d'ornemens, prolongées à l'infini, ces périodes sont des chœurs triomphans d'*alleluias* angéliques chantés par des voix profondes au son de dix mille harpes d'or. Au milieu de ses syllogismes, Milton prie, soutenu par l'accent des prophètes, entouré par les souvenirs de la Bible, ravi des splendeurs de l'Apocalypse, mais retenu à la porte de l'hallucination par la science et la logique, au plus haut de l'air serein et sublime, sans monter dans la région brûlante où l'extase fond la raison, avec une majesté d'éloquence et une grandeur solennelle que rien ne surpasse, dont la perfection prouve qu'il est entré dans son domaine, et au-delà du prosateur promet le poète : « Toi qui siéges dans une gloire et dans une lumière inaccessibles, père des anges et des hommes! et toi aussi, roi tout-puissant, rédempteur de ce reste perdu dont tu as pris la nature, ineffable et immortel amour! toi enfin, troisième substance de la divine infinitude, esprit illuminateur, la joie et la consolation de toute chose créée! regarde cette pauvre église épuisée et presque expirante! Oh! ne leur laisse pas achever leurs pernicieux desseins. Ne permets pas qu'ils nous enveloppent encore une fois dans ce nuage obscur de ténèbres infernales où nous n'apercevrons plus le soleil de ta vérité, où jamais nous n'espérerons l'aurore consolatrice, où jamais nous n'entendrons plus chanter l'oiseau de ton matin!... Qui ne t'aperçoit aujourd'hui dans ta marche éclatante, au milieu de ton sanctuaire, entre ces candélabres d'or longtemps obscurcis chez nous par la violence de ceux qui les avaient saisis, attirés plutôt par le désir de leur or que par l'amour de leur rayonnante clarté? Viens donc, ô toi qui as les sept étoiles dans ta main droite; établis tes prêtres choisis, selon leur ordre et leurs rites antiques, pour accomplir devant tes yeux leur office et verser religieusement l'huile consacrée dans les lampes saintes toujours brûlantes. Tu as envoyé pour cette œuvre, par toute la contrée, un esprit de prière sur tes serviteurs, et tu as éveillé leurs vœux, comme le bruit d'une multitude d'eaux autour de ton trône. Oh! achève, et accomplis tes glorieux actes. Sors de tes chambres royales, ô prince de tous les rois de la terre; revêts les robes visibles de ta majesté impériale, prends en main le sceptre universel que ton père t'a transmis, car maintenant la voix de ta fiancée t'appelle, et toutes les créatures soupirent pour être renouvelées. » Ce cantique de supplications et d'allégresse est une effusion de magnificences, et, en sondant toutes les littératures, vous ne rencontrerez guère de poètes égaux à ce prosateur.

Est-ce un prosateur? La dialectique empêtrée, l'esprit pesant et maladroit, la rusticité fanatique et féroce, la grandeur épique des images soutenues et surabondantes, le souffle et les témérités de la

passion implacable et toute-puissante, la sublimité de l'exaltation religieuse et lyrique, on ne reconnaît point à ces traits un homme né pour expliquer, persuader et prouver. La scolastique et la grossièreté du temps ont émoussé ou rouillé sa logique. L'imagination et l'enthousiasme l'ont emporté et enchaîné dans les métaphores. Ainsi égaré ou gâté, il n'a pas pu produire d'œuvre parfaite; il n'a écrit que des pamphlets utiles, commandés par l'intérêt pratique et la haine présente, et de beaux morceaux isolés, inspirés par la rencontre d'une grande idée et par l'essor momentané du génie. Pourtant, dans ces débris abandonnés, l'homme apparaît tout entier. L'esprit systématique et lyrique se peint dans le pamphlet comme dans le poème; la faculté d'embrasser des ensembles et d'en être ébranlé reste égale en Milton dans ses deux carrières, et vous allez voir dans *le Paradis* et dans le *Comus* ce que vous avez prévu dans le *Traité de la Réforme* et dans les *Remarques sur l'Opposant.*

III. — LE POÈTE.

« Celui, dit Milton, qui connaît la vraie nature de la poésie découvre bientôt quelles méprisables créatures sont les rimeurs vulgaires, et quel religieux, quel glorieux, quel magnifique usage on peut faire de la poésie dans les choses divines et humaines... » — « Elle est un don inspiré de Dieu, rarement accordé, et cependant accordé à quelques-uns dans chaque nation, pouvoir placé à côté de la chaire pour planter et nourrir en un grand peuple les semences de la vertu et de l'honnêteté publique, pour apaiser les troubles de l'âme et remettre l'équilibre dans les émotions, pour célébrer en hautes et glorieuses hymnes le trône et le cortége de la toute-puissance de Dieu, pour chanter les victorieuses agonies des martyrs et des saints, les actions et les triomphes des justes et pieuses natures qui combattent vaillamment par la foi contre les ennemis du Christ. »

Milton a fait comme il promettait. Les poèmes profanes qu'il fit avant les guerres civiles sont l'éloge de la vertu; les poèmes sacrés qu'il fit après les guerres civiles sont l'éloge de la religion. Sa première œuvre est une ode sur la naissance du Christ. Son poème de l'*Allegro* ne célèbre que les joies poétiques de l'âme. Il a partout loué la piété, l'amour chaste, la générosité, la force héroïque. Ce ne fut point par scrupule, mais par nature; le sublime était son domaine. Son besoin et sa faculté dominante furent d'apercevoir la grandeur; il se donna la joie d'admirer, comme Shakspeare se donna la joie de créer, comme Swift se donna la joie de détruire, comme Spenser se donna la joie de rêver.

Comment admirer? Il faut sortir de ce bas monde, car ce qui est réel est petit, et ce qui est familier paraît plat. Reculons les person-

nages jusqu'à l'extrémité de l'antiquité sacrée ou fabuleuse. La distance ajoutera à leur taille, et l'habitude, cessant de les mesurer, cessera de les avilir. Le fils de Circé, Comus, couronné de lierre, dieu des bois retentissans et de l'orgie tumultueuse; Samson, le contempteur des géans, l'élu du Dieu fort, l'exterminateur des idolâtres, passeront devant les yeux comme des statues surhumaines, et l'éloignement, frustrant nos mains curieuses, préservera notre admiration et leur majesté. Montons plus loin et plus haut, à l'origine des choses, parmi les êtres éternels, jusqu'aux commencemens de la pensée et de la vie, jusqu'aux combats de Dieu, dans le monde inconnu où les sentimens et les êtres, élevés au-dessus de la portée de l'homme, échappent à son jugement et à sa critique pour commander sa vénération et sa terreur. Que le chant soutenu des vers solennels déploie les actions de ces vagues figures; nous éprouverons la même émotion que dans une cathédrale, quand l'orgue prolonge ses roulemens sous les arches, et qu'à travers l'illumination des cierges, les nuages d'encens brouillent les formes colossales des piliers.

Mais dans les sujets divins les images sont humaines. Un poète a beau inventer, c'est de sa terre qu'il tire les matériaux de son ciel. Il n'a que des objets vulgaires pour composer des objets sublimes, et le grandiose de l'ensemble ne se rencontre point dans les détails. Comment faire pour l'y mettre? Si les choses réelles nous laissent froids, c'est que la beauté y est rare. Accumulons-y la beauté; d'elle-même l'indifférence se change en admiration. Voici, dans *Lycidas*, une vallée fleurie et reposée. La description la transfigure, et notre émotion multipliée égale la profusion de ses splendeurs.

« Vous, creuses vallées, où de doux chuchotemens habitent — dans les ombrages, dans les vents folâtres, dans les sources jaillissantes, — dont Sirius brûlant épargne le frais giron, — jetez ici tous les émaux de vos yeux rayonnans, — qui sur le gazon vert boivent les rosées parfumées, — et empourprez tout le sol de fleurs printanières! — Apportez la primevère hâtive qui meurt vierge, — l'astragale touffue et le pâle jasmin, — l'œillet blanc, la pensée bigarrée de jais, — l'ardente violette, la rose musquée, le chèvrefeuille paré, — avec le coucou allangui qui penche sa tête pensive, — et toutes les fleurs qui portent une broderie mélancolique. — Dites à l'amarante d'ouvrir toute sa beauté, — aux narcisses de remplir leurs coupes de pleurs. »

Vous ne voyez ici que de l'abondance. Ailleurs l'abondance s'enfle jusqu'au débordement. Il se fait dans cet esprit comme une végétation de fleurs orientales dont l'entassement et l'énormité écrasent tout le luxe de nos parterres européens.

« Pourquoi la nature a-t-elle épanché ses largesses — d'une main si pleine

et jamais retirée, — couvrant la terre de parfums, de fruits, de troupeaux, — comblant les mers de frais innombrables, — et mis à l'œuvre des millions de vers industrieux — qui, dans leurs vertes prisons, tissent la fine chevelure de la soie? — Pourquoi dans ses propres reins a-t-elle entassé l'or adoré du monde, — sinon pour plaire et rassasier le goût multiplié? — Si nous vivions d'abstinence, comme ses bâtards, non comme ses fils, — toute surchargée de son propre poids, — elle étoufferait suffoquée de sa fertilité perdue; — la mer regorgeante s'enflerait, et les diamans abandonnés — viendraient flamboyer sur le front de l'abîme, — et le fleuronner de tant d'étoiles, que les êtres d'en bas — s'accoutumeraient à la lumière, et monteraient enfin — pour fixer sur le soleil leurs yeux inéblouis. »

Des épithètes immenses, à la façon d'Eschyle, marchent comme un cortége royal devant l'idée qu'elles agrandissent et qu'elles annoncent. « Les belles nymphes, roses vivantes des bois, aux brodequins d'argent, aux jupes de fleurs, » — « les brûlans séraphins aux éblouissantes rangées, » — « les angéliques trompettes tonnantes dressées vers le ciel : » il n'y a point dans le *Prométhée* ni dans *les Sept Chefs* de mots plus audacieux ni plus amples. Les vastes spectacles de la campagne se concentrent en personnages allégoriques et vivans, subitement et naturellement créés, comme dans l'élan des religions primitives. D'un coup d'œil, Milton embrasse « les îles ceintes par la mer, qui, comme de riches diamans variés, incrustent la poitrine nue de l'abîme, » — « le soir encapuchonné de gris qui, semblable à un triste pèlerin sous sa robe monastique, se lève derrière les roues fuyantes du soleil. » L'être ainsi formé prête au paysage son unité, et ce paysage lui prête son étendue. La nature ainsi transformée n'offre plus que des grandeurs et n'excite plus que des admirations.

L'admiration est un sentiment calme, car les objets qui nous émeuvent nous communiquent quelque chose de leur nature, et devant les choses grandes nous nous sentons grands. L'enthousiasme de Milton n'a rien d'excessif et de maladif comme celui de Shakspeare. Il est serein, parce qu'il s'appuie sur la raison et sur la force. Il s'étale en longues phrases où l'idée, amplement développée, ne retranche rien à son cortége et ne presse aucun de ses pas. Il harangue et il explique; ses plus hautes hymnes ont la lenteur d'une mélopée et la gravité d'une déclamation. Son style ressemble à la musique d'un orgue, et il semble qu'un de ces personnages en donne l'idée par ces vers :

« Dans la profondeur des nuits, quand l'assoupissement — a enchaîné les sens des mortels, j'écoute — l'harmonie de la sirène céleste, — qui, assise sur les neuf sphères enroulées, — chante pour celles qui tiennent les ciseaux de la vie — et font tourner les fuseaux de diamant — où s'enroule la destinée des dieux et des hommes. — Telle est la douce contrainte de l'harmonie sacrée — pour charmer les filles de la Nécessité, — pour main-

tenir la Nature chancelante dans sa loi, — et pour conduire la danse mesurée de ce bas monde — aux accens célestes que nul ne peut entendre, — nul formé de terre humaine, tant que son oreille grossière n'est point purifiée. »

Ce style serein, ce talent d'agrandir, ce besoin du sublime, se sont d'abord exercés sur des sujets païens. Ils convenaient au poète. Jeune encore, éloigné des affaires, mal saisi par l'âpre puritanisme, imbu de la Grèce sa mère et de ses frères les riches poètes de la renaissance, tout charmé par l'élévation de Platon et par la beauté des dieux antiques, il s'attarda parmi les vers latins et italiens; il écrivit une noble élégie, *Lycidas,* deux petits poèmes achevés, l'*Allegro* et le *Penseroso,* et rencontra enfin sa plus belle œuvre, le *Comus.*

Ici, du premier élan, nous sommes dans les cieux. Un esprit descendu au milieu des bois sauvages prononce cette ode :

« Devant le seuil étoilé du palais de Jupiter — est ma demeure, parmi ces formes immortelles, — esprits éthérés, qui vivent lumineux — dans des sphères sereines d'air paisible et pur, — au-dessus de la fumée et du tumulte de ce coin obscur — que les hommes appellent la terre, étable vile — où, confinés et empestés par leurs basses pensées, — ils luttent pour conserver une frêle et fiévreuse vie, — oubliant la couronne que la vertu donne, — après ces vicissitudes mortelles, à ses vrais serviteurs, — au milieu des dieux trônant sur leurs siéges sacrés. »

De tels personnages ne peuvent point parler; ils chantent. Le drame qu'ils prononcent est un opéra antique composé, comme le *Prométhée,* d'hymnes solennels. Le spectateur est transporté hors du monde réel. Ce ne sont point des hommes qu'il écoute, mais des sentimens. Il assiste à un concert comme dans Shakspeare. Le *Comus* continue *le Songe d'une Nuit d'été,* comme un chœur viril de voix profondes continue la symphonie ardente et douloureuse des instrumens.

« Dans les sentiers embrouillés de cette forêt sourcilleuse, où l'ombre frissonnante menace les pas du voyageur perdu, » erre une noble dame, séparée de ses deux frères, troublée par les cris sauvages et par la turbulente joie qu'elle entend dans le lointain. C'est le fils de Circé l'enchanteresse, le sensuel Comus, qui danse et secoue des torches parmi les clameurs des hommes changés en brutes; c'est l'heure « où les lacs et les mers, avec leurs troupeaux écailleux, mènent autour de la lune leurs rondes ondoyantes, pendant que sur les sables et les pentes brunies sautillent les prestes fées et les nains pétulans. » Elle s'effraie, elle s'agenouille, et « dans les noirs nuages qui tournent leur bordure d'argent sur la nuit, » elle aperçoit l'Espérance aux blanches mains, la Foi aux regards purs, et la

Charité, formes mystérieuses et célestes qui veillent sur sa vie et sur son honneur.

Elle appelle ses frères; « le doux et solennel accent de sa voix vibrante s'élève comme une vapeur de riches parfums distillés, et glisse sur l'air, dans la nuit, » au-dessus des vallées « brodées de violettes » jusqu'au dieu débauché qu'elle transporte d'amour. Il accourt déguisé en pâtre :

« Se peut-il qu'un mélange mortel d'argile terrestre — exhale l'enchantement divin de pareils accens? — Sûrement quelque chose de divin habite dans cette poitrine. — Comme ils flottaient doucement sous les ailes — du silence, à travers la voûte vide de la nuit! — Souvent j'ai entendu ma mère Circé avec les trois sirènes — au milieu des naïades aux robes de fleurs, — cueillant leurs herbes puissantes et leurs poisons mortels, — emporter par leurs chants l'âme captive — dans le bienheureux élysée; Scylla pleurait, — les vagues aboyantes se taisaient attentives, — et la cruelle Charybde murmurait un doux applaudissement... — Mais un ravissement si sacré et si profond, — une telle volupté de bonheur sans ivresse, je ne l'ai jamais ressentie. »

Ce sont déjà les chants célestes. Nul n'a aussi bien rendu l'effet de la musique sainte. Milton fait comprendre ce mot de Platon, son maître, que les airs vertueux enseignent la vertu.

Le fils de Circé a emmené la noble dame trompée, et l'assied immobile dans un palais somptueux, devant une table exquise. Captive et tentée, elle l'accuse, elle résiste, elle l'insulte, et le style prend un accent d'indignation héroïque pour flétrir l'offre du tentateur.

« ..... Quand la débauche, — par des regards impurs, des gestes immodestes et un langage souillé, — mais surtout par l'acte ignoble et prodigué du péché, — laisse entrer l'infamie au plus profond de l'homme, — l'âme cadavéreuse s'infecte par contagion, — ensevelie dans la chair et abrutie, jusqu'à ce qu'elle perde entièrement — le divin caractère de son premier être. — Telles sont les lourdes et humides ombres funèbres — que l'on voit souvent sous les voûtes des charniers et dans les sépulcres, — attardées et assises auprès d'une tombe nouvelle, — comme par regret de quitter le corps qu'elles aimaient. »

Confondu, il s'arrête, et au même instant les frères, conduits par l'Esprit protecteur, se jettent sur lui l'épée nue. Il fuit, emportant sa baguette magique. Pour délivrer la dame enchantée, on appelle Sabrina, la naïade bienfaisante, qui, « assise sous la froide vague cristalline, noue avec des tresses de lis les boucles de sa chevelure d'ambre. » Elle s'élève légèrement de son lit de corail, et son char de turquoise et d'émeraude « la pose sur les joncs de la rive, entre les osiers humides et les roseaux. » Touchée par cette main froide et chaste, la dame sort du siége maudit qui la tenait enchaînée; les frères avec la sœur règnent paisiblement dans le palais de leur père,

et l'Esprit qui a tout conduit prononce cette ode où la poésie conduit à la philosophie, où la voluptueuse lumière d'une légende orientale baigne l'élysée des sages, où toutes les magnificences de la nature s'assemblent pour ajouter une séduction à la vertu.

« Je revole maintenant vers l'Océan — et les climats heureux qui s'étendent — là où le jour ne ferme jamais les yeux, — là-haut, dans les larges champs du ciel. — Là je respire l'air limpide — au milieu des riches jardins — d'Hespérus et de ses trois filles, — qui chantent autour de l'arbre d'or. — Parmi les ombrages frissonnans et les bois, — folâtre le printemps joyeux et paré; — les Grâces et les Heures au sein rose — apportent ici toutes leurs largesses. — L'été immortel y habite, — et les vents d'ouest, de leur aile parfumée, — jettent le long des allées de cèdres — la senteur odorante du nard et de la myrrhe. — Là Iris de son arc humide — arrose les rives embaumées où germent — des fleurs de teintes plus mêlées — que n'en peut montrer son écharpe brodée, — et humecte d'une rosée élyséenne — les lits d'hyacinthes et de roses — où souvent repose le jeune Adonis, — guéri de sa profonde blessure, — dans un doux sommeil, pendant qu'à terre — reste assise et triste la reine assyrienne. — Bien au-dessus d'eux, dans une lumière rayonnante, — le divin Amour, son glorieux fils, s'élève, — tenant sa chère Psyché ravie en une douce extase. — Mortels qui voulez me suivre, — aimez la vertu, elle seule est libre, — elle seule peut vous apprendre à monter — plus haut que l'harmonie des sphères. — Ou, si la vertu était faible, — le ciel lui-même s'inclinerait pour l'aider. »

Devais-je marquer des maladresses, des bizarreries, des expressions chargées, héritage de la renaissance, une dispute philosophique, œuvre du raisonneur disciple de Platon? Je n'ai point senti ces fautes; tout s'effaçait devant le spectacle de la renaissance riante, transformée et conservée par la philosophie austère, et du sublime adoré sur un autel de fleurs.

L'âge est venu. Vingt années de combats et de malheurs ont enfoncé cette âme dans les idées religieuses. La mythologie a fait place à la théologie, l'habitude de la dissertation a fini par abaisser l'essor lyrique, l'érudition accrue a fini par surcharger le génie original. Le poète ne chante plus en vers sublimes, il raconte ou harangue en vers graves. Il n'invente plus un genre personnel, il imite la tragédie ou l'épopée antique. Il rencontre dans *Samson* une tragédie froide et haute, dans *le Paradis regagné* une épopée froide et noble, et compose un poème imparfait et sublime, *le Paradis perdu*.

Plût à Dieu qu'il eût pu l'écrire, comme il l'essaya, en façon de drame, ou mieux, comme le *Prométhée* d'Eschyle, en forme d'opéra lyrique! Il y a tel sujet qui commande tel style: si vous résistez, vous détruisez votre œuvre, trop heureux quand, dans l'ensemble déformé, le hasard produit et conserve de beaux morceaux. Pour mettre en scène le surnaturel, il ne faut point rester dans son as-

siette ordinaire; vous avez l'air de ne point croire, si vous y restez. C'est la vision qui le révèle, et c'est le style de la vision qui doit l'exprimer. Quand Spenser écrit, il rêve. J'écoute les concerts bienheureux de sa musique aérienne, et le cortége changeant de ses apparitions fantastiques se déroule comme une vapeur devant mes yeux complaisans et éblouis. Quand Dante écrit, il est halluciné, et ses cris d'angoisse, ses ravissemens, l'incohérente succession de ses fantômes infernaux ou mystiques, me transportent avec lui dans le monde invisible qu'il décrit. L'extase seule rend visibles et croyables les objets de l'extase. Si vous me racontez les exploits de Dieu comme ceux de Cromwell, d'un ton soutenu et grave, je n'aperçois point Dieu, et comme il fait toute votre œuvre, je n'aperçois rien du tout. Je juge que vous avez accepté une tradition, que vous l'ornez de fictions réfléchies, que vous êtes un prédicateur, non un prophète, un décorateur, non un poète. Je découvre que vous chantez Dieu comme le vulgaire le prie, suivant une formule apprise, non par un tressaillement spontané. Changez de style, ou plutôt changez d'émotion. Reproduisez en vous-même l'antique exaltation des psalmistes et des apôtres, recréez la divine légende, ressentez l'ébranlement sublime par lequel l'esprit inspiré et désorganisé produit Dieu. Au même instant, le grand vers lyrique roulera chargé de magnificences. Ainsi troublés, nous n'examinerons point si c'est Adam ou le Messie qui parle, nous n'exigerons point qu'ils soient réels et construits par une main de psychologue, nous ne nous soucierons point de leurs actions puériles ou étranges. Nous serons jetés hors de nous-mêmes, nous participerons à votre déraison créatrice, nous serons entraînés par le flot des images téméraires ou soulevés par l'entassement des métaphores gigantesques; nous serons troublés comme Eschyle, lorsque son Prométhée foudroyé entend l'universel concert des fleuves, des mers, des forêts et des créatures qui le pleurent, — comme David devant Jéhovah, « qui emporte mille ans ainsi qu'un torrent d'eau, pour qui les âges sont une herbe fleurie le matin et séchée le soir. »

Mais le siècle de l'inspiration métaphysique, écoulé depuis longtemps, n'avait point reparu encore. Bien loin dans le passé disparaissait Dante, bien loin dans l'avenir s'enfonçait Goethe. On n'apercevait point encore le Faust panthéiste et la vague nature qui engloutit les êtres changeans dans son sein profond; on n'apercevait plus le paradis mystique et l'immortel amour dont la lumière idéale baigne les âmes rachetées. Le protestantisme n'avait ni altéré ni renouvelé la nature divine; conservateur du symbole accepté et de l'ancienne légende, il n'avait transformé que la discipline ecclésiastique et le dogme de la grâce. Il n'avait appelé le chrétien qu'au salut personnel et à la liberté laïque. Il n'avait que refondu l'homme,

il n'avait point recréé Dieu. Ce n'était point une épopée divine qu'il pouvait produire, mais une épopée humaine. Ce n'était point les combats et les œuvres du Seigneur qu'il pouvait chanter, mais les tentations et le salut de l'âme. Au temps du Christ jaillissaient les poèmes cosmogoniques, au temps de Milton jaillissaient les confessions psychologiques. Au temps du Christ, chaque imagination produisait une hiérarchie d'êtres surnaturels et une histoire du monde; au temps de Milton, chaque cœur racontait la suite de ses tressaillemens et l'histoire de la grâce. L'érudition et la réflexion jetèrent Milton dans un poème métaphysique qui n'était point de son siècle, pendant que l'inspiration et l'ignorance révélaient à Bunyan le récit psychologique qui convenait à son siècle, et le génie du grand homme se trouva plus faible que la naïveté du chaudronnier.

C'est que son poème, ayant supprimé l'illusion lyrique, laisse entrer l'examen critique. Libres d'enthousiasme, nous jugeons ses personnages; nous exigeons qu'ils soient vivans, réels, complets, d'accord avec eux-mêmes, comme ceux d'un roman ou d'un drame. N'écoutant plus des odes, nous voulons voir des objets et des âmes : nous demandons qu'Ève et Adam agissent et sentent conformément à leur nature primitive, que Dieu, Satan et le Messie agissent et sentent conformément à leur nature surhumaine. A cette tâche, Shakspeare suffirait à peine; Milton, logicien et raisonneur, y succombe. Il fait des discours corrects, solennels, et ne fait rien de plus; ses personnages sont des harangues, et dans leurs sentimens on ne trouve que des monceaux de puérilités et de contradictions.

Ève et Adam, le premier couple! J'approche, et je crois trouver l'Ève et l'Adam de Raphaël, imités, disent les biographes, par Milton, superbes enfans, vigoureux et voluptueux, nus sous la lumière, immobiles et occupés devant les grands paysages, l'œil luisant et vague, sans plus de pensée que le taureau ou la cavale couchés sur l'herbe auprès d'eux. J'écoute, et j'entends un ménage anglais, deux raisonneurs du temps, le colonel Hutchinson et sa femme. Bon Dieu! habillez-les bien vite. Des gens si cultivés auraient inventé avant toute chose les culottes et la pudeur. Quels dialogues! Des dissertations achevées par des gracieusetés, des sermons réciproques terminés par des révérences. Quelles révérences! Des complimens philosophiques et des sourires moraux. « Je cédai, dit Ève, et depuis ce temps je sens combien la beauté est surpassée par la grâce virile et par la sagesse, qui seule est véritablement belle! » Cher et savant poète, vous eussiez été satisfait si quelqu'une de vos trois femmes, bonne écolière, vous eût débité en manière de conclusion cette solide maxime théorique. Elles vous l'ont débitée; tenez, voici une scène de votre ménage : « Ainsi dit la mère du genre humain, et avec des regards pleins d'un charme conjugal non repoussé dans

un doux abandon, elle s'appuie, embrassant à demi notre premier père; lui, ravi de sa beauté et de ses charmes soumis, sourit avec un amour digne, et presse sa lèvre matronale d'un pur baiser. » Cet Adam a passé par l'Angleterre avant d'entrer dans le paradis terrestre. Il y a étudié la *respectability*, il y a étudié la tirade morale. Écoutez cet homme qui n'a pas encore goûté à l'arbre de la science. Un bachelier dans son discours de réception ne prononcerait pas mieux et plus noblement un plus grand nombre de sentences vides. « Ma belle compagne, l'heure de la nuit et toutes les créatures retirées à présent dans le sommeil nous avertissent d'aller prendre un repos pareil, puisque Dieu a établi pour les hommes le retour alternatif du repos et du travail, comme de la nuit et du jour, et que la rosée opportune du sommeil, par sa douce et assoupissante pesanteur, abaisse maintenant nos paupières. Les autres créatures, tout le long du jour, vivent oisives, inoccupées, et ont moins besoin de repos. L'homme a son travail journalier de corps et de pensée, institué d'en haut, qui déclare sa dignité et le souci du ciel sur toutes ses voies, pendant que les autres êtres vaguent sans emploi, et que Dieu ne demande aucun compte de leurs actions. » Très utile et très excellente exhortation puritaine! Voilà de la vertu et de la morale anglaises, et chaque famille le soir pourra la lire en guise de Bible à ses enfans. Adam est le vrai chef de famille, électeur, député à la chambre des communes, ancien élève d'Oxford, consulté au besoin par sa femme, et lui versant d'une main prudente les solutions scientifiques dont elle a besoin. Cette nuit, par exemple, sa compagne a fait un mauvais rêve, et Adam, en bonnet carré, lui administre cette docte potion psychologique : « Sache que dans l'âme il y a beaucoup de facultés inférieures qui servent la Raison comme leur souveraine. Parmi celles-ci, l'Imagination tient le principal office; avec toutes les choses extérieures que les sens représentent, elle crée des formes aériennes que la Raison assemble ou sépare, et dont elle compose tout ce que nous affirmons ou nions. Souvent en son absence l'Imagination, qui tâche de la contrefaire, veille pour l'imiter; mais, assemblant mal ces formes, elle ne produit souvent qu'une œuvre incohérente, principalement en songe, par un mélange bizarre de paroles et d'actions présentes ou passées. » — Il y a de quoi rendormir la pauvre Ève. Son mari, voyant cet effet, ajoute en casuiste accrédité : « Ne sois pas triste; le mal peut entrer et passer dans l'esprit de Dieu et de l'homme sans leur aveu, et sans laisser aucune tache ou faute derrière lui. » Vous reconnaissez l'époux protestant confesseur de sa femme.

Le lendemain arrive un ange en visite. Adam dit à Ève d'aller à la provision : elle discute un instant le menu en bonne ménagère, un peu fière de son potager. « Il confessera que sur la terre Dieu a

répandu ses largesses autant que dans le ciel. » Voyez ce joli zèle d'une lady hospitalière. « Elle part avec des regards empressés, en toute hâte. Comment faire le choix le plus délicat? Avec quel ordre industrieux, pour éviter la confusion des goûts, pour ne pas les mal assortir, pour qu'une saveur suive une saveur relevée par le plus heureux contraste? » Elle fabrique du vin doux, du poiré, des crêmes, répand des fleurs et des feuilles sous la table. La bonne ménagère, comme elle gagnera des voix parmi les écuyers de campagne, quand Adam se présentera pour le parlement! Adam est de l'opposition, whig, puritain. « Il va au-devant de l'ange sans autre cortége que ses propres perfections, portant en lui-même toute sa cour, plus solennelle que l'ennuyeuse pompe des princes, avec la longue file de leurs chevaux superbes et de leurs valets chamarrés d'or. » Le poëme épique se trouve changé en un poëme politique, et nous venons d'écouter une épigramme contre le pouvoir. Les salutations sont un peu longues; heureusement, les mets étant crus, « il n'y a point de danger que le dîner refroidisse. » L'ange, quoique éthéré, mange comme un fermier du Lincolnshire, « non pas en apparence, ni en fumée, selon la vulgaire glose des théologiens, mais avec la vive hâte d'une faim réelle et une chaleur concoctive pour assimiler la nourriture, le surplus transpirant aisément avec sa substance spirituelle. » A table, Ève écoute les histoires de l'ange, puis discrètement elle s'en va au dessert, quand on va parler politique. Les dames anglaises apprendront par son exemple à reconnaître sur le visage de leur mari « quand il va aborder d'abstruses pensées studieuses. » Leur sexe ne monte pas si haut. Une femme sage, aux explications d'un étranger, « préfère les explications de son mari. » Cependant Adam écoute un petit cours d'astronomie : il finit par conclure, en Anglais pratique, « que la première sagesse est de connaître les objets qui nous environnent dans la vie journalière, que le reste est fumée vide, pure extravagance, et nous rend, dans les choses qui nous importent le plus, inexpérimentés, inhabiles et toujours incertains. »

L'ange parti, Ève, mécontente de son jardin, veut y faire des réformes, et propose à son mari d'y travailler, elle d'un côté, lui d'un autre. « Ève, dit-il avec un sourire d'approbation, rien ne pare mieux une femme que de songer aux biens de la maison, et de pousser son mari à un bon travail. » Mais il craint pour elle, et voudrait la garder à son côté. Elle se mutine avec une petite pique de vanité fière, comme une jeune miss qu'on ne voudrait pas laisser sortir seule. Elle l'emporte, part et mange la pomme. C'est à ce moment que les discours interminables fondent sur le lecteur, aussi nombreux et aussi froids que des douches de pluie en hiver. J'aimerais presque autant me trouver dans une arène de théologie, livré

aux bêtes. Le serpent séduit Ève par une collection d'enthymèmes dignes du scrupuleux Chillingworth, et là-dessus la fumée syllogistique monte dans cette pauvre tête. « La défense de Dieu, se dit-elle, recommande encore ce fruit, puisqu'elle infère le bien qu'il communique et notre besoin, car un bien inconnu certes n'est pas possédé, ou s'il est possédé et encore inconnu, c'est comme s'il n'était point possédé du tout. *De telles prohibitions ne lient point.* » Ève, vous sortez d'Oxford, vous avez appris la loi dans les auberges du Temple, vous avez jeté votre bonnet de docteur par-dessus les moulins, et vous courez les champs avec votre mari en robe, poursuivis tous deux par le dictionnaire amplificatif.

Contre l'envahissement des dissertations, sauvons-nous dans le ciel. Les dissertations nous y suivent : ni le ciel, ni la terre, ni l'enfer lui-même ne suffiront à les réprimer.

De tous les personnages que l'homme puisse mettre en scène, Dieu est le plus beau. Les cosmogonies des peuples sont de sublimes poèmes, et le génie des artistes n'atteint sa limite que lorsqu'il est soutenu par ces conceptions. Les poèmes sacrés des Hindous, les prophéties de la Bible, l'Edda, l'Olympe d'Hésiode et d'Homère, les visions de Dante sont des fleurs rayonnantes où brille concentrée une civilisation entière, et toute émotion disparaît devant la sensation foudroyante par laquelle elles jaillissent du plus profond de notre cœur. Aussi rien de plus triste que la dégradation de ces nobles idées, tombées dans la régularité des formules et sous la discipline du culte populaire. Rien de plus petit qu'un Dieu rabaissé jusqu'à n'être qu'un roi et qu'un homme; rien de plus laid que le Jéhovah hébraïque, défini par la pédanterie théologique, réglé dans ses actions d'après le dernier manuel du dogme, pétrifié par l'interprétation littérale, étiqueté comme une pièce vénérable dans un musée d'antiquités.

Le Jéhovah de Milton est un roi grave qui représente convenablement, à peu près comme Charles Ier. La première fois qu'on le rencontre, au troisième livre, il est au conseil, et expose une affaire. Au style, on aperçoit sa belle robe fourrée, sa barbe en pointe par Van-Dyck, son fauteuil de velours et son dais doré. Il s'agit d'une loi qui a de mauvais effets, et sur laquelle il veut justifier son gouvernement. Adam va manger la pomme; pourquoi avoir exposé Adam à la tentation? Le royal orateur disserte et démontre. « Adam est capable de se soutenir, quoique libre de tomber. Tels j'ai créé tous les pouvoirs éthéréens, tous les esprits, ceux qui se sont soutenus et ceux qui sont tombés. Librement les uns se sont soutenus, librement les autres sont tombés. Sans cette liberté, quelle preuve sincère eussent-ils pu donner de leur vraie obéissance, de leur constante foi, de leur amour, si l'on n'avait vu d'eux que des actions

forcées et point d'actions voulues? Quel éloge auraient-ils pu recevoir? Quel plaisir aurais-je retiré d'une obéissance ainsi payée, si la volonté et la raison (la raison aussi est choix), inutiles et vaines, toutes deux dépouillées de liberté, toutes deux rendues passives, eussent servi la nécessité et non pas moi? Ils ont donc été créés dans l'état que demandait l'équité, et ne peuvent justement accuser leur créateur, ni leur nature, ni leur destinée, comme si la prédestination maîtrisait leur volonté fixée par un décret absolu ou par une prescience supérieure; ils ont eux-mêmes décrété leur propre révolte; je n'y ai point part. Si je l'ai prévue, la prescience n'a point d'influence sur leur faute, qui, non prévue, n'eût pas été moins certaine... Ainsi, sans la moindre impulsion, sans la moindre apparence de fatalité, sans qu'il y ait rien de prévu par moi immuablement, ils pèchent, auteurs en toutes choses, soit qu'ils jugent, soit qu'ils choisissent.» Le lecteur moderne n'est pas si patient que les Trônes, les Séraphins et les Dominations; c'est pourquoi j'arrête à moitié la harangue royale. On voit que le Jéhovah de Milton est fils du théologien Jacques I[er], très versé dans les disputes des arminiens et des gomaristes, très habile sur le *distinguo*, et par-dessus tout incomparablement ennuyeux. Pour faire écouter de telles tirades, il doit payer cher ses conseillers d'état. Son fils, le prince de Galles, lui répond respectueusement du même style. Combien le Dieu de Goethe, demi-abstraction, demi-légende, source d'oracles sereins, vision entrevue sur une pyramide de strophes extatiques (1), rabaisse ce Dieu homme d'affaires, homme d'école et homme d'apparat! Je lui fais trop d'honneur en lui accordant ces titres. Il en mérite un autre quand il envoie Raphaël avertir Adam que Satan lui veut du mal. «Qu'il sache cela, dit-il, de peur que, transgressant volontairement, il ne prenne pour prétexte la surprise, n'ayant été ni éclairé, ni prévenu! » Ce Dieu n'est qu'un maître d'école qui, prévoyant le solécisme de son élève, lui rappelle d'avance la règle de la grammaire, pour avoir le plaisir de le gronder sans discussion. Du reste, en bon politique, il avait un second motif, le même que pour ses anges : c'était « par pompe, à titre de roi suprême, pour accompagner ses hauts décrets et façonner notre prompte obéissance. » Le mot est lâché. Vous voyez ce qu'est le ciel de Milton : un Whitehall de valets brodés. Les anges sont des musiciens de chapelle, ayant pour métier de chanter des cantates sur le roi devant le roi, « gardant leur place tant que dure leur obéissance, » se relayant pour faire de la musique toute la nuit autour de son lit! Quelle vie pour ce pauvre roi! et quelle cruelle condition que de subir pendant toute l'éternité ses propres louanges! Pour se distraire, le Dieu de Milton s'amuse

(1) Fin du deuxième Faust. — Prologue dans le ciel.

à couronner roi, *king-partner*, si l'on veut, son fils. Relisez le passage, et dites s'il ne s'agit pas d'une cérémonie du temps. Toutes les troupes sont sous les armes, chacun à son rang, « portant blasonnés sur leurs étendards des actes de zèle et de fidélité, » sans doute la prise d'un vaisseau hollandais, la défaite des Espagnols aux Dunes. Le roi présente son fils, « l'oint, » le déclare « son vice-gérant. » « Que tous les genoux plient devant lui; quiconque lui désobéit me désobéit, » et ce jour-là même est chassé du palais. — « Tout le monde parut satisfait, mais tout le monde ne l'était pas. » Néanmoins « ils passèrent le jour en chants, en danses, puis de la danse passèrent à un doux repas. » Milton décrit les tables, les mets, le vin, les coupes. C'est une fête populaire; je regrette de n'y point trouver les feux de joie, les cloches qui sonnent comme à Londres, et j'imagine qu'on y but à la santé du nouveau roi. Là-dessus Satan fait défection; il emmène ses troupes à l'autre bout du pays, comme Lambert ou Monk, « dans les quartiers du nord, » probablement en Écosse, traversant des régions bien administrées, « des empires avec leurs shérifs et leurs lords lieutenans. » Le ciel est divisé comme une bonne carte de géographie. Satan disserte devant ses officiers contre la royauté, lutte dans un tournoi de harangues contre Abdiel, bon royaliste qui réfute « ses argumens blasphématoires, » et s'en va rejoindre son prince à Oxford. Bien armé, il se met en marche avec ses piquiers et ses artilleurs pour attaquer la place forte de Dieu. Les deux partis se taillent à coups d'épée, se jettent par terre à coups de canon, s'assomment de raisonnemens politiques. Ces tristes anges ont l'esprit aussi discipliné que les membres; ils ont passé leur jeunesse à l'école du syllogisme et à l'école de peloton. Satan a des paroles de prédicant : «Dieu a failli, dit-il; donc, quoique nous l'ayons jusqu'ici jugé omniscient, il n'est pas infaillible dans la connaissance de l'avenir. » Il a des paroles de caporal instructeur : « Avant-garde, ouvrez votre front à droite et à gauche ! » Il fait des calembours aussi lourds que ceux d'un Harrison, ancien boucher devenu officier. Quel ciel! Il y a de quoi dégoûter du paradis; autant vaudrait entrer dans le corps des laquais de Charles I[er] ou dans le corps des cuirassiers de Cromwell. On y trouve des ordres du jour, une hiérarchie, une soumission exacte, des corvées (1), des disputes, des cérémonies réglées, des prosternemens, une étiquette, des armes fourbies, des arsenaux, des dépôts de chariots et de munitions. Était-ce la peine de quitter la terre pour retrouver là-haut la charronnerie, la maçonnerie, l'artillerie, le manuel administratif, l'art de saluer, et l'almanach royal? Sont-ce là « les choses

(1) Par exemple celle de Raphaël aux portes de l'enfer. Il s'ennuya fort, et fut « très joyeux » de revenir au ciel.

que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que le cœur n'a point rêvées? » Qu'il y a loin de cette friperie monarchique aux apparitions de Dante, aux âmes qui flottent parmi des chants comme des étoiles, aux lueurs qui se confondent, aux roses mystiques qui rayonnent et disparaissent dans l'azur, au monde impalpable où toutes les lois de la vie terrestre s'anéantissent, insondable abîme traversé de visions fugitives, pareilles aux abeilles dorées qui glissent dans la gerbe du profond soleil! N'est-ce pas un signe de l'imagination éteinte, de la prose commencée, du génie pratique qui naît et remplace la métaphysique par la morale? Quelle chute! Pour la mesurer, relisez un vrai poème chrétien, l'Apocalypse. J'en copie dix lignes; jugez de ce qu'il est devenu dans l'imitateur :

« Alors je me tournai pour voir d'où venait la voix qui me parlait, et m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or,

« Et au milieu des sept chandeliers quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe et ceint sur la poitrine d'une ceinture d'or.

« Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme la neige, et ses yeux étaient comme une flamme de feu.

« Ses pieds étaient semblables à l'airain le plus fin, qui serait dans une fournaise ardente, et sa voix était comme le bruit des grosses eaux.

« Il avait dans sa main droite sept étoiles; une épée aiguë à deux tranchans sortait de sa bouche, et son visage resplendissait comme le soleil quand il luit dans sa force.

« Dès que je l'eus vu, je tombai à ses pieds comme mort. »

N'ayez point crainte. En composant sa caserne céleste, Milton n'est pas tombé mort.

Mais si les habitudes invétérées et innées d'argumentation logique, jointes à la théologie littérale du temps, l'ont empêché d'atteindre à l'illusion lyrique ou de créer des âmes vivantes, la magnificence de son imagination grandiose, jointe aux passions puritaines, lui a fourni un personnage héroïque, plusieurs hymnes sublimes, et des paysages que personne n'a surpassés. Ce qu'il y a de plus beau dans ce paradis, c'est l'enfer, et dans cette histoire de Dieu le premier rôle est au diable. Le diable ridicule du moyen âge, enchanteur cornu, sale farceur, singe trivial et méchant, chef d'orchestre dans un sabbat de vieilles femmes, est devenu un géant et un héros. Comme un Cromwell vaincu et banni, il reste admiré et obéi par ceux qu'il a précipités dans l'abîme; s'il demeure maître, c'est qu'il en est digne. Plus ferme, plus entreprenant, plus politique que les autres, c'est toujours de lui que partent les conseils profonds, les ressources inattendues, les actions courageuses. C'est lui qui dans le ciel a inventé les armes foudroyantes et gagné la victoire du second jour; c'est lui qui dans l'enfer a relevé ses troupes prosternées

et conçu la perdition de l'homme; c'est lui qui, franchissant les portes gardées et le chaos infini parmi tant de dangers et par toutes les ruses, a révolté l'homme contre Dieu et gagné à l'enfer le peuple entier des nouveaux vivans. Quoique défait, il l'emporte, puisqu'il a ravi au monarque d'en haut le tiers de ses anges et presque tous les fils de son Adam. Quoique blessé, il triomphe, puisque le tonnerre, qui a brisé sa tête, a laissé son cœur invincible. Quoique plus faible en force, il reste supérieur en vertu, puisqu'il préfère l'indépendance souffrante à la servilité heureuse, et qu'il embrasse sa défaite et ses tortures comme une gloire, comme une liberté et comme un bonheur. Ce sont là les fières et sombres passions politiques des puritains constans et abattus; Milton les avait ressenties dans les vicissitudes de la guerre, et les exilés réfugiés parmi les panthères et les sauvages de l'Amérique les trouvaient vivantes et dressées au plus profond de leur cœur.

« Est-ce là la région, le sol, le climat — que nous devons échanger contre le ciel? Cette obscurité morne — contre cette splendeur céleste? Soit fait! puisque celui — qui maintenant est souverain peut faire et ordonner à son gré — ce qui sera juste. Le plus loin de lui est le mieux — pour ceux que la raison a faits ses égaux, pour ses égaux que la force — a faits ses vaincus. Adieu, champs heureux, — où la joie pour toujours habite! Salut, horreurs! salut, — monde infernal! Et toi, profond enfer, — reçois ton nouveau possesseur! une âme — qui ne sera changée ni par le lieu, ni par le temps! — L'âme est à elle-même sa propre demeure, et peut faire — en soi du ciel un enfer et de l'enfer un ciel. — Qu'importe où je suis, si je suis toujours le même, — et ce que je dois être, tout, hors l'égal de celui — que le tonnerre a fait plus grand? Ici du moins — nous serons libres; le maître absolu n'a pas bâti ceci — pour nous l'envier, ne nous chassera pas d'ici. — Ici nous pouvons régner tranquilles, et à mon choix, — régner est digne d'ambition, fût-ce dans l'enfer. — Mieux vaut régner dans l'enfer que servir dans le ciel. »

Cet héroïsme sombre, cette dure obstination, cette poignante ironie, ces bras orgueilleux et raidis qui serrent la douleur comme une maîtresse, cette concentration du courage invaincu qui, replié en lui-même, trouve tout en lui-même, cette puissance de passion et cet empire sur la passion seront des traits du caractère anglais, de la littérature anglaise, et vous les retrouverez plus tard dans le Lara et dans le Conrad de lord Byron.

Autour de lui comme en lui, tout est grand. L'enfer de Dante n'est qu'un atelier de tortures, où les chambres superposées descendent par étages réguliers jusqu'au dernier puits. L'enfer de Milton est immense et vague, « donjon horrible, flamboyant comme une grande fournaise; point de lumière dans ces flammes, mais plutôt des ténèbres visibles qui découvraient des aspects de désolation,

régions de deuil, ombres lugubres, » mers de feu, « continens glacés, qui s'allongent noirs et sauvages, battus de tourbillons éternels de grêle âpre, qui ne fond jamais, et dont les monceaux semblent les ruines d'un ancien édifice. » Les anges s'assemblent, légions innombrables, pareils à « des forêts de pins sur les montagnes, la tête excoriée par la foudre, qui, imposans, quoique dépouillés, restent debout sur la lande brûlée. » Milton a besoin du grandiose et de l'infini; il le prodigue. Ses yeux ne sont à l'aise que dans l'espace sans limite, et il n'enfante que des colosses pour le peupler. Tel est Satan vautré sur la houle de la mer livide.

« Aussi grand que cette créature de l'Océan, — Léviathan, que Dieu entre toutes ses œuvres — créa la plus énorme parmi tout ce qui nage dans les courans de la mer... — Parfois, lorsqu'il sommeille sur l'écume de Norvége, — le pilote de quelque petit esquif perdu dans la nuit, — le prenant pour une île, au récit des matelots, — enfonce l'ancre dans son écorce écailleuse, — et s'amarre à son côté sous le vent, pendant que la nuit — assiége la mer et retarde le matin désiré. »

Spenser a trouvé des figures aussi grandes, mais il n'a pas le sérieux tragique qu'imprime dans un protestant l'idée de l'enfer. Nulle création poétique n'égale pour l'horreur et le grandiose le spectacle que rencontre Satan au sortir de son cachot.

« Enfin apparaissent — les bornes de l'enfer, hautes murailles qui montent jusqu'à l'horrible toit, — et les portes trois fois triples, palissadées de feu circulaire, — et pourtant non consumées. Devant les portes était assise — de chaque côté une formidable figure. — L'une semblait une femme jusqu'à la ceinture et belle, — mais finissait ignoblement en replis écailleux, — volumineux et vastes, serpent armé — d'un mortel aiguillon. A sa ceinture, — une meute de chiens d'enfer éternellement aboyaient — de leurs larges gueules cerbéréennes béantes, et sonnaient — une hideuse volée, et cependant, quand ils voulaient, ils rentraient rampans, — si quelque chose troublait leur bruit, dans son ventre, — leur chenil, et de là encore aboyaient et hurlaient, — au dedans, invisibles.

« L'autre forme, — si l'on peut appeler forme ce qui n'avait point de forme, — distincte dans les membres, dans les articulations, dans la stature, — ou substance, ce qui paraissait une ombre...

« Elle était debout, noire comme la nuit, — farouche comme dix furies, terrible comme l'enfer, — et secouait un dard formidable. Ce qui semblait sa tête — portait l'apparence d'une couronne royale. — Satan approchait maintenant, et de son siége, — le monstre, avançant sur lui, vint aussi vite — avec d'horribles enjambées. L'enfer trembla comme il marchait. — L'ennemi, intrépide, admira ce que ceci pouvait être, — admira, ne craignit pas. »

Le souffle héroïque du vieux combattant des guerres civiles anime la bataille infernale, et si l'on demandait pourquoi Milton crée de

plus grandes choses que les autres, je répondrais que c'est parce qu'il a un plus grand cœur.

De là le sublime de ses paysages. Si l'on ne craignait le paradoxe, on dirait qu'ils sont une école de vertu. Spenser est une glace unie qui nous remplit d'images calmes. Shakspeare est un miroir brûlant qui nous blesse coup sur coup de visions multipliées et aveuglantes. L'un nous distrait, l'autre nous trouble. Milton nous élève. La force des objets qu'il décrit passe en nous; nous devenons grands par sympathie pour leur grandeur. Tel est l'effet de sa création du monde. Le commandement efficace et serein du Messie laisse sa trace dans le cœur qui l'écoute, et l'on se sent plus de vigueur et plus de santé morale à l'aspect de cette grande œuvre de la sagesse et de la volonté.

« Ils étaient debout, sur le sol céleste, et du rivage — ils contemplèrent le vaste incommensurable abîme, — tumultueux comme la mer, noir, dévasté, sauvage, — du haut jusqu'au fond retourné par des vents furieux — et par des vagues soulevées comme des montagnes, pour assaillir — la hauteur du ciel, et avec le centre confondre les pôles. — « Silence, vous, vagues troublées, et toi, abîme, paix ! — dit la parole créatrice; votre discorde finit. »

« — Que la lumière soit! dit Dieu, et soudain la lumière — éthérée, première des choses, quintessence pure, — s'élança de l'abîme, et de son orient natal — commença à voyager à travers l'obscurité aérienne, — enfermée dans un nuage rayonnant.

« — La terre était formée, mais dans les entrailles des eaux — encore enclose, embryon inachevé, — elle n'apparaissait pas. Sur toutes les faces de la terre, — le large Océan coulait, non oisif, mais d'une chaude — humeur fécondante, il adoucissait tout son globe, — et la grande mer fermentait pour concevoir, — rassasiée d'une moiteur vivifiante, quand Dieu dit : — « Rassemblez-vous maintenant, eaux qui êtes sous le ciel, — en une seule place, et que la terre sèche apparaisse! » — Au même moment, les montagnes énormes apparaissent — surgissantes, et soulèvent leurs larges dos nus — jusqu'aux nuages; leurs cimes montent dans le ciel. — Aussi haut que se levaient les collines gonflées, aussi bas — s'enfonce un fond creux, large et profond, — ample lit des eaux. Elles y roulent — avec une précipitation joyeuse, hâtives — comme des gouttes qui courent, s'agglomérant sur la poussière. »

Ce sont là les paysages primitifs, mers et montagnes immenses et nues, comme Raphaël en trace dans le fond de ses tableaux bibliques. Milton embrasse les ensembles et manie les masses aussi aisément que son Jéhovah.

Quittez ces spectacles surhumains ou fantastiques. Un simple coucher de soleil les égale. Milton le peuple d'allégories solennelles et de figures royales, et le sublime naît du poète comme tout à l'heure il naissait du sujet.

« Le soleil tombait, vêtissant d'or et de pourpre reflétés — les nuages qui entouraient le cortége de son trône occidental. — Alors se leva le soir tranquille, et le crépuscule gris — habilla toutes les choses de sa grave livrée. — Le silence le suivit, car oiseaux et bêtes, — les uns sur leurs lits de gazon, les autres dans leurs nids, — s'étaient retirés, tous, excepté le rossignol qui veille. — Tout le long de la nuit, il chanta sa mélodie amoureuse. — Le silence était charmé. Bientôt le firmament brilla — de vivans saphirs. Hespérus, qui conduisait — l'armée étoilée, s'avançait le plus éclatant, jusqu'à ce que la lune — se leva dans sa majesté entre les nuages, puis enfin, — reine visible, dévoila sa clarté sans rivale, — et sur l'obscurité jeta son manteau d'argent. »

Les changemens de la lumière sont devenus ici une procession religieuse d'êtres vagues qui remplissent l'âme de vénération. Ainsi sanctifié, le poète prie. Debout auprès du berceau nuptial d'Ève et d'Adam, il salue « l'amour conjugal, loi mystérieuse, vraie source de la race humaine, par qui la débauche adultère fut chassée loin des hommes pour s'abattre sur les troupeaux des brutes, qui fonde en raison loyale, juste et pure, les chères parentés et toutes les tendresses du père, du fils, du frère. » Il le justifie par l'exemple des saints et des patriarches. Il immole devant lui l'amour acheté et la galanterie folâtre, les femmes déshonorées et les filles de cour. Nous sommes à mille lieues de Shakspeare, et dans cette louange protestante de la famille, de l'amour légal, « des douceurs domestiques, » de la piété réglée et du *home,* nous apercevons une nouvelle littérature et un autre temps.

Étrange grand homme et spectacle étrange! Fondé sur deux facultés contraires, le raisonnement solide et l'imagination enthousiaste, il dérive l'une de l'autre, et monte par la logique à l'exaltation. Très fier, très rude, très ferme, il est chimérique, passionné, généreux, et serein comme tout raisonneur retiré en lui-même, comme tout enthousiaste insensible à l'expérience et épris du beau. Jeté par le hasard d'une révolution dans la politique et dans la théologie, il réclame pour les autres la liberté dont a besoin la raison puissante, et heurte les entraves publiques qui enchaînent son élan personnel. Par sa force d'intelligence, il est plus capable que personne d'entasser la science; par sa force d'enthousiasme, il est plus capable que personne de sentir la haine. Ainsi armé, il se lance dans la controverse avec toute la lourdeur et toute la barbarie du temps; mais cette superbe logique étale son raisonnement avec une ampleur merveilleuse, et soutient ses images avec une majesté inouie. Cette imagination exaltée, après avoir versé sur sa prose un flot de figures magnifiques, l'emporte dans un torrent de passion jusqu'à l'ode furieuse ou sublime, sorte de chant d'archange adora-

teur ou vengeur. Le hasard d'un trône conservé, puis rétabli, le porte avant la révolution dans la poésie païenne et morale, après la révolution dans la poésie chrétienne et morale. Dans l'une et dans l'autre, il cherche le sublime et inspire l'admiration, parce que le sublime est l'œuvre de la raison enthousiaste, et que l'admiration est l'enthousiasme de la raison. Dans l'une et dans l'autre, il y atteint par l'entassement des magnificences, par l'ampleur soutenue du chant poétique, par la grandeur des allégories, par la hauteur des sentimens, par la peinture des objets infinis et des émotions héroïques. Dans la première, lyrique et philosophe, possesseur d'une liberté poétique plus large et créateur d'une illusion poétique plus forte, il produit des odes et des chœurs presque parfaits. Dans la seconde, épique et protestant, enchaîné par une théologie stricte, privé du style qui rend le surnaturel visible, dépourvu de la sensibilité dramatique qui crée des âmes variées et vivantes, il accumule des dissertations froides, change l'homme et Dieu en machines orthodoxes et vulgaires, et ne retrouve son génie qu'en prêtant à Satan son âme républicaine, en multipliant les paysages grandioses et les apparitions colossales, en consacrant la poésie à la louange de la religion et du devoir.

Placé par le hasard entre deux âges, il participe à leurs deux natures, comme un fleuve qui, coulant entre deux terres différentes, se teint de leurs deux couleurs. Poète et protestant, il reçut de l'âge qui finissait le libre souffle poétique, et de l'âge qui commençait la sévère religion politique. Il employa l'un au service de l'autre, et déploya l'inspiration ancienne en des sujets nouveaux. Dans son œuvre, on reconnaît deux Angleterres : l'une passionnée pour le beau, livrée aux émotions de la sensibilité effrénée et aux fantasmagories de l'imagination pure, sans autre règle que les sentimens naturels, sans autre religion que les croyances naturelles, volontiers païenne, souvent immorale, telle que la montrent Sidney, Shakspeare, Spenser, et toute la superbe moisson de poètes qui couvrit le sol pendant cinquante ans; l'autre munie d'une religion pratique, dépourvue d'invention métaphysique, toute politique, ayant le culte de la règle, attachée aux opinions mesurées, sensées, utiles, étroites, louant les vertus de famille, armée et raidie par une moralité rigide, précipitée dans la prose, élevée jusqu'au plus haut degré de puissance, de richesse et de liberté. A ce titre, ce style et ces idées sont des monumens d'histoire. Ils concentrent, rappellent ou devancent le passé et l'avenir; dans l'œuvre d'un grand homme, on découvre les événemens et les sentimens de plusieurs siècles et d'une nation.

H. TAINE.

PRISE DE NARAH

SOUVENIRS D'UNE EXPÉDITION

DANS LE DJEBEL-AURÈS

Au moment où l'attention publique est ramenée vers l'Algérie par l'intérêt des nouvelles opérations militaires qui viennent de s'y accomplir, peut-être trouvera-t-on quelque à-propos dans le récit d'un épisode déjà ancien et peu connu, mais qui mérite une place dans l'histoire des innombrables faits d'armes de notre conquête africaine. On pourra ainsi mieux comprendre ce genre de luttes qu'un siége récent et à jamais mémorable ne doit pas faire oublier, car c'est de là, c'est de cette rude école que sont partis nos soldats, éprouvés et aguerris, pour vaincre sur un plus grand théâtre; c'est là qu'ils sont revenus pour continuer, dans de plus obscurs combats, de servir le pays et d'illustrer son drapeau.

Vers la fin de l'année 1849, tout le sud de la province de Constantine était en pleine insurrection. Le sac de Zaatcha avait bien avancé nos affaires dans le désert (1), mais il ne terminait pas la guerre dans la région montagneuse qui comprend : à l'est le pâté des Aurès, véritable Kabylie; à l'ouest le Hodna, le pays des Ouled-Sultan, des Ouled-Ali-ben-Sabour et des Ouled-Sellem. Cette partie occidentale, moins difficile à faire rentrer dans l'ordre, fut d'abord parcourue

(1) Voyez *le Siége de Zaatcha* dans la *Revue* du 1er avril 1851.

par la colonne expéditionnaire du siége de Zaatcha, sous le commandement du colonel Canrobert. Un mois d'efforts et de fatigues suffit pour y assurer le succès complet de nos armes.

Cependant les plus fâcheuses nouvelles arrivaient du côté de l'est : la guerre sainte s'y allumait sous l'inspiration de chefs fanatiques, la ville de Narah en était le foyer. Les Ziban, à peine soumis et encore frémissans, suspendaient le paiement des contributions que la victoire leur avait imposées. Pour arrêter les progrès de l'incendie, il fallait l'étouffer au plus vite en s'engageant dans l'Aurès. Cette tâche revenait à une partie des troupes qui, depuis cinq mois, n'avaient cessé de combattre. Après un seul jour de repos à Batna, elles se remirent en marche.

Le pays où on allait opérer, situé au sud-est de la province de Constantine, vers la frontière de Tunis, contraste singulièrement, par sa nature et par son aspect, avec le désert, auquel il confine. Il comprend deux longues vallées étroites qu'entourent de hautes montagnes : ce sont les vallées de l'Oued-Abdi et de l'Oued-Abiad (1), dont les eaux, prenant leur source aux mêmes lieux, coulent du nord au sud presque parallèlement, et vont se perdre ensemble dans le Sahara. Cette contrée fertile et pittoresque est occupée par de grandes tribus kabyles qui habitent de gros villages entourés de jardins où se cultivent tous les produits des pays méridionaux. Ces tribus font aussi le commerce de *haïks* et de riches tapis qui se fabriquent dans leurs villes, et Narah, que nous devions attaquer, était le représentant de cette richesse agricole et industrielle, en même temps que le centre de la résistance qui s'organisait contre nous.

Rien n'est plus favorable à la guerre défensive que le terrain découpé, accidenté, qui s'étend dans ce long espace formé par les deux vallées. L'ennemi, hors de la portée de nos armes, y prépare secrètement et sûrement ses moyens d'action. Attaché au sol généreux qui lui donne en abondance tous les fruits dont il a besoin, sans communication avec le dehors, ne nous voyant que de loin et jugeant mal nos forces, doublement protégé par la distance et par des murailles infranchissables, il s'y croit à l'abri et compte sur l'impunité.

Cette situation des habitans de l'Aurès, comme de toutes les populations des montagnes de l'Algérie, leur a presque constamment assuré une sorte d'indépendance, aussi bien sous la conquête romaine que sous la domination turque. Les Romains n'avaient fait que les cerner dans une ceinture de postes fortifiés dont on retrouve

(1) *Oued*, rivière, cours d'eau.

encore la place marquée par des ruines, et le grand établissement de la troisième légion Auguste à Lambessa, au pied des pentes nord de l'Aurès, était admirablement situé pour contenir ces populations barbares. De Lambessa, en deux marches, on atteignait la tête des vallées de l'Oued-Abiad et de l'Oued-Abdi.

Les Romains s'étaient avancés aussi dans l'intérieur. Où n'avaient-ils pas pénétré? En 1850, une colonne française, sous les ordres du général Saint-Arnaud, descendait, à travers mille difficultés, le lit de l'Oued-Abiad. Elle venait de franchir les affreuses gorges de Tiranimin, et chacun pensait avec orgueil que c'était la première fois qu'une expédition régulière traversait ce pays inconnu, lorsqu'on se trouva devant une inscription latine gravée dans le roc. Elle apprenait à nos soldats qu'ils avaient été devancés par une nombreuse armée romaine qui, du temps des Antonins, avait franchi cet impraticable passage, grâce aux travaux des cohortes auxiliaires.

Plus tard, on retrouve encore dans l'histoire de l'Afrique la trace des incursions et des luttes dont l'Aurès a été le théâtre ou le point de départ. Lors du bouleversement produit par la conquête vandale, les populations des montagnes s'affranchirent complètement et se répandirent dans les plaines de la Numidie. A la restauration byzantine, Salomon, le plus habile lieutenant de Bélisaire, fit deux expéditions dans le nord de l'Aurès, en 535 et 539. Il y battit le fameux chef Jauda. D'après l'historien Procope, l'Aurès pouvait mettre en campagne 2,000 cavaliers et 30,000 fantassins. Procope comprenait, il est vrai, sous le nom d'Aurès, non-seulement le groupe central, auquel le nom est resté, mais encore toutes les branches qui s'en détachent, la chaîne des Ouled-Sultan, du Metléli et du Djebel-Amar à l'occident, le Djebel-Chechar, le Djebel-Zarif à l'orient.

Le voyageur arabe Benlakahl, dans le xe siècle, donne à l'Aurès une longueur de 12 journées. — Ses habitans sont méchans, dit-il, et oppriment les Berbères du voisinage. Marmol enfin ne les traite pas mieux : « Les habitans sont des sauvages dont toute la félicité consiste à voler sur les chemins et à tuer les passans. »

De cette race cruelle et guerrière, nos prédécesseurs en Afrique, les Turcs, ne vinrent jamais entièrement à bout. Ils n'exerçaient sur elle qu'une domination précaire. La contribution qu'ils en tiraient était un simple signe de vassalité. La riche vallée de l'Abdi payait seulement 1,100 *baceta,* c'est-à-dire 2,750 francs, encore pas en argent; elle s'acquittait en fournissant des mulets. Lors du recouvrement de l'impôt, la colonne turque, composée de 125 fantassins et du *goum* des Ouled-Saïd et des Ouled-Fahdel, conduits par le chef de la famille des Ouled-Kassem, la seule famille noble de cette région,

longeait les pentes nord de l'Aurès et allait s'installer à Krenchla, d'où elle réglait ses affaires.

Il fallut bien du temps à la conquête française pour en venir là et reprendre dans ces contrées lointaines le rôle, même incomplet, l'autorité, si souvent méconnue, de la domination turque. Après la prise de Constantine en 1836, le bey Ahmet y trouva un refuge, et de là il ne cessa de nous susciter les plus dangereux ennemis. Il y resta en sûreté, mais sans repos, jusqu'au moment (1848) où il fut pris, avec sa petite armée et sa *smala*, par le colonel Canrobert dans la vallée de l'Oued-Abiad.

Ce n'est qu'à partir de 1843 que les rapports des Français avec les populations de l'Aurès avaient pris un caractère suivi et officiel. Au commencement de cette année, le gouverneur de Constantine, le général Baraguey d'Hilliers, donna pour la première fois l'investiture au scheik El-Arbi-ben-Boudiaf, ainsi qu'à quatre autres chefs des Ouled-Abiad. En recevant le burnous, ils s'engageaient à nous fournir des troupes au besoin. Ben-Boudiaf mettait 300 cavaliers à notre disposition, et s'obligeait à recouvrer pour 30,000 francs de contributions.

Lorsqu'en 1844 la prise de Biskara par M. le duc d'Aumale nous eut assuré la possession de tout le désert de la province de Constantine, le dernier kalifat d'Abd-el-Kader dans les Ziban, Mahomed-Seghrir, chercha aussi un asile dans les gorges de l'Aurès. Avec des forces déjà réduites par la désertion, mais pourtant encore nombreuses, il était venu y prêcher la guerre sainte après avoir prudemment caché une partie de ses richesses à Mechounèche, au débouché de la vallée de l'Oued-Abiad, dans le Sahara. C'est là qu'eut lieu une des affaires de guerre les plus glorieuses de notre armée d'Afrique, dans laquelle le capitaine Espinasse, atteint de quatre coups de feu, fut sauvé par M. le duc d'Aumale, qui vint bravement à son secours avec son frère, M. le duc de Montpensier, blessé à ses côtés. Après l'affaire de Mechounèche, deux des principales tribus de l'Aurès renoncèrent à la lutte, mais leur exemple ne fut pas suivi : le reste du pays s'agita bientôt, soulevé par les nouvelles intrigues d'Ahmet, l'ex-bey de Constantine, et du kalifat Mahomed-Seghrir, battus et jamais découragés. Ils vinrent tous deux, au commencement de mai, attaquer le camp français, pendant que M. le duc d'Aumale était occupé chez les Ouled-Sultan. Le jeune prince était sur ses gardes, il réunit tout de suite sa cavalerie, la porta en avant par un mouvement rapide, et, la faisant suivre de son infanterie, arriva sur l'ennemi sans lui laisser le temps de se reconnaître, et l'obligea de nouveau à se soumettre. Toutefois, en recevant les gages d'obéissance forcée des montagnards de l'Aurès, le prince écrivait à la date

du 2 juin 1844 : « Les Djebel-Aurès ne sauraient être considérés comme soumis; la résistance y est seulement décomposée et non détruite. »

Le jeune commandant de la province de Constantine ne se trompait pas dans ses prévisions. Il fallut, peu de temps après, revenir encore en armes dans l'Aurès. C'est le général Bedeau qui y ramena nos troupes (1845). La résistance alors fut peu énergique. Après l'avoir vaincue, on organisa le pays en deux commandemens. La partie orientale reçut pour chef Arbi-Boudiaf, de la famille des Ouled-Kassem; la partie occidentale, Bel-Abbès, fils d'un marabout de Menah, qui avait joui d'un grand renom de sainteté. Le jeune Bel-Abbès n'hérita ni des vertus ni de l'influence de son père; il se laissait trop entraîner au courant des mœurs faciles qui règnent dans ces contrées. C'est à Menah, sorte de Capoue du pays kabyle, que se pratique le divorce à la *guerba*. Quand une femme ne veut plus de son mari, elle va à la fontaine, rendez-vous de toutes les intrigues amoureuses, avec sa peau de bouc, sa *guerba*. Au lieu de la remplir d'eau, elle la gonfle de vent, puis elle revient, accompagnée de l'amant dont elle a fait choix, vers le maître qu'elle est résolue à quitter, jette contre le mur l'outre vide, et prononce la malédiction : *Imäl-Bouik!* « que Dieu maudisse ton père! » C'est une formule de congé définitif. Le mari ne peut pas en appeler, et il n'a rien à réclamer de celle qui l'abandonne que la dot qu'il a payée, c'est-à-dire quelques *baceta*, que fixe souvent la *djemma*, l'assemblée des notables. Une dot ne s'élève guère à plus de 25 ou 30 *baceta* (la *baceta* est de 2 fr. 50 cent.). C'est pour accroître leur population que les Ouled-Abdi facilitent le plus possible le mariage en se donnant entre eux leurs filles au plus bas prix. Les conditions pour un étranger sont bien moins favorables que pour un homme de la tribu. Dans un pays où les mariages sont si faciles, où le divorce s'accomplit avec des formes si expéditives, l'adultère n'a point d'excuse ni de pardon; le mari a le droit de tuer quiconque dans sa maison outrage son honneur. Une aventure de ce genre, suivie du meurtre d'un parent de Bel-Abbès, caïd de Menah, fut une des causes de la première révolte de Narah. Ce soulèvement, précurseur de celui des Ziban, éclata au printemps de 1849.

Le colonel Carbuccia, de si regrettable mémoire, commandait alors la subdivision de Batna. Voulant étouffer le feu avant qu'il éclatât, il partit brusquement à quatre heures du soir par Ksour et la vallée de Bouzina. Le lendemain, à la chute du jour, il était au pied de Narah, ayant franchi en vingt-quatre heures, avec de l'infanterie, un espace de près de vingt lieues, à travers un pays hérissé d'obstacles. C'est une des courses les plus rapides et les plus hardies

qui aient été accomplies en Afrique par nos fantassins, ces marcheurs incomparables. Enlevant sa petite troupe après ne lui avoir donné qu'un moment de repos, le colonel Carbuccia escaladait la terrasse, presque à pic, qui sépare Narah de Menah, arrivait devant les murs de la ville insurgée, y lançait quelques obus, et revenait avant la nuit camper dans la vallée. Le lendemain, il la remontait et rentrait à Batna après avoir montré ses baïonnettes à toutes les tribus de l'Abdi, surprises de cette brusque apparition. Narah, il est vrai, ne s'était pas soumise : en nous retirant aussi promptement, nous laissions les choses à peu près dans le même état; mais le mouvement insurrectionnel ne se propagea point. Il fallut la grande révolte qui s'alluma dans le sud de la province de Constantine pour tout incendier.

Nulle part plus qu'à Narah la cause du marabout Bou-Zian, le héros de la défense de Zaatcha, n'excita d'ardentes sympathies. Les habitans des oasis des Ziban et ceux des monts Aurès ont la même origine berbère; d'autres liens les unissent aussi. Les Ouled-Sada, nom des gens de Narah, avaient autrefois envoyé une petite colonie à Zaatcha, dont la *zaouia* (1), qui a joué un si grand rôle dans le siége, s'appelait Sidi-Sada. Il y avait entre les deux villes une sorte de parenté. Dans différentes affaires où les habitans de Zaatcha se trouvèrent engagés contre nous, ceux de Narah figurent comme auxiliaires et se font bravement tuer dans leurs rangs. Nous ne connaissons pas exactement leur participation aux luttes sanglantes du siége de Zaatcha, mais nous savons qu'ils y avaient envoyé avec leurs combattans des convois de munitions et de vivres. Les Ouled-Sada de la montagne se croyaient solidaires des Ouled-Sada de la plaine. La gloire de Zaatcha était la leur, et ils se battirent avec désespoir. Après et malgré la destruction de la ville, les meneurs de la révolte disaient qu'en annonçant la mort de Bou-Zian et de Sidi-Moussa, on s'était trompé deux fois, et qu'on avait exposé comme têtes de ces glorieux chefs celles de combattans vulgaires. Bou-Zian, croyait-on, allait reparaître et relever le drapeau de la guerre sainte abattu dans le sang des martyrs de Zaatcha. Le crédule fanatisme des Kabyles était enflammé par ces récits mensongers. Il était évident que la poudre allait parler de nouveau.

Le colonel Canrobert, chef de la subdivision, conduisant lui-même la colonne expéditionnaire, se mit en marche le 25 décembre 1849. Nos troupes ne pouvaient pas avoir un meilleur guide que le jeune colonel des zouaves, illustré par ses récens succès militaires, déjà connu des Arabes par l'autorité qu'il avait exercée à une autre

(1) A la fois couvent et collége, habité par des religieux guerriers et savans.

époque dans ce même commandement de Batna, et qui l'y avait rendu à ce point populaire, que les Aurésiens, dans leurs transactions, pour marquer une date, disaient souvent : ***am Kamroubert*** (c'était l'année de Canrobert). Sa petite armée comprenait les 5e et 8e bataillons de chasseurs à pied, deux bataillons de zouaves, deux bataillons du 8e de ligne, un bataillon de la légion étrangère, un escadron de chasseurs d'Afrique, un de spahis, et quatre pièces de montagne. Les bataillons, fort réduits par les combats et les fatigues, présentaient à peine un effectif de 4,000 hommes; mais les troupes dont ils se composaient étaient singulièrement aguerries, le souvenir de ce qu'ils avaient fait à Zaatcha les remplissait d'ardeur : chef et soldats, s'inspirant une mutuelle confiance, étaient prêts à tout oser.

C'est le cas de dire en passant combien les nécessités des armées actuelles nuisent à la facilité et à la promptitude des opérations en Algérie, surtout quand on aborde les pays de montagnes. Les hommes sont habitués à une nourriture fortifiante, les armes dont ils se servent exigent de grands approvisionnemens, les comptabilités des compagnies sont tenues à jour comme en garnison, la paie se fait avec de l'argent transporté à dos de mulets; enfin le service des ambulances doit être assuré avec tous les soins que réclame l'humanité, et que la science moderne n'a pas simplifiés. De là l'obligation pour un chef de colonne de traîner avec lui un immense convoi et de porter son attention sur mille détails dont les hommes du métier comprennent seuls l'importance.

Le colonel Canrobert, dont la sollicitude pour le soldat en campagne est une des qualités militaires les mieux reconnues, était alors parfaitement secondé par un jeune chef d'état-major, le capitaine Besson. Le plan du commandant était de prendre la vallée de l'Abdi à sa naissance et de la descendre vers Narah, après avoir forcé successivement à l'obéissance tous les villages de la vallée supérieure.

Le jour de son départ, la colonne expéditionnaire alla camper à Neze-Dira, au pied de bois magnifiques; elle avait longé en passant les ruines de Lambessa, connues alors seulement par les fouilles et les rapports de Carbuccia.

Le 26 décembre, de grand matin, on se mit en mouvement pour gravir le défilé du Plomb (***Tenüt-Ressas***), qui conduit de la plaine dans l'Abdi. Là nous attendaient nos premières épreuves; nous étions déjà à une assez grande hauteur : à mesure que nous montions, le froid le plus vif se faisait sentir; les difficultés du chemin forçaient à chaque instant la colonne à s'arrêter. On profitait de ces temps de halte pour aplanir la route et réchauffer les hommes, dont les membres commençaient à s'engourdir, à de grands feux allumés

avec les arbres d'une forêt qui se trouvait fort à propos sur notre passage. A peine cependant avait-on atteint le sommet du défilé, que d'épais tourbillons de neige, comme il en tombe pendant l'hiver sur les plus hautes montagnes, vinrent obscurcir l'air au point de rendre la marche impossible. Il fallut s'arrêter dans ce site sauvage, au milieu de rochers arides, et y faire reposer le soldat. Le colonel Canrobert partagea ensuite sa colonne en plusieurs fractions; il donna des guides à chacune d'elles, et s'engagea lui-même à la tête de son avant-garde pour sonder le chemin, flanqué de précipices affreux que la neige dérobait aux regards. On mit près de sept heures à défiler à travers ces obstacles, et nous étions tous exténués de fatigue quand on atteignit Bahli, le premier village de la vallée sur la rive gauche de l'Abdi, où, adossé à la crête des rochers et perché comme un nid de vautours, se dressait au-dessus de nos têtes le *bordj* des Ouled-Azouz.

L'ordre de marche suivi par le colonel Canrobert était parfaitement approprié au terrain. Celui de la journée du 26 décembre donnera un aperçu de ses dispositions tactiques. Il était ainsi réglé : une compagnie d'élite du 1er bataillon du 8e de ligne, précédée des guides de la colonne, suivie de la section du génie pour aplanir la route en cas de besoin, et d'une demi-section de chasseurs à pied du 5e se servant d'armes à longue portée, 1er et 2e bataillons du 8e de ligne, l'artillerie, 2e bataillon de zouaves, l'ambulance, la cavalerie, 1er bataillon de zouaves, le train, demi-bataillon de la légion étrangère, les bagages des corps, demi-bataillon de la légion, la moitié du convoi arabe, demi-bataillon du 5e chasseurs à pied, seconde moitié du convoi arabe, demi-bataillon du 5e chasseurs, le troupeau, 8e bataillon de chasseurs. L'on voit tout de suite les avantages de cet habile fractionnement pour l'attaque comme pour la défense. L'artillerie, l'ambulance, le convoi, les bagages, le troupeau, sont encadrés et surveillés. Le chef de la colonne, ayant l'ennemi en tête, a sous la main une réunion de troupes toujours prête à enlever une position sans être gênée par aucun embarras, et partout où les Kabyles pourront se présenter, en face, sur nos flancs ou sur nos derrières, ils trouveront une résistance également solide et protectrice de notre marche.

Le 27, on gagna El-Haoua, en se prolongeant sous les villages de Bougrara, Haïdoussa, Tenüt-el-Abid (le défilé des Nègres), Fedjel-Cadhi, tous situés sur des penchans abrupts ou sur des rocs à pic, dans le pays le plus sauvage, le plus pittoresque, qui d'ailleurs, pour beaucoup d'entre nous, n'était pas une nouvelle connaissance. Ceux de nos camarades qui avaient fait la campagne de 1845 nous montraient sur les crêtes de gauche la trace de leur premier passage, les

ruines des maisons de Haïdoussa, qu'ils avaient incendiées après un assez vif combat. Cette journée du 27 décembre, dans laquelle on fit à peine quelques lieues, doit compter parmi les plus pénibles que nous ayons eu à supporter. L'avant-garde s'était mise en mouvement à onze heures et demie, ce fut seulement à huit heures du soir que l'arrière-garde arriva au campement. Pendant tout ce temps-là, on avait marché lentement, en silence, par une saison rigoureuse, sans route tracée, suivant avec peine quelques sentiers escarpés, s'attendant toujours à la rencontre d'un ennemi embusqué qu'on ne peut ni prévenir ni éviter, s'offrant individuellement à ses coups sur un terrain qui ne permet à la troupe ni de se déployer ni de se concentrer, et exposé à tous les dangers qu'offre, au milieu de tels obstacles, l'allongement d'une colonne de quatre mille soldats et de cinq cents chevaux ou mulets, sans compter le troupeau, qui chemine homme par homme, bête par bête, et pas à pas.

Les villages que nous dépassons le lendemain, Tiskifin, Okrib, Rbieh, etc., protestent de leur obéissance. Continuant de descendre, nous apprenons que le gros bourg de Chir se dispose à résister.

Chir, situé sur la rive droite de l'Abdi et appuyé à la montagne, coupait notre route. Il fallait l'enlever de vive force ou le tourner par la hauteur, en défilant par un chemin en corniche sous le feu continu des maisons. Au moment de l'atteindre, le colonel Canrobert se porta en tête de ses troupes pour leur faire prendre position, lorsqu'on vit tout à coup les habitans en masse sortir sans armes, en nous saluant du cri bien connu de ***semi, semi*** (amis, amis).

Afin de régler les affaires des villages que nous laissions derrière nous, on séjourna le 29 et le 30 à Chir. Le commandant aurait pu en châtier les habitans pour l'air de résistance qu'ils s'étaient donné, et que notre attitude décidée avait seule déconcerté; mais il préféra se montrer bon et généreux, se contentant d'exiger de la paille et du grain pour les besoins de sa colonne. Il savait que la partie virile de chaque village s'échappait à notre approche pour grossir le centre de résistance qui se préparait à Narah, et il espérait bien avoir là l'occasion de faire un exemple salutaire et suffisant.

Toutes les nouvelles, à mesure que nous avancions, s'accordaient à présenter Narah comme résolue à braver nos menaces et à se porter aux dernières extrémités. Les contingens de l'Oued-Abiad étaient accourus se renfermer dans ses murs; les armes et les munitions ne manquaient pas plus que les combattans. Une position jugée inexpugnable par ceux qui l'occupaient ajoutait à l'ardeur de la défense. Du côté de l'attaque, il est vrai, l'ardeur n'était pas moins vive. Depuis notre entrée dans les Aurès, on n'avait pas tiré un coup de fusil; il n'y avait eu que des fatigues et des souffrances. On ac-

cueillait donc avec joie l'espoir d'une lutte prochaine. Il faut souvent à l'armée la distraction de la poudre pour ranimer et relever le soldat, dont le courage se détend assez vite après de longues marches sans rencontres.

Le 30, on fit une reconnaissance dans la direction de la ville. L'ennemi ne bougeait pas, il nous attendait sur son terrain. Le lendemain, toute la colonne se mit en mouvement et vint camper sur l'Oued-Abdi, un peu au-dessus du débouché du ravin de Narah, à un endroit appelé Chelma, non loin de Menah. Là on attendit en vain les soumissions. Chaque jour, les Arabes venaient tirer sur nos avant-postes et sur les troupes envoyées en reconnaissance. D'abord ils ne nous faisaient pas grand mal, et nous ne leur répondions que faiblement, afin de ménager les munitions; mais comme ils devenaient plus entreprenans et plus dangereux, il fallut riposter, et bientôt on obligea ces nuées d'oiseaux de proie à s'envoler dans leurs montagnes.

Avant de porter le coup décisif, le chef de l'expédition voulut essayer, comme à Zaatcha, d'amener l'ennemi à composition en le frappant dans ses intérêts les plus précieux, en dévastant au lieu de tuer. Il envoya du camp des corvées armées pour détruire les magnifiques jardins fruitiers que cultivaient les gens de Narah, et qui s'étendent en gradins artistement disposés sur les pentes, jusqu'au lit de la rivière. Une pareille destruction, qui ruinait en quelques heures le fruit de longues années de travail, la principale richesse du pays, aurait dû faire fléchir les plus opiniâtres : elle ne servit qu'à irriter, qu'à fortifier en eux l'esprit de résistance.

Dès le 3 janvier 1850, on se prépara à l'attaque de vive force. Il n'y avait plus à perdre un jour. Le temps était devenu tout à coup rigoureux, ainsi qu'il arrive dans ces contrées élevées, où la température passe souvent par les plus brusques variations. La pluie et le froid assiégeaient déjà notre petit camp, où les vivres n'abondaient pas. Le soldat, depuis quelque temps, était réduit à la ration de biscuit, qu'il faisait cuire avec la viande des maigres bœufs de notre troupeau. Le peu de vin qu'on avait apporté si difficilement à dos de mulets devait être réservé pour les malades, et l'eau de l'Oued-Abdi était presque glacée. Pour des troupes qui avaient accompli cinq mois de campagne sans relâche, ces premières atteintes de l'hiver devenaient fort pénibles. L'absence de toutes nouvelles ajoutait à la souffrance des privations une certaine tristesse, et chacun attendait avec impatience le moment de l'action, comme prélude de celui du retour.

L'avant-veille du jour qui avait été fixé pour l'attaque, des chefs ennemis étant venus dans notre camp en parlementaires, le colonel Canrobert, après les avoir engagés à se soumettre, essaya de leur

inspirer une confiance trompeuse. « Je sais mieux que personne, leur dit-il, que je ne puis vous attaquer dans votre position de Narah, attendu que je n'ai ni assez de monde, ni assez de canons; mais je détruirai vos jardins, et dans trois mois, quand vos arbres seront couverts de fruits et vos champs de récoltes, je reviendrai avec des forces plus considérables, et je ruinerai tout. » Puis, leur montrant une baïonnette-sabre de nos chasseurs à pied : « Comment croyez-vous pouvoir jamais résister à des armes pareilles, maniées en nombre suffisant par ceux qui les portent? » Ces paroles, loin de convaincre des chefs fanatiques, leur donnèrent, comme on le voulait, l'idée de notre impuissance momentanée dans l'offensive, et ils sortirent de notre camp avec ces airs de dédain superbe particuliers à un ennemi qui se croit invincible. Le 4 au matin, toutes les dispositions étaient prises pour la journée du lendemain, qui devait être décisive.

Trois villages situés dans une gorge profonde, dont les eaux descendent à la rive gauche de l'Oued-Abdi, forment la ville de Narah (ville de feu). Les deux moins importans, ceux des Ouled-Sidi-Abdallah et des Dar-ben-Labareth, s'allongent à droite et à gauche sur les flancs de la montagne. Au milieu, sur un rocher qui surgit du fond du ravin, comme une sorte d'île, à près de 200 pieds au-dessus du thalweg, se groupent serrées les cent maisons du village principal, Tenüt-el-D'jemma. C'est la situation isolée et inaccessible de cette espèce de citadelle, qu'ils croyaient inexpugnable, qui avait donné aux gens de cette petite république une confiance bien chèrement expiée.

Avant d'arriver aux villages supérieurs, à une élévation de plus de 500 mètres au-dessus de l'Oued-Abdi en partant du bas de la vallée, il faut gravir des pentes en gradins, dont les dernières sont de véritables escaliers étroits et tortueux taillés dans le roc. Des tours en pierres, solidement construites et disposées avec une certaine habileté, couvrent et commandent tous les abords du ravin, dans le lit duquel s'étagent avec un art remarquable de verts et riches jardins. Parvenu au haut de ces positions culminantes, dont le sommet est le mont Tanout, qui surplombe la ville, on voit celle-ci dans le fond d'une sorte d'entonnoir, et c'est sous le feu des habitans qu'il faut descendre presqu'à pic et à découvert.

Trois chemins conduisent à Narah de la vallée de l'Oued-Abdi. L'un, sur la rive droite, escalade des mamelons escarpés et rocailleux, où le fantassin marche péniblement en s'aidant de ses mains, où le cavalier traîne son cheval derrière lui. Les deux autres, qui ne sont guère plus praticables, suivent les contreforts de la rive gauche et aboutissent aux maisons des Ouled-Sidi-Abdallah.

L'Oued-Narah a sa source dans un col qui mène, à travers le Djebel-Lazerek, dans le bassin de l'Oued-Abiad. Derrière ce col, nommé Tauzougart (le col des jujubiers sauvages), se trouvaient de nombreux villages, Tazemelt, Aïn-Roumia, Iguelfen, Taughanimt, situés sur le versant sud du Djebel-Lazerek. Les gens de Narah y avaient fait passer leurs familles, leurs troupeaux, et y avaient caché leurs biens les plus précieux, les croyant à l'abri de toute atteinte. Eux-mêmes, aidés des nombreux contingens de l'Oued-Abiad, venus à leur secours, occupaient fortement leur ville.

Ces renseignemens fournis par les espions de M. Seroka, chargé des affaires arabes de la colonne, déterminèrent le plan d'attaque. Trois colonnes sans bagages et pourvues de deux journées de vivres devaient surprendre et enlever les positions de Narah à la pointe du jour, en attaquant par trois côtés différens. Si elles ne réussissaient pas à emporter le village principal par un coup de vigueur, elles remonteraient le ravin, se réuniraient vers le col pour le franchir à tire-d'aile et tomber à l'improviste sur Taughanimt et Iguelfen, où l'on ferait une razzia de toutes les richesses appartenant à l'ennemi. Cette opération en dehors des prévisions de la défense devait produire un effet certain. Outre qu'on atteignait Narah dans ses biens, par l'enlèvement des familles on pouvait l'amener à la soumission. Toutefois le plan n'eut pas besoin d'être exécuté comme il avait été conçu; la vaillance de nos soldats l'abrégea singulièrement.

Le 4 au soir, le colonel Canrobert réunit auprès de sa tente les chefs de corps pour leur expliquer ses projets et les détails d'exécution qu'il leur confiait; puis, se rendant avec eux sur un mamelon de la rive droite de l'Abdi, il leur montra le faîte d'une maison se détachant des ombres de la montagne, qui indiquait seule la vraie position de Narah. Dès le matin, nos soldats avaient construit des retranchemens en pierres sèches pour mettre à l'abri de toute atteinte sérieuse nos bagages et nos approvisionnemens, qu'on devait laisser à la garde des hommes les moins valides, formant un effectif de 800 hommes et appuyés par un obusier de montagne.

Ce fut une grande joie dans le camp, lorsque l'on y connut les ordres de combat pour le lendemain. Les soldats sont comme les enfans, tout changement leur plaît; d'ailleurs ils voyaient dans ce dernier effort qu'ils allaient tenter la fin assurée d'une existence nomade de cinq mois pleine d'épreuves et de souffrances. Chaque homme avait reçu le soir, comme gratification, une ration extraordinaire de sucre et de café. La difficulté, dans ces gorges sans routes, de faire arriver du vin, dont le soldat est toujours très friand en campagne, n'avait pas permis d'autre distribution. Le soldat le sa-

vait : aussi il se contenta de ce qu'on voulait bien lui donner. Toute la première partie de la nuit se passa à faire bouillir le café auprès de grands feux de bivouac; c'était sa distraction, c'était son seul plaisir, car, dans son insouciance, et avec la légèreté d'esprit qui lui est propre, il se préoccupe bien peu de la mort qui l'attend dans quelques heures. L'officier seul, plus sérieux et plus pénétré de l'importance de ses devoirs, se livre au repos pour ménager ses forces, qui lui sont bien plus nécessaires qu'à ceux qui obéissent.

Trois colonnes, avons-nous dit, devaient attaquer Narah à la pointe du jour par trois côtés différens. La première, sous les ordres du colonel Carbuccia (1), composée du 5e bataillon de chasseurs, du 3e bataillon de la légion étrangère et d'une compagnie de zouaves, se réunissait, le 5 janvier 1850, vers trois heures du matin. Les hommes étaient sans sac; ils emportaient seulement des cartouches et des vivres roulés dans une demi-couverture de campement. On avait calculé qu'il fallait à la première colonne plus de quatre longues heures de marche pour prendre la ville à revers avant le jour. Cette troupe remonta d'abord sur un espace de près d'une lieue le cours de l'Abdi, puis se jeta tout à coup à droite dans les montagnes; elle était précédée de guides arabes, que l'appât du gain rend capables de tout braver, et qui, marchant en avant, exposés aux premiers coups, s'acquittent hardiment de leur dangereux métier. Pendant cette lente ascension, qu'éclaira heureusement la clarté de la lune, il fallut vaincre à chaque pas de nouvelles difficultés; on était forcé de descendre et de remonter successivement des précipices affreux, qui devenaient, à mesure qu'on avançait, plus impraticables. Plusieurs fois on crut qu'il faudrait y renoncer; mais le coup d'œil sûr et la prompte intelligence du chef d'état-major Besson (2), rectifiant au besoin, sur un terrain qu'il devinait plutôt qu'il ne le connaissait, les mouvemens incertains de l'avant-garde, surmontèrent tous les obstacles. L'ennemi, il est vrai, supprima celui qui était le plus à craindre, — sa propre défense; ne croyant pas qu'une marche en colonne fût possible à travers des rochers où il fallait se servir presque constamment des mains pour avancer, il nous laissa tourner tranquillement toutes ses positions. Nous arrivâmes ainsi, avant le lever du soleil, sur la hauteur qui contourne et domine Narah, attendant que les deux autres corps fussent engagés sérieusement avec les assiégés pour forcer l'une des entrées de la ville, et restant en même temps à portée du

(1) Devenu général, il fut une des premières victimes de la guerre d'Orient.

(2) Lieutenant-colonel, major de tranchée devant Sébastopol, atteint de deux coups de feu à l'assaut de Malakof.

col que l'on devait franchir, si nous ne réussissions pas d'un seul coup de main.

Vers cinq heures, la deuxième colonne, sous les ordres du commandant Bras-de-Fer, formée du 8e bataillon de chasseurs à pied, du 1er bataillon de zouaves, de trente sapeurs du génie, d'une section d'artillerie de montagne, d'un détachement de chasseurs à cheval et de spahis, se mettait en mouvement vers le sentier qui gravit les pentes de la rive droite du ravin. L'ambulance et quelques mulets haut le pied venaient à la suite. Il y avait à franchir de ce côté l'arête flanquée par les blockhaus en pierre, puis à escalader le rocher du Tanout. L'ordre était donné de filer sans s'arrêter et sans s'occuper des défenses; l'arrière-garde devait faire main-basse sur les hommes qui s'y trouveraient. C'était une scène saisissante que cette marche dans l'ombre, à travers un pareil pays, à pareille heure. Le temps était froid, mais sec; la plupart des hommes toussaient, les armes cliquetaient. On se demandait, non sans anxiété, comment avec un pareil bruit on parviendrait à tromper l'attention vigilante de l'ennemi; mais en se portant à deux cents pas sur notre flanc, l'on n'entendait plus qu'un bruit sourd, vague, que les vedettes kabyles pouvaient prendre pour le murmure de l'Abdi.

Bientôt on arrive au pied du mamelon où était le premier poste; on monte en silence, à pas de loup : rien ne bouge. On rase le deuxième, le troisième blockhaus : rien... Tout est désert. L'ennemi a jugé l'attaque trop difficile par le Tanout, et a cru que nous ne pouvions la tenter que par la route de Menah à Narah. Il s'est d'ailleurs souvenu que les troupes de Carbuccia avaient suivi cette route quelques mois auparavant, et, persuadé que nous ferons de même cette fois, ou plutôt que, suivant la parole du colonel Canrobert, nous reviendrons à l'époque de la moisson, il a dégarni ses embuscades. Nos soldats atteignent donc sans temps d'arrêt la base du rocher. La voie est si étroite, si rapide, que le cavalier est obligé de mettre pied à terre et de tenir son cheval par la bride : c'est un véritable escalier dont les degrés sont taillés dans la montagne.

Dans le même temps, la troisième colonne, qui obéit au chef de bataillon de Lavarande (1), ayant auprès de lui son adjudant-major Troyon (2), chemine sur les escarpemens de la rive gauche, de manière à prêter le secours de ses feux à celle qui s'élève sur la droite. Elle comprend le 2e bataillon de zouaves, le 1er bataillon du 8e de ligne, renforcés de la compagnie de grenadiers du 2e bataillon, d'une pièce de montagne, et de cinquante chasseurs d'Afrique.

(1) Depuis général, tué devant Sébastopol.
(2) Depuis chef de bataillon, tué à la bataille de l'Alma.

L'exécution de ce mouvement concentrique était complète au commencement du jour. A l'heure marquée, presqu'au même moment, les trois têtes de colonnes débouchaient en vue de Narah. Le chef de l'expédition avait marché au centre avec les troupes du commandant Bras-de-Fer; il se tenait derrière le premier peloton qui servait d'éclaireur, se trouvant ainsi plus à même de diriger toutes ses forces. L'aube commençait à blanchir, et sur le fond du ciel plus clair, le Tanout dessinait sa crête nue. On vit alors assez distinctement au-dessus de nos têtes des ombres se lever, se baisser... C'étaient les vedettes ennemies, qui, entendant bruire à leurs pieds, cherchaient à sonder l'obscurité de la vallée et prêtaient l'oreille. Enfin un cri terrible d'alarme s'élève dans l'espace, la mousqueterie s'allume dans l'ombre. L'avant-garde, qui montait avec le colonel Canrobert, se découvre; les cris : A la baïonnette! retentissent; les clairons sonnent, les tambours battent la charge, les hommes s'élancent. A peine cependant les musiques de la deuxième colonne ont-elles entonné l'air enivrant de l'attaque, que celles de la première, qu'a dirigée Carbuccia, leur répondent derrière l'ennemi. Le sommet du Tanout, abordé résolûment, est franchi; nos soldats se précipitent vers Narah, ils roulent comme des avalanches : leur élan est irrésistible. Les Kabyles qui occupaient les abords du village, surpris, entraînés, tourbillonnent et s'enfuient, les uns en remontant le ravin, les autres en regagnant la ville. Le 8e bataillon de chasseurs à pied, le 1er de zouaves, les sapeurs du génie de la colonne du centre, se jettent à la poursuite de ces derniers, et malgré le feu à bout portant qui part des murailles crénelées, ils couronnent vaillamment le rocher et les terrasses. Au même instant, des compagnies du 5e bataillon de chasseurs, du 8e de ligne et de la légion étrangère, qui formaient la tête de la première colonne, que j'avais l'honneur de commander, pénètrent par la porte opposée. Le commandant de Lavarande, avec le 2e bataillon de zouaves, se jette, de son côté, dans le village des Ouled-Sidi-Abdallah, qui forme la partie est de Narah, pendant qu'une partie du même bataillon, avec quatre compagnies du 8e de ligne, après avoir emporté le village des Dar-ben-Labareth, sur la gauche, achève l'investissement de la place en coupant la route à l'ennemi. Celui-ci essaie de remonter à travers les jardins; mais le commandant Levassor Sorval, secondé par deux officiers d'une rare valeur, les capitaines de Cargouët et Alpy (1), avec le 5e bataillon de chas-

(1) Depuis chefs de bataillon l'un et l'autre et tués devant Sébastopol. Le brave de Cargouët, la veille de sa mort, avait par son testament laissé une partie de sa fortune « à partager entre ceux de ses soldats qui seraient blessés dans l'affaire où il allait probablement succomber lui-même. »

seurs et trois compagnies de la légion étrangère, longe les hauteurs de la rive droite du ravin, et cerne aussi les fuyards, qu'un peloton de cavalerie sabrait sur la rive gauche. Rien de plus étrange ni de plus émouvant que le spectacle qui se déroulait alors sous nos yeux, et dont ne perdront jamais le souvenir ceux qui en ont été les témoins. Sur le fond verdoyant de la montagne se dessinaient les dolmans bleus de nos chasseurs d'Afrique, les vêtemens rouges des femmes, les burnous blancs des Arabes, tous confondus dans un pêle-mêle affreux; les cris des soldats, les gémissemens des victimes, dominés par le bruit de la fusillade, se répétaient en échos prolongés jusqu'au fond de la vallée, et le soleil levant éclairait de ses pâles rayons cette scène confuse et sanglante.

Vers les neuf heures du matin, nous étions maîtres de Narah. Le feu fut aussitôt mis aux maisons. En un clin d'œil, une ceinture de flammes environna la ville, et en empêchant nos troupes d'y rester, sauva beaucoup de gens qui avaient cherché un refuge dans la mosquée. Cependant il ne se fit qu'un trop grand massacre des habitans. Une fois le soldat animé par le sang, rien ne l'arrête; la vengeance trouve alors son excuse. Quelques-uns, moins inhumains, ramenaient vers ceux de leurs camarades qui n'avaient pu prendre part au pillage des femmes et des enfans, mais en petit nombre, car il en était resté fort peu au milieu des assiégés. Une jeune fille, entre autres, avait été enlevée par des zouaves; elle était entièrement nue, soit qu'elle eût été dépouillée de ses vêtemens, soit que le temps lui eût manqué pour s'en couvrir : les zouaves l'enveloppèrent du caban d'ordonnance, lui firent une place à leurs feux de bivouac, et respectèrent sa faiblesse. On remarqua aussi une autre jeune fille bien digne de pitié; elle était d'une beauté singulière, et le fin tissu de sa robe blanche dénotait une naissance élevée. Une balle l'avait frappée en pleine poitrine, et elle s'était traînée sur la plate-forme d'un rocher isolé pour éviter l'incendie qui dévorait sa maison. Il fut impossible de la secourir : on l'aperçut de loin se débattant dans les angoisses de la mort et tombant après d'affreuses souffrances, sans avoir proféré un seul cri. Un pauvre Kabyle, plus heureux, échappa miraculeusement à une mort presque certaine. Il avait été fait prisonnier, et se trouvait gardé à vue au milieu d'une compagnie de soldats. Observant ce qui se passait près de lui, il profite d'un moment favorable et se sauve à toutes jambes, mais non sans essuyer le feu de plus de trente hommes qui tirent sur lui presque à bout portant sans pouvoir l'atteindre. D'autres durent leur salut à l'humanité des chefs, entre autres le *taleb* (1) de Menah, qui s'était

(1) Espèce d'instituteur communal.

glissé dans les rochers à la suite de nos soldats pour être témoin du combat, et qui, pris pour un ennemi, faillit, malgré ses innocentes lunettes de maître d'école, périr victime de sa curiosité.

Jusqu'à trois heures du soir, on occupa une partie des troupes à la destruction des villages et des fertiles jardins qui avaient été la richesse des Kabyles de Narah. La prise de la ville fut annoncée par vingt et un coups de canon qu'on dirigea contre les maisons pour en activer l'incendie. Cette décharge retentissant dans ces hautes montagnes, portée au loin par leurs bruyans échos, annonçait à tout le pays notre victoire, qui fut saluée par les acclamations de notre petite armée.

Quand tout fut fini, les trois colonnes redescendirent ensemble les pentes qui conduisaient au camp par le chemin direct de Menah, emmenant avec elles un convoi de nos morts et de nos blessés. Ces soldats qui avaient passé une partie de la nuit à marcher, la matinée à combattre et à vaincre, la journée à tuer, incendier et dévaster, rentraient silencieux, comme si la fatigue de cette longue marche et le souvenir des cruelles émotions d'une pareille lutte eussent comprimé dans leurs cœurs ces explosions de joie qui suivent ordinairement le succès, et qui rendent les troupes si bruyantes et si gaies. En arrivant au camp, à la nuit, chacun pensait à prendre un repos bien nécessaire; mais le temps et les ressources ne permettaient point ces repas dont le soldat goûte si bien en de pareils momens l'influence réparatrice, heureux encore si son tour de service ne l'oblige pas à veiller aux avant-postes et aux grand'gardes pour ceux qui dorment dans le camp après une journée d'épreuves et de combats!

Le lendemain, on enterra les morts, parmi lesquels se trouvaient deux officiers, tués des premiers à l'assaut de Narah. On acheva de détruire les plantations, peut-être aurait-on mieux fait de les confisquer au profit de nos alliés de Menah, et on fit sauter les blockhaus, dernières traces matérielles de la défense. Vers quatre heures du soir, la neige commença à tomber abondamment, et couvrit toutes les terres. Un peu plus tôt, nous étions prisonniers dans ces montatagnes infranchissables, et la saison rendait impossible ce coup de main, si glorieux pour nous, si nécessaire pour la paix. Nous avions eu l'heureuse chance de profiter du dernier beau jour. C'est ainsi que la Providence joue constamment le grand rôle dans les vicissitudes de la guerre; ce n'est pas sans raison qu'en invoquant sa toute-puissance, on l'appelle le ***Dieu des armées.***

Nous fûmes retenus par le mauvais temps jusqu'au 10 janvier. Le colonel Canrobert en profita pour régler les affaires de Menah et du pays vaincu. Depuis notre succès, tous les principaux chefs étaient à

ses pieds. Il n'en abusa pas pour leur imposer de dures conditions (1). Ceux-ci le remercièrent : « Tu es fort, lui disaient-ils, tu es généreux, sois béni! » Dans l'intention de les tenter, le colonel leur dit : « Mais si je me trouvais seul avec un faible bataillon, séparé de mon armée, que me feriez-vous? » Tous se turent. Un seul, plus hardi et plus franc, se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, pardonne ma franchise, mais nous ne pourrions alors surmonter notre instinct, et nous t'égorgerions! » En faut-il plus pour faire comprendre et excuser les cruelles représailles auxquelles nous étions si souvent entraînés?

Le 9, on voulut reconnaître la route directe qui ramène à Batna par Tagourt, en franchissant les versans des montagnes occidentales de l'Oued-Abdi, et qui avait été suivie par le colonel Carbuccia à sa dernière expédition; mais la route avait disparu sous la neige. Nous étions forcés de redescendre la vallée jusque dans le Sahara.

Le 10 janvier au soir, nous campions à Tiloukache, après avoir traversé le matin la jolie ville de Menah, dont les habitans, depuis longtemps en rivalité avec les gens de Narah, s'étaient montrés favorables à nos armes. La population féminine, si remarquable là par sa beauté et curieuse comme partout, se montrait aux fenêtres, aux balcons, pour nous voir passer. Le *taleb,* qui avait failli payer bien cher la curiosité de voir comment les Français s'y prenaient pour enlever une position comme Narah, était à son école, où il se contentait d'apprendre à lire aux enfans. Un *taleb,* selon les Arabes, n'est pas un homme; qu'a-t-il à se mêler aux guerriers? Une mère disait un jour à son mari : « Notre fille veut à toute force goûter du mariage; c'est une rage, une frénésie, mais comment faire? (Les guerriers, les jeunes gens de la tribu étaient en *razzia,* en guerre.) — Comment faire? dit le père. Donnons-la au *taleb* en attendant que nous puissions la donner à un homme. »

Il n'y a pas de position plus pittoresque que celle de Menah, s'élevant au-dessus de l'Abdi avec sa ceinture de vergers plantés et étagés comme des escaliers. La principale mosquée de la ville est une ancienne église chrétienne. Il y a encore des inscriptions sur les piliers qui soutiennent la toiture de l'édifice. Il s'y trouve aussi de nombreuses traces de constructions romaines, dont les lettres que nous parvenions à déchiffrer nous montraient qu'une pensée, comme un reflet de l'immortalité, avait survécu à la ruine même d'un empire.

(1) Il a été défendu aux gens de Narah de reconstruire leur ville détruite; ils ne peuvent bâtir qu'au pied des montagnes, sur l'Abdi même.

Le 11, nous allions camper à Gueddila, riante oasis située au-dessus de celle de Djemora, qui compte près de cent mille palmiers. En atteignant le lendemain l'oasis des Beni-Souck, un spectacle aussi charmant qu'inattendu s'offrit à nos regards : nous nous trouvions tout à coup au milieu de la plus riche végétation, au sortir des affreux rochers à travers lesquels nous n'avions cessé de cheminer depuis notre départ. Dans cette oasis, que baigne l'Abdi, les habitans font couler l'eau d'un côté de la rivière à l'autre au moyen de troncs de dattiers creusés et soutenus par des poteaux. Des vignes et d'autres plantes s'enlacent à ces aqueducs aériens et jettent entre les arbres des deux rives une arcade de verdure, de fruits et de fleurs. Le torrent au milieu duquel la colonne se frayait un passage formait çà et là de larges miroirs qui répétaient à nos pieds cette magnifique décoration. A Narah, nous laissions l'hiver; nous trouvâmes l'été à Gueddila, et surtout à Branis, où nous bivouaquâmes le 12.

C'est au mois de mai que le voyageur, allant prendre l'Abdi à sa source et le descendant jusqu'à l'endroit où il se perd dans les sables, près de Biskara, serait témoin de merveilleux contrastes. Au pied du Tenüt-Ressas, la neige couvre encore les champs; dans les jardins de Bahli, plus de neige, mais le sol est sans végétation; à Menah, la terre prend déjà cette teinte verte du blé qui commence à pousser; à Djemora, les tiges sont élevées, les épis se forment; à Branis, ils commencent à jaunir; à Biskara, on moissonne. Ainsi, dans l'espace de deux journées de cheval, on verrait, comme dans un diorama, se succéder toutes les saisons.

Le 13, la colonne quitta la vallée de l'Abdi, en laissant Biskara sur notre gauche, pour gagner El-Outaïa, un des premiers postes que l'on rencontre à l'entrée du désert. El-Outaïa a été privé, par les malheurs de la guerre, de son antique forêt de palmiers, et n'offre plus qu'un triste et misérable aspect. Nous y apprîmes du vieux Dheïna, un de nos plus fidèles serviteurs dans ces lointains parages, que dans la nuit du 5 au 6 il avait observé dans l'Aurès une grande teinte rouge de sang. Déjà l'on faisait courir des bruits fâcheux sur l'expédition. Dheïna fit éveiller tout son monde et leur dit : « Regardez; voici Narah qui brûle! Allons dormir tranquilles sous nos tentes, la paix est rétablie dans le pays. »

D'El-Outaïa, nous repassâmes par El-Kantara. Longtemps avant d'atteindre ce défilé, une des portes du désert, nous aperçûmes les montagnes du Tell, que couronnaient de gros nuages amoncelés sur leurs hautes cimes, lorsqu'un ciel d'une pureté éclatante éclairait de ses feux les autres points de l'horizon. Les chefs arabes qui nous accompagnaient nous rappelèrent à ce sujet une de leurs lé-

gendes. Le Tell ayant un jour voulu épouser la plaine du Sahara, celle-ci le repoussa en disant : — Comment? moi qui suis une jeune fille toujours souriante, aux yeux bleus et pleins de rayons, j'irais épouser un homme sombre, maussade comme toi, dont le front est toujours chargé de nuages! Une pareille union ne pourra jamais me convenir.

Nous retrouvâmes à Ksour la neige et l'hiver. Enfin le 16 janvier 1850 nous étions de retour au chef-lieu de la subdivision, où nous retrouvions le repos, qui nous était bien nécessaire, mais sans les charmes et les distractions des autres villes de l'Algérie.

A Batna, qui a pris depuis une certaine importance par le voisinage de Lambessa, devenu un lieu de déportation, mais qui n'offrait alors qu'un assemblage de baraques et de tentes, un beau lion apprivoisé se promenait dans les rues; les soldats du camp aimaient à jouer avec lui et à le caresser. Il se tenait ordinairement dans le voisinage de la demeure du commandant supérieur, où on lui portait régulièrement à manger. Ce lion captif et soumis, heureux de vivre au milieu de nous, était l'image assez fidèle du triomphe de la civilisation française sur la barbarie des Arabes. Dès cette époque en effet, après la prise et la destruction de Zaatcha et de Narah, la France était maîtresse de tout le pays qui s'étend du littoral de la mer à l'intérieur du désert, entre les deux états de Tunis et du Maroc, à l'exception de la Kabylie proprement dite. Cette partie de l'Algérie, réservée pour de derniers coups, comme la plus difficile à soumettre, a été depuis, presque chaque année, le théâtre de nouveaux exploits pour notre armée d'Afrique. La guerre d'Orient avait seule reculé la fin de cette lutte, que le maréchal Randon aura l'honneur de terminer, car, à en juger par les dernières opérations, dont l'épisode que nous venons de raconter aura du moins pu servir à donner une idée, la Kabylie subit à son tour l'ascendant de notre force et se soumet à notre influence, après avoir offert une victoire de plus aux frères d'armes qui nous ont remplacés sur cette terre d'Afrique, où ne cessent de les suivre nos souvenirs et nos vœux!

CHARLES BOCHER.

LES SEIGNEURS

D'AKSAKOVA

CHRONIQUE D'UNE FAMILLE RUSSE SOUS CATHERINE II.

Semeinaïa Khronika i Vospominania (*Chronique et Souvenirs*), par M. Aksakof, Moscou 1856.

On peut distinguer deux périodes dans le laborieux travail qu'accomplit depuis deux siècles sur elle-même la société russe, pour concilier son antique génie avec les exigences de la civilisation moderne. Durant la première période, qui s'étend de Pierre le Grand à Catherine II, le mouvement réformateur garde un caractère purement gouvernemental en quelque sorte; il se concentre dans ce qu'on pourrait appeler la Russie officielle, et c'est l'influence occidentale qu'on s'applique presque exclusivement à faire triompher. Avec notre siècle commence la seconde période, qui se continue encore : les Russes portent alors leur attention, non plus seulement sur l'Europe, mais sur eux-mêmes, sur les ressources ou sur les obstacles qu'oppose l'esprit national à tous ceux qui veulent sincèrement le progrès moral et intellectuel de la Russie. Cette fois le gouvernement n'est plus seul préoccupé de l'œuvre réformatrice, il est secondé par la société tout entière. Qu'est-ce donc, se demande-t-on, que cette vieille Russie, à laquelle Pierre et Catherine voulaient substituer brusquement une Russie nouvelle? N'y aurait-il point là des forces morales, des traditions puissantes qu'on a trop dédaignées? Il n'est certes pas sans intérêt de le savoir. Si l'on ne trouve dans la vieille Russie que barbarie et ignorance, ceux qui voulaient rompre complétement avec

elle avaient raison; si au contraire quelques influences bienfaisantes, quelques instincts de progrès moral pouvaient en être dégagés, à quoi bon se priver du concours de ces élémens précieux, et ne pas donner au mouvement réformateur en Russie cette base solide du caractère national, sans laquelle les plus utiles tentatives de ce genre échouent tôt ou tard?

La question se pose nettement, on le voit; mais avant de chercher à la résoudre à l'aide d'un livre accueilli récemment avec un intérêt particulier par le public russe, et qui nous transporte sous le règne de Catherine II, dans cette Russie du passé si imparfaitement connue encore, rappelons un moment, pour apprécier plus équitablement les grandes mesures administratives de la célèbre tsarine, quelle en était la vraie portée, quel en était le principal but. Exciter l'attention de l'Europe, telle était la préoccupation dominante de Catherine. Pour arriver à ses fins, elle employa deux moyens, les conquêtes et les réformes. On sait quels succès obtinrent les armées russes sous le règne de cette souveraine. La Russie doit à Catherine II une partie de son vaste territoire. Après avoir réuni à l'empire la Crimée, les plaines du Kouban, les plus fertiles provinces de la Pologne, Catherine II assurait encore à la Russie, peu de jours avant sa mort, la possession de la Courlande. Comme réformatrice, Catherine n'est pas moins célèbre que comme conquérante, et tout le monde connaît son programme. C'est des écrits des philosophes français que Catherine s'était inspirée; elle effrayait même par la hardiesse de ses vues les hommes qui étaient alors en France au timon des affaires (1). Bien mieux, elle avait annoncé le désir de transporter dans son empire le foyer même des principes qui menaçaient d'embraser la France. Elle avait proposé à D'Alembert de continuer dans ses états la publication de l'*Encyclopédie*. « La lumière nous vient du Nord, » se disaient avec enthousiasme les écrivains qui combattaient alors en France les abus du despotisme. L'édifice dont Pierre le Grand avait tracé le plan gigantesque, et auquel ses successeurs avaient à peine su ajouter quelques assises, Catherine se croyait appelée à le terminer. La tâche était immense, mais rien ne pouvait l'effrayer. « Dans l'étendue de la Russie, écrivait-elle à l'un de ses spirituels correspondans, un an n'est qu'un jour. » Aussi pressait-elle de tout son pouvoir la réalisation des réformes qu'elle voulait introduire dans l'administration du pays. Quel pouvait en être le résultat? C'est ce qu'il reste à examiner.

L'état de la Russie pendant que Catherine poursuivait l'exécution

(1) La déclaration de principes que Catherine II publia en 1768 sous le titre d'*Instruction pour le code* fut défendue en France par la censure.

de ses plans audacieux est resté presque inconnu aux voyageurs qui visitèrent alors cet empire. Ce qu'ils purent observer à leur aise, ce qu'ils se complurent à décrire, c'est la cour de l'Ermitage, avec ses splendeurs et ses intrigues. A l'avénement de Paul I[er] seulement, on entrevit quelque chose de la vérité; on remarqua entre les plans si pompeusement proclamés et l'état réel du pays un contraste affligeant. Pouvait-on s'en étonner? Ne savait-on pas que l'instigatrice de ces changemens était la même souveraine qui créait des villes d'un trait de plume (1)? Catherine avait réussi à éblouir l'Europe, à flatter ce goût d'ostentation qui caractérise les classes supérieures en Russie, et c'est tout ce qu'elle se proposait. « L'impératrice Catherine II, a dit Nicolas Gogol dans ses ***Lettres à mes amis,*** a eu surtout en vue d'***exposer*** la Russie aux regards de l'Europe. » Cette remarque de Gogol est juste : au fond, Catherine ne pratiquait guère les maximes dont elle se faisait l'apôtre exaltée, et celle qui invitait les savans de l'Europe à lui adresser des projets sur l'émancipation des paysans soumettait sans scrupule au servage toute la population d'une des plus vastes provinces de l'empire. En ne contestant pas ce qui se mêlait souvent de sincère et de généreux à ses intentions, on est forcé de reconnaître que le principe exclusif de ses réformes devait les faire échouer. Il y avait incompatibilité entre l'état moral des populations russes et l'œuvre entreprise. Il y avait d'autre part utilité peut-être à ne pas négliger absolument les ressources qu'offraient les vieilles coutumes et les qualités distinctives de la société qu'on cherchait à transformer. Les écrivains russes du dernier siècle n'osèrent malheureusement émettre contre les réformes de Catherine que des objections assez superficielles. Les révélations de détail ne manquèrent pas sans doute chez quelques-uns de ces écrivains, chez Von Visin notamment; ce qui manqua, ce furent les vues générales, ce fut la notion de l'ensemble. Était-ce assez que de constater l'insuffisance de certaines réformes administratives? Non sans doute. C'est par l'état moral où Catherine laissa la société russe que cette souveraine doit être jugée. De toutes les classes de cette société, prenons celle qui subit le plus directement son influence. La noblesse ne fut-elle pas sous son règne partagée pour ainsi dire en deux groupes distincts, l'un pénétré d'un matérialisme d'origine trop visiblement étrangère, l'autre inaccessible à l'esprit de réforme et gardant au fond des provinces une sorte d'indépendance sauvage? Pour exercer une action utilement réformatrice, il eût fallu se placer entre les témérités philosophiques et la timidité routinière. Catherine ne

(1) C'est ainsi que la tsarine couvrit la Sibérie de villes imaginaires, qu'un oukase de 1797 dut replacer au rang de villages.

sut pas prendre cette attitude; elle se soucia peu d'introduire en Russie des réformes praticables, elle ménagea même l'inertie du vieux génie russe (1), à la condition que les idées et les mœurs de la cour de Louis XV auraient accès à l'Ermitage. Aussi, en dehors des conquêtes et du prestige des armes, n'a-t-elle légué à son empire que des créations éphémères à côté de mœurs profondément altérées. « Si Catherine avait encore vécu âge d'homme, disait le prince Chterbatof, elle aurait conduit la Russie au tombeau. » C'est là un jugement bien sévère, mais qui ne saurait étonner depuis qu'un curieux document, interrogé avec un empressement significatif par le public russe, est venu jeter la plus triste lumière sur le désaccord que nous signalons entre les plans de Catherine et les vrais besoins du pays.

L'auteur de ce livre, M. Aksakof, avait commencé par publier quelques esquisses où l'influence des littératures étrangères et d'un goût trop prononcé pour le genre descriptif avait laissé de nombreuses traces. Plus récemment, on avait vu M. Aksakof suivre une voie meilleure et donner, sous la forme de récits de chasse et de pêche, des tableaux empreints d'un vif sentiment des beautés sauvages de la nature russe sur les confins de l'Asie. Il était évident que cet écrivain mûrissait son talent par des études patientes. L'ouvrage nouveau dont nous voudrions parler montre en lui, non plus seulement un simple interprète des scènes de la nature, mais un peintre habile du cœur humain. Quoique disciple de Gogol, dont il était l'ami, l'auteur n'a rien de l'humeur satirique de son maître, et c'est avec une sérénité parfaite qu'il envisage son sujet sous les faces les les plus diverses. Les fragmens dont est composé le volume de M. Aksakof sont classés dans deux divisions : la première porte le nom de *Chronique*, la seconde celui de *Souvenirs*, et l'auteur nous déclare qu'aucun lien n'existe entre les deux parties de son livre. Ce n'est là, disons-le tout de suite, qu'un moyen de dérouter le lecteur. M. Aksakof a puisé tous ces renseignemens dans l'histoire de sa famille, et comme nous n'avons point les mêmes ménagemens à garder, nous replacerons tous les personnages de ce tableau dans le cadre qui leur convient; nous nous attacherons surtout à faire ressortir les traits qui caractérisent le mieux leur état moral,

(1) Pour flatter le vieux parti russe, Catherine alla jusqu'à lancer dans ses écrits quelques traits satiriques contre les modes françaises et les vices de son époque. Au fond, ces démonstrations n'avaient rien de sérieux, venant d'une souveraine qui, dès l'âge de treize ans, faisait de Bayle sa lecture favorite. Il en était de ces concessions faites par Catherine à l'esprit national comme du costume russe de fantaisie qu'elle portait à certaines époques solennelles. Le vieux parti russe savait à quoi s'en tenir sur cette tactique, et il ne cessa jamais de protester en secret contre les influences étrangères qui dominaient à la cour.

tout en cherchant à conserver le tour simple et expressif qui distingue la plume du conteur russe. M. Aksakof, qu'on ne l'oublie point, n'a pas écrit un roman : ce qu'il nous donne, c'est une *chronique*, la *chronique* d'une famille russe sous Catherine II, et à l'histoire de cette famille, qui est la sienne, l'auteur ajoute quelques détails sur son éducation et sa jeunesse. Plaçons-nous maintenant au milieu des personnages dont il trace le portrait. Ce qu'ils nous apprendront sur eux-mêmes nous éclairera peut-être sur l'avenir du mouvement de réforme commencé avec notre siècle, mouvement qui tire sa principale force d'un sentiment plus vrai, d'une connaissance plus complète des traditions et des coutumes de l'ancienne société russe. A défaut de l'intérêt d'une action suivie, les récits de M. Aksakof ont celui de tableaux fidèles, et des faits caractéristiques servent en quelque sorte de commentaire à chacun des portraits réunis dans son livre.

I.

La *Chronique,* qui forme la première partie de l'ouvrage de M. Aksakof, se divise elle-même en plusieurs fragmens, dont le premier nous met en présence du grand-père de l'auteur. L'aïeul de M. Aksakof est le type parfait de l'ancien propriétaire russe, vivant au milieu de ses paysans, fier de son antique origine et nourrissant un secret dédain pour la nouvelle race d'hommes qui s'élève autour de lui. Après avoir servi quelque temps dans l'armée, Stépane Mikhaïlovitch s'est retiré au fond du gouvernement de Simbirsk, dans un domaine peuplé de cent quatre-vingts paysans et donné à ses ancêtres par les tsars. On l'y trouve établi au commencement du règne de l'impératrice Catherine, avec sa famille, composée de sa femme, Anna Vassilievna, et de quatre enfans, dont un fils. L'administration de cette propriété est sa principale occupation, et Stépane Mikhaïlovitch a toutes les qualités physiques et morales que réclame une pareille tâche.

« Stépane Mikhaïlovitch était d'une taille au-dessous de la moyenne; mais sa poitrine saillante, ses épaules d'une largeur peu commune, ses mains aux veines gonflées et son corps musculeux lui donnaient une apparence athlétique. Lorsque dans sa jeunesse il se livrait, avec ses camarades du régiment, à des exercices d'adresse, ceux-ci le saisissaient souvent tous à la fois et se cramponnaient après lui; mais il les jetait bas en un tour de main, et ils tombaient autour de lui comme tombent, au premier souffle, les gouttes de pluie qui chargent les feuilles d'un chêne. Une figure régulière, de grands yeux d'un bleu foncé, qui s'enflammaient au moindre mouvement de colère, mais dont l'expression était pleine de douceur lorsque le calme succédait à la pas-

sion, des sourcils épais et une bouche aux contours gracieux, une épaisse chevelure blonde, tout cela donnait à ses traits une séduisante expression de franchise et d'honnêteté. Personne ne doutait de sa parole; elle était plus sûre que tous les engagemens religieux ou civils. Comme tous les propriétaires de cette époque, il n'avait aucune instruction et ne connaissait même que très imparfaitement les règles de la grammaire, mais il avait un esprit sain et lucide. Après avoir servi quelques années dans l'armée, il en était sorti avec le grade de quartier-maître. A cette époque, les nobles restaient longtemps soldats ou sous-officiers, lorsqu'ils n'étaient pas inscrits au service dès le berceau, et dans ce cas ils étaient promus dans la ligne avec le grade de capitaine dès qu'ils avaient obtenu le grade de sergent dans la garde. Les états de service de Stépane Mikhaïlovitch me sont inconnus: tout ce que j'en ai appris, c'est qu'il avait été souvent envoyé à la poursuite des brigands qui infestaient les bords du Volga, et que dans toutes ces expéditions il avait fait preuve de courage et de sagacité. Les brigands, qui avaient appris à le connaître à leurs dépens, le craignaient comme le feu. Lorsqu'il avait pris la direction de ses biens, il avait montré beaucoup de sagesse dans l'accomplissement de ses nouveaux devoirs. Au bout de quelques mois, il avait conquis l'estime et l'affection de tous les propriétaires voisins par les nobles qualités de son caractère. Personne ne s'adressait à lui vainement; ses *ambars* (1) étaient ouverts à tout le monde. « Prends ce que tu veux, disait-il, tu me le rendras à la première bonne récolte, et si cela te gêne, nous n'en reparlerons plus. » Il n'obligeait pas d'ailleurs indistinctement tous ceux qui s'adressaient à lui; comme il avait horreur du mensonge, les hommes qui essayaient de le tromper étaient indignement chassés de sa maison. La règle de conduite qu'il s'était imposée à l'égard des paysans qu'il prenait en défaut était conforme aux idées de l'époque. « Les propriétaires qui infligent à leurs paysans des corvées supplémentaires, disait-il, font un mauvais calcul, car ils appauvrissent leurs serfs et se font tort à eux-mêmes. Les amendes ou l'exil ne valent pas mieux. » Quant à livrer un paysan à la police, il n'y fallait pas songer. Une pareille punition eût paru inouie à cette époque, tout le village serait accouru pour accompagner le malheureux coupable, comme s'il s'était agi de le porter en terre, et celui-ci n'eût point manqué de se croire déshonoré pour le reste de ses jours (2). C'est pourquoi Stépane Mikhaïlovitch faisait administrer des châtimens corporels à ses paysans dans son domaine; mais il était rarement obligé d'en venir à cette extrémité, la plupart de ses paysans ne lui donnant aucun sujet de plainte. »

Cet homme d'un caractère ferme et droit, ce maître juste et compatissant, toujours prêt à donner un conseil ou à rendre service

(1) Granges ou hangars.

(2) Encore aujourd'hui la police inspire aux paysans russes un sentiment de répulsion générale. Il y a peu d'années, un fabricant étranger de Moscou voulut lui livrer un de ses ouvriers. Celui-ci se réfugia immédiatement chez son seigneur, qui habitait Moscou. Il reconnaissait la faute dont il s'était rendu coupable et ne refusait point d'en subir les conséquences, mais il demandait à être battu dans la cour de son maître par les paysans de la commune à laquelle il appartenait.

à ses voisins, qu'était-il dans son intérieur et comment se comportait-il envers les siens? Le seigneur d'Aksakova était, il faut le reconnaître, un véritable despote dans sa maison; seulement personne n'y trouvait à redire. Les mœurs de l'époque autorisaient Stépane Mikhaïlovitch à exiger de tous les membres de sa famille une soumission absolue; la moindre opposition de leur part réveillait chez lui une colère sauvage, qui étouffait à l'instant même tous les nobles instincts de son cœur, toutes les rares qualités de son esprit. Ce n'étaient là sans doute que des crises passagères après lesquelles Stépane Mikhaïlovitch reprenait bien vite le ton franc et enjoué qui lui était habituel. Notons pourtant ces contrastes. Dans une pareille enquête sur la vieille Russie, aucun trait du caractère national ne doit être omis. L'horreur du mensonge, la fidélité à sa parole, la bienveillance et la générosité patriarcales, voilà les qualités qu'on rencontrait, sous le règne de Catherine, en dehors de la région officielle, où se limitait l'action du gouvernement. La brutalité, la violence, un sensualisme sauvage, la tendance à ériger l'autorité paternelle en despotisme, tels étaient les vices qu'il importait de combattre. C'est par le développement de certaines qualités du caractère russe qu'un réformateur intelligent eût pu en atténuer les défauts. Au lieu de s'appuyer sur cette base naturelle, Catherine agissait au nom des doctrines matérialistes de l'*Encyclopédie*. On ne s'étonnera pas si ses efforts restaient stériles, et si la vie des populations de l'intérieur continuait à offrir, à côté de tableaux d'une poésie toute primitive, les plus honteux et les plus affligeans spectacles.

Pendant bien des années, aucun événement important ne vint troubler l'existence retirée du seigneur d'Aksakova. Il vivait dans la tranquillité la plus profonde, surveillant les travaux de ses paysans, et entouré de sa famille qui s'était augmentée de sa nièce, Prascovia Ivanovna. Cette jeune personne, ayant perdu ses parens, se trouvait à la tête d'une fortune considérable, et Stépane Mikhaïlovitch avait été nommé son tuteur. Comme elle était d'un caractère doux et soumis, celui-ci la prit bientôt en affection. L'auteur nous fait une attrayante peinture de cette existence patriarcale dans un chapitre auquel il a donné pour titre : *Un des jours heureux de Stépane Mikhaïlovitch*. On remarquera cependant encore ici, au milieu même des heures les plus douces de la vie de famille, une sorte de contrainte et de torpeur morale qui caractérise l'époque et le pays.

« On était à la fin de juin, il faisait une chaleur accablante. Le jour commençait à poindre; une brise légère, qui tombe ordinairement dans ces contrées à mesure que le soleil s'élève à l'horizon, rafraîchissait un peu cette atmosphère tropicale, dont les ombres de la nuit n'avaient point adouci l'ar-

deur. A peine la brise avait-elle commencé à se faire sentir, que mon grand-père se réveilla... L'air frais du matin lui causa une agréable impression, et, contre son ordinaire, il tira lui-même d'un cabinet voisin une pièce de feutre qu'il posa, en guise de siége, sur la première marche de l'escalier. Cela fait, il s'assit pour saluer, suivant son usage, le lever du soleil. Ce spectacle fait naître des idées riantes même chez ceux qui n'y sont nullement disposés. Mon grand-père avait en ce moment un autre motif de contentement : il pouvait promener ses regards sur les nombreuses dépendances qui entouraient sa maison. La cour n'était point encore entourée, il est vrai, d'une enceinte de planches; il en résultait que les bestiaux du village, que l'on formait en troupeau pour les conduire aux champs, s'y répandaient en passant chaque matin, et le soir lorsqu'ils regagnaient leurs étables. Cette fois plusieurs cochons couverts de boue se frottaient contre l'escalier même de la maison, et y cherchaient en grognant des débris d'écrevisses et autres restes des repas de la veille que l'on avait jetés en ce lieu comme d'ordinaire. Les vaches et les moutons venaient aussi dans la cour, y laissant çà et là des traces évidentes de leur passage. Mon grand-père n'y trouvait point à redire : il aimait à voir ces bestiaux, car leur air de santé prouvait que la prospérité et le bonheur régnaient dans ses domaines; mais les claquemens répétés du long fouet que portent les bergers se firent entendre, et les visiteurs à quatre pattes disparurent. Les habitans de la cour commencèrent bientôt à se montrer. Un gros palefrenier, auquel on donna jusqu'à ses vieux jours le nom de *Spirka* (1), amena l'un après l'autre trois étalons; il les attacha à un pieu pour les panser, et les promena ensuite au bout d'une longe, pendant que mon grand-père s'extasiait sur leurs belles formes, et parlait avec orgueil des produits qu'ils lui donnaient. La vieille sommelière parut à son tour; elle sortit de la cave qui lui servait de gîte, alla se laver dans la rivière voisine, revint en poussant des soupirs et des exclamations étouffées, suivant son habitude, et se tourna vers le soleil levant pour dire sa prière. Des hirondelles gazouillaient gaiement dans les airs en y décrivant de longs circuits; les cailles jetaient leur cri retentissant dans les blés; le chant rauque des geais se faisait entendre au milieu des buissons; les bécassines, blotties dans les marais voisins, leur répondaient, et les rouges-gorges semblaient défier les rossignols. Le disque radieux du soleil venait de se montrer au-dessus des montagnes; les longues colonnes de fumée qui couronnaient les *isbas* du village étaient inclinées par le vent : on eût dit une flottille qui déployait ses voiles. Les paysans se dirigeaient vers les champs. Mon grand-père appela enfin ses serviteurs, qui dormaient toujours, étendus tout de leur long. En un instant, ceux-ci accoururent, presque fous d'épouvante; mais cet effroi se dissipa bientôt, car mon grand-père leur cria gaiement : « Allons, Mazane, donne-moi à me laver, et toi, Tanaïtchenko, va réveiller la maîtresse. Et puis le thé! » A peine avait-il parlé, qu'il était obéi. Le lourd Mazane saisissait une bassine de cuivre et courait à toutes jambes vers la source; Tanaïtchenko, qui était très leste de sa nature, réveillait la disgracieuse Aksioutka, et celle-ci, redressant à la hâte son mouchoir de tête,

(1) Diminutif de Spiridone.

invitait sa bonne maîtresse, Anna Vassilievna, à se lever au plus vite. Toute la maison fut sur pied en un clin d'œil, car chacun savait que le maître s'était réveillé de bonne humeur.

« Un quart d'heure après, une table couverte d'une nappe fabriquée à la maison était dressée près de l'escalier; au milieu de la table bouillait, sous la surveillance d'Aksioutka, le *samovar* en forme de théière. La vieille maîtresse Anna Vassilievna vint saluer son mari sans gémir comme d'habitude (1), et souvent avec raison; elle l'aborda au contraire d'un air radieux et lui demanda d'une voix assurée comment il avait passé la nuit et ce qu'il avait vu en songe. Mon grand-père l'accueillit avec bonté... Anna Vassilievna s'épanouit et parut rajeunie : ce n'était plus la lourde personne de la veille. Elle prit un tabouret et s'assit à côté de mon grand-père, ce qu'elle ne se permettait point ordinairement. — « Comment as-tu passé la nuit? » lui demanda Stépane Mikhaïlovitch. — Cette question était une des plus aimables qu'il lui adressât jamais, et elle s'empressa de répondre que lorsqu'il reposait bien, elle passait toujours une bonne nuit, mais que Tanioucha n'avait pas bien dormi. Tanioucha était la plus jeune des filles de Stépane Mikhaïlovitch, et comme cela est fréquent chez les vieillards, il la préférait aux autres. Aussi recommanda-t-il expressément qu'on la laissât s'éveiller d'elle-même.....

« Lorsque mon grand-père avait pris le thé tout en causant de choses et d'autres, il se disposait à aller visiter ses champs. Il avait déjà crié à Mazane : « Le cheval! » et un vieux coursier attelé à un long *droguï* de paysan l'attendait au bas de l'escalier; c'était un équipage fort commode dont le fond était formé par une sorte de filet de cordes aux mailles serrées et au milieu duquel se trouvait une bande d'écorce de tilleul recouverte par un morceau de feutre. Le palefrenier Spiridone tenait lieu de cocher, mais son costume était assez négligé : il était en chemise, nu-pieds, et portait pendus à sa ceinture de laine rouge une clé et un peigne de cuivre. Quelques jours auparavant, il s'était présenté sans chapeau; mon grand-père l'avait réprimandé, et cette fois il s'était affublé, en guise de chapeau, d'une coiffure en écorce de tilleul. Cette innovation fit rire mon grand-père. Stépane Mikhaïlovitch endossa un *kaftan* de toile écrue qui était destiné aux excursions de ce genre, mit une casquette et s'assit sur le *droguï* après y avoir étendu un kaftan de drap en cas de pluie. Spiridone avait eu la même précaution; mais ce kaftan de réserve était de toile rouge, teinte à la maison avec de la garance que l'on recueillait en quantité dans les champs voisins. Les gens de mon grand-père faisaient un si grand usage de cette teinture, qu'on leur avait donné dans le pays le surnom de *garanciers*.

« Stépane Mikhaïlovitch parcourut ses domaines en tous sens avec le plus grand soin. Il visita avec la même attention les champs de ses paysans, afin de pouvoir se rendre un compte exact des résultats de la récolte. En passant près d'une haie, il cueillit des fraises avec l'aide de Mazane, et, choisissant les plus belles, il en forma un bouquet qu'il destinait à son Anna. Quoique la journée fût très chaude, il ne reprit le chemin de la maison que vers midi.

(1) Cette habitude est encore très générale en Russie parmi le peuple; les personnes âgées, surtout les femmes, poussent fréquemment des gémissemens étouffés, et paraissent toujours sous le coup de quelque grand malheur.

A peine eut-on aperçu l'équipage de mon grand-père descendant la côte, que le dîner fut servi, et tous les membres de la famille coururent sur l'escalier. « Anna, cria-t-il gaiement, quels beaux blés Dieu nous donne cette année-ci! Tiens, voilà des fraises. » Ma grand'-mère s'avança; elle était ivre de joie. « Elles sont presque mûres, ajouta Stépane Mikhaïlovitch; il faut que l'on commence à en cueillir dès demain. » Tout en parlant ainsi, il entrait dans 'antichambre parfumée par l'odeur du *chtchi* (soupe aux choux aigres) qui l'attendait dans la salle à manger. « Ah! le dîner est prêt! s'écria mon grand-père d'un air de satisfaction encore plus prononcé, c'est bien! » Et, au lieu d'entrer dans sa chambre, il alla se mettre à table. Lorsque par malheur le dîner n'était pas prêt au moment de son arrivée, les choses se passaient autrement; mais ce jour-là tout allait à souhait. Un gros garçon nommé Nikolka Rouzane se plaça derrière mon grand-père; il était armé d'une énorme branche de bouleau avec laquelle il chassait les mouches. En sa qualité de bon Russe, Stépane Mikhaïlovitch ne pouvait se passer de *chtchi*, même dans les plus fortes chaleurs, et il mangeait le *chtchi* avec une cuiller de bois, parce qu'une cuiller d'argent lui brûlait les lèvres. Après le *chtchi* vinrent plusieurs autres plats. Les boissons se composaient de *braga* et de *kvas* rafraîchis par des morceaux de glace. Le repas fut très gai, tous les convives causaient à haute voix, riaient et plaisantaient; mais il arrivait souvent que le dîner se passait dans un morne silence : c'est lorsqu'on s'attendait à quelque explosion de colère. Tous les enfans des *dvorovi* (serfs employés comme domestiques) savaient que le maître était de bonne humeur, et la salle en fut bientôt remplie; ils venaient dans l'espoir de prendre part au repas, et comme les plats étaient fort copieux, mon grand-père les régala généreusement.

« Aussitôt qu'il eut fini de dîner, il alla se coucher. On avait eu soin de chasser les mouches de la chambre, et les rideaux furent tirés avec le plus grand soin. Bientôt après des ronflemens sonores annoncèrent que le maître dormait d'un profond sommeil, et chacun se retira pour se livrer également au repos...

« La journée était avancée; il était déjà cinq heures. Stépane Mikhaïlovitch, après avoir pris le thé dans la cour, se rendit avec toute sa famille, rangée sur deux lignes, à un moulin des environs. La fraîcheur du soir commençait à se faire sentir un long nuage de fumée s'élevait sur la route et se rapprochait du village; il en sortait des bêlemens et des mugissemens plaintifs; le soleil disparaissait lentement derrière une colline. La surface de l'eau était aussi immobile qu'un miroir, et Stépane Mikhaïlovitch, qui s'était arrêté sur la digue, admirait ce spectacle en silence. Parfois quelques poissons qui se poursuivaient sautaient hors de l'eau et en agitaient la surface; mais mon grand-père n'était point pêcheur. — Allons, Anna, cria-t-il à sa femme, il est temps de rentrer; le *starosta* doit m'attendre. — A ces mots, ses filles, le voyant toujours de bonne humeur, lui demandèrent la permission de continuer à pêcher encore une demi-heure. Il y consentit, et retourna à la maison en *droguï* avec sa femme et son fils. Il ne se trompait pas : le *starosta* l'attendait au pied de l'escalier, et il n'était pas seul; plusieurs paysans et paysannes l'accompagnaient. Comme il avait déjà vu son maître dans la journée, il le savait de bonne humeur et n'avait point manqué de le dire dans le vil-

lage; les hommes et les femmes qui l'avaient suivi étaient des solliciteurs qui venaient demander au maître des faveurs particulières. Ces demandes furent bien accueillies : mon grand-père consentit à fournir de la farine à un paysan, qui n'avait point rendu celle qu'on lui avait déjà donnée, quoiqu'il fût parfaitement à même de faire cette restitution; il promit à un autre de marier son fils avant l'hiver à une fille que la famille de ce dernier avait choisie. Enfin une femme de soldat, à laquelle il avait ordonné, pour cause d'inconduite, de quitter la maison de son père, fut autorisée à y demeurer. Bien mieux, il fit offrir à chacun des assistans un énorme gobelet d'eau-de-vie préparée à la maison et de premier choix. Cela fait, il donna en peu de mots, mais d'une manière claire et précise, ses ordres pour le lendemain, et se hâta d'aller souper. Tout était prêt depuis longtemps. Le repas du soir se composait à peu près des mêmes plats que celui du matin, et on y mangea d'aussi bon appétit, peut-être même un peu plus, car il faisait moins chaud. Le souper terminé, Stépane Mikhaïlovitch avait l'habitude de rester encore une demi-heure assis en chemise sur l'escalier pour se rafraîchir après avoir pris congé de toute la famille. Cette fois il y demeura un peu plus, plaisantant et riant avec les domestiques; il enjoignit à Mazane et à Tanaïtchenko de lutter ensemble et de se battre à coups de poings. Ceux-ci obéirent, mais il les anima tellement l'un contre l'autre, qu'ils se prirent par les cheveux. Mon grand-père, étant suffisamment égayé de ce spectacle, calma leur ardeur d'un ton d'autorité, et ils se séparèrent.

« La nuit, une belle nuit d'été, enveloppa bientôt pour quelques heures toute la nature. Les lueurs mourantes du crépuscule n'étaient pas entièrement éteintes, et dans ces contrées elles durent jusqu'à l'aurore. La voûte du ciel devenait plus sombre d'heure en heure, et faisait ressortir la clarté des étoiles. Le cri des oiseaux de nuit était de plus en plus distinct; ils semblaient se rapprocher. Le bruit des moulins augmentait d'un instant à l'autre au milieu du brouillard humide qui s'élevait sur la rivière... Mon grand-père se leva, se signa à deux reprises, rentra dans sa chambre étouffante, s'y étendit sur de moelleux coussins et fit baisser le rideau qui entourait son lit. »

Il est superflu d'insister ici sur la signification des détails groupés par l'écrivain russe. A tous les momens de cette *journée heureuse* du seigneur d'Aksakova, on retrouve les mêmes contrastes, la sauvagerie s'alliant à la sérénité patriarcale, le gouvernement absolu du père de famille tempéré par la douceur familière de celui qui l'exerce, quelquefois aussi compromis par les écarts de son tempérament fougueux. Ici néanmoins la violence des instincts primitifs a pour contre-poids des qualités incontestables. Les fragmens consacrés au caractère de Stépane Mikhaïlovitch et à sa vie intérieure, tout en constatant l'état inculte d'une portion de la société russe sous Catherine, mettent en relief les mérites naturels qui corrigent quelque peu cette barbarie morale. Un autre chapitre nous montre ce que deviennent les instincts violens de la race quand il leur manque ce précieux contre-poids, et on comprend mieux ainsi quelle de-

vait être l'impuissance des réformateurs qui prétendaient s'en passer.

Le digne Stépane Mikhaïlovitch continue donc à se partager entre l'administration de son bien et de joyeux loisirs, lorsqu'un concours de circonstances tout à fait imprévues vient le tirer de son repos. A quelque distance de ses terrres se trouvaient les propriétés d'un jeune noble, Mikhaïl Maksimovitch Kourolessof, major dans un régiment de dragons. Ce nouveau personnage, qui va jouer un rôle important dans la *Chronique*, se présente d'abord sous un jour assez favorable.

« C'était un jeune homme de vingt-huit ans et d'un extérieur agréable. Bien des gens le trouvaient même fort beau garçon et faisaient de lui un grand éloge; mais d'autres trouvaient que, malgré tous ces agrémens personnels, il ne plaisait point, et je me souviens que ma grand'mère et mes tantes se disputaient souvent à ce sujet entre elles. Il venait rarement dans le pays; il n'y possédait en tout que cent cinquante paysans. Quoique le major n'eût reçu aucune instruction, il parlait et écrivait avec facilité. J'ai eu entre mes mains un assez grand nombre de lettres trouvées dans ses papiers; elles prouvent que c'était un homme adroit, ferme et d'un esprit pratique. Il était parent éloigné de notre immortel Souvorof, ainsi que l'attestent plusieurs lettres de celui-ci. Il n'était pas connu dans le gouvernement de Simbirsk; mais tout se sait en ce monde, et d'ailleurs, lorsqu'il venait en congé, il amenait avec lui son *dénechtchik* (brosseur), qui, malgré toute la sévérité de son maître, en parlait sans doute confidentiellement aux autres domestiques. L'opinion qu'on s'était formée de lui à la longue est très clairement exprimée par les aphorismes suivans : « Le major n'aime pas à plaisanter, il faut marcher dans le droit chemin lorsqu'on a affaire à lui; il n'est pas homme à dénoncer le soldat et cache même ses fautes au besoin, mais lorsqu'il se fait prendre, il ne l'épargne pas. » On lui appliquait aussi un dicton fort expressif : « Le diable n'est pas son cousin, disait-on, quand il se mêle à quelques disputes. » Enfin il passait pour un homme très entreprenant auprès des femmes et un buveur intrépide; mais on glissait légèrement sur ces défauts, et tout le monde s'accordait à le considérer comme un propriétaire fort entendu. Ainsi la réputation du major n'était pas trop mauvaise; d'ailleurs il était insinuant, rempli de prévenances et de respect pour les personnes âgées, et on l'accueillit partout avec plaisir. »

Tel est l'homme qui va apporter le trouble dans tout le district. Comme sa fortune était médiocre, Mikhaïl Maksimovitch avait pour principe de rechercher les bonnes grâces des gens riches, et s'était lié avec tous les grands propriétaires du pays. Parmi eux se trouvaient les Bakhteïef, qui étaient alliés à la famille du seigneur d'Aksakova; Mme Bakhteïef et surtout sa fille le trouvèrent à leur gré et finirent même par en raffoler. Il vit chez elles la jeune Prascovia Ivanovna, la pupille de Stépane Mikhaïlovitch, et conçut le projet d'en faire sa femme. Les prévenances dont il comblait la jeune et jolie

héritière ne tardèrent pas à produire leur effet; elle s'éprit du jeune officier de dragons, et lorsqu'il déclara ses intentions à Mme Bakhteïef, celle-ci se montra fort disposée à les seconder. Toutefois, pour contracter cette union, il fallait le consentement du seigneur d'Aksakova, tuteur de la jeune Prascovia. L'entreprenant major résolut de se présenter à lui et de s'insinuer dans ses bonnes grâces.

« Il s'introduisit auprès de Stépane Mikhaïlovitch sous différens prétextes avec force lettres de recommandation. L'impression qu'il fit sur Stépane Mikaïlovitch ne lui fut point favorable, et pourtant il avait certains mérites qui auraient dû lui plaire; mais Stépane Mikhaïlovitch n'avait point seulement l'esprit sain et clairvoyant : il possédait en outre, comme toutes les natures droites et honnêtes, un instinct moral qui fait découvrir au premier abord, et sous les apparences les plus contraires, le défaut de droiture et de franchise avec toutes les conséquences qui peuvent en résulter. Les propos aimables et le ton respectueux du jeune officier ne le trompèrent point, et il comprit tout de suite que ces formes séduisantes cachaient une basse intrigue. Mon grand-père ne se laissa point influencer par la sagesse apparente du major, qui s'empressa de lui débiter force maximes très sensées sur l'agronomie et l'administration des biens; il lui fit un accueil sec et froid. Le major s'étant mis à causer familièrement et à faire l'aimable avec Prascovia Ivanovna, qui paraissait l'écouter avec plaisir, mon grand-père inclina la tête de côté suivant son habitude; ses sourcils se froncèrent, et il jeta sur le jeune soupirant un regard qui n'était pas des plus gracieux. Quant à Anna Vassilievna et à ses filles, elles avaient été entièrement captivées par les prévenances dont le major les avait comblées, et se disposaient à y répondre; mais lorsqu'elles eurent remarqué sur la physionomie de Stépane Mikhaïlovitch l'expression caractéristique que je viens de décrire, elles jugèrent à propos de rester froides et silencieuses. L'aimable visiteur essaya vainement de faire reprendre à la conversation le ton agréable et enjoué qu'il lui avait donné dans les premiers momens de son arrivée : on ne lui fit plus que des réponses très laconiques. Il se décida à repartir, quoique la soirée fût avancée, et que, suivant les règles ordinaires de l'hospitalité, il eût pu espérer qu'on lui donnerait asile pour la nuit. — Cet homme est un drôle et un vaurien, dit Stépane Mikhaïlovitch lorsqu'il fut parti, et j'espère qu'il ne remettra plus les pieds ici. — Personne n'osa, bien entendu, le contredire; mais on parla longtemps en secret de l'élégant major, et la jeune héritière surtout fit un grand éloge de son amabilité. »

Le major rejoignit son régiment, non sans s'être assuré que les Bakhteïef, bien disposés pour lui, le tiendraient au courant de toutes les circonstances qui pourraient faciliter le dénoûment de cette intrigue matrimoniale. Une de ces circonstances ne tarda pas à se présenter. Une affaire d'intérêt obligea Stépane Mikhaïlovitch à entreprendre un voyage qui devait durer plusieurs mois. Le major en fut prévenu, et la femme de Stépane Mikhaïlovitch permit à Prascovia de se rendre chez les Bakhteïef, quoique son mari lui

eût expressément recommandé en partant de ne l'y autoriser sous aucun prétexte. Le jeune major plaisait beaucoup à Anna Vassilievna ainsi qu'à ses filles, et elle ne voyait point d'un mauvais œil son union avec la jeune pupille de Stépane Mikhaïlovitch. Les cadeaux que le jeune major lui envoya achevèrent de la séduire; il fut convenu que, pour mettre toute responsabilité à couvert, Mme Bakhteïef lui écrirait une lettre dans laquelle elle se dirait en danger de mort. Comment résister aux dernières volontés d'une mourante? La jeune Prascovia partit pour rendre visite à la prétendue malade, et quelques jours après elle fut mariée avec Mikhaïl Maksimovitch, qui s'était empressé d'accourir. Sur ces entrefaites, Anna Vassilievna reçut une réponse de son mari, qui lui ordonnait de ramener immédiatement sa pupille. La pauvre femme se repentit amèrement d'avoir cédé aux instances des Bakhteïef; mais le mal était irréparable : il ne lui restait plus qu'à attendre avec résignation le châtiment que son mari lui infligerait à son retour, et elle se prépara à l'affronter courageusement. Lorsque Stépane Mikhaïlovitch revint et lui demanda pourquoi il ne voyait point sa pupille, Anna Vassilievna et ses filles se jetèrent à ses pieds et lui annoncèrent le mariage; mais elles affirmèrent que les Bakhteïef l'avaient conclu sans leur consentement. Le seigneur d'Aksakova se rendit immédiatement chez les Bakhteïef et les accabla d'injures. La vieille Mme Bakhteïef n'en fut nullement intimidée, elle essaya même de lui imposer silence en lui rappelant qu'elle était d'aussi ancienne lignée que lui et qu'il n'avait point le droit de la traiter ainsi. Enfin elle eut l'imprudence d'ajouter, dans la chaleur de la discussion, qu'Anna Vassilievna et ses filles s'étaient entendues avec elle pour hâter cette union. Le seigneur d'Aksakova ne lui en demanda pas davantage; il rentra chez lui, écumant de rage, arracha à sa femme et à ses filles l'aveu de leur complicité, leur ordonna de renvoyer immédiatement les cadeaux du major, et les maltraita à tel point que ses filles aînées en gardèrent le lit pendant plusieurs semaines, et qu'Anna Vassilievna avait encore, un an après, la tête couverte de bandages. Pendant longtemps, Stépane Mikhaïlovitch ne voulut point entendre parler d'un rapprochement avec les jeunes mariés, il avait même défendu qu'on prononçât leur nom en sa présence. Cependant, lorsqu'il apprit qu'ils faisaient bon ménage, il se montra disposé à leur accorder son pardon, et témoigna même le désir de voir Prascovia Ivanovna; elle s'empressa de venir se jeter à ses pieds, et Stépane Mikhaïlovitch, touché de ses larmes, l'autorisa à lui amener son mari dans un an, si elle continuait à être heureuse avec lui. Ce terme écoulé, Prascovia vint en effet avec le major à Aksakova, et Stépane Mikhaïlovitch parut très satisfait du changement qui s'était opéré chez Mikhaïl

Maksimovitch; c'était maintenant un homme posé, raisonnant bien agriculture, exclusivement préoccupé des améliorations qui pouvaient être introduites dans la direction des biens considérables que sa femme lui avait apportés en dot, et pour l'administration desquels elle lui avait donné pleins pouvoirs.

Plusieurs années s'écoulent, de nouveaux propriétaires viennent se fixer dans le pays, et ce voisinage incommode Stépane Mikhaïlovitch. Il se décide donc à transporter une partie de ses paysans sur les bords du Bougourouslane, dans le district d'Oufimsk. C'est encore un trait propre à la Russie que ces actes despotiques des seigneurs qui entraînent quelquefois le déplacement d'une population nombreuse. Cette émigration donne beaucoup de souci à Stépane Mikhaïlovitch, mais il surmonte tous les obstacles, et réussit à fonder un nouveau village qui ne tarde pas à prospérer. La préoccupation que lui a causée cette difficile tentative a eu cependant pour triste conséquence de lui faire perdre un peu de vue Prascovia et son mari. D'assez graves changemens se remarquent bientôt dans la vie du jeune couple. Le major déploie un certain luxe : il a acheté des terres, fondé trois villages, donné à l'un le nom de Kourolessof, à un autre celui de Parachino, et au troisième celui d'Ivanovna. Ces trois noms réunis forment le nom patronymique de sa femme. Il réside habituellement avec elle dans un autre village nommé Tchourasovo et situé à cent verstes des groupes d'habitations qu'il a formés sur ses terres; il s'y est bâti une demeure luxueuse. Les jeunes époux y reçoivent nombreuse et bruyante société; Mikhaïl Maksimovitch comble sa femme de prévenances et se plaît à l'habiller comme une poupée; il ne la quitte que pour aller inspecter ses nouveaux villages. L'un de ceux-ci, Parachino, est peu éloigné de la résidence de Stépane Mikhaïlovitch; mais comme le seigneur d'Aksakova n'aime point les voyages, les deux voisins se visitent rarement. Au bout de quatre ans de mariage, la femme du major lui donne un fils et une fille, qui ne vivent pas. La pauvre mère les pleure longtemps, et la nombreuse société qui se réunissait à Tchourasovo finit par en oublier le chemin. A partir de ce moment, Mikhaïl Maksimovitch, qui redoute la solitude, commence à s'absenter fréquemment de la maison. En même temps le bruit se répand qu'il devient de plus en plus intraitable. On ajoute qu'il se livre à des excès de toute sorte dans ses terres du district d'Oufimsk, et que les fonctionnaires préposés à la police du pays le laissent faire, les uns parce qu'ils prennent part eux-mêmes à ses désordres, les autres parce qu'ils le craignent. Ce que l'on raconte de lui est malheureusement trop vrai. Un changement inexplicable s'est opéré chez Mikhaïl Maksimovitch; les penchans vicieux auxquels il avait renoncé depuis son mariage se sont rani-

més, et il s'y abandonne avec une énergie sauvage; il semble avoir mis toute son intelligence au service des instincts féroces d'un tigre.

Le seigneur Stépane Mikhaïlovitch, malgré ses défauts trop visibles, nous a montré le propriétaire de campagne dans la Russie du XVIIIe siècle sous son aspect le plus sympathique et le plus débonnaire. Dans le major, nous avons le type opposé, le seigneur cruel et débauché; nous avons les instincts pervers et vicieux affranchis de l'ascendant salutaire des vieilles mœurs et des vertus primitives. Pendant longtemps, Prascovia, la femme du major, ignore les désordres de son mari, qui ne sont déjà plus un mystère pour sa famille. Ces désordres sont cependant inouis. Entouré d'une quinzaine d'hommes qu'il a choisis parmi ses domestiques et ses paysans, Mikhaïl ne se borne pas à se livrer avec eux à la plus honteuse débauche, il attente audacieusement à la liberté de tous ceux qui ne se prêtent point à ses caprices. Arrive-t-il qu'un de ses voisins lui refuse une chose quelconque qu'il trouve de son goût, Mikhaïl Maksimovitch pénètre dans sa maison de vive force avec les scélérats qu'il s'est adjoints, roue de coups le malheureux propriétaire, et emporte l'objet ou le meuble précieux dont celui-ci n'a point voulu se dessaisir. Comme il croit n'avoir rien à redouter de la police, il expose ces dépouilles dans sa maison, et raconte volontiers comment il se les est acquises. Les victimes de ses actes audacieux sont obligées d'y applaudir. Lorsqu'un de ses compagnons de débauche lui résiste, il l'enferme dans une cave au pain et à l'eau pour plusieurs jours. Quant à ses domestiques, il les fait fustiger sous le moindre prétexte avec un fouet à lanières qu'il appelle *le chat*. Il aime surtout à parcourir les routes du voisinage en *téleya*, suivi de ses acolytes avinés. On s'arrête de temps à autre devant un passant, et le maître lui intime l'ordre de boire un énorme bocal d'eau-de-vie qu'il lui fait offrir; s'il hésite à l'avaler, on le lie à un arbre et on l'abreuve de force en le frappant sans pitié. C'est avec une froide ironie que le major adresse la parole à ses victimes : « Allons, mon cher, disait-il, il n'y a rien à faire; il faut que nous réglions notre compte. » Puis, se tournant vers un de ses cochers chargé des exécutions : « Prends *le chat*, chatouille un peu le dos de ce gaillard-là. » Le supplice commence, et Mikhaïl Maksimovitch y assiste la pipe à la bouche, interpellant de temps à autre d'un air goguenard le malheureux patient, tant que celui-ci peut l'entendre. Lorsqu'il donne au cocher l'ordre de s'arrêter, on emporte la victime et on l'enveloppe, pour guérir ses plaies, dans une peau de mouton encore saignante; mais ce remède ne réussit pas toujours. Il faut d'ailleurs compléter le tableau par un dernier trait de caractère : tout en se comportant ainsi, Mikhaïl Maksimovitch a entrepris la

construction d'une église magnifique, et en surveille l'exécution avec beaucoup de zèle.

La femme de Mikhaïl Maksimovitch, ignorant l'affreuse conduite du major, vit paisiblement dans sa maison de Tchourasovo, quand un jour elle reçoit d'une de ses parentes, femme âgée qu'elle respecte beaucoup, une lettre dans laquelle le genre de vie que mène Mikhaïl Maksimovitch et les cruautés qu'il exerce sont décrits sans la moindre retenue. En finissant, sa vieille parente ajoute que le major est à Parachino, et vient de faire battre un de ses laquais, Ivane Anoufrief, au point que celui-ci est en danger de mort. A cette nouvelle, Prascovia Ivanovna devient presque folle; mais elle se remet bientôt et part immédiatement pour Parachino avec son domestique et une femme de chambre. L'idée de prendre quelques précautions pour elle-même ne lui vient point à l'esprit; elle s'est dit que de tels renseignemens sont exagérés. Du reste, comme son mari n'a pas cessé de la traiter avec beaucoup d'égards, elle pense que sa présence seule suffira pour le rappeler à de meilleurs sentimens, et qu'il n'hésitera pas à monter en voiture pour revenir avec elle à Tchourasovo. Un terrible mécompte l'attend.

« Lorsqu'elle arriva à Parachino, il était déjà nuit. Elle laissa sa calèche à l'entrée du village, et s'avança, suivie de sa femme de chambre et d'un laquais, sans être reconnue (on ne la connaissait presque point), jusqu'à la cour de la maison seigneuriale. Elle y entra par la porte de derrière, s'approcha d'un corps de bâtiment d'où s'élevaient des cris accompagnés de chants et de rires, et en ouvrit la porte d'une main assurée... Son mari buvait en nombreuse compagnie, et se trouvait dans un état d'ivresse beaucoup plus marqué que de coutume. La chemise de soie rouge qu'il portait était entr'ouverte, il était assis, tenant un verre de punch d'une main, et défiait de l'autre une jeune femme qui était assise sur ses genoux. Autour de lui, des laquais à moitié ivres, des femmes de chambre et des paysannes dansaient en chantant. A peine Prascovia Ivanovna eut-elle entrevu cette scène révoltante, qu'elle faillit tomber sans connaissance. Elle comprit toute l'étendue de son malheur, referma la porte sans avoir trahi sa présence, car la chambre était pleine de fumée, et se retira dans la cour. Un domestique de Mikhaïl Maksimovitch, homme d'un âge mûr, et qui, fort heureusement pour elle, n'était point ivre, montait l'escalier. Il reconnut sa maîtresse et s'écria : — N'est-ce point vous, notre mère, Prascovia Ivanovna? — Mais elle lui posa la main sur la bouche, et, l'ayant entraîné au milieu de la cour, elle lui dit d'un ton sévère : — Voilà donc comment vous vous conduisez loin de moi! Mais cette vie-là aura une fin. — Le domestique se jeta à ses pieds et lui dit en pleurant : — Croyez-vous donc que nous en soyons contens? Nous sommes forcés d'obéir. C'est Dieu qui vous envoie. — Prascovia Ivanovna lui ordonna de se taire et lui demanda des nouvelles d'Ivane Anoufrief (le domestique en danger de mort). Il était encore vivant, et elle se fit conduire vers lui. Il était couché dans une *isba* située au fond de la basse-cour. C'est à peine s'il

pouvait parler, et elle ne put rien apprendre de lui; mais son jeune frère Alexis, qui avait été battu la veille, descendit péniblement du banc où il était couché, et lui raconta tout au long les supplices que Mikhaïl Maksimovitch avait fait subir à son malheureux frère, à lui et à beaucoup d'autres. Ces détails révoltans firent frémir Prascovia Ivanovna; elle se reprocha amèrement de n'avoir point mis un terme depuis longtemps à ces violences, et comme elle croyait qu'il lui serait facile de ramener son mari dans la bonne voie, elle résolut de le faire sans perdre de temps.

« Ayant défendu au jeune domestique de parler de son arrivée, elle se dirigea vers une nouvelle maison que son mari avait fait bâtir depuis quelques années non loin de là, et dont la construction avait été suspendue on ne savait pourquoi. Le domestique lui dit qu'elle y trouverait une chambre à moitié terminée, et que son mari avait transformée en bureau. C'est dans cette pièce qu'elle résolut de passer le reste de la nuit, car elle ne voulait point avoir d'explication avec son mari dans l'état où il se trouvait. Malheureusement son arrivée ne fut point tenue secrète. Un des hommes qui prenaient part avec le plus d'ardeur aux débauches de Mikhaïl Maksimovitch en fut instruit, et glissa la nouvelle à l'oreille de son maître par dévouement pour lui, ou peut-être parce qu'il craignait que celui-ci ne le punît d'avoir gardé le secret. Cette nouvelle frappa à un tel point Mikhaïl Maksimovitch, que les fumées de l'ivresse dans laquelle il était plongé se dissipèrent immédiatement. Quoiqu'il ne connût pas du tout le caractère ferme et résolu de sa femme, celle-ci n'ayant point eu occasion jusqu'alors de mettre ces qualités en évidence, il s'en doutait, et pressentit l'orage qui le menaçait. Il congédia la bande joyeuse qui l'entourait, et se fit verser sur la tête deux énormes baquets d'eau froide. Cette ablution le rafraîchit un peu de corps et d'esprit, il reprit son costume ordinaire, et alla voir où Prascovia Ivanovna dormait. Il avait réfléchi à sa position, et s'était déjà tracé un plan de conduite. Il devina que sa femme avait dû être instruite par quelqu'un de son genre de vie, et que, n'ayant point voulu ajouter foi à cette dénonciation, elle était venue pour savoir ce qu'elle devait en penser. Il se croyait sûr de son fait; il comptait avouer humblement à sa femme ses habitudes de débauche, la désarmer par un simulacre de repentir, l'attendrir par ses caresses, et l'entraîner au plus vite hors du village.

« Le jour commençait à poindre lorsqu'il s'approcha sans bruit de la chambre où se trouvait Prascovia Ivanovna. Il entr'ouvrit la porte avec précaution : le lit qu'on y avait disposé à la hâte sur un coffre n'était point défait, personne ne s'y était couché. Il parcourut la chambre des yeux et aperçut sa femme agenouillée et pleurant, les regards fixés sur la nouvelle église située en face de sa fenêtre, et dont la croix était illuminée par les rayons du soleil levant. Il n'y avait point d'image dans la chambre. Il resta immobile pendant quelques instans, puis il lui dit d'un ton enjoué : « Cesse donc tes prières, ma bonne Paracha. Qu'est-ce qui me vaut cette agréable visite? » Aucune émotion ne se manifesta sur les traits de Prascovia Ivanovna; elle se releva, repoussa son mari, qui voulait l'embrasser, et, le cœur plein d'une légitime indignation, elle lui déclara d'un ton calme et sévère qu'elle avait vu Anoufrief et connaissait toute sa conduite. Cette déclaration faite, elle exprima au monstre, sans le moindre ménagement, l'horreur qu'il lui

inspirait, lui redemanda la procuration qui lui donnait le droit de gérer ses biens, lui ordonna de quitter Parachino à l'instant même et de ne plus se représenter à ses yeux. En terminant, elle lui déclara que, s'il ne se soumettait pas à ces conditions, elle le dénoncerait au gouverneur, et qu'il serait envoyé aux travaux forcés en Sibérie. Mikhaïl Maksimovitch ne s'attendait pas à une pareille réception, et il écumait de rage : « Ah! c'est ainsi que tu l'entends, mon petit cygne! lui dit-il. Puisqu'il en est de la sorte, ajouta le monstre en mugissant, je vais le prendre aussi sur un autre ton. Tu ne sortiras pas de Parachino avant de m'avoir signé un acte de vente de toutes tes propriétés : si tu t'y refuses, je te ferai mourir de faim dans une cave. » Cela dit, il prit un bâton qui se trouvait dans un des coins de la chambre et se mit à en frapper sa chère Parachenka; elle tomba, mais il continua à la frapper jusqu'à ce qu'elle eût perdu connaissance. Il appela ensuite plusieurs domestiques qui lui étaient dévoués, leur donna ordre de porter leur maîtresse dans la cave; il en ferma la porte avec un énorme cadenas, dont il mit la clé dans sa poche, puis il fit rassembler tous ses domestiques et les aborda d'un air sombre et terrible. Il les avait convoqués afin de rechercher le coupable, celui d'entre eux qui avait conduit la maîtresse dans l'*isba* de la basse-cour; mais, prévoyant le sort qui l'attendait, cet homme avait pris la fuite avec le cocher et le laquais qui avaient accompagné Prascovia Ivanovna. On envoya quelques personnes à leur poursuite. La femme de chambre seule n'avait pu se résoudre à laisser sa maîtresse. Mikhaïl Maksimovitch ne la maltraita point, mais il l'enferma avec celle-ci après lui avoir donné des instructions; il lui recommanda, entre autres choses, d'engager sa maîtresse à la soumission. Que fit ensuite Mikhaïl Maksimovitch? Il se mit à boire plus que jamais; mais, hélas! c'est en vain qu'il buvait de l'eau-de-vie comme de l'eau, c'est en vain qu'une bande d'hommes et de femmes avinés recommencèrent à danser et à chanter devant lui : Mikhaïl Maksimovitch restait triste et préoccupé. Cependant il ne renonça point à ses prétentions; il fit dresser dans la ville du district, et au nom d'un de ses compagnons de débauche, un acte par lequel Prascovia Ivanovna déclarait vendre Parachino et Kourolessof (il daignait lui laisser Tchourasovo), et chaque jour il descendait deux fois dans la cave pour engager sa femme à signer cette pièce. Afin de l'y décider, il implorait son pardon et mettait les coups qu'il lui avait donnés sur le compte de sa vivacité; il lui promettait de ne plus se représenter à ses yeux, si elle souscrivait à sa demande, et jurait que, dans son testament, il lui restituerait tous les biens dont il voulait maintenant la dépouiller. Prascovia Ivanovna resta inflexible, et pourtant elle souffrait beaucoup des blessures qu'il lui avait faites; elle était épuisée par la faim, et une fièvre ardente la consumait. »

La Providence ne permit point à ce misérable d'arriver à ses fins. Trois domestiques de Mikhaïl Maksimovitch, on le sait, avaient pris la fuite; ils se présentent inopinément devant le seigneur d'Aksakova, et lui apprennent le traitement que subit leur maîtresse. Transporté de fureur, Stépane Mikhaïlovitch s'élance dans la cour et appelle à grands cris ses domestiques et ses paysans. Une foule

attentive se presse bientôt autour de lui, et lorsqu'on connaît le motif de cette convocation, chacun veut courir à la délivrance de Prascovia Ivanovna.

« Quelques instans après, trois *rospouskis* étaient attelés chacun de trois chevaux vigoureux pris dans les écuries du seigneur et montés par douze hommes armés, choisis parmi les plus robustes et les plus résolus des domestiques et des paysans, sous la conduite de Stépane Mikhaïlovitch. Ces hommes avaient pour armes des fusils, des sabres, des fourches, des épieux et des fourches en fer; les trois fuyards se joignirent à eux, lancèrent leurs chevaux et partirent pour Parachino. Dans la soirée, deux autres *rospouskis*, attelés des meilleurs chevaux du village, s'élancèrent dans la même direction; ils étaient montés par une dizaine d'hommes qui voulaient assister leur maître. Le lendemain au soir, les premiers se trouvaient déjà à sept verstes de Parachino; ils s'arrêtèrent pour faire manger leurs chevaux et se remirent en route. A peine les premières lueurs du jour commençaient-elles à poindre, qu'ils entrèrent à toute bride dans la cour qui précédait la maison du seigneur de Parachino, et s'arrêtèrent à la porte de la cave, située dans l'aile que celui-ci occupait. Stépane Mikhaïlovitch courut à la porte de la cave et se mit à y frapper à grands coups de poings. — Qui est-là? demanda une femme dont la voix se faisait à peine entendre. Mon grand-père reconnut la voix de Prascovia Ivanovna : elle était encore en vie. Stépane Mikhaïlovitch se signa en pleurant de joie. — Dieu soit loué! c'est moi, ton cousin Stépane Mikhaïlovitch; tranquillise-toi. — Puis il donna ordre au cocher, au laquais et au vieux domestique de Prascovia Ivanovna d'aller atteler la calèche qui l'avait amenée. Lorsqu'ils furent partis, il plaça six hommes armés à l'entrée de l'escalier qui conduisait à la cave, et se mit lui-même avec le reste de sa troupe à ébranler la porte à coups de haches et de pioches. Quelques instans après, la porte céda; Stépane Mikhaïlovitch emporta dans ses bras Prascovia Ivanovna, il la déposa sur un des *rospouskis* avec sa fidèle femme de chambre, s'assit à leurs côtés, et sortit lentement de la cour avec tous ses gens. Le soleil venait de se lever, et lorsqu'ils passèrent devant l'église, il éclairait la croix devant laquelle Prascovia Ivanovna s'était agenouillée trois jours auparavant... Elle la salua de nouveau pour remercier le ciel de sa délivrance. La calèche les rejoignit à peu de distance du village; Stépane Mikhaïlovitch y déposa Prascovia Ivanovna et la ramena chez lui. »

Lorsque les habitans du village et les domestiques eurent appris cet enlèvement, ils crurent que leurs maux allaient avoir une fin. On s'attendait à voir entrer à tout moment dans le village le *stanovoï* suivi du tribunal criminel; mais il n'en fut rien : Mikhaïl Maksimovitch put continuer sa vie de désordres. Il redoubla même ses excès et recommença à torturer tous ses domestiques avec plus de fureur que jamais, y compris le fidèle laquais qui l'avait instruit de l'arrivée et du départ de sa femme : pour s'excuser, il disait qu'on l'avait trahi.

Comment finit cette tragédie domestique? Mikhaïl Maksimovitch

meurt d'un *coup de sang* (1), et, chose étrange, il est pleuré par sa femme. Prascovia ne peut pas oublier qu'elle l'a aimé pendant quatorze ans. Ce qui l'afflige surtout, c'est que son mari soit mort sans avoir eu le temps de se repentir. Elle voudrait disposer, en faveur du fils de Stépane Mikhaïlovitch, son tuteur, de tous les biens qui lui restent; mais le seigneur d'Aksakova refuse ce don. Tel est le caractère de la femme russe, mélange singulier de dévoûment et de fierté, d'indépendance et de soumission. Un autre trait à noter dans le dénoûment de l'histoire du major, c'est qu'il en est de Mikhaïl Maksimovitch comme de certains empereurs romains qui avaient effrayé le monde de leurs excès, et dont la mémoire pourtant restait populaire. M. Aksakof lui-même a visité, bien des années après la mort de Mikhaïl Maksimovitch, le village théâtre de ses débauches, et le nom de cet homme, qu'il croyait voué à la haine publique, n'était prononcé qu'avec respect par les vieillards. On s'accordait à reconnaître que le major avait un odieux caractère, mais on ajoutait qu'il ne punissait jamais injustement les serfs, et qu'il veillait toujours à leur bien-être.

M. Aksakof ne raconte que dans une autre partie de son livre la mort de Prascovia; il a suivi l'ordre chronologique. Pour nous, préoccupé principalement de l'unité de ce caractère, en regard de la courte lutte de Prascovia contre l'indomptable Mikhaïl, nous placerons le récit de sa mort, survenue en 1806.

« Le sang-froid et l'énergie dont elle avait fait preuve dans sa jeunesse ne l'abandonnèrent point sur son lit de mort. Pour donner plus de valeur à ses dernières dispositions, elle avait réuni toutes les autorités du district. Lorsqu'on leur eut donné lecture de son testament, elle fit servir du champagne, et en but elle-même un verre à la santé du nouveau propriétaire. Celui-ci lui ayant dit qu'il avait trouvé sur la liste de ses débiteurs les noms de plusieurs propriétaires pauvres, la malade lui répondit qu'elle le savait fort bien. — Mais, ajouta-t-elle, l'argent que je leur ai prêté est mon avoir légitime; je ne l'ai point acquis par fraude, et ne prétends point leur en faire don.

« Peu de jours avant sa mort, le médecin juif qui la soignait lui dit après l'avoir examinée : — C'est bien, très bien. — La mourante l'entendit : — Tais-toi, juif, lui répondit-elle, je sens que cela va finir; mais je ne crains pas la mort, j'y suis préparée depuis longtemps. Allons, dis-moi franchement combien de temps il me reste à vivre. — Le docteur, qui était habitué à ce ton et ne s'en formalisait nullement, lui répondit : — Trois ou quatre jours. — Bien, reprit la malade, je te remercie de m'avoir dit la vérité. Maintenant, adieu, tu peux te dispenser de revenir. Je vais donner ordre de te payer ton compte. — Lorsque le médecin fut sorti, elle fit appeler toutes les personnes

(1) Au dire de l'auteur, qui a cru devoir cacher le véritable dénoûment de cette triste existence, pour ne pas éveiller les susceptibilités de la censure. En réalité, Mikhaïl Maksimovith fut assassiné par ses domestiques.

de la maison. Elle leur déclara que, se sentant près de mourir, elle ne voulait plus être tourmentée, et qu'elle désirait rester seule avec celui qui se chargerait de lui lire l'Évangile. — Ai-je bien pris toutes les dispositions nécessaires? ajouta-t-elle en se tournant vers un des assistans. Ne faut-il point encore quelque chose? — Non, lui répondit celui-ci, tout est en ordre. — Allons, c'est bien, lui répondit la mourante. Je vous prie de ne plus vous occuper de moi. Faites-moi le plaisir de vous retirer.

« Pendant les cinq jours qu'elle vécut encore, elle ne cessa de réciter des prières, d'écouter la lecture de l'Évangile ou de chanter des psaumes. Cependant, avant de rendre le dernier soupir, elle voulut prendre congé de sa famille et de tous ses domestiques; mais elle leur recommanda de passer devant son lit sans ouvrir la bouche, et elle leur répéta à tous, même à son cocher, les paroles suivantes : « Pardonne-moi, pauvre pécheresse que je suis! » Quelques instans après, elle expira. »

II.

Le livre de M. Aksakof embrasse l'histoire de trois générations. Après nous être arrêté avec lui devant la vénérable figure de Stépane Mikhaïlovitch, après avoir observé la triste et bizarre physionomie du major, nous rencontrons dans cette histoire de famille d'abord le père de M. Aksakof, puis l'auteur lui-même. Avec ces personnages, nous entrons dans une époque nouvelle. La vie du père de M. Aksakof nous montre les idées occidentales agissant avec plus de succès en Russie depuis qu'elles ont cessé d'être une sorte d'auxiliaire de la politique impériale. Les influences qui émanent de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, sont favorisées alors par les tendances mêmes des classes supérieures de la société. M. Aksakof enfin, l'auteur du livre, personnifie une dernière période du mouvement réformateur. On retourne à la vieille Russie, on cherche à mettre d'accord le passé et le présent, les mœurs des ancêtres et les aspirations des enfans. Nous pouvons donc, grâce à cette chronique, mettre en regard de l'époque dominée par Catherine celle qui l'a suivie et celle même où nous sommes.

La destinée du père de M. Aksakof a été assez agitée à son début. Alexis, le fils unique de Stépane Mikhaïlovitch, a commencé par servir en qualité de sous-officier noble dans un régiment de dragons fixé à Oufa, ville de district située à vingt-neuf verstes d'Aksakova. Une circonstance bien caractéristique le décide à quitter le service militaire. Un jour de fête, par ordre du général, Allemand d'origine, un office divin est célébré dans la chapelle du régiment. On est au cœur de l'été, et les fenêtres sont ouvertes. Tout à coup le gai refrain d'une chanson populaire retentit dans la rue. Le général veut connaître les perturbateurs : il s'approche d'une fenêtre, et re-

connaît le jeune Alexis avec deux autres de ses camarades. Arrêtés immédiatement, les trois promeneurs sont condamnés à recevoir chacun trois cents coups de baguette; mais osera-t-on frapper Alexis, le fils de Stépane Mikhaïlovitch, un officier noble? En vain le jeune homme rappelle qu'aucun châtiment corporel ne peut lui être infligé; on le couche par terre, on le frappe de verges en lui défendant de crier afin de ne point troubler le service divin. L'exécution terminée, le pauvre jeune homme est porté à l'hôpital à demi mort; mais aussitôt guéri, il donne sa démission et entre dans les bureaux du gouvernement, où il trouve un régime mieux approprié à son caractère, doux et modeste comme celui d'une jeune fille.

D'autres épreuves cependant attendent encore Alexis. A peine entré dans les bureaux, le timide et rustique jeune homme voit partout les mœurs nationales battues en brèche par l'influence des mœurs étrangères. Il subit l'ascendant d'une civilisation supérieure personnifiée dans la gracieuse fille d'un personnage important de la ville, Sofia Nikolaïevna. Spirituelle, instruite, d'une beauté remarquable, Sofia donne le ton à la haute société d'Oufa. Elle inspire en même temps l'intérêt par son caractère énergique et noble. Quoique bien jeune, Sofia a déjà traversé bien des heures douloureuses. Son père s'étant remarié, elle a été en butte à la jalousie, aux mauvais traitemens de sa seconde femme, et une piété ardente l'a seule défendue contre un désespoir qui la poussait au suicide. Quand la mort de la marâtre a ouvert une nouvelle existence à la pauvre jeune fille, une maladie cruelle est venue frapper son père. C'est elle qui, à la place du vieillard, atteint de paralysie, doit diriger la maison et imposer sa volonté aux mêmes valets qui la méprisaient jadis. C'est de la noble et fière Sofia qu'Alexis tombe amoureux. Sofia accueille d'abord ses hommages avec une sorte de pitié; puis, voyant l'état de son père s'aggraver de jour en jour, comprenant la nécessité de se prémunir contre un isolement terrible, Sofia se laisse attendrir. Elle impose son choix à son père malade, et le jeune employé est autorisé par elle à solliciter l'approbation de Stépane Mikhaïlovitch. Le premier mouvement du vieillard est de repousser une pareille demande. La famille du seigneur d'Aksakova intercède alors pour le jeune Alexis, et après une soirée tristement silencieuse, après une nuit passée en profondes méditations, Stépane, qui n'a pas pris la plume depuis dix ans, se décide dès le lendemain matin à écrire ces quelques lignes en réponse à son fils : « Nous et ta mère, Anna Vassilievna, nous te permettons d'épouser Sofia Nikolaïevna, si telle est ta volonté, et nous t'envoyons notre bénédiction paternelle. » On devine que cette lettre laconique comble de joie le jeune amoureux. Peu de jours après, le mariage est célébré à Oufa, puis les

jeunes mariés viennent faire un court séjour à Aksakova. Nous n'insisterons pas sur les cérémonies du mariage, minutieusement décrites par M. Aksakof. Ce qu'il importe de remarquer, c'est la lutte sourde qui s'engage entre la famille du seigneur d'Aksakova et la femme d'Alexis, c'est-à-dire entre la vieille Russie et la nouvelle, entre l'élégante éducation de la ville et les rustiques coutumes de la campagne. Ce petit tableau forme sans contredit la partie la plus intéressante du fragment consacré par M. Aksakof à son père :

« La nouvelle de la prochaine arrivée des jeunes mariés causa une grande rumeur dans la paisible habitation de nos campagnards. Il y régnait une simplicité poussée même un peu trop loin. On s'empressa de changer de vêtemens et de donner à toute la maison un air de fête. La mariée était une citadine aux manières élégantes, et, quoique sans fortune, habituée à vivre en grande dame : les jeunes membres de la famille devaient craindre qu'elle ne les tournât en ridicule. Il n'y avait point de chambre vacante dans la maison, et Tanioucha fut obligée de quitter la sienne, qui donnait sur le jardin. On découvrait de ses fenêtres les eaux limpides du Bougourouslane, dont les rives bordées de buissons étaient animées par le chant mélodieux des rossignols. Tanioucha alla s'établir d'assez mauvaise grâce dans la petite salle qui précédait le bain. C'était le seul endroit qui restât libre; les deux sœurs mariées de Tanioucha occupèrent chacune une chambre dans la maison, et leurs maris logèrent dans un hangar destiné au foin. La veille du jour qui avait été fixé pour l'arrivée des époux, on apporta dans la maison le lit et les épais rideaux qui leur étaient destinés; cet envoi était accompagné d'un homme chargé de tout disposer. La chambre de Tanioucha fut complétement métamorphosée en quelques heures. Stépane Mikhaïlovitch vint l'examiner et en fut très satisfait; les femmes au contraire se mordaient les lèvres de dépit. Sur ces entrefaites arriva un courrier; il annonça que les jeunes mariés allaient arriver dans quelques heures; ils s'étaient arrêtés pour changer de costume dans le village de Noïkino, situé à huit verstes d'Aksakova et peuplé de Mordvins. Cette nouvelle mit toute la maison en mouvement. Le vieillard avait envoyé dès le matin prévenir le prêtre; mais il ne s'était pas encore rendu à l'appel, et on expédia un homme à cheval. Le village de Noïkino présentait un spectacle non moins animé. Comme les mariés suivaient un chemin de traverse, ils s'étaient fait précéder d'un courrier chargé de leur commander des chevaux dans les villages. Les habitans de Noïkino avaient connu Alexis Stépanovitch encore enfant, et professaient pour son vieux père un véritable culte. Lorsque le jeune couple entra dans l'*isba* que l'on avait préparée à cet effet, toute la population du village, qui comptait six cents habitans, y était réunie. Jamais Sofia Nikolaïevna n'avait visité cette contrée, et elle fut émerveillée des costumes que portaient les robustes filles dont elle était entourée. Les paroles simples et rudes qui s'élevaient de tous côtés dans la foule lorsqu'on l'aperçut touchèrent profondément son mari. C'étaient des louanges et des souhaits de prospérité qu'on lui adressait ainsi dans un mauvais russe : « Aï! aï! disait l'une, quelle femme Dieu t'a donnée! — Aï! aï! elle est belle, ajoutait une autre, et notre père

Stépane Mikhaïlovitch sera joliment heureux! » En entendant ces exclamations naïves, la jeune femme riait et pleurait à la fois. Lorsqu'elle reparut dans un élégant costume de ville pour monter en voiture, le concert de louanges qui s'éleva dans la foule était si bruyant, que les chevaux en furent effrayés. Les jeunes mariés donnèrent dix roubles à la commune et se mirent en route.

A peine leur équipage parut-il sur la côte, derrière l'aire seigneuriale, que les cris : *Ils arrivent!* retentirent dans la maison. Tous les domestiques et bientôt après tous les paysans du village se réunirent dans la cour; les jeunes gens et les enfans coururent au-devant des mariés. Stépane Mikhaïlovitch parut avec sa femme au sommet de l'escalier; toute la famille se rangea autour de lui. Anna Vassilievna avait une jupe de soie, et elle était coiffée d'un mouchoir de la même étoffe bordé d'or; elle portait un pain et une salière d'argent; son mari, qui se tenait à ses côtés avec une image de la Vierge, avait une redingote à l'ancienne mode; il était en cravate et rasé. L'équipage s'arrêta au bas de l'escalier; les mariés en descendirent, tombèrent aux genoux de leurs parens, et reçurent leur bénédiction avec les embrassemens de tous les autres membres de la famille. La jeune femme se tourna ensuite de nouveau vers son beau-père; elle pleurait. Le vieillard lui prit la main, et, l'ayant regardée fixément, ses yeux se remplirent de larmes; puis il la serra fortement dans ses bras, lui donna un baiser et s'écria : « Dieu soit loué! Allons lui offrir nos actions de grâces. » Il se dirigea aussitôt, à travers la foule des assistans qui se pressaient sur son passage, vers la grande salle de la maison, en tenant toujours sa bru par la main. Arrivé dans ce lieu, il s'y arrêta avec elle devant le prêtre, qui les attendait revêtu de ses plus beaux habits pontificaux, et le service commença. »

Le moment est critique pour Sofia Nikolaïevna; elle entre dans une nouvelle famille, et tout va dépendre de l'accueil que lui fera son beau-père. Le vieillard est séduit dès la première entrevue par les grâces et l'esprit naturel de cette jeune femme, qui contraste de toute manière avec son entourage habituel. Les filles de Stépane Mikhaïlovitch comprennent qu'elles ont trouvé une rivale qui ne tardera point à les supplanter tout à fait dans la maison; elles prennent Sofia en haine. La présence de Stépane Mikhaïlovitch contient seule ce sentiment, qui est sur le point d'éclater à tout instant. Aksinia Stépanovna est la seule qui se range du côté de sa belle-sœur. Élisabeta Stépanovna au contraire, femme du général Erlichkine, curieux type de Russe ivrogne et sujet au *zapoï* (1), Elisabeta lui est hostile, ainsi qu'Alexandra, autre fille de Stépane Mikhaïlovitch, qui trouve moyen de manifester son mauvais vouloir de la plus étrange manière. Sofia et son mari, pendant leur séjour

(1) L'ivrognerie chez certains Russes est une sorte d'affection intermittente. Plusieurs fois par an ils se sentent pris d'un irrésistible besoin de boissons alcooliques. Lorsqu'on refuse de leur en donner, ils entrent le plus souvent dans des accès de rage, appelés *zapoï*, qui les privent de raison, et cherchent à s'ôter la vie.

chez Stépane Mikhaïlovitch, rendent visite à ses filles : ils sont très bien reçus par Aksinia au village de Nagatkino. De là ils vont chez Élisabeta, dans sa terre de Karatiguino, puis chez Alexandra, qui réside à Karataïevo, où ils trouvent un accueil bien différent.

« C'est à la tombée du jour qu'ils arrivèrent à Karataïevo. La demeure seigneuriale avait une assez pauvre apparence; les fenêtres en étaient basses et étroites, le plancher tellement sale, qu'on avait eu beaucoup de peine à le rendre présentable, et les trous dont il était rempli indiquaient que la maison était infestée de rats. Sofia Nikolaïevna entra dans ce lieu avec une sorte d'effroi. L'aspect qu'il présentait n'étonnera point nos lecteurs lorsque nous leur aurons fait connaître les habitudes du seigneur de Karataïevo. C'était une sorte de sauvage; il était *Kirguis* dans l'âme, et employait une bonne partie de l'été à visiter les camps de ces nomades, avec lesquels il s'enivrait de *koumis*. Il parlait leur langue très couramment, et passait comme eux des journées à cheval. L'exercice de l'arc lui était si familier, qu'il atteignait un cerf à une très grande distance. Il se tenait le reste de l'année dans un petit cabinet qui donnait sur la cour, et restait des journées entières devant une fenêtre ouverte, même en hiver par les plus grands froids, couvert d'un manteau kirguis, en sifflant des airs kirguis et en buvant de temps en temps de l'eau-de-vie infusée d'herbes odoriférantes, ou quelque autre boisson de ce genre. Que regardait-il ainsi? Il avait sous les yeux une partie de la cour ordinairement déserte. A quoi pouvait-il penser? Aucun psychologue ne saurait le dire. Arrivait-il qu'une robuste paysanne traversât la cour, Karataïef lui faisait un signe de tête, auquel celle-ci répondait d'un air familier. La maîtresse de la maison, Alexandra Stépanovna, qui avait fait un accueil assez froid à Sofia Nikolaïevna, ne manqua pas de glisser à mots couverts dans la conversation des allusions blessantes auxquelles Sofia Nikolaïevna répondit avec la présence d'esprit qui la distinguait. Après le souper, on conduisit le jeune couple dans une pièce qui portait le nom de salon; elle avait été transformée en chambre à coucher pour la circonstance. A peine Alexis Stépanovitch eut-il éteint les lumières, qu'un bruit de trot et des cris aigus se firent entendre de tous côtés; la chambre était littéralement envahie par les rats, qui commencèrent bientôt à assiéger le lit des jeunes époux. La pauvre Sofia Nikolaïevna tremblait de peur : son mari saisit un bâton qui se trouvait sur la fenêtre, et se mit en devoir de repousser l'ennemi; mais il avait fort à faire, les rats s'élançaient à tout instant sur le lit, et cette lutte animée ne finit qu'avec le jour. La nouvelle mariée n'avait point fermé l'œil de la nuit; elle était pâle et défaite lorsqu'elle reparut devant ses hôtes. On aurait pu lui épargner le supplice qu'elle venait d'endurer en entourant le lit d'un rideau fixé au matelas, et jamais Alexandra Stépanovna n'oubliait de recommander cette précaution aux personnes qui passaient la nuit chez elle; mais elle se serait reproché d'en prévenir Sofia Nikolaïevna, et se mit à rire lorsque celle-ci lui eut fait part de la terreur qu'elle avait éprouvée.

« Les deux époux quittèrent leurs hôtes au plus vite avec Aksinia Stépanovna, qui était du voyage. La jeune femme d'Alexis Stépanovitch était encore sous le coup de l'accueil qu'on venait de lui faire, lorsqu'Aksinia Stépanovna lui dit imprudemment que sa sœur avait eu probablement l'intention

de lui procurer la triste nuit qu'elle venait de passer. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'indignation de Sofia Nikolaïevna, et, oubliant qu'elle parlait au frère et à la sœur d'Alexandra Stépanovna, elle accabla celle-ci d'épithètes tellement blessantes, que le pacifique Alexis Stépanovitch lui-même en fut courroucé. Au moment où la voiture s'arrêtait devant le péristyle de la maison de Stépane Mikhaïlovitch, cette petite brouille durait encore. On était arrivé pour le dîner, et tout en se mettant à table, Stépane Mikhaïlovitch s'aperçut bientôt qu'il s'était passé quelque scène désagréable entre les deux époux. Il interrogea sa bru, et celle-ci lui conta l'aventure des rats. Le vieillard en parut surpris; il y avait bien des années qu'il n'avait été à Karateïevo, et il ignorait que la maison fût dans cet état. — C'est la vérité, lui répondit Anna Vassilievna sans remarquer le signe que lui faisait sa fille; il y a une telle quantité de rats dans la maison, qu'il est impossible d'y coucher sans avoir des rideaux bien assujettis. — Et on ne vous en a point fourni? demanda le vieillard à Sofia Nikolaïevna d'un ton de mauvais augure. — Elle lui répondit que non. — C'est bien, reprit le vieillard en lançant sur sa femme et sa fille un regard qui leur donna le frisson. — Le dîner fini, il alla se coucher comme d'ordinaire; mais aussitôt qu'il ouvrit les yeux, il appela Mazane. Celui-ci ronflait, le nez contre une des fentes de la porte; il y attendait le réveil du maître par ordre d'Anna Vassilievna, qui était assise tremblante dans le salon avec ses quatre filles, car Alexandra Stépanovna venait d'arriver. Le fidèle serviteur cria d'une voix de stentor : — Me voilà, — et se précipita dans la chambre. — Alexandra Stépanovna est-elle arrivée? lui demanda-t-il. — Oui, lui répondit Mazane avec un calme respectueux. — Qu'elle vienne me trouver. — Et Alexandra Stépanovna parut presque au même instant devant son père, car en pareille circonstance tout retard augmentait encore le danger. Nous ne décrirons pas la scène qui suivit; c'est en vain qu'Anna Vassilievna se jeta aux pieds du vieillard en le suppliant d'épargner la coupable. Il donna un libre cours à sa fureur, puis, repoussant du pied Alexandra Stépanovna, il lui cria : — Dehors! et n'ose plus te présenter devant moi avant que je te le permette! — Le mouvement de colère auquel il venait de se livrer était tel qu'il en était encore accablé le lendemain matin. »

C'est à Oufa, dans la ville où réside le père de Sofia Nikolaïevna, que les nouveaux mariés iront se fixer. Avant leur départ, tous les membres de la famille et quelques propriétaires notables des environs sont invités à un dîner d'adieu. M. Aksakof trouve ici l'occasion de tracer quelques portraits, parmi lesquels celui du conseiller de cour Ivane Nikolaïevitch Kalpinski mérite surtout de fixer l'attention. Le conseiller de cour représente en effet avec une curieuse fidélité cette regrettable influence morale de Catherine que le livre de M. Aksakof est particulièrement destiné à constater. Homme d'esprit et libre penseur, M. Kalpinski s'est formé à Saint-Pétersbourg, et les principes de vie facile qu'il y a puisés, il vient les appliquer dans ses domaines, où il mène une conduite assez légère. Ceux de

ses voisins qui ont entendu parler de Voltaire l'accusent d'être voltairien. M. Kalpinski est tout simplement un homme de plaisir ou plutôt de goûts cyniques, entièrement dépaysé au milieu de ces vieilles familles russes, sur lesquelles les idées de Catherine n'ont guère eu de prise. On voit clairement, par l'exemple du conseiller de cour *voltairien*, combien le génie de Catherine comprenait peu la société russe. Le hardi causeur croit de bon goût d'affecter une superbe insouciance pour les relations de famille; mais c'est en vain qu'il expose sa philosophie du ton le plus dégagé et qu'il prodigue ses plus aimables saillies : il n'arrive à provoquer chez la jeune épouse d'Alexis Aksakof que l'étonnement, et presque le dégoût.

Les nouveaux mariés partent enfin pour Oufa; mais le livre de M. Aksakof ne nous donne que peu de détails sur l'existence nouvelle qui commence pour eux. On y voit clairement toutefois que, dans le gouvernement d'Orenbourg, à l'époque où nous place ce récit, la population d'origine asiatique ne se subordonnait pas volontiers à l'influence de la société européenne. A l'âge où Sofia Nikolaïevna put diriger elle-même la maison de son père, son autorité dut s'exercer sur un Kalmouk, homme de confiance, qui, pour plaire à la seconde femme de son maître, avait trouvé tout simple de tyranniser la jeune fille. Le Kalmouk, ancien soldat de Pougatchef, rejeta tous les torts sur son ancienne maîtresse, et, le père de Sofia étant tombé malade, il réussit à gagner la confiance du vieillard. Il abusa même des priviléges de sa position pour commettre de petits larcins que Sofia crut devoir lui pardonner. Pendant l'absence de Sofia, qui suivit son mariage avec Alexis, le Kalmouk, qui tenait à gouverner seul, n'épargna rien pour arriver à son but; il alla même jusqu'à parler de Sofia avec une liberté qui décida la jeune femme à réclamer contre le Kalmouk l'intervention de son vieux père. Celui-ci, pendant que le serviteur incriminé se justifiait, s'évanouit, et les soins que le Kalmouk lui donna durant la crise ne firent que fortifier l'autorité insolite contre laquelle Sofia s'était proposé de réagir. A partir de ce moment, le Kalmouk eut le bon esprit de ne pas trop s'enorgueillir de son triomphe; il sut vivre en bon accord avec la femme d'Alexis Stépanovitch, qui, devant le lit même où son père venait d'expirer, tendit généreusement la main à un serviteur dont l'âme indépendante savait allier dans un mélange bizarre l'indocilité et le dévouement.

A la *Chronique* succèdent maintenant les *Souvenirs*. C'est par quelques pages d'autobiographie que se termine le livre de M. Aksakof. Le petit-fils de Stépane Mikhaïlovitch, le fils d'Alexis et de Sofia nous raconte avec une sensibilité pénétrante les premières années de son enfance. Son grand-père est mort; M. Aksakof vit dans

le domaine de sa famille avec ses parens et une de ses tantes qui ne s'est point mariée. Le temps a amené bien du changement dans la manière de voir des seigneurs russes; Alexis Stépanovitch, qui a quitté le service bientôt après son mariage, surveille, il est vrai, avec soin l'administration de ses biens; il est resté fidèle, à cet égard, à l'exemple du seigneur d'Aksakova. Nous assistons à un grand nombre de scènes rustiques, dont les moindres détails sont restés gravés dans la mémoire de l'auteur. Alexis Stépanovitch se montre plein de sollicitude pour le sort de ses paysans, et ceux-ci lui portent autant de respect et d'attachement qu'à leur ancien seigneur. Cependant Sofia Nikolaïevna, qui a dû quitter Oufa pour Aksakova, regrette vivement le séjour de la ville : elle ne peut se faire au calme de cette vie retirée; elle y apporte des sentimens et des habitudes qui auraient paru bien étranges à la vieille Anna Vassilievna, la mère de son mari. L'auteur ne nous dit point, il est vrai, qu'elle se repente d'avoir uni son sort à celui d'Alexis Stépanovitch; mais les accès de tristesse auxquels elle est souvent en proie l'indiquent suffisamment. Au lieu de veiller aux soins du ménage, elle fait de la lecture sa principale occupation, et elle ne quitte ses livres que pour se consacrer à l'instruction de son fils, qui n'a d'autre maître qu'elle pendant sa première enfance. Lorsqu'il est en âge d'acquérir des connaissances plus étendues, elle consent à se séparer de lui malgré toute l'affection qu'elle lui porte. Les moyens d'éducation ne manquent plus, comme autrefois, dans cette partie reculée de la Russie, et Sofia Nikolaïevna conduit son fils au gymnase de Kazan. Puis, à peine les portes de cet établissement se sont-elles refermées sur lui, que la pauvre mère se reproche de l'avoir abandonné à des soins étrangers; elle veut le presser une dernière fois dans ses bras, et reprend seule le chemin de Kazan pendant un hiver rigoureux. L'enfant n'est pas moins désespéré que sa mère; le régime presque militaire de la maison lui inspire une sorte de terreur. Au reste, il n'est point le seul à qui cette discipline paraisse insupportable; la plupart de ses jeunes camarades s'y soumettent avec non moins de peine que lui. Toutefois cet esprit d'indépendance ne nuit point aux études; il règne même parmi ces jeunes esprits une ardeur studieuse qui rachète, et au-delà, leur penchant à la révolte. Une circonstance imprévue ne tarde pas à mettre ce zèle dans tout son jour. Le gouvernement décide qu'une université sera érigée à Kazan, et chacun aussitôt veut se rendre digne d'être admis dans le nouvel établissement. L'auteur y est reçu d'emblée, et il continue à nous décrire avec beaucoup de piquant et d'entrain les souvenirs que cette période de son existence a laissés dans son esprit. La principale distraction des élèves de l'université

de Kazan consiste en représentations scéniques où plusieurs d'entre eux figurent aux applaudissemens de leurs camarades.

Tout en poursuivant ses études à Kazan, l'auteur de la *Chronique* n'oublie point Aksakova; il y revient chaque année. C'est avec un indicible bonheur qu'il abandonne de temps à autre les bancs de l'université pour reprendre la route qui conduit à Aksakova. Rien de plus touchant que la joie naïve avec laquelle il revoit le toit de la maison paternelle et les fidèles serviteurs qui courent à sa rencontre. Cette existence heureuse s'arrête à l'année 1806, époque de la mort de Prascovia, la veuve de Mikhaïl Maksimovitch, qui laisse à sa famille un riche héritage. Le moment est venu alors pour l'auteur de se choisir une carrière. Il part pour Saint-Pétersbourg, et le récit des adieux qu'il fait à ses camarades termine la seconde partie de ces mémoires.

Les derniers chapitres du livre ne nous offrent que les portraits de quelques-uns des personnages remarquables avec lesquels M. Aksakof est entré en relations à Saint-Pétersbourg. C'est en quelque sorte un supplément au récit de la première moitié de sa vie, et on y rencontre des détails qui jettent un nouveau jour sur l'histoire de la littérature russe. Nous assistons aux débuts d'un mouvement intellectuel dont les conséquences commencent à peine à se dérouler, et qui ramène la Russie à l'étude de ses origines, au culte de son antique génie. Quelques vues sur l'état présent de la société russe suffiront maintenant à compléter le tableau qu'a tracé M. Aksakof.

La transformation que les mœurs ont subie depuis quelques années dans l'intérieur de la Russie, sans être aussi profonde qu'au sein des capitales, n'en est pas moins très marquée; les mœurs se sont adoucies. On n'y rencontre plus, même dans les provinces les plus reculées, des monstres comme Mikhaïl Maksimovitch; cette classe d'hommes indomptables a disparu ainsi que les buffles et les chevaux sauvages qui peuplaient jadis les forêts séculaires du pays. Quoique le titre de chef de famille y soit généralement plus respecté que dans les villes, il ne donne point à celui qui le porte, comme au temps où vivait Stépane Mikhaïlovitch, un pouvoir à peu près illimité. L'instruction est encore peu répandue parmi les propriétaires campagnards, mais leurs rapports avec l'autorité ont singulièrement changé. A la fin du siècle dernier, les propriétaires russes qui habitaient leurs terres y vivaient, on vient de le voir, dans une complète indépendance, et les serfs n'avaient point de recours contre l'oppression. Maintenant aucun d'entre les seigneurs russes n'oserait braver ouvertement le contrôle des agens du gouvernement, et si ceux-ci ne savent point mériter leur respect, ils commencent du moins à se faire craindre; le régime de l'arbitraire touche à sa fin. En résumé,

les conditions extérieures de l'état social se sont considérablement améliorées en Russie dans toutes les parties de l'empire depuis la fin du siècle dernier. A côté des progrès accomplis, il y a bien aussi cependant plus d'un abus nouveau à signaler. Aux monstrueux désordres de l'ancien temps ont succédé les vices odieux et les ridicules que Gogol nous a dépeints avec tant de verve, et, il est triste de le dire, la loyauté des propriétaires du siècle dernier a fait place à une souplesse parfois excessive. Le goût des plaisirs, pénétrant parmi les nouveaux propriétaires avec les lumières, a augmenté leurs besoins. Ils pressurent d'autant mieux leurs paysans, que les biens dont ils disposent, mal administrés, sont d'un moindre rapport. L'éloignement que les seigneurs russes éprouvaient jadis pour tout service public s'étant évanoui, et les communications étant devenues plus faciles, ils ne résident point habituellement dans leurs terres, et la plupart d'entre eux ont perdu le goût de l'agriculture et l'esprit pratique qui distinguaient leurs ancêtres. Si les hideux désordres et les abus de pouvoir que l'auteur de la *Chronique* a retracés sont maintenant impossibles en Russie, les passions qui les engendraient ne sont point éteintes pour cela; si elles ont perdu de leur effronterie, elles sont devenues plus basses. Qu'en est-il résulté? C'est que les relations qui rapprochaient autrefois les grands propriétaires des paysans ont fait place à une sorte d'inimitié sourde, d'autant plus dangereuse que ceux-ci semblent beaucoup moins disposés à porter aveuglément, comme ils le faisaient alors, le fardeau du servage.

Le jour où Pierre Ier imposa violemment au peuple russe un système d'administration et des usages tout à fait étrangers à son caractère et à ses traditions, il était facile de prévoir qu'une transformation aussi subite profiterait médiocrement à l'état moral des classes supérieures. L'empereur Nicolas l'avait compris à la fin de son règne; mais, en cherchant à régénérer la Russie par des mesures non moins oppressives que celles de Pierre Ier, il avait encore aggravé le mal. C'est surtout à ces mesures qu'il faut attribuer l'immoralité des fonctionnaires et l'affaissement que l'on remarquait, il y a peu d'années, en Russie, dans les classes lettrées. La sévérité en matière de gouvernement, lorsqu'elle s'applique à des hommes sans principes ou endurcis dans le vice, ajoute encore à leur corruption. Ce n'est point par des moyens violens que l'on parvient à raffermir un édifice qui chancelle : on l'étaie avec prudence pour en consolider les fondemens.

Une nouvelle ère semble heureusement commencer pour la Russie. La guerre qui vient de finir a mis à découvert sa déplorable condition. Le gouvernement et tous les hommes éclairés songent à y apporter un remède efficace. Une foule de projets, inspirés par un sen-

timent de patriotisme éclairé, circulent dans le pays. Les questions que l'on agite sont très variées; mais il en est deux surtout qui dominent toutes les autres : l'affranchissement des serfs et la réforme de l'administration.

L'émancipation des serfs est généralement considérée comme une chose urgente; toutes les améliorations qui sont à l'ordre du jour s'y rattachent indirectement. Comment songer à développer l'agriculture, l'industrie, le commerce, tant que le fond sur lequel reposent toutes ces branches de l'activité nationale ne sera point modifié? Comment aussi opérer les réformes militaires dont se préoccupe le gouvernement impérial, tant que l'armée russe sera recrutée parmi les serfs? Les projets d'émancipation abondent, il s'agit de choisir. Le gouvernement ne saurait hésiter plus longtemps; toutes les demi-mesures qu'il a prises depuis le commencement du siècle n'ont abouti qu'à répandre parmi les serfs une irritation dont les propriétaires finiraient par être victimes (1).

Parmi les conséquences que doit entraîner l'affranchissement des serfs russes, il en est une surtout qu'il importe de signaler dans l'intérêt même de la politique des tsars. En présence des classes de cette société sur lesquelles les idées mal comprises du XVIIIe siècle n'ont eu que trop d'empire, les nouveaux émancipés ne pourraient-ils donc contrebalancer, par leur initiative morale, des influences étrangères en définitive à la Russie? C'est la partie la plus saine de la société russe qui reprendrait ainsi une part légitime d'autorité, et qui ferait servir la réforme des esprits à une véritable transformation sociale.

Quant aux moyens les plus sûrs de porter un prompt remède aux désordres de l'administration, ils sont faciles à indiquer. Avant tout, il serait urgent d'autoriser la libre discussion de tous ses actes; le gouvernement pourrait puiser dans ce débat des renseignemens utiles, et les employés s'observeraient mieux, si leur conduite était rigoureusement surveillée par le public, observateur vigilant et incorruptible en Russie comme partout ailleurs. Toutefois cette innovation serait encore loin de suffire; il en est une autre que l'on recommande encore plus particulièrement au gouvernement russe : c'est l'abolition du *tchine* (2), institution qui le met souvent dans la nécessité de con-

(1) La population agricole accepte maintenant en Russie, avec une crédulité qui dénote des dispositions assez inquiétantes, tous les bruits qui se rapportent à son prochain affranchissement. Ainsi au moment de la signature de la paix, les paysans prétendaient que le cinquième point, tenu secret dans les protocoles, concernait l'obligation de les libérer. Telle était la ferme conviction des paysans, qui avaient commencé à émigrer alors de l'Ukraine, avec femmes et enfans, vers le midi de l'empire.

(2) Cette institution, qui remonte au règne de Pierre Ier, assimile l'administration à

fier les postes les plus élevés de l'administration à des fonctionnaires dont le seul mérite est d'avoir parcouru tous les échelons administratifs. Dégagé de cette obligation, le gouvernement pourrait appeler à lui des hommes qui se tiennent éloignés du service public, ou y végètent dans des postes obscurs. Leur nombre est encore, cela est vrai, peu considérable, mais il augmente chaque jour, et l'avenir de la Russie est entre leurs mains; ils forment sans contredit l'élite de la société russe. Le gouvernement trouverait dans leurs rangs des employés intègres, d'une capacité reconnue, et, ce qui lui serait encore plus utile, des conseillers sincères. Le respect que lui inspire la mémoire de Pierre le Grand ne devrait point l'arrêter. Si ce souverain a créé le *tchine*, il a su aussi s'en affranchir : ce n'est point au milieu d'une troupe de courtisans insatiables d'honneurs qu'il choisit les hommes qui illustrèrent son règne. D'ailleurs l'institution du *tchine* a fait son temps; elle était destinée à remplacer les distinctions honorifiques de la cour des tsars, à donner aux Russes le goût du service civil, et surtout à répandre dans l'administration l'esprit de discipline qui manquait à l'ancien régime. Ces divers résultats nous semblent pleinement acquis, personne en Russie ne songe sérieusement à y réclamer les priviléges des anciens boyards; l'état n'y manque point d'employés, et s'il est un reproche à faire aux nobles russes, ce n'est point assurément d'être frondeurs et insubordonnés.

Les réformes que nous venons d'indiquer intéressent bien autrement le repos de l'Europe occidentale que les fortifications de Cronstadt ou de Sébastopol. Les goûts belliqueux que l'on a reprochés au gouvernement des tsars ne sont réellement populaires que dans les classes supérieures de la société russe. De tous les Slaves, le paysan moscovite est celui dont le sang est resté le plus pur, et le Slave est essentiellement pacifique. L'intérêt général demanderait donc que le gouvernement russe levât au plus vite les entraves que la constitution du pays oppose à la création d'une classe moyenne, car cette mesure assurerait bientôt en Russie le triomphe définitif du mouvement commercial et des arts sur les velléités guerrières. Après l'ère de réformes chimériques où nous place la *Chronique* des seigneurs d'Aksakova, ce serait l'ère des réformes sérieuses qui commencerait.

H. DELAVEAU.

l'armée; elle y établit une hiérarchie de grades qu'il est nécessaire de parcourir pour arriver à un grade supérieur. Toute fonction civile doit être remplie par un employé d'un grade déterminé : c'est une condition indispensable.

DES

VARIATIONS DU BEAU

...... Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! Je t'ai vu si joli!...
. . . .
Comme me voilà fait! Comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
(La Fontaine, *les Compagnons d'Ulysse*.)

L'auteur des réflexions qu'on va lire avait osé dire dans un petit essai, oublié sans doute des lecteurs de la *Revue* (1), que le beau n'est point circonscrit dans une école, dans une contrée, dans une époque, qu'on ne le trouve pas exclusivement dans l'antique, comme quelques-uns le prétendent, ni exclusivement dans Raphaël ou les peintres qui se rapprochent de sa manière, suivant d'autres. Longtemps avant que les Grecs eussent produit leurs chefs-d'œuvre, ou que le génie de la renaissance, génie à moitié païen, eût inspiré le peintre d'Urbin, d'autres hommes, d'autres civilisations avaient réalisé le beau et l'avaient offert à l'admiration.

Les monumens de l'antique Égypte ont précédé de plusieurs siècles tout ce qui nous reste des Grecs, et ont survécu en grande partie à des ouvrages d'une civilisation plus récente. On peut se figurer, à l'aspect de ces ruines imposantes, le tribut d'admiration que les Grecs eux-mêmes leur ont payé, quand on se rend compte de tous les emprunts qu'ils ont faits à ces types consacrés, si majestueux par leur masse et si fins, si précis dans leurs détails.

Nous avons vu récemment apparaître un art tout nouveau avec les précieux débris qui nous ont été apportés de Babylone et de Ninive, et dont nous n'avions aucune idée. Je ne sais s'ils sont plus

(1) Voyez la livraison du 15 juillet 1854.

anciens que les monumens de l'Égypte : c'est aux antiquaires ou à l'histoire d'en décider; mais il semble qu'on y voie déjà palpiter la vie et une intention de mouvement ignorée ou peut-être proscrite dans les ouvrages des Pharaons. On est frappé surtout de la perfection avec laquelle les figures d'animaux y sont rendues : cette exacte représentation, qu'on rencontre partout, indique des penchans particuliers chez ces races, et introduit sous le rapport de l'art une variété précieuse.

Qui peut dire ce qu'a été l'art de ces antiques Éthiopiens et de ces peuples dont le nom même a péri, qui ont précédé les Égyptiens et qui leur ont légué des arts dont la perfection n'a peut-être pas été égalée? On sait que dans les édifices égyptiens il faut distinguer plusieurs époques. La plus ancienne est de beaucoup la plus estimée, et c'est celle qui dérive de ces peuples initiateurs dont nous parlons. Je tiens d'un témoin très véridique, qui a passé beaucoup de temps dans les ruines de Thèbes, que la plupart des matériaux qu'on y a employés avaient servi antérieurement à d'autres constructions : on retrouve à chaque pas, sur des fragmens de pierre que le hasard fait retourner, des traces de sculpture bien supérieures à celles qui ont été imprimées, depuis et sur la face opposée, par des artistes d'une époque plus récente et d'un sentiment bien moins élevé.

Il ne nous reste rien de l'architecture ni des autres arts des Hébreux, mais on ne peut supposer que leurs travaux aient été inférieurs à ceux de ces nations voisines, avec lesquelles ils ont eu des rapports continuels. Les livres saints parlent en termes magnifiques du temple de Jérusalem. Il y aurait plus que de l'irrévérence à se figurer que le Dieu vivant eût consenti à se voir encensé dans des monumens d'un plus mince mérite que ceux de tant de peuples ennemis de son peuple et voués au culte des faux dieux.

Le génie humain est inépuisable : si nous arrivons à des époques plus récentes, à l'architecture arabe, dont les origines ont été peu étudiées, nous découvrons de nouvelles sources d'intérêt dans un art qui a dû pourtant s'interdire la représentation de la figure de l'homme et de celle des animaux. L'horreur des images a conduit les architectes musulmans à la plus riche combinaison des ornemens géométriques, d'où est sorti un système tout entier, d'une extrême élégance.

Ce n'est point par un caprice du goût que nous voyons se produire des styles si divers. Un voyageur français, M. Texier, qui a étudié avec le plus grand soin ces origines orientales, a tracé une espèce de carte de la Grèce et de l'Asie, dans laquelle il place les grandes masses de calcaire, de gypse, d'argile, dont se sont servis les peuples de ces contrées. Il démontre comment les Grecs, riches

en marbres, ont donné à leurs constructions quelque chose de plus libre, comment la Phrygie a eu ses sculptures dans le roc, la Cappadoce ses grottes, comment l'Égypte a imité de même, avec ses grès et ses granits, les excavations naturelles qui se produisent dans les rochers qui forment sa limite sur le désert de Lybie. Dans la Mésopotamie et les pays arrosés par l'Euphrate, les gypses dominant, le plâtre revêt un bâtiment léger et se couvre de sculptures nombreuses. Les Africains se servent de la brique et même du bois de dattier, malgré sa mauvaise nature et en l'absence d'un bois plus dur. N'est-il pas évident que ces nécessités si diverses ont entraîné la diversité des caractères dans les ouvrages des habitans de ces contrées? L'aspect de l'homme lui-même y change suivant le climat; celui des animaux ne paraît pas moins varié ni moins étrange.

Le chameau, qui semble grotesque à un habitant de Paris, est à sa place dans le désert : il est l'hôte de ces lieux singuliers, tellement qu'il dépérit si on le transporte ailleurs; il s'y associe par sa forme, par sa couleur, par son allure. Les Orientaux l'appellent le vaisseau du désert. Lancé à travers des océans de sable, il les traverse de sa marche régulière et silencieuse, comme le vaisseau fend les flots de la mer. Que diraient nos femmes aimables de ces poésies orientales dans lesquelles on compare les mouvemens harmonieux d'une fiancée à la marche cadencée d'une chamelle? La girafe, qui n'a pas obtenu beaucoup de faveur à Paris et qui a paru un animal manqué, produit un effet tout différent quand on la rencontre dans son cadre naturel, c'est-à-dire au milieu des forêts dont elle broute les hautes branches et dans ces plaines immenses qu'elle parcourt avec une rapidité proportionnée à la longueur de ses jambes. Je lis dans le journal d'un Anglais voyageur en Afrique : « Les girafes semblent admirablement destinées à orner les belles forêts qui couvrent les immenses plaines de l'intérieur. Quelques écrivains ont découvert chez ces animaux de la laideur et une certaine gaucherie : pour moi, je les regarde comme les plus beaux de la création. Rien n'égale la grâce et la dignité de leurs mouvemens, lorsqu'éparpillées çà et là, elles broutent les bourgeons les plus élevés et dominent de leurs têtes le dôme des acacias de leurs plaines natives. On ne peut connaître et apprécier les avantages ou le degré de beauté des animaux qu'aux lieux où la nature elle-même les a placés. »

« Les miracles, dit Montaigne, sont selon l'ignorance où nous sommes de la nature, non selon l'être de la nature. L'assuéfaction endort la vue de notre jugement. Les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux que nous sommes à eux, ni avec plus d'occasions, comme chacun avouerait, si chacun savait, après s'être promené dans ces lointains exemples, se coucher sur les propres et les conférer sainement. »

Nous jugeons de tout le reste du monde d'après ce qui compose notre étroit horizon; nous ne sortons pas de nos petites habitudes, et nos admirations sont souvent aussi folles que nos dédains. Nous jugeons avec une égale présomption des ouvrages de l'art et de ceux de la nature. L'homme de Londres et de Paris est peut-être plus éloigné d'avoir un sentiment juste de la beauté que l'homme inculte qui habite des contrées où l'on ne connaît rien aux recherches de la civilisation. Nous ne voyons le beau qu'à travers l'imagination des poètes ou des peintres; le sauvage le rencontre à chaque pas dans sa vie errante. Certes j'accorderai sans peine qu'un tel homme ait peu de momens à donner aux impressions poétiques, quand on sait que sa plus constante occupation consiste à s'empêcher de mourir de faim. Il lutte sans cesse contre une nature irritée, à laquelle il dispute sa chétive existence. Cependant le sentiment de l'admiration peut naître dans des cœurs touchés parfois devant d'imposans spectacles ou entraînés par une sorte de poésie à leur portée. Le Sibérien ressemble en ceci au Grec et au Berbère. « J'ai vu, dit un certain major Denham, un cercle d'Arabes, l'œil fixe et l'oreille attentive, changer simultanément de contenance et éclater de rire, puis, un moment après, fondre en larmes et joindre les mains avec une expression de douleur ou de pitié, tandis que l'un d'eux racontait une de ces interminables histoires ou légendes nationales qui les tiennent comme enchantés. »

La poésie naît d'elle-même dans les contrées heureuses où les hommes ont peu de besoins, et par conséquent beaucoup de loisirs, surtout lorsque les mœurs, les institutions y favorisent l'essor du beau. Telle a été la Grèce, où, par un accord unique, toutes les conditions semblent s'être rencontrées dans un certain moment pour en développer le sentiment et le culte. Il y avait nécessairement chez les Athéniens beaucoup plus de juges des beaux-arts que dans nos modernes sociétés. A Rome comme à Athènes, le même homme était avocat, guerrier, pontife, édile, inspecteur des jeux publics, sénateur, magistrat. Tout citoyen aspirant à la considération était obligé de se donner l'éducation que comportait chacun de ces états. Il était difficile qu'un tel homme fût un médiocre appréciateur du mérite dans quelque branche que ce fût des connaissances, telles qu'elles étaient alors. Un juge chez nous n'est qu'un juge, et ne connaît que son audience; ne demandez pas à un colonel de cavalerie son opinion sur des tableaux ou des statues; tout au plus se connaîtra-t-il en chevaux, et il regrettera que ceux de Rubens ne ressemblent pas à des chevaux limousins ou anglais, comme il en voit tous les jours dans son régiment ou aux courses.

L'artiste qui travaille pour un public éclairé rougit de descendre à des moyens d'effet désavoués par le goût. Ce goût a péri chez les

anciens, non pas à la manière d'une mode qui change, circonstance qui se produit à chaque instant sous nos yeux et sans cause absolument nécessaire : il a péri avec les institutions, quand il a fallu plaire à des vainqueurs barbares, comme ont été par exemple les Romains par rapport aux Grecs. Il s'est corrompu surtout quand les citoyens ont perdu le ressort qui portait aux grandes actions, quand la vertu publique a disparu, et j'entends par là, non cette vertu des anciennes républiques commune à tous les citoyens et les excitant au bien, mais au moins ce simple respect de la morale qui force le vice à se cacher. Il est difficile de se figurer des Phidias et des Apelles sous le régime des affreux tyrans du Bas-Empire, au milieu de l'avilissement des âmes, quand les arts se font plus volontiers les complaisans de l'infamie. Le règne des délateurs et des scélérats ne saurait être celui du beau, et encore moins celui du vrai. Si ces trésors inestimables peuvent encore se rencontrer quelque part, ce sera dans les vertueuses protestations d'un Tacite ou d'un Sénèque : les grâces légères, les molles peintures auront fait place à l'indignation ou à une résignation stoïque.

L'influence des mœurs est plus efficace que celle du climat. Le ciel de l'Attique est resté le même, et il ne produit pourtant ni des Démosthènes ni des Praxitèles. On parcourrait vainement aujourd'hui la Grèce et ses îles, on n'y trouverait ni un orateur ni un sculpteur.

Ce beau, si difficile à rencontrer, est plus difficile encore à fixer : il subit absolument, comme les habitudes, comme les idées, toute sorte de métamorphoses. Je n'ai pas dit, et personne n'oserait dire qu'il puisse varier dans son essence, car il ne serait plus le beau, il ne serait que le caprice ou la fantaisie; mais son caractère peut changer : telle face du beau qui a séduit une lointaine civilisation ne nous étonne ni ne nous plaît comme celle qui répond à nos sentimens, ou, si l'on veut, à nos préjugés. *Nunquam in eodem statu permanet*, a dit de l'homme l'antique Job. Nous pouvons suivre ces différences successives chez ceux mêmes que nous appelons les anciens.

Certes Tite-Live et Horace ressemblent plus à Montesquieu, à La Fontaine ou à Boileau qu'ils ne ressemblent eux-mêmes à Pindare et à Hérodote. Inspirés par des idées analogues, arrivés dans un de ces momens où la civilisation est à son apogée, on dirait que ces génies sont de la même famille, et qu'ils se donnent la main à travers l'intervalle des siècles et de la barbarie. Il s'est produit un phénomène singulier par suite de cette analogie : c'est que nos classiques sont devenus presque des anciens à leur tour. L'éclat et la nouveauté de la littérature dans ce moment précis où nous vivons, mais surtout les sources différentes où elle a puisé, son caractère, emprunté presque entièrement aux littératures du Nord, ont fait reculer dans un lointain vénérable les grandes images de ces hommes qui ont illustré

le siècle de Louis XIV; mais, de ce que ces beaux génies ont imité l'antiquité, il serait injuste de conclure qu'ils n'ont fait que la continuer. Dans la tragédie particulièrement, dans la comédie, quelle différence de but et de moyens! Et en pouvait-il être autrement, à ne considérer même que la représentation matérielle de ces ouvrages et les théâtres sur lesquels ils avaient à se produire?

Il fallait, chez les anciens, à des spectateurs assemblés quelquefois au nombre de vingt mille,. dans des monumens ouverts au vent, au soleil et à la pluie, avec des décorations élémentaires et faisant partie du monument lui-même, il leur fallait, dis-je, des pièces à grands traits, où les passions fussent indiquées par des actions frappantes, sans grande complication, dans une intrigue destinée à être saisie des spectateurs, placés à deux ou trois portées de trait de l'acteur. Ces acteurs tout d'une pièce parlaient dans des espèces d'entonnoirs pour être entendus de loin. Les inflexions de voix eussent été peu appréciées, aussi bien que les mouvemens délicats de la passion. Il fallait être compris du spectateur déguenillé assis sur son degré de pierre et mangeant de l'ail pendant la pièce, comme du patricien arrivé en litière et mollement établi sur les coussins apportés par ses esclaves. On se tromperait beaucoup si l'on imaginait que ces hommes, pour tout cela, fussent plus étrangers que nous aux jouissances d'une vie élégante : nous savons bien jusqu'où ils ont poussé le raffinement du luxe et des plaisirs, y compris ceux de l'esprit; mais la société comme nous l'entendons n'aurait pas eu de signification chez eux. Les femmes ne se mêlaient que de la maison, et ne paraissaient pas dans les assemblées ni au théâtre; à plus forte raison ne montaient-elles pas sur la scène. Qu'on se figure donc les plaintes d'Iphigénie ou d'Antigone débitées par une espèce de mannequin mouvant, monté sur des échasses cachées par une jupe, et la tête encapuchonnée dans un masque dont l'expression était toujours la même; Hécube avec les sourcils en l'air, la bouche ouverte aux angles pour exprimer invariablement la douleur; le Dave, le comique, avec ce rire éternel qui accompagnait ce plaisant de naissance pendant toute la durée de la pièce, même quand il recevait des coups de bâton.

Il est certaines pentes sur lesquelles il n'est pas facile de s'arrêter. Les Romains avaient reçu des Grecs ces spectacles, grossiers dans quelques-unes de leurs parties, mais s'adressant encore à l'imagination; ils les trouvèrent fades quand leurs mœurs devinrent atroces : il fallut, pour les réveiller, de véritables combats, des épées, du sang, des lions et des éléphans s'entre-dévorant sous leurs yeux, et traînant dans la poussière des hommes égorgés.

Les Grecs d'Homère n'avaient pas inventé des passe-temps beau-

coup plus recherchés. Il ne paraît pas qu'ils se fussent encore avisés de composer et de représenter des pièces de théâtre. Leurs jeux publics consistaient dans des imitations de combats qui dégénéraient ordinairement en luttes sérieuses et toujours sanglantes. Chez de tels hommes, les coups de poing étaient plus estimés que les traits d'esprit : la simplicité des mœurs voulait des récréations simples comme elles.

C'est cette simplicité plus féroce que naïve qui grandit à distance les arts de ces époques antiques, et qui a fait penser que cette simplicité était à elle seule une beauté. Écoutons ce que dit à ce sujet un spirituel critique dans une étude des plus intéressantes sur les anciens et sur Virgile en particulier (1) : « C'est un grand point de venir le premier. On prend le meilleur, même sans choisir; on peut être simple, même sans savoir le prix de la simplicité... Je crains qu'on ne prenne souvent l'absence de l'art pour le comble de l'art même. Si l'art, dans la suite de son développement et de ses efforts, n'aboutit qu'à produire des artistes toujours moindres, on me pardonnera d'avoir une profonde compassion pour des époques qui ne peuvent se passer du labeur compliqué de l'art. Je demande qu'on ne soit pas trop dupe d'un grand mot, la simplicité, et qu'on veuille bien ne pas faire de la simplicité la règle des temps où elle n'est plus possible. »

Cette simplicité dont on parle ici est peut-être plus apparente que réelle; il y a souvent beaucoup d'emphase et d'images ampoulées dans les ouvrages de ces époques lointaines. Des hommes vivant près de la nature ont dû employer dans leurs arts des moyens moins recherchés, et les expressions dont ils se servent ont quelque chose de la rudesse de leur civilisation ébauchée; mais on se trompe en cherchant à leur faire un mérite de cette rudesse même : leur prétendue simplicité est dans l'habit qu'ils donnent à la pensée plus que dans la pensée elle-même. Cet art merveilleux qui cache l'art chez les modernes, celui d'être clair et en même temps pathétique, ne se rencontre guère dans les ouvrages primitifs. Les images gigantesques s'y mêlent trop souvent à un sens obscur. La Bible, toute respectable qu'elle est, offre d'étranges licences, et je ne parle ici que de la partie qui a rapport à l'art.

Il ne manque pas de gens qui préfèrent Homère à tout et qui le justifient sur tout, quoiqu'ils ne le connaissent que pour l'avoir lu dans de plates traductions. Ils ne laissent pas de s'extasier sur cette belle langue grecque, et surtout sur son harmonie inimitable, qu'ils ne peuvent apprécier, comme nous tous, que pour l'avoir entendu prononcer à la française par des professeurs de sixième.

(1) M. Éd. Thierry, *Moniteur* du 17 mars 1857.

De combien s'en est-il fallu que l'Europe ne se figurât un matin que l'antiquité allait être égalée dans les poèmes d'un nouvel Homère, récemment sorti tout armé des bruyères et des rochers de la Calédonie? L'apparition des prétendues poésies d'Ossian fut un des grands événemens de la fin de l'autre siècle. Cet Ossian arrivait justement à une époque de scepticisme, avec ses dieux, ses guerriers, ses héroïnes touchantes, enfin avec un merveilleux complet. L'enthousiasme fut presque général, et l'on peut avouer qu'il y avait dans ces poèmes de quoi justifier une certaine admiration. Napoléon lui-même, aussi bon juge qu'un autre, ne leur refusa pas son estime, et les prit pour bons, sans s'inquiéter de leur ancienneté dans le monde; mais quand on vint à s'apercevoir que le fils de Fingal n'était que le fils de l'Écossais Macpherson, comme c'était à titre de primitif qu'il avait fait son chemin, il se vit renié et presque bafoué : il lui fallut rentrer dans ses nuages et dans l'obscurité dont on l'avait tiré indiscrètement. Il eut le sort de ces valets de comédie qui ont usurpé les bonnes grâces d'une héritière sous l'habit à paillettes de leur maître, et qu'on fait disparaître à la fin de la pièce, quand la fraude se découvre.

Cette tentative elle-même était toute moderne. Par une réaction naturelle, on se réfugiait dans cette fantasmagorie de mélancolie et de brouillards en sortant d'une époque d'afféterie. Cet Ossian nuageux a marqué son passage dans la littérature de notre temps. Cette impulsion s'est communiquée de même aux autres arts, et notamment à la peinture, qui suit avec plus de facilité les variations de la fantaisie, et plus légitimement que sa sœur la sculpture. La peinture dispose de tous les prestiges de la couleur et de ceux de la perspective, ignorée des anciens; elle réunit la précision et le vague, tout ce qui charme et tout ce qui frappe. On peut dire de la peinture comme de la musique qu'elle est essentiellement un art moderne. Toutes ces ressources que nous venons d'indiquer lui permettent de s'adresser aux sentimens les plus divers. Quant à la musique, il paraît surabondant d'indiquer combien c'est un art nouveau, et combien les anciens ont été loin de se douter de ses ressources. Dans la sculpture au contraire, il semble que les anciens ont fait tout ce qu'on peut faire : ils ont produit des ouvrages parfaits, et ces ouvrages sont des modèles dont il est bien difficile de s'écarter à cause de la rigueur des lois qui fixent les limites de l'art.

Le paganisme donnait au sculpteur une ample carrière : le culte de la forme humaine s'y confondait avec celui de tous les dieux. Tout devenait matière à l'étude chez des peuples où l'on trouvait le nu à chaque pas, dans les rues, au gymnase, dans les bains publics. C'est ainsi que les anciens sculpteurs se familiarisaient avec les plus beaux types, et prenaient sur le fait ces attitudes simples et natu-

relles qu'on cherche en vain dans l'atelier et en présence du modèle. La vie extérieure était divinisée sous la forme de ces Vénus, de ces Apollon, de ces Hercule. Le christianisme au contraire appelle la vie au dedans. Les aspirations de l'âme, le renoncement des sens, sont difficiles à exprimer par le marbre et la pierre, tandis que c'est le rôle de la peinture de donner presque tout à l'expression.

Il faut aux Vierges de Raphaël cet œil pudique et voilé, cette rougeur chaste que la sculpture ne peut rendre; nous désirons dans cette *Pietà* de Michel-Ange le regard désespéré de la mère, cette pâleur de la mort dans le corps de son divin fils, et aussi le précieux sang de ses blessures; nous cherchons même autour de lui cette croix, ce sombre Golgotha, ce tombeau entr'ouvert, ces disciples fidèles. Toutes les fois que la sculpture a essayé de présenter avec un certain mouvement ces images, interdites à cause de leur expression trop véhémente, elle a produit des ouvrages monstrueux, plus voisins du ridicule que du sublime. On peut voir un exemple signalé de ce ridicule et de cette impuissance dans le célèbre bas-relief d'*Alexandre et Diogène,* par Puget, qu'on a vu orner si longtemps le vestibule de Versailles. L'artiste a voulu peindre (le mot m'échappe), peindre avec son marbre et son ciseau les drapeaux agités, le ciel, les nuages, tout autour de ses personnages, lesquels sont groupés comme dans un tableau, et avec les attitudes les plus diverses. Il semble qu'il eût voulu faire entendre, si l'art pouvait aller jusque-là, les cris de la foule et le bruit des trompettes; mais ce que son art ne lui permet pas davantage, c'est d'arriver à faire comprendre son sujet, dont l'intérêt réside uniquement dans le mot insolent adressé au conquérant par l'enfant de Sinope. Si le grand Puget eût eu autant d'esprit que de verve et de science, qualités dont son ouvrage est rempli, il se fût aperçu, avant de prendre l'ébauchoir, que son sujet était le plus étrange que la sculpture pût choisir; dans cet entassement d'hommes, d'armes, de chevaux, et même d'édifices, il a oublié qu'il ne pouvait introduire l'acteur le plus essentiel, ce rayon de soleil intercepté par Alexandre, et sans lequel la composition n'a pas de sens.

Cette méprise n'a pas lieu d'étonner plus que celles que nous remarquons dans des peintres de nos jours, qui ont cherché à rivaliser avec la sculpture, en abjurant les moyens qui sont au nombre des parties vitales de leur art. Animée par un louable motif, celui de rendre à la peinture une grandeur et une simplicité dont les peintres du dernier siècle s'étaient écartés de plus en plus, une école tout entière s'est éprise de la statuaire antique, non pas de son esprit, mais de sa forme même, qu'elle a fait littéralement passer dans les tableaux. Cette violence faite à la tradition, et j'oserais dire au bon sens, ne s'est pas manifestée sans des protestations d'une cer-

taine énergie dans le sein même de cette école, par une sorte de révolte du sens moderne, contre cette prétendue nouveauté, qui réalisait la singulière anomalie d'un retour à ce qu'il y avait de plus ancien. Nous trouvons un exemple de ce contraste dans deux tableaux fameux de l'époque dont nous parlons, le *Bélisaire* de David et celui de Gérard.

Dans le premier de ces ouvrages, conçu comme un bas-relief, il y a peu de chose pour l'émotion qu'on est en droit de se promettre d'un pareil sujet. L'exécution, très achevée dans le sens académique, manque de prestige et de charme. Le Bélisaire est un vieillard vulgaire; l'enfant a la grâce de son âge, mais ne dit rien à l'esprit : rien, même dans l'étonnement de ce soldat qui contemple son général réduit à cet état d'abaissement, ne touche en faveur d'une si grande infortune. Ni le fond, ni les accessoires, ni le casque tendu à l'obole, ne peuvent distraire de l'insipidité qui résulte de tant de sécheresse.

Gérard au contraire cherche, pour animer son sujet, une route tout opposée. A l'aridité de la composition, à cette absence d'intérêt, résultant en grande partie, chez David, de l'inutilité des accessoires, c'est dans un accessoire principalement qu'il semble résumer toute la pensée de son tableau : je veux parler de ce serpent entortillé à la jambe du jeune guide, lequel, endormi ou expirant de fatigue, repose dans les bras de l'illustre aveugle. Tout dans sa composition présente l'idée de l'abandon et de la solitude : le héros côtoie un précipice, et l'on ne découvre dans le ciel que les teintes sinistres du couchant.

Une telle peinture remplirait probablement toutes les conditions pour émouvoir, si l'idée évidente de la recherche ne s'y faisait par trop sentir. Le sort d'un illustre guerrier réduit à la condition de mendiant, privé de ses yeux par le tyran auquel il a prodigué ses services et forcé de s'appuyer sur un faible enfant, présente une image suffisamment poétique et intéressante. Elle ne pouvait que perdre par une circonstance aussi mesquine que celle de ce serpent. Je critique de même ce guide défaillant porté par celui qu'il est censé devoir conduire : l'intérêt ne sait plus où se prendre.

C'est un peu le défaut du génie moderne de s'attarder dans des détails oiseux et de raffiner sur tout, même dans des sujets terribles. Notre grand Poussin, le peintre philosophe par excellence (et on ne l'a peut-être appelé ainsi que parce qu'il donnait à l'idée un peu plus que ne demande la peinture), est fréquemment tombé à cet égard dans l'affectation. Son fameux *Déluge*, tant admiré des gens de lettres, en est une preuve. Cette dernière famille du genre humain restée toute seule sur l'immense solitude des eaux et luttant dans un frêle esquif contre la destruction, le serpent (encore un serpent), auteur des

maux de toute notre race, qui se dresse sur ce dernier promontoire, tout cela ne donne, en vérité, l'idée du déluge universel qu'à celui qu'une explication préalable aurait mis dans la confidence du peintre. Il est des sujets, et avant tous les autres ceux qui sont tirés de l'Ancien-Testament ou de l'Évangile, qu'il ne faut ni abréger, ni amplifier, ni dénaturer. Il faut avouer que ce qui nous reste des ouvrages des anciens ne présente jamais cette recherche étrangère à l'art. On peut courir après les idées ingénieuses à l'aide des mots; mais dans les arts muets comme la peinture ou la sculpture, c'est une dépense en pure perte si on se la permet en vue du beau, et elle prouve plutôt l'impuissance du sculpteur ou du peintre à émouvoir par les moyens qui sont de son domaine. Il faut rendre aussi cette justice aux Flamands, aux Espagnols, aux Italiens, qu'ils n'ont point affecté ce travers dans leur peinture, et l'on doit en savoir gré surtout à ces derniers, chez lesquels la littérature a étrangement abusé de l'esprit. C'est une manie toute française, qui tient sans doute à notre penchant pour tout ce qui relève de la parole. Le peintre chez nous veut plaire à l'écrivain; l'homme qui tient le pinceau est tributaire de celui qui tient la plume, il veut se faire comprendre du penseur et du philosophe. Comment lui en vouloir? Il rend hommage, en dépit qu'il en ait, à ceux qui sont ou qui se sont faits ses juges. Sa déférence pour le public ne vient qu'après.

Ce que l'on demandera toujours à toutes les écoles et à travers toutes les différences de physionomie, ce sera de toucher l'âme et les sens, d'élever l'intelligence et de l'éclairer.

Il y a sans doute des époques favorables où tout semble s'offrir à la fois, où l'intelligence des juges vient au-devant des tentatives des artistes : heureuses époques, plus heureux artistes de venir à propos et de ne rencontrer que des esprits pour les comprendre et des sourires pour les encourager!

Il est d'autres périodes pendant lesquelles les hommes, émus d'autres passions, demandent des distractions moins élevées, ne trouvent même de plaisirs que dans des occupations arides pour l'esprit, fécondes seulement en résultats matériels; mais enfin les artistes, les poètes peuvent encore s'y montrer de temps en temps. Ils charment un peu plus tôt ou un peu plus tard ce nombre étendu ou restreint des hommes qui ont besoin de vivre par l'esprit. Bien qu'il faille traverser des temps de stérilité, on ne voit jamais tarir entièrement la source de l'inspiration. Titien survit à Raphaël, qu'il a vu naître; le règne des grands Vénitiens succède à celui des grands Florentins. Un demi-siècle plus tard, le prodigieux Rubens parait comme un phare qui va éclairer de nombreuses et brillantes écoles, fidèles à la tradition et pourtant pleines de nouveauté. Les Espa-

gnols, les Hollandais nous consolent du sommeil de l'Italie, cette mère si féconde il y a trois siècles, trop stérile, hélas! de nos jours, et qui fait bien attendre son réveil.

Tel est le tableau des vicissitudes du beau. Où se lève ce vent qui transporte du nord au midi, de l'orient à l'occident, le sceptre de l'invention, le don de plaire et d'enseigner? Quel est ce caprice qui fait apparaître un Dante, un Shakspeare, celui-ci chez des Anglo-Saxons encore barbares, pareil à une source jaillissante au milieu d'un désert, celui-là dans la mercantile Florence, deux cents ans avant cette élite de beaux esprits dont il sera le flambeau?

Chacun de ces hommes se montre tout à coup et ne doit rien à ce qui l'a précédé ni à ce qui l'entoure; il est semblable à ce dieu de l'Inde qui s'est engendré lui-même, qui est à la fois son aïeul et son arrière-rejeton. Dante et Shakspeare sont deux Homères arrivés avec tout un monde qui est le leur, dans lequel ils se meuvent librement et sans précédens.

Qui peut regretter qu'au lieu d'imiter ils aient inventé, qu'ils aient été eux-mêmes au lieu de recommencer Homère et Eschyle? Si l'on peut reprendre quelque chose dans Virgile, c'est que par respect pour une époque savante où l'on avait le culte presque exclusif de tout ce qui venait de la Grèce, il ait cherché en trop d'endroits les formes de l'Iliade. Nous n'aimons ni le courageux Gyas, ni le courageux Cloanthe, ni les héros dont la chute ébranle le ciel et les montagnes, ni tous les lieux communs épiques, qui heureusement ne nous ont privés ni de Didon, ni des *Géorgiques*, ni des *Églogues*, ces inspirations charmantes et mélancoliques qui ne sont empruntées ni à Théocrite ni à aucun des Grecs.

Les vrais primitifs, ce sont les talens originaux : ce La Fontaine, qui ne semble qu'imitation, et qui ne procède pourtant que de son propre génie. Qui a produit l'originalité d'un Montaigne bourré de latin et connaissant tout ce que les anciens ont écrit, d'un Racine qui suit Euripide pas à pas, à ce qu'on dit, et peut-être à ce qu'il croit lui-même?

On dit d'un homme pour le louer qu'il est un homme unique : ne peut-on, sans paradoxe, affirmer que c'est cette singularité, cette personnalité qui nous enchante chez un grand poète et chez un grand artiste, que cette face nouvelle des choses révélées par lui nous étonne autant qu'elle nous charme, qu'elle produit dans notre âme la sensation du beau, indépendamment des autres révélations du beau qui sont devenues le patrimoine des esprits de tous les temps, et qui sont consacrées par une plus longue admiration?

EUGÈNE DELACROIX.

REVUE MUSICALE

BEETHOVEN, SES CRITIQUES ET SES GLOSSATEURS. [1]
— LA MUSIQUE INSTRUMENTALE EN FRANCE.

Il en sera bientôt de l'œuvre de Beethoven comme des poèmes d'Homère, de Dante ou de Shakspeare : elle aura suscité toute une littérature de gnoses, de commentaires, de biographies et d'explications critiques. C'est la marche inévitable de l'esprit humain. Après l'âge héroïque, qui, dans les arts, est l'âge des grandes créations, vient la période historique, où l'on raconte les faits accomplis. L'imagination produit d'abord ses miracles, puis la raison s'éveille, s'efforce de marcher sur les traces de sa divine messagère, pour en comprendre les secrets et les transmettre aux générations futures. C'est ainsi que se forment les écoles et les traditions.

Il existe un grand nombre de biographies de Beethoven plus ou moins intéressantes. Parmi celles qui méritent d'être mentionnées, nous citerons d'abord la notice publiée à Coblentz en 1838 par deux amis du grand symphoniste, le docteur Wegeler et Ferdinand Ries, pianiste et compositeur distingué. Les deux amis se sont proposé d'écrire moins une histoire de la vie entière de Beethoven qu'un recueil de pieux souvenirs concernant l'enfance et les œuvres principales de l'auteur de la *Symphonie héroïque*. M. Antoine Schindler, un élève et l'ami dévoué du grand musicien, auprès duquel il a passé plusieurs années, et qu'il a vu mourir dans ses bras, a publié à Münster en 1845 une vie de son maître, qui en est à la seconde édition, et qui reste la meilleure source de renseignemens certains que l'on puisse consulter. Je ne parle ni des nombreux articles que les journaux et les recueils périodiques de l'Allemagne ont consacrés au génie de Beethoven, ni des indiscrétions des touristes anglais qui ont assailli la vieillesse de cet homme extraordinaire.

(1) Leipzig, Brockhaus.

M. de Lenz, un de ces bons et naïfs Allemands qu'on rencontre dans chaque coin de l'Europe, parlant et écrivant dans toutes les langues dont ils confondent les propriétés, a mis plusieurs années de sa vie à étudier et à classer l'œuvre immense de Beethoven, et il a consigné ses observations dans un livre curieux, publié à Saint-Pétersbourg en 1852 sous ce titre, *Beethoven et ses trois styles*. Nous en avons parlé ici même (1), quelque temps après la publication. Le livre de M. de Lenz a eu un certain succès et a été traduit depuis en un français un peu meilleur que celui dans lequel il fut écrit d'abord. M. de Lenz habite Saint-Pétersbourg, où il remplit des fonctions qui tiennent à la magistrature. Dans son ouvrage confus et plein d'enthousiasme pour le compositeur sublime dont il admire jusqu'aux fautes d'orthographe, M. de Lenz n'a point épargné les épigrammes à M. Alexandre Oulibichef, un Russe fort distingué, un grand amateur de musique, connu par une biographie et une étude de Mozart qui renferme d'excellentes parties. C'est pour répondre aux insinuations de M. de Lenz que M. Oulibichef a rompu le silence qu'il gardait depuis dix ans, dit-il dans une courte introduction dont nous extrayons les lignes suivantes : « Dix ans s'étaient écoulés depuis la publication de ma *Biographie de Mozart*. L'accueil généralement favorable que l'on avait fait à cet ouvrage semblait dès-lors lui assurer la prescription. J'avais, depuis dix ans, quitté la plume du critique musical pour me livrer à des travaux littéraires d'un autre genre. J'aimais toujours la musique, mais je ne m'en occupais plus que comme exécutant et comme amphitryon obligé des virtuoses que leur bonne ou leur mauvaise étoile conduisait à Nijni, mon séjour habituel. » Il ajoute : « Quelque charme que l'on trouve à la vie de campagne pendant l'été et quelque aguerri que l'on soit au séjour d'une ville de province pendant l'hiver, l'on éprouve toujours de temps à autre le besoin de respirer le grand air de la civilisation. » Ramené à Saint-Pétersbourg à la fin de l'année 1851 par le besoin de respirer un air plus vivifiant que celui de sa province et par la facilité que lui offrait le chemin de fer qui venait de s'ouvrir entre Moscou et la capitale de l'empire, M. Oulibichef entend parler de tous côtés de l'ouvrage de M. de Lenz, qui était encore sous presse. Après avoir lu, après avoir répondu aux principales objections de M. de Lenz par un article inséré dans un journal russe, *l'Abeille du Nord*, M. Oulibichef se vit obligé de donner à sa réponse de plus grandes proportions. Telle est l'origine du nouvel ouvrage de M. Oulibichef (2), qui forme un volume assez compacte, et qui est écrit dans la même langue que sa *Biographie de Mozart*, c'est-à-dire dans un français un peu composite, mais facile et infiniment plus correct que celui de M. de Lenz.

M. Oulibichef est un grand admirateur de Mozart. Il considère l'auteur de *Don Juan* et de *la Flûte enchantée* comme le musicien universel qui a réuni et fondu dans son œuvre divine les propriétés des différentes écoles antérieures à son avénement. A partir de la mort de Mozart, qui ferme le XVIIIe siècle, commence une ère nouvelle, celle de la musique moderne, dont Beethoven est l'expression la plus étonnante. Pour M. de Lenz au contraire, qui ne s'occupe guère que de la musique instrumentale, Beethoven est pres-

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1852.
(2) 1 vol. petit in-quarto.

que le seul compositeur dont il admette l'existence. Si l'ingénieux critique ne conteste pas tout ce que l'art doit au génie d'Haydn et à celui de Mozart, c'est sur Beethoven cependant qu'il concentre toutes ses adorations et qu'il épuise son enthousiasme. L'abbé Carpani, dans les lettres charmantes où il nous raconte si bien la vie calme d'Haydn et apprécie avec tant de goût et de vivacité l'œuvre de ce grand musicien, a bien de la peine aussi à franchir le seuil de l'ère nouvelle qui se prépare. Il semble souscrire à ce jugement porté par l'auteur vénérable de *la Création* sur le génie naissant qui a produit *Fidelio* et la symphonie en *ut majeur :* « Un jour, dit Carpani, un de mes amis demandait à Haydn ce qu'il pensait de ce jeune compositeur. Avec une entière sincérité, le vieillard répondit : « J'étais fort content de ses premiers ouvrages; mais quant aux derniers, j'avoue que je ne les comprends pas. Il me semble toujours *qu'il écrit des fantaisies* (1). »

Le jugement d'Haydn sur Beethoven est à peu près celui que portent tous les hommes de génie sur leurs successeurs immédiats. C'est le jugement de la génération qui a épuisé la sève de vitalité dont elle était pourvue, et qui ne voit dans celle qui lui succède qu'une postérité sans discipline, parce qu'elle s'écarte de la route tracée. On pourrait appliquer à la mort le mot de Voltaire sur Dieu : « Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, » ne fût-ce que pour interrompre la domination de certaines idées qui ne peuvent disparaître qu'avec les hommes qui les avaient affirmées. Quoi qu'il arrive, le fils pense toujours un peu autrement que son père, et le disciple est forcé par la nature des choses de modifier d'une manière ou d'une autre l'enseignement qu'il a reçu du maître. Les premières œuvres de Beethoven, ses trios pour piano, violon et violoncelle, les sonates, le *septuor*, et jusqu'à la symphonie en *ut majeur*, qui est de l'année 1801, et qui fut dédiée à ce même docteur van Swieten, l'ami d'Haydn et l'auteur des paroles de *la Création* et des *Saisons,* — ces premières compositions du grand symphoniste révèlent une imitation directe du style d'Haydn et de Mozart, dont il était le successeur. Aussi Beethoven n'aimait-il pas qu'on lui parlât de ses premières productions et surtout du *septuor*. Il répondait brusquement au visiteur imprudent qui avait la maladresse de louer cet admirable morceau : *Le septuor n'est pas de moi, il est de Mozart*, et il tournait le dos à la personne qui avait cru lui adresser un compliment. Eh bien! ce sont précisément ces premières compositions de Beethoven qui ont eu l'approbation d'Haydn, parce qu'il y voyait les traces de sa propre influence, et qu'il se sentait vivre dans l'œuvre naissante de son glorieux successeur. Aussi Carpani, en historien fidèle du père de la symphonie, parle-t-il des premières compositions de Beethoven dans les termes suivans : « Que deviendra l'art, et particulièrement la musique instrumentale, maintenant que Haydn n'écrit plus, et qu'ainsi se trouve fermée cette mine si féconde de trésors? Ce qu'il deviendra? Eh! ne le voyez-vous pas déjà en partie? Attendez un peu, et vous le verrez encore davantage. Il n'y a *qu'un homme* qui pourrait encore le soutenir, et en effet que ne serait-on pas en droit d'attendre de lui après son beau *septuor*, après ses premiers *concertos* pour le piano, ses premières symphonies, toutes œuvres vraiment remarquables, dans lesquelles il a heureu-

(1) Lettre xve.

sement fondu le style de Haydn avec celui de Mozart! Mais voudra-t-il mettre un frein à son imagination? voudra-t-il l'astreindre à un ordre, la renfermer dans une juste mesure? voudra-t-il préférer le beau au bizarre? »

Aucun homme de génie n'a eu autant que Beethoven la volonté bien délibérée du rôle qu'il se proposait de jouer dans l'art, aucun révélateur de formes nouvelles ne s'est fait une conscience plus nette du but qu'il s'était promis d'atteindre. Excepté Gluck peut-être, qui dès son entrée dans la carrière de compositeur dramatique s'est trouvé en contact avec l'orgueil des virtuoses et toutes les invraisemblances de l'opéra italien auxquels il n'a pas daigné se soumettre, Beethoven est certainement l'artiste de génie qui a eu le plus d'empire sur l'acte mystérieux de sa propre inspiration. Après avoir subi, comme tous les hommes supérieurs, l'influence du milieu où il s'est produit, Beethoven s'est dégagé violemment de la tradition qui l'avait nourri. L'auteur de la *Symphonie avec chœurs* et des cinq derniers quatuors a bien voulu ce qu'il a accompli, et si cette exubérance de la volonté dans un art d'imagination et de sentiment fait la grandeur de Beethoven et le rattache étroitement au siècle où il a vécu, elle est aussi la source de ses infirmités.

Le livre de M. Oulibichef est divisé en trois parties, qui pourraient être mieux circonscrites dans leur objet et saisir plus vivement l'esprit du lecteur. On s'aperçoit tout d'abord que M. Oulibichef n'a pas une idée bien nette du but qu'il veut atteindre. Les faits particuliers débordent le cadre où il a voulu les renfermer, et obscurcissent la notion générale, qui manque de relief dans la pensée de l'auteur. Après quelques pages d'introduction, où M. Oulibichef raconte les circonstances qui l'ont amené à écrire un ouvrage sur Beethoven, vient un long chapitre consacré aux progrès qu'a faits l'art musical depuis la mort de Mozart et pendant les vingt-cinq premières années de notre siècle. Rappelant l'idée qui sert de conclusion à la vie de Mozart, M. Oulibichef ajoute : « Or ce caractère d'universalité que Mozart imprime à quelques-uns de ses plus grands chefs-d'œuvre m'avait paru le progrès immense que la musique attendait pour se constituer définitivement, — pour se constituer, avais-je dit, et non pour ne plus avancer (1). » Ainsi donc M. Oulibichef n'arrête pas son admiration à l'avénement de Mozart, il croit encore à des progrès possibles après l'auteur de *Don Juan;* mais il ne définit d'une manière satisfaisante ni le caractère des innovations qui peuvent s'accomplir sans altérer l'essence de l'art, ni la limite qui sépare l'œuvre de Beethoven de celle de ses deux illustres prédécesseurs, Haydn et Mozart. En général, il y a dans tout ce premier chapitre beaucoup de mélange, des rapprochemens qui étonnent par leur étrangeté, et au fond plus de lieux communs que d'aperçus nouveaux. Dans le second chapitre, M. Oulibichef raconte brièvement la vie de Beethoven, en s'appuyant sur la biographie de M. Schindler et sur quelques renseignemens donnés par Seyfried dans les *Études de composition de Beethoven*. Il divise la courte existence de ce grand musicicien en trois périodes, auxquelles il rattache successivement les différentes compositions qui forment l'ensemble de l'œuvre de ce profond génie. Cette division de l'existence matérielle de Beethoven, servant de base à la classification de l'œuvre de l'artiste, nous semble être le procédé le plus

(1) Page 5.

simple qu'on doive employer pour saisir le vrai caractère des évolutions du génie. Comme le dit très bien M. Oulibichef au début de ce second chapitre, « *les ouvriers de la pensée* (1), savans, écrivains ou artistes, obéissent toujours, en produisant, à une double loi : à leur nature individuelle d'abord, et à l'esprit du temps qui entraîne tout le monde, à commencer par ceux-là mêmes qui voudraient lui résister. » Or aucun artiste n'a été plus de son temps que Beethoven, aucun génie n'a subi autant que le sien l'influence d'une organisation maladive et des circonstances domestiques au milieu desquelles il a dû passer sa vie. Après avoir raconté les principaux événemens de l'humble existence du pauvre et grand génie dont il blâme les tendances généreuses vers un idéal de liberté que la révolution française avait suscité chez les plus grands esprits de l'Allemagne, M. Oulibichef passe à l'analyse de son œuvre, qui forme le troisième chapitre.

Le premier écrivain qui, à notre connaissance, ait essayé de classer les productions de Beethoven en trois différentes périodes, en assignant à chacune d'elles un caractère esthétique parfaitement reconnaissable, c'est M. Fétis dans sa *Biographie universelle des musiciens*. Selon M. Fétis, Beethoven continue avec plus ou moins d'indépendance la manière de ses prédécesseurs Haydn et Mozart jusqu'à la *Symphonie héroïque* (la troisième), qui est de 1804. A partir de ce chef-d'œuvre, le génie de Bethoven éclate dans toute sa magnificence et avec les propriétés de sa seconde manière, qui se prolonge pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'en 1814. C'est pendant cette période féconde que Beethoven produit la symphonie en *si bémol*, celle en *ut mineur*, la *Pastorale*. Voici en quels termes M. Fétis caractérise les productions qui appartiennent à la troisième période de la vie de Beethoven, comprenant la symphonie en *fa* (la huitième), celle avec chœurs, et les cinq derniers quatuors pour instrumens à cordes : « Insensiblement et sans qu'il s'en aperçût, ses études philosophiques donnèrent à ses idées une légère teinte de mysticisme qui se répandit sur tous ses ouvrages, comme on peut le voir dans ses derniers quatuors; sans qu'il y prît garde aussi, son originalité perdit quelque chose de sa spontanéité en devenant systématique. Les redites des mêmes pensées furent poussées jusqu'à l'excès, le développement du sujet alla jusqu'à la divagation, la pensée mélodique devint moins nette, l'harmonie fut empreinte de plus de dureté. Enfin Beethoven affecta de trouver des formes nouvelles, *moins par l'effet d'une soudaine inspiration que pour satisfaire aux conditions d'un plan médité* (2). » Pris dans sa généralité et sans vouloir en appliquer les conséquences à aucune œuvre particulière, ce jugement de M. Fétis nous paraît irréfutable. Comme le dit très bien le savant critique, les dernières compositions de Beethoven se font remarquer par le développement excessif des épisodes, par la dureté de l'harmonie, par la fréquence et l'étrangeté des modulations, enfin par cette prédominance de la volonté systématique du penseur et du philosophe sur la spontanéité de l'artiste et du musicien.

Il serait assez difficile de préciser quels sont les principes qui ont guidé M. de Lenz dans la classification des œuvres de Beethoven. Ce qui ressort de plus clair

(1) On s'aperçoit que la révolution de 1848 a porté ses fruits, même en Russie.
(2) Voyez la *Biographie universelle des musiciens*, article Beethoven.

de l'ouvrage confus, *Beethoven et ses trois styles,* où il a entassé les effluves de son enthousiasme pour le grand musicien, c'est que M. de Lenz préfère les dernières compositions de Beethoven à toutes celles qui forment le partage de la première et de la seconde manière. Ce n'est pas que M. de Lenz ne reconnaisse lui-même que dans les dernières productions de l'auteur de la *Symphonie avec chœurs* (la neuvième), « on trouve souvent des choses bizarres et choquantes » pour l'oreille des simples amateurs de bonne musique; « mais, ajoute-t-il, s'arrêter à ces étrangetés serait se montrer indigne de savourer les beautés ineffables qu'on rencontre encore plus souvent dans les œuvres dernières de ce sublime génie, » dont la troisième manière « est un jugement porté sur le *cosmos* humain, et non plus une participation à ses impressions (1). » Jamais M. Listz ne s'est mieux exprimé.

Pour M. Oulibichef, qui ne vise pas si haut que M. de Lenz, son contradicteur, il divise la vie et l'œuvre de Beethoven en trois périodes : les années comprises entre 1793 et 1804, où Beethoven est visiblement sous l'influence d'Haydn et de Mozart, et dont la *Symphonie héroïque*, qui marque l'émancipation de son propre génie, est l'œuvre capitale, — la deuxième période, renfermée entre 1804 et 1814, et qui donne naissance aux plus magnifiques productions, telles que la symphonie en *ut mineur,* la *Pastorale*, celle en *la*, y compris la huitième symphonie en *fa*. — La troisième période s'écoule de 1814 à 1827, elle se distingue par la *Symphonie avec chœurs* et les cinq derniers quatuors. On voit que la classification de M. Oulibichef est à peu près celle de M. Fétis, dont le nouveau biographe accepte assez volontiers les jugemens. M. Oulibichef analyse successivement les productions de Beethoven qui appartiennent à chacune des trois périodes, dont il s'efforce de caractériser le style par des observations judicieuses, puisées dans les lois essentielles de l'art. Nous ne suivrons pas M. Oulibichef dans les menus détails de son analyse de l'œuvre du grand maître; quelques observations suffiront pour donner une idée de l'esprit qui dirige sa critique.

M. Oulibichef commence l'analyse des compositions de Beethoven qu'il range dans la seconde période de sa carrière féconde par les réflexions suivantes : « Les circonstances biographiques qui dominent la seconde période de la vie de Beethoven se réduisent à une surdité croissante, aux progrès d'un amour malheureux, et au pouvoir funeste que son frère Charles acquit sur le moral et les déterminations du grand artiste. De ces trois causes de perturbation, l'une pouvait stimuler le génie de Beethoven; les deux autres étaient évidemment de nature à réagir sur lui d'une manière défavorable. Le caractère du grand artiste s'altéra; il perdait de plus en plus le sentiment de certains effets harmoniques et acoustiques... Peu à peu le caprice et la mauvaise humeur troublèrent les inspirations de Beethoven; des règles importantes furent mises en oubli; l'originalité véritable et difficile, qui consiste à trouver l'*inconnu dans le beau,* toucha par accès ou par boutades à la bizarrerie et à la déplaisance qui constituent l'*originalité facile*, *à la portée de tout le monde.* Il arriva aussi au grand artiste de se complaire dans ses idées, de s'oublier dans leur développement jusqu'à perdre de vue le point essentiel en toutes choses, je veux dire le trop et le trop peu, ce re-

(1) Voyez les *analyses des sonates de piano*, p. 2.

doutable écueil de l'effet et du succès, qui ne s'obtiennent qu'autant qu'on a su éviter l'un et l'autre. » M. Oulibichef ajoute : « Certains critiques, égarés par leur enthousiasme, ont prétendu, pour justifier Beethoven, que l'idée de longueur en musique est purement relative, que tout dépend de l'abondance ou de la disette des matériaux qu'on met en œuvre, que d'ailleurs ce qui semble trop long à l'un peut sembler trop court à l'autre, etc. C'est là une opinion radicalement fausse. Si elle était vraie, il n'y aurait plus rien de vrai ou de faux pour la critique, tout serait relatif, les beautés comme les imperfections (1). » Ce sont là de bonnes et excellentes paroles. M. Oulibichef y soulève la grande question de la certitude dans l'appréciation du beau, qui est une des faces de la certitude dans la connaissance. Il n'est pas possible de méconnaître la vérité des principes sur lesquels s'appuie la critique de M. Oulibichef; on peut douter toutefois que ces principes soient justement applicables à la partie de l'œuvre de Beethoven qu'examine le biographe. M. Oulibichef ne nous semble pas suffisamment pénétré de cette vérité, puisée non pas dans les lois abstraites de la pensée, mais dans la nature vivante des choses et des hommes, — que certains défauts sont l'accompagnement nécessaire des plus admirables créations du génie. Donnez à des hommes comme Dante, Shakspeare, Corneille ou Beethoven cette mesure, cette pondération délicate de l'esprit et de la sensibilité qui se nomme le goût, et vous leur enlèveriez peut-être quelque chose de la force qui leur a été nécessaire pour accomplir l'œuvre que nous admirons. Tout ce que dit M. Oulibichef sur certaines aberrations harmoniques qu'on rencontre dans les œuvres de Beethoven, les passages qu'il cite, et qui avaient déjà été relevés soit par M. Fétis, soit par d'autres bons esprits de l'Allemagne, tels que l'auteur *bien connu* (*wohlbekannten*) des charmantes lettres sur la musique que nous avons appréciées ici depuis longtemps (2), sont incontestablement des erreurs ou des caprices de génie que rien ne justifie; mais M. Oulibichef ne va-t-il pas trop loin, et son excellent esprit ne se laisse-t-il pas égarer par des subtilités indignes d'un appréciateur des belles choses, quand il méconnaît le prix de l'admirable morceau, l'*andante scherzando*, de la symphonie en *fa ?* Ici nous sommes entièrement de l'avis de M. Berlioz, qui a dit de ce morceau : « Cela tombe du ciel tout entier dans la pensée de l'artiste. »

M. Oulibichef est bien plus dans la vérité large du sens commun lorsqu'il réfute les sophismes de M. de Lenz et autres illuminés qui proclament que les symphonies de Beethoven « sont des événemens de l'histoire universelle plutôt que des productions musicales de plus ou de moins de mérite. » « Dans tout ce fatras de l'illuminisme musical, dit M. Oulibichef, je n'ai trouvé qu'une chose qui ressemble de loin à un argument, et qui peut-être vaut la peine qu'on y réponde. Les adeptes en appellent à l'*avenir* pour l'intelligence des œuvres de Beethoven aujourd'hui incomprises, se fondant sur ce que d'autres grands inventeurs ont été raillés de leur vivant au sujet des plus sublimes découvertes. Dans les sciences, oui; en littérature, fort rarement; *en musique, jamais*. Tous les grands compositeurs, depuis Josquin, Orlando di Lasso et Palestrina jusqu'à Monteverde et Meyerbeer, ont été

(1) Page 157.
(2) *Musikalische Briefe, Wahrheit über Tonkunst und Tonkünstleir.*

appréciés à leur juste valeur et quelquefois surtaxés par les contemporains (1). »

Trois hommes, aussi différens par le génie que par le caractère, ont créé la musique instrumentale et ce magnifique poème qu'on nomme la symphonie : ce sont Haydn, Mozart et Beethoven. Du grand atelier de formes et de combinaisons harmoniques de toute nature qui constitue l'œuvre colossale de Sébastien Bach, et particulièrement des sonates pour clavecin de son fils Emmanuel, qui déjà avait mis dans son style quelque chose de cet agrément et de cette légèreté qui devaient prévaloir dans la musique moderne, Joseph Haydn tire une partie des élémens dont il compose successivement son œuvre admirable. Il entremêle ces emprunts faits à l'art un peu sévère de son pays de l'étude des maîtres italiens, surtout d'un nommé Sammartini, homme de génie, dont l'œuvre prématurée, comme celle de notre Gossec, est restée inconnue, et paraît avoir beaucoup servi à l'éducation du père de la symphonie. Haydn est un musicien de premier ordre qui, par l'abondance des idées mélodiques, par la clarté du plan et la pureté constante du style, n'a pas été dépassé. Il reste le maître par excellence qu'il faudra toujours étudier et dont l'influence est salutaire sur la postérité qui se nourrit de sa parole. Mozart, enfant divin dont le berceau est déjà rempli de miracles, apprend tout, ose tout, et embrasse toutes les formes. Il mêle les ressouvenirs de l'école itatienne, dont il fut aussi un disciple respectueux, aux emprunts qu'il fait aux maîtres de son pays, Emmanuel Bach, Glück et Haydn, et il enfante une œuvre unique, où le charme, la tendresse et la profondeur du sentiment s'unissent à l'élégance des formes, à la pureté d'une harmonie constamment hardie, qui devance les temps. Selon l'heureuse expression de M. Oulibichef, Mozart trouve *l'inconnu dans le beau*. Ses plus grandes témérités de langage sont des intuitions de la nature des choses que l'avenir s'empressera de consacrer. Mozart occupe dans l'histoire de l'art cette place unique qui appartient à la grâce suprême qui s'insinue et domine sans efforts : il est le bien-aimé de la sainte triade qui unit le père au fils, le passé à l'avenir. Son œuvre, plus étendue et plus variée que celle d'Haydn, embrasse tous les genres, et dans tous l'artiste incomparable atteint la perfection. Venu après ces deux grands hommes, Beethoven, qui est bien un enfant du XIXe siècle, en révèle aussitôt le caractère maladif et dominateur. Indocile dès les premiers bégaiemens de sa muse, il apprend mal la langue des maîtres consacrée par les chefs-d'œuvre de ses devanciers, et il se hâte de rompre tout commerce avec la tradition des écoles d'Italie, dont il repousse et dédaigne la bénigne influence. Beethoven est le premier grand compositeur de son pays qui ne franchira pas les monts, et qui, ainsi que Weber et Schubert, n'ira pas s'inspirer au beau pays *où fleurissent les orangers*. Préoccupé d'idées grandioses qui dépassent peut-être le monde purement musical, poète et philosophe, s'abreuvant constamment aux sources troublées des utopies divines, et la tête toujours remplie des rêves immortels de la révolution française, l'auteur de la *Symphonie héroïque*, de celle en *ut mineur*, de la symphonie en *la*, de la *Pastorale* et de la *Symphonie avec chœurs*, crée une œuvre grandiose, où l'infini des horizons, la magnificence et la nouveauté

(1) Voyez p. 308.

des effets se manifestent au milieu des plus éblouissantes splendeurs de la poésie lyrique, et se mêlent avec le sanglot de la passion au souffle panthéiste qu'exhale la nature, dont il évoque les voix mystérieuses. Comme Goethe dans son *Faust*, comme Byron dans *Manfred* et Chateaubriand dans *René*, Beethoven est l'écho de son temps; il en a le trouble et la grandeur, il en possède l'énergie et les infirmités. L'effort est partout sensible dans son œuvre, bien moins complexe que celle de Mozart, puisque Beethoven n'a complétement réussi ni dans le genre dramatique, ni dans l'oratorio et la musique religieuse. Il violente la langue pour lui faire dire ce qu'il veut, et ne s'inquiète ni des lois essentielles de l'harmonie, ni de la proportion des parties qui doivent concourir à l'effet de l'ensemble; mais il atteint le but, et, comme un titan révolté, il escalade son idéal en entassant Ossa sur Pélion. C'est par là que Beethoven mérite le pardon de ses fautes, et qu'on oublie les moyens qui l'ont conduit au trône solitaire où il domine en *poeta sovrano*. Les sonates, les concertos, les trios pour piano, violon et violoncelle, les quatuors pour instrumens à cordes, les ouvertures et les neuf symphonies, qui forment la partie originale de l'œuvre de Beethoven, renferment des beautés, contiennent des effets, et ouvrent à l'art musical des perspectives que les génies de Haydn et de Mozart n'ont point connues. Moins universel et moins exquis que Mozart, qui est la perfection même et qui parle tout naturellement la langue révélée des anges, — moins naïf, moins correct et moins créateur, dans le vrai sens du mot, que le père de la symphonie, qui à soixante-neuf ans écrivait encore un chef-d'œuvre plein de jeunesse que nous avons entendu récemment au Conservatoire, *les Saisons*, où tous les compositeurs modernes ont puisé depuis cinquante ans, — Beethoven dépasse ses deux immortels prédécesseurs par la sublimité de l'inspiration lyrique, par le pittoresque de l'instrumentation, par le charme irrésistible d'une fantaisie puissante dont les mirages s'entremêlent au pathétique de la passion. C'est ce caractère dramatique qu'on trouve dans les compositions instrumentales de Beethoven, qui le distingue d'Haydn et de Mozart, et qui rattache ce merveilleux génie au XIX[e] siècle.

Dans un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand, parlant de Napoléon et de l'influence qu'a eue son génie sur le caractère de la nation française, a dit en propres termes : « Sa fortune inouie a laissé à l'outrecuidance de chaque ambition l'espoir d'arriver où il n'était point parvenu. » Ce n'est point forcer l'analogie des choses que d'appliquer le sens de ces paroles aux prétendus successeurs de Beethoven, à cette tourbe de détestables musiciens qui a envahi l'Allemagne, et qui a pris à tâche d'exagérer les défauts de l'auteur immortel de la *neuvième Symphonie* et des *six* derniers quatuors. Hâtons-nous cependant de conclure avec le grand écrivain que nous avons cité : « tel est l'embarras que cause à l'écrivain impartial une éclatante renommée, il l'écarte autant qu'il peut, afin de mettre le vrai à nu; *mais la gloire revient comme une vapeur radieuse et couvre à l'instant le tableau.* »

Le livre de M. Oulibichef sera lu avec intérêt. Il renferme d'excellentes observations qui, sans être bien nouvelles, ont le mérite de ramener les esprits à des vérités éternelles que le plus beau génie du monde ne peut transgresser impunément. Beethoven est grand malgré ses fautes et malgré la

horde de musiciens barbares qui s'autorisent de ses erreurs pour enfanter des œuvres monstrueuses qu'on destine à l'avenir, parce qu'heureusement nous ne sommes pas dignes de les comprendre.

C'est au génie de Beethoven, dont nous venons de caractériser l'œuvre grandiose et pathétique, que la France doit, sans contredit, de comprendre mieux chaque jour la poésie intime de la musique instrumentale. Il fallait le peintre dramatique de la *Symphonie héroïque*, de celle en *ut mineur* et de la symphonie en *la* pour initier l'élite de la société française aux beautés d'un art mystérieux, qui semble se refuser, comme la lumière, à toute analyse immédiate, et n'avoir d'autres lois que le caprice des sens. Sans doute on exécutait à Paris, vingt-cinq ans avant la révolution, les chefs-d'œuvre d'Haydn et de Mozart; mais ce n'est que depuis la création de la Société des Concerts que le goût de la musique instrumentale s'est répandu dans une classe, de plus en plus nombreuse, de vrais amateurs. Aussi les concerts, les soirées, les matinées, les séances publiques ou intimes plus ou moins musicales, se multiplient chaque année d'une manière effrayante. Hier encore nous étions assourdis par deux émissaires de M. Listz, qui nous faisaient entendre dans les salons de la maison Érard un de ces morceaux de musique, un concerto pour deux pianos, que le célèbre virtuose écrit pour les générations de l'avenir. Que les idées et les accords de MM. Listz, Wagner et compagnie leur soient légers! Quel chaos! quels non-sens! Ah! M. Brendel, l'historiographe de la nouvelle école, a bien raison de dire que « c'est là de la musique purement spirituelle (*rein geistige Musik*) et non plus de la musique qui puisse se manifester en entier dans le *domaine des sons* (1). » Revenons, revenons à la musique du passé, à la musique *monumentale*, comme dirait M. Richard Wagner, et à la Société des Concerts du Conservatoire, qui en est l'interprète le plus digne.

Ils ont inauguré la trentième année de leur existence le 11 février 1857 par la symphonie en *ut* de Mozart, à laquelle ont succédé les chœurs d'*Une Nuit de Sabbat*, de Mendelssohn, œuvre étrange, pleine de vigueur, mais non pas de lumière. Un solo de flûte, exécuté par M. Dorus sur une cantilène de sa composition, est venu faire diversion aux sombres accords d'*Une Nuit de Sabbat*. Il serait grandement à désirer que les virtuoses qui se produisent dans les concerts du Conservatoire voulussent bien choisir de meilleure musique pour servir de prétexte à leur bravoure. M. Alard, qui est un aussi bon musicien que M. Dorus, se contente bien d'exécuter les sonates de Beethoven, de Mozart, d'Haydn, et il n'en est pas moins applaudi pour cela. La séance s'est terminée par la symphonie en *la*, dont le public a redemandé l'*andante*. Le soir de ce même jour, nous entendions au Théâtre-Italien *il Trovatore* de M. Verdi avec M[lle] Grisi, c'est-à-dire un mélodrame de Pixérécourt après un chant d'Homère.

Le second concert a commencé par une ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn. Mendelssohn ne brille pas décidément par l'abondance des idées, et cette ouverture de *Ruy-Blas*, remarquable par la facture et le talent qu'elle révèle, en est une nouvelle preuve. Quelle différence avec la symphonie en *si*

(1) J'emprunte cette singulière citation au livre de M. Oulibichef sur Beethoven, p. 327.

bémol d'Haydn, qu'on a exécutée après, et dont le public enchanté a fait recommencer le menuet! Quelle clarté, quel charme, quelle bonhomie divine et quel art sans efforts! Ah! messieurs les faiseurs de symphonies et d'ouvertures romantiques, vous n'avez pas détrôné le patriarche de la musique instrumentale. Après la symphonie d'Haydn, on a exécuté un chef-d'œuvre qui procède de la même famille de grands musiciens, je veux dire le finale du troisième acte de *Moïse*. Quoique les *soli* fussent chantés par des virtuoses de la force de Mlles Rey, Lhéritier, etc., ce finale colossal a rempli la salle d'une sonorité qu'on pourrait dire *lumineuse*.

Le troisième concert a été particulièrement remarquable par la *neuvième* symphonie de Beethoven, qui remplissait le premier numéro du programme, et dont l'exécution a duré *une heure et un quart!* Cette composition colossale, que M. de Lenz a qualifiée « le dernier mot du style symphonique, » est une pierre de discorde jetée aux critiques de tous les pays. En Allemagne, on n'est pas moins partagé que nous ne le sommes en France, non pas sur la valeur absolue d'une conception aussi étonnante, mais sur l'effet de l'ensemble et sur la possibilité de goûter sans fatigue une œuvre dont les proportions dépassent les forces de l'attention ordinaire des hommes. Pour nous, qui ne craignons jamais de dire notre façon de penser sur une conception du génie, quelque grand qu'il soit, nous avouerons aujourd'hui, comme nous l'avons fait autrefois, que le premier morceau de la *Symphonie avec chœurs* nous paraît toujours un peu obscur et d'un développement pénible. On a beau faire la part de la profondeur de l'idée et de la sombre accumulation des effets de l'harmonie, le morceau est laborieux et ne se conçoit pas sans fatigue, défaut énorme dans tous les arts, mais surtout en musique. Le *scherzo-vivace* au contraire, qui en est le second épisode, est une merveille de grâce, de flexibilité, de rhythmes et de variété. Ce morceau est surpassé par l'*andante* qui vient après, c'est-à-dire par une de ces inspirations qui ouvrent à l'imagination des horizons entrevus dans des rêves enchantés, et qui élèvent Beethoven au-dessus de tous les musiciens qui l'ont précédé. La quatrième partie de la symphonie, jusqu'au moment où les chœurs s'adjoignent aux instrumens, renferme encore des détails pleins de vigueur, entre autres le récitatif des contrebasses, dont on a tant abusé depuis; mais l'ensemble est infiniment trop long, et mal écrit pour les voix, qui ne peuvent jamais arriver à une exécution supportable. Après l'audition d'une composition de cette étendue, on est brisé, et on ne demande plus qu'à aller respirer le grand air.

Au quatrième concert, qui s'est donné le 22 février, la société a fait entendre une nouvelle symphonie de M. Reber, qui a été accueillie avec faveur. M. Reber est un musicien distingué, plein de goût et de mesure, qui ne s'aventure jamais trop loin de ses forces, et qui produit des œuvres qui recommandent son nom à tous les vrais connaisseurs. Sa nouvelle symphonie renferme des détails charmans, d'une instrumentation claire et pourtant colorée. Le *menuet* a été surtout fort remarqué par le public. La séance s'est terminée par l'introduction de l'oratorio de *Samson*, de Haendel, dont Mlle Ribault, de l'Opéra, a chanté le solo de soprano. Voilà un style grandiose et vraiment biblique! C'est simple, large et pourtant ému. Quels effets ob-

tient Haendel avec une instrumentation qui se compose du quatuor, de contrebasses, de quelques trompettes et d'un hautbois qui donnent à la mélopée un caractère héroïque! Le public a chaudement applaudi cette belle page de musique sacrée, qui, pour être dramatique et remplie d'accords de *septième sur la dominante*, n'en est pas moins religieuse pour cela.

Le cinquième concert n'a eu de remarquable que l'exécution parfaite de la *Symphonie Pastorale,* un chœur d'*Eurianthe* de Weber, et la symphonie en *sol* de Haydn, qui a clos la séance; mais l'événement musical de l'année a été l'exécution des *Saisons*, de Haydn, au sixième concert, qui a eu lieu le 22 mars. C'est la première fois qu'on entendait à Paris cette œuvre d'un musicien admirable, qui, comme le Dieu de la Genèse, a tiré le monde musical presque du néant. C'est en 1801 que le maître a composé cette belle idylle, dont les paroles sont du docteur van Swieten, l'auteur du poème de *la Création*. Haydn avait alors *soixante-neuf ans*, étant né le 31 mars 1732. « J'assistais à la première exécution de cet oratorio chez le prince de Schwarzenberg, dit Carpani. Il fut vivement et généralement applaudi. Moi-même, émerveillé de voir sortir de la même tête deux productions si différentes, si riches et si parfaites, je courus, dès que le concert fut fini, vers Haydn, pour lui en faire mon compliment. A peine avais-je ouvert la bouche, que Haydn m'arrêta en disant ces mémorables paroles : — Je suis bien aise que ma musique soit agréable au public; mais pour cette composition, je ne veux pas recevoir de complimens de vous. Je suis bien sûr que vous comprenez vous-même qu'elle est loin de valoir *la Création;* je le sens, et vous devez le sentir aussi. En voici la raison : dans *la Création*, les personnages étaient des anges; dans *les Quatre saisons*, ce sont des paysans (1). » Il y a d'autres raisons encore que celle indiquée par Haydn qui rendent la pastorale des *Saisons* inférieure au poème de *la Création :* c'est la prolongation indéfinie du style descriptif, où le docteur van Swieten avait engagé le compositeur, sans s'inquiéter si l'art musical comporte, comme la poésie, une trop grande exactitude dans la peinture des phénomènes extérieurs de la nature. Le docteur avait un si grand amour pour le style descriptif, qu'il voulait absolument qu'Haydn fît entendre dans *les Saisons* le *chant des grenouilles;* « mais, dit Carpani, Haydn tint bon et refusa, à l'imitation d'Homère, de s'embourber dans le marais. »

Après une courte introduction symphonique qui a pour objet de peindre la transition de l'hiver au printemps, ce moment indécis où la froidure de la saison qui s'en va se mêle aux chaudes bouffées de la nature renaissante, vient un chœur à quatre parties d'une harmonie suave et du plus charmant effet, qui a été bien souvent imité depuis. L'air de basse, que chante aussitôt le laboureur Simon :

Le laboureur s'empresse,
Il mène aux champs ses bœufs...

est d'un accent plein de bonhomie agreste. Le motif de cet air est resté dans

(1) Douzième lettre.

la mémoire prodigieuse de Rossini, qui en a tiré les premières mesures de l'*allegro* du trio final du *Barbier de Séville :*

Zitti, zitti,
Piano, piano.

La première partie des *Saisons,* pleine de fraîcheur et d'entrain, se termine par un chœur fugué, en l'honneur de la Providence, vigoureusement écrit. L'été commence par un air de basse que chante Simon, auquel s'enchaîne un chœur non moins vigoureux que celui qui termine le printemps. On y célèbre les bienfaits du dieu de la nature, le soleil; mais les deux morceaux les plus saillans de la seconde partie, c'est d'abord l'air pour voix de ténor que chante Lucas, pour exprimer l'accablement du pauvre travailleur :

Soleil, ton poids est trop lourd.

Ce morceau renferme à un très haut degré le genre de mérite qu'on recherche dans la musique pittoresque, de peindre à l'oreille le phénomène physique de la lassitude. Le chœur de l'orage avec les différens épisodes qui le préparent et le suivent n'est pas moins remarquable.

Le chœur de la chasse, qui fait partie de *l'Automne,* est un chef-d'œuvre connu et admiré depuis un demi-siècle. On n'a rien écrit de mieux dans ce genre, pas même l'ouverture du *Jeune Henri,* de Méhul, qui en est une imitation évidente. Ce chant admirable, où tous les incidens de la chasse sont reproduits avec une fidélité poétique qui n'a pas été égalée, a produit sur le public du Conservatoire un effet puissant. On n'a pas moins applaudi le chœur des vendangeurs, ainsi que la chanson du *rouet,* qui marque le retour de l'hiver. Cette grande composition d'un vieillard de *soixante-neuf ans* respire d'un bout à l'autre cet amour naïf et profond de la nature, partage d'une âme chrétienne pour qui la succession des phénomènes du monde matériel est la révélation d'une providence divine. Les idées sont aussi claires, aussi sereines, aussi touchantes, pourrait-on dire, que la forme qui les exprime est limpide, simple et d'une admirable économie d'effets? Haydn ne se paie pas de mots; il parle toujours pour dire quelque chose et ne s'aventure guère au-delà des limites de son génie, celui d'un maître qui a tiré la musique instrumentale du chaos. Il est le père éternel de la musique moderne; il a engendré Mozart, lequel a engendré Beethoven et la race des titans. La postérité a ratifié le jugement que Haydn a porté lui-même sur *les Saisons;* cela ne vaut pas *la Création.* N'oublions pas que, cinq ans après la première exécution des *Saisons* chez le prince de Schwarzenberg, on écrivait dans la même ville de Vienne, en 1806, et sur la même donnée, la *Symphonie Pastorale,* le plus magnifique poème que la nature ait inspiré. Les paroles des *Saisons* ont été traduites en français par M. Roger, de l'Opéra, qui a chanté avec un bon sentiment la partie de Lucas, surtout le bel air de l'été : *Soleil, ton poids est trop lourd!* — M. Bonnehée a chanté aussi avec grand uccès la partie de Simon. Les chœurs et l'orchestre ont été dignes de l'œuvre de Haydn, que le public parisien entendait pour la première fois.

Au septième concert, qui s'est donné le 5 avril, on a exécuté la symphonie

en *fa* de Beethoven, la huitième, dont le public a voulu réentendre l'*andante scherzando* qui en forme la seconde partie, et dont le dernier biographe de Beethoven, M. Oulibichef, a le malheur de ne point apprécier l'ineffable élégance. Après ce chef-d'œuvre est venu un air d'un opéra de Haendel, *Aétius*, qui a été chanté dans la perfection par M. Stockhausen, de l'Opéra-Comique. Ne cessons pas de dire avec Beethoven parlant de Haendel, dont il admirait le génie biblique : Quel grand style que celui de l'auteur des *Macchabées*, de *Samson*, de *la Fête d'Alexandre,* du *Messie* et de vingt chefs-d'œuvre semblables! Quelle instrumentation pittoresque avec si peu d'élémens, des instrumens à cordes soutenus d'un hautbois et de quelques trompettes! Cet air d'*Aétius,* avec des vocalises obligées, qui font partie intégrante de la mélodie et qui embrassent une étendue presque de deux octaves, M. Stockhausen l'a chanté comme aucun virtuose connu ne pourrait le faire. Hâtons-nous de dire que M. Stockhausen n'est point un élève du Conservatoire, que dirige M. Auber. — Un fragment d'un quatuor d'Haydn, celui en *fa dièze mineur,* exécuté par tous les instrumens à cordes, autre chef-d'œuvre d'un maître qu'on ne peut pas oublier, et puis *le Songe d'une Nuit d'Été,* de Mendelssohn, ont rempli le reste de la séance. Dans cette composition délicieuse de Mendelssohn, qui rappelle si fortement l'imagination de Weber, surtout la couleur d'*Oberon,* on remarque toujours l'*allegro appassionato,* les couplets avec accompagnement du chœur, le *scherzo* et la *marche,* qui a un si grand caractère.

Le huitième concert n'a pas été moins intéressant que le septième. La symphonie en *ut* de Mozart, dont l'*andante* et l'*allegro* sont les parties saillantes, l'introduction de l'oratorio de *Samson* de Haendel, la symphonie en *ré* de Beethoven en ont fait les frais. En général, la Société des Concerts a fait cette année des efforts pour enrichir son programme de quelques vénérables nouveautés. Qu'elle persévère dans cette voie, et qu'elle n'oublie pas surtout qu'il y a l'œuvre d'un homme puissant, Sébastien Bach, qui sort des catacombes, et dont elle doit au public la vulgarisation!

La trente-deuxième demi-brigade, commandée par l'intrépide M. Pasdeloup, qui s'est fait connaître sous le nom de *Société des jeunes Artistes,* marche, de bien loin sans doute, sur les traces de la Société des Concerts. Si son intelligence égalait sa vaillance, ce serait le phénix de nos bois. M. Pasdeloup s'abuse peut-être un peu sur la portée légitime de son ambition, et parfois il ferait bien de modérer son zèle. Quoi qu'il en soit, ses intentions sont bonnes, et son activité bruyante mérite d'être encouragée, puisqu'elle concourt à la propagation de la bonne nouvelle. Audacieuse comme elle est, la *Société des jeunes Artistes* est montée la première sur la brèche, et dès le 7 décembre 1856 elle faisait entendre dans la salle Herz la symphonie en *la majeur* de Mendelssohn, qui n'est pas une merveille. Le premier morceau est confus, comme toujours, et la pensée du maître ne se dégage que péniblement à travers une instrumentation trop chargée de petits effets de sonorité. L'*andante,* qui se compose d'une phrase de plain-chant, au-dessous de laquelle les basses dessinent un *ricamo* piquant, est plus saillant que le premier morceau; il vaut mieux aussi que l'*allegretto* qui forme le troisième épisode de cette œuvre distinguée, dont le finale se fait remar-

quable par un riche travail des violons. De nombreux fragmens d'un chef-d'œuvre de Mozart, *l'Enlèvement au sérail*, ont rempli le reste du programme. M. Bataille a chanté d'une manière remarquable l'air bouffe d'Osmin, dont les paroles ont été très-bien appropriées à la musique du maître par un jeune compositeur distingué, M. P. Pascal, qui se cache sous le pseudonyme de Hirt. Ces fragmens d'un opéra de Mozart peu connu du public français ont produit le meilleur effet. Au second concert, nous avons particulièrement remarqué un quintette pour flûte et instrumens à corde, de Mozart, et l'introduction de *Moïse*, de Rossini. La quatrième séance avait attiré un grand nombre d'artistes curieux d'entendre la symphonie en *mi-bémol* de Robert Schumann, dont les compositions sont peu connues à Paris, et nous devons dire que l'essai n'a pas été très heureux pour ce rival de Mendelssohn, qui jouit en Allemagne d'une réputation considérable. L'instrumentation de M. R. M. Schumann, touffue comme celle de Mendelssohn, se rapproche par les défauts des mauvaises tendances de la troisième manière de Beethoven. On voit que M. Schumann se donne une peine incroyable pour paraître profond et original. Après beaucoup d'efforts, il n'arrive qu'à la confusion et à la bizarrerie. Quelle différence, bon Dieu! de cette œuvre pénible de M. Schumann avec l'*andante* et le *finale* d'une symphonie d'Haydn qu'on a exécutés immédiatement après! Au sixième et dernier concert, qui a eu lieu le 15 février, la *Société des jeunes Artistes* a exécuté la seconde symphonie de M. Camille Saint-Saens, jeune compositeur français, élève de M. Malden, qui donne les plus grandes espérances. Cette composition, remarquable surtout comme facture, a produit le plus grand effet. Le finale, qui en est la partie la plus saillante, est une œuvre de maître qui rappelle beaucoup la manière de Mendelssohn par la richesse des développemens et la fermeté du style. Il serait digne de la Société des Concerts de placer sur l'un de ses programmes le finale de la seconde symphonie de M. Saint-Saens, qui, à notre avis, est le meilleur morceau de musique symphonique qui ait été écrit par un Français, sans aucune exception.

A côté de la Société des Concerts et de celle des Jeunes-Artistes, qui exécutent les grandes compositions de la musique instrumentale, se sont groupées un grand nombre de sociétés qui se consacrent à la vulgarisation de la musique dite de *chambre*. La première de toutes ces réunions d'artistes éminens est celle de MM. Alard et Franchomme, qui tient ses séances dans la salle de M. Pleyel. Fondée depuis une dizaine d'années, cette société d'élite attire à ses matinées tout ce que Paris compte d'amateurs délicats. A la cinquième séance, qui a eu lieu le 27 mars, nous avons entendu le troisième quatuor en *mi bémol* pour piano, violon, alto et basse, de Mozart, dont l'*andante* est quelque chose de vraiment exquis, — le deuxième quatuor en *sol* de Beethoven, la sonate en *fa* (opéra 17[e]), pour piano et violoncelle, de Beethoven, qui a été exécutée avec un fini admirable par MM. Francis Planté pour la partie de piano et René Franchomme, fils de l'éminent professeur du Conservatoire, enfin le quintette en *ré* de Mozart, c'est-à-dire une merveille de sentiment et d'inspiration divine.

La société fondée par MM. Maurin et Chevillard pour l'exécution des derniers quatuors de Beethoven continue également d'attirer à ses séances un grand nombre de fidèles. Ces artistes, aussi courageux qu'intelligens

ont enfin résolu le problème légué à la postérité par le génie de Beethoven. Grâce à MM. Maurin et Chevillard, ses derniers quatuors sont compris maintenant. On peut discuter en connaissance de cause le mérite de ces œuvres, qui sont de vrais *monstres* dans le sens antique de ce mot, c'est-à-dire des merveilles de beautés et d'étranges erreurs. — Une autre société non moins intéressante est celle fondée, il y a deux ans, par MM. Armingaud et Léon Jacquard pour l'exécution des œuvres de Mendelssohn, sans exclusion des autres grands maîtres de l'Allemagne. Elle a donné cette année, dans les salons de la maison Érard, six séances qui ont été suivies par une portion choisie du public parisien. A la première séance, qui s'est donnée le 28 janvier, on a exécuté le quatuor en *ré* de Mendelssohn, dont le *menuetto* nous a paru la partie saillante; la sonate pour piano (opéra 57e) de Beethoven, dont le finale, d'une si grande beauté et d'une difficulté prodigieuse, a été rendu avec énergie par M. Lubeck, talent un peu fruste, mais incontestable. On a terminé par l'*ottetto* de Mendelssohn, morceau distingué, surtout le *scherzo,* qui relève bien un peu du style de Beethoven. A la seconde soirée, nous avons entendu le deuxième trio en *sol majeur,* pour piano, violon et violoncelle, de Mozart. Mme Massart a rendu avec goût et délicatesse la partie de piano de ce délicieux chef-d'œuvre. Puis est venu le onzième quatuor de Beethoven, dont le premier morceau a un caractère étrange, brusque et pathétique comme toute la composition. M. Léon Jacquard et Mme Massart ont exécuté ensuite la sonate en *si bémol,* pour piano et violoncelle, de Mendelssohn. M. Jacquard est un artiste de talent : il a du sentiment, une bonne qualité de son et une grande justesse, qualité précieuse sur le violoncelle. A la troisième séance, on a exécuté admirablement le quatuor en *fa* de Mozart, celui en *mi majeur* de Mendelssohn, qui est un chef-d'œuvre dans le genre compliqué et très concerté de la troisième manière de Beethoven. On a terminé par un autre quatuor du même auteur, celui en *mi mineur* (opéra 44e), dont le *scherzo* et l'*andante* sont les parties vives et remarquables. La quatrième séance a été particulièrement intéressante par l'exécution du soixante-quinzième quatuor de Haydn, dont l'*adagio* est aussi beau que les plus belles inspirations de Beethoven. A la cinquième séance, le public a vivement applaudi le deuxième quatuor en *la* de Mendelssohn, dont le fragment, intitulé *Intermezzo,* est l'une des plus heureuses inspirations de ce compositeur éminent. Certes MM. Armingaud et Léon Jacquard méritent qu'on les encourage dans la mission qu'ils se sont donnée de répandre les œuvres du plus jeune des grands compositeurs qu'a produits la terre classique de la musique instrumentale.

M. Charles Lebouc, violoncelliste agréable, a continué aussi cette année les séances de musique classique qu'il a instituées depuis trois ans, et qui sont suivies par un public zélé. N'oublions pas de mentionner encore les matinées de M. Félicien David, où il a fait entendre plusieurs de ses jolies compositions vocales et instrumentales.

Un homme de goût, un amateur distingué, qui lui-même cultive la musique avec succès, M. le comte de Stainlein, a eu l'heureuse pensée de donner dans les salons de M. Pleyel quatre séances de musique de chambre, dont les profits ont été consacrés à des œuvres de bienfaisance. Secondé par

des artistes de mérite, parmi lesquels était Sivori, qui vaut à lui seul tout un orchestre, M. de Stainlein a fait entendre, le 20 février, un quatuor pour instrumens à cordes, de sa composition, qui montre une assez grande habileté dans l'art d'écrire. A ce quatuor a succédé le trio en *ré*, pour piano, violon et violoncelle, de Mendelssohn, où Sivori a été admirable et a excité l'enthousiasme d'un public d'élite, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête. La séance s'est terminée par un *andante* d'un quatuor posthume de Schubert qui a été l'enchantement de la soirée. Je préfère cet *andante*, plein de sentiment et de charme, à bien des œuvres de Mendelssohn, dont le savoir ne tient pas lieu des idées qui lui manquent souvent. Schubert est un enchanteur de la famille des Weber, des Chopin et des Bellini. Le public a voulu réentendre ce morceau exquis, que Sivori a rendu avec la sensibilité de génie qui caractérise ce grand virtuose. La seconde séance a commencé par un trio, pour piano, violon et violoncelle, de M. de Stainlein, qui est bien supérieur au quatuor dont nous avons parlé. MM. Sivori et Lubeck ont exécuté ensuite la grande sonate, pour piano et violon, de Beethoven, dédiée à Kreutzer, dont le monde musical connaît la beauté. Les deux virtuoses ont été à la hauteur de la composition étonnante qu'ils interprétaient. M. Lubeck est un pianiste formidable par la vigueur, la netteté et la précision de son jeu. A la troisième séance, Sivori a été merveilleux dans le huitième quatuor de Beethoven, dont il a dirigé l'exécution comme s'il eût été l'auteur du chef-d'œuvre. La quatrième et dernière séance, qui a eu lieu le 3 avril, a commencé par une sonate, pour piano et violoncelle, de M. de Stainlein; puis on a entendu le quatuor en *mi mineur* de Mendelssohn, composition vigoureuse où Sivori a été étonnant. Sivori est le violoniste le plus remarquable qu'il y ait actuellement en Europe : il réunit à l'inspiration du génie italien la fermeté d'un virtuose du Nord. Quand les Italiens s'en mêlent, ils jouent du violon comme Paganini ou Sivori, de la contrebasse comme M. Bottesini; ils jouent enfin la tragédie comme Mme Ristori, c'est-à-dire qu'ils sont les premiers artistes du monde.

A côté des sociétés constituées pour l'exécution de la musique de chambre, qui toutes sont fréquentées par un public choisi et très empressé, de nombreux concerts isolés ont été donnés cette année comme les années précédentes. Nous citerons entre autres le concert de M. Henri Herz, le plus jeune des virtuoses phénomènes qui se sont épanouis du temps immémorial de la restauration. M. Herz ne vieillit pas, et laisse passer le temps sans y prendre garde. La soirée musicale donnée par Mlle Darjou, agréable personne dont le jeu froid et correct est bien un produit de l'école française, mérite d'être mentionnée, ainsi que le concert donné par M. George Pfeiffer, jeune homme intrépide qui joue du piano comme un maître, et qui n'a que les défauts de son âge, trop de verve, surtout quand il exécute la musique délicate de Chopin, qui ne veut pas être ainsi *strapassée*, et qui ne comporte pas une trop grande précision de rhythme. Puisque le nom de Chopin se présente sous notre plume, pourquoi ne dirions-nous pas que le concerto en *mi mineur* de sa composition, que nous avons entendu à la soirée de M. Pfeiffer, nous a paru vieilli et fléchissant sous le poids des années écoulées? Ce délicieux musicien, que la riche imagination de Mme Sand n'a pas craint d'égaler à Beethoven, sur-

vivra-t-il à la génération maladive dont il a chanté les rêves incompris? Quand la tradition de cette musique de sylphes, de ce gazouillement d'oiseau, don on ne peut saisir nettement ni le rhythme ni la tonalité, sera perdue, qui donc en conservera l'essence, et quel poète virtuose en pourra évoquer les ombres fugitives? MM. Krüger, pianiste bien connu, Alfred Mutel, Kletzer, violoncelliste hongrois; Braga, violoncelliste italien; Théodore Ritter, pianiste au jeu fruste; Norblin, violoncelliste de mérite; Hammer, Cimino, chanteur qui doit aux bons conseils de M. Panofka ses meilleurs succès; Hassenhut, beaucoup d'autres encore, ont également fait appel à leur clientèle, qui ne leur a pas fait défaut. A la matinée donnée par M. Hassenhut le 7 avril, dans les salons de la maison Pleyel, nous avons entendu une jolie et charmante personne, Mlle Aurélie Mareschal, qui a chanté avec goût une romance inconnue de Mozart et l'air des *Nozze di Figaro : Non so più, cosa son, cosa faccio.* — N'oublions ni le concert donné par M. Cuvillon, professeur distingué, ni celui de M. A. Bessems, où nous avons remarqué une sonate, pour piano et violon, de M. de Vaucorbeil, esprit cultivé, musicien nourri de bons exemples, dont le début tardif mérite d'être encouragé. Le *larghetto* et le *menuetto* de sa sonate, qui rappelle heureusement la manière de Mozart, en sont les parties saillantes : elle a été fort bien exécutée par Mlle Bleymann, une de ces femmes modestes qui répandent dans le monde le goût de la bonne et grande musique, dont elle possède, aussi bien que M. Bessems, la tradition. Enfin M. Rosenhain, compositeur et pianiste du plus grand mérite, qu'on entend trop rarement en public, a dirigé le concert donné au bénéfice d'une société de bienfaisance pour les pauvres allemands. Il a exécuté lui-même un trio, pour piano, violon et violoncelle, de sa composition, qui renferme de bonnes parties. Puis est venu M. Delsarte, qui a fait entendre tout récemment dans la salle de M. Herz différens morceaux de musique ancienne qui font partie des *Archives du Chant*, publication intéressante dont M. Delsarte a conçu l'idée, et qui offre un répertoire des meilleurs fragmens de l'école française.

En dehors des sociétés musicales régulièrement instituées, en dehors des nombreux concerts publics dont nous venons de parler, il existe encore à Paris quantité de maisons et de réunions privées où la musique, et particulièrement la musique instrumentale, est cultivée avec un goût persévérant et passionné. Introduit cet hiver dans l'un de ces sanctuaires de bonne compagnie où l'art et la science sont dignement représentés, nous avons eu l'occasion d'entendre plusieurs compositions d'un jeune musicien, M. A. Blanc, qui ont produit sur nous la plus vive et la plus agréable impression. M. Blanc fait partie de la société des quatuors de MM. Alard et Franchomme, où il joue le second violon; il s'est familiarisé sans doute avec les chefs-d'œuvre de Haydn, de Mozart, de Beethoven et même de Boccherini, ce Cimarosa de la musique instrumentale, dont M. Blanc reproduit parfois la grâce mélodique. Un quintette pour instrumens à cordes, un trio pour violon, alto et violoncelle, un autre trio pour piano, violon et violoncelle, de la composition de M. Blanc, nous ont paru des œuvres d'un mérite incontestable, qui rappellent la manière des grands maîtres, sans imitation servile. Beaucoup de naturel, des idées nettes et charmantes, de la grâce,

de la franchise dans le style et une clarté parfaite dans le plan, telles sont les différentes qualités que nous avons remarquées dans les compositions de M. Blanc, que nous croyons destiné à un bel avenir.

Nous avons gardé pour la fin de cette longue chronique un artiste hors ligne, un de ces virtuoses conquérans qui nous arrivent de temps en temps du septentrion pour réveiller en nos esprits blasés le goût de l'admiration : nous voulons parler du pianiste Rubinstein. On ne joue vraiment du piano qu'en Allemagne, comme on ne joue naturellement du violon qu'en Italie. Les Corelli, les Tartini, les Pugnani, les Viotti et les Paganini, c'est-à-dire les plus grands violonistes du monde, sont tous Italiens, comme les Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Hummel, Chopin, MM. Listz, Thalberg, les créateurs de la musique de piano, ainsi que les artistes éminens qui ont le mieux possédé le mécanisme de cet instrument difficile, sont nés de l'autre côté du Rhin. Sans doute on cultive le piano avec succès en France, on y possède peut-être la meilleure école de violon qui existe et les orchestres les plus parfaits de l'Europe. Ce ne sont là pourtant que les résultats d'une volonté tenace où manque la spontanéité de la nature, sans laquelle rien de grand n'est possible dans les arts. Au bout de quelques années, la sève de l'inspiration est tarie; on ne sait plus à quelle médiocrité habile se vouer, on désespère de soi, on s'ennuie d'entendre tant de pauvres diables broyer des sons sans idées. Heureusement il survient tout à coup un véritable artiste, comme Chopin, Listz, Thalberg, ou M. Rubinstein, qui relève le goût public et lui ouvre de nouveaux horizons. M. Rubinstein est Russe, assure-t-on, et habite Saint-Pétersbourg; mais son éducation musicale est aussi allemande que sa physionomie, qui rappelle fortement celle de Beethoven. Voilà une ressemblance de bon augure, qui impose à M. Rubinstein une terrible responsabilité. M. Rubinstein, qui a tout au plus trente ans, est déjà venu à Paris. De vieux amateurs se rappellent l'avoir entendu tout enfant et avoir conçu des espérances sur l'avenir de son talent précoce. Ce talent, qui est aujourd'hui dans sa maturité, s'est produit avec un succès immense dans un concert qu'il a donné à la salle de M. Herz le 23 avril 1857. Son exécution prodigieuse réunit la force et l'impétuosité qu'on admirait dans le talent de M. Listz à la grâce et à la délicatesse de touche qui caractérisaient le jeu de Chopin. Aucune difficulté de mécanisme n'arrête M. Rubinstein. Il domine son instrument comme un Cosaque du Don domine son cheval à tous crins, dont il réfrène à volonté l'ardeur sauvage. Il est calme, sérieux sans afféterie, *senza smorfie*, comme disent les Italiens, et ne se donne pas les poses ridicules d'un héros de roman, comme le faisait M. Listz dans le temps fabuleux des *Lettres d'un Voyageur*. Dans la *Marche des Ruines d'Athènes*, arrangée pour le piano, il semblait que sous les doigts de M. Rubinstein on entendît distinctement les sonorités multiples et étranges de l'orchestre de Beethoven. Le virtuose n'a pas été moins admirable dans l'exécution d'une gigue de Mozart qu'il a rendue avec ce mélange de force et de grâce aisée qui sont les deux qualités saillantes de son admirable talent.

M. Rubinstein ne se contente pas d'être un virtuose de premier ordre : il vise aussi à la réputation de compositeur, et son ambition serait de la plus haute lignée. Un concerto pour piano et accompagnement d'orchestre, qu'il a

fait entendre à cette même soirée, renferme quelques bonnes parties. L'introduction, un peu vague, n'offre rien de remarquable, tandis que l'*andante* qui suit est d'un meilleur style et révèle des idées mélodiques qui n'abondent pas toujours dans les compositions du jeune *maestro*. Une polonaise, sorte de fantaisie pour le piano, que M. Rubinstein a exécutée avec une rare perfection, nous a paru un morceau mieux inspiré que le précédent : certaines oppositions de rhythmes surtout ont mis en relief la bravoure du virtuose. Enfin M. Rubinstein a fait entendre aussi une symphonie de sa composition qui laisse beaucoup à désirer, et pour le plan, la nature des idées, peu saillantes, et pour l'instrumentation, qui manque de sonorité et de coloris. En général M. Rubinstein, dont on ne peut contester l'habileté dans l'art d'écrire, nous semble procéder trop visiblement de certains défauts de Beethoven et viser au style dramatique, qui, dans la musique purement instrumentale, ne doit être qu'un accessoire. Que le brillant virtuose y prenne garde, et que la musique de M. Listz lui soit un enseignement salutaire!

Que conclure de cette foule de sociétés qui se sont organisées à Paris pour l'exécution de la musique instrumentale, de ce nombre considérable de concerts et d'artistes plus ou moins dignes de cette qualification, qui tous les ans s'imposent à l'attention publique? Il faut en conclure que le goût de la musique pure, de celle qui vit de sa propre vie et sans le secours de la parole, se propage et devient un besoin d'une fraction de la société française. Qu'on ne s'y trompe pas, la Société des Concerts a porté ses fruits. En divulguant, depuis trente ans, les chefs-d'œuvre de la musique instrumentale, en habituant le public à suivre d'une oreille enchantée les symphonies de Beethoven, de Mozart, de Haydn, les inspirations de Weber et de Mendelssohn, elle a élevé son intelligence, et l'a rendu plus exigeant pour les faiseurs de fantaisie et les improvisateurs de *cabalette*. Oui, les fantaisistes de toute nature sont aujourd'hui complétement abandonnés. Qu'ils écrivent, qu'ils peignent ou qu'ils chantent, la génération qui s'avance ne fait plus attention à eux : on veut être instruit de ce qu'on ignore, on veut être charmé par des virtuoses comme M. Sivori ou M. Rubinstein, et l'on préfère l'*Oberon* de Weber au Théâtre-Lyrique au *Trovatore* de M. Verdi sur la scène de l'Opéra. Grand signe de progrès!

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1857.

Nous vivons dans un temps où les problèmes se pressent, où toutes les idées, tous les systèmes sont livrés à une expérience permanente qui a l'Europe pour témoin et pour juge. Ces problèmes, qui selon leur nature s'agitent dans les conseils ou sur les champs de bataille, dans les polémiques, dans les parlemens, quelquefois dans la rue, et toujours dans les esprits, embrassent tout ensemble les intérêts extérieurs et la vie intérieure des peuples. De ces deux sources découlent aussi toutes nos affaires. Les grandes luttes diplomatiques ne sont point finies, il s'en faut; elles se laissent voir suffisamment à travers ce rideau que la paix a laissé retomber sur les malaises et les antagonismes de l'Europe. En même temps, chaque jour amène quelque incident qui vient mettre à nu le travail intérieur de tous les pays occupés depuis soixante ans à batailler avec eux-mêmes pour arriver à s'assurer des garanties aussi difficiles à conserver qu'à conquérir. Ainsi, aujourd'hui encore, l'exécution du traité de Paris vient de provoquer à Constantinople une mêlée d'influences qui ressemble un peu à un combat d'avant-garde, en attendant les discussions inévitables sur les principautés. La Belgique n'est point sortie d'une crise qui s'est brusquement ouverte sous ses pas, qui est loin d'être sans danger pour les institutions parlementaires. En France, pour la première fois depuis le rétablissement de l'empire, des élections générales vont avoir lieu. Ces trois questions résument la situation actuelle dans ce qu'elle a de plus grave et de plus délicat.

Le corps législatif, qui existait il y a quelques jours encore, vient en effet de terminer sa carrière. La dernière session était la fin d'une législature inaugurée il y a cinq années, au lendemain des événemens de 1851. D'ici à peu de jours, le scrutin va s'ouvrir sur toute la surface du pays, et de nouveaux députés vont être élus. C'est là le fait principal et dominant en France aujourd'hui. Or dans quelles conditions vont se faire ces élections? sous

quel aspect se présentent-elles? Et d'abord y a-t-il ce qu'on pourrait appeler, ce qu'on appelait autrefois une agitation électorale? Cette agitation, si elle existe, est de la nature la plus modeste, il en faut convenir. Dans la masse du pays, c'est à peine si le vote du 21 juin paraît éveiller quelque préoccupation. Dans les classes plus particulièrement politiques, on pourrait distinguer plutôt un certain sentiment de circonspection et de réserve, comme si elles se trouvaient en présence de l'inconnu ou d'un résultat trop aisément prévu. Le gouvernement lui-même semble craindre moins un entraînement trop vif que trop de désintéressement de la part des populations, qui seraient portees à s'abstenir pour cause de confiance absolue dans le régime actuel. La peur de l'anarchie, comme le remarque M. le ministre de l'intérieur, ne fut point étrangère aux élections de 1852. Si le pays redoute moins l'anarchie aujourd'hui, on ne peut pas dire qu'il n'ait peur de rien : accoutumé à être ballotté entre les extrêmes, il a toujours peur de quelque chose; mais comme il a quelque peine à formuler ce qu'il éprouve, il ne s'émeut pas, il ne se jette pas avec emportement sur ce scrutin qu'on lui ouvre, et d'où sont sorties tour à tour des tempêtes et des acclamations enthousiastes. L'agitation, à vrai dire, ne dépasse pas certaines sphères, où se sont élevées des questions assez singulières et fort peu concluantes sur le degré de participation au vote ou sur l'abstention. Ceux qui ont élevé ces questions et qui rédigent des circulaires, ou épuisent leur génie de combinaison à composer des listes, semblent ne point apercevoir que tout est changé autour d'eux, qu'il peut y avoir une notable disproportion entre ce qu'ils veulent et ce qu'ils peuvent, entre leurs propres impressions et une certaine impression universelle. Pourquoi le pays, sans méconnaître l'importance du vote qui lui est demandé, s'émeut-il moins que ceux qui se croient en devoir de le pousser au scrutin? Parce qu'il sent bien, en définitive, que les conditions ne sont plus les mêmes, et que, par suite des déplacemens de pouvoir qui ont eu lieu, tout consiste dans un résultat dont personne ne doute. Il ne faut point s'y méprendre : la vie politique n'est plus aussi active qu'elle l'a été; elle n'a pas la puissance de propagation qu'elle a eue en d'autres temps, elle n'a ni les mêmes alimens, ni les mêmes ressources d'organisation libre. Que reste-t-il donc? Il reste d'un côté un pouvoir puissamment concentré, présentant, appuyant ses candidats, et de l'autre une masse de neuf millions d'électeurs disséminés et sans lien. Certes le gouvernement laisse à qui veut se présenter la liberté de s'adresser aux électeurs, de même qu'il laisse aux électeurs la liberté de leurs suffrages. Toutes les candidatures sont possibles; les candidats n'ont qu'à déposer une circulaire et un bulletin signés de leur nom pour pouvoir les distribuer. Il reste à savoir si ces candidatures, en dehors de certaines localités exceptionnelles, sont dans des conditions bien favorables et bien enviables. Elles ont à soutenir une lutte d'autant plus inégale, que l'organisation du suffrage, on ne l'ignore pas, a été considérablement modifiée, ainsi que le prouve le décret qui fixe les ciconscriptions électorales.

C'est ici surtout qu'on peut voir combien tout est changé. L'organisation actuelle ne peut ressembler ni à celle de la république ni à celle de la monarchie constitutionnelle. — Autrefois un collége, un arrondissement était,

pour ainsi dire, un être moral ayant une opinion, des intérêts collectifs, et se faisant représenter par le député qu'il jugeait le plus propre à défendre cette opinion et ces intérêts. Le corps électoral n'était ni assez nombreux, ni assez disséminé pour qu'une action commune devînt impossible. — Il n'en est plus tout à fait de même aujourd'hui, si nous ne nous trompons. L'être moral disparaît, une circonscription électorale est, qu'on nous passe le terme, un collége anonyme, un mode tout abstrait de répartition dont l'unique raison d'être est de grouper les suffrages, indépendamment de toute affinité locale ou même administrative. Il y a des circonscriptions qui comprennent des localités appartenant à des arrondissemens différens, quelquefois des villes rivales. Les uns diront que c'est une nécessité pour organiser le suffrage universel proportionnellement au nombre actuel des députés; les autres diront que c'est un bienfait d'avoir brisé les agrégations anciennes pour aller droit à la masse du pays à travers des démarcations plus fictives que réelles. Ce sera ce qu'on voudra, comme aussi on ne méconnaîtra pas sans doute que ce ne soit une cause de faiblesse pour les candidatures individuelles et une force pour le gouvernement, qui est seul en mesure de se trouver présent sur tous les points à la fois, de se constituer le médiateur naturel entre ces volontés, ces intérêts et ces suffrages dispersés. Que voulons-nous dire simplement? C'est que tout se combine pour que ce vote, acte toujours sérieux d'ailleurs pour un pays à qui on demande d'élire ses représentans, apparaisse aujourd'hui débarrassé de ces perspectives de lutte qui pourraient l'animer, de ces chances, de ces péripéties, qui pourraient le rendre incertain. Nous constatons des faits, rien de plus. Il est évident, ce nous semble, que si toutes les opinions sont rigoureusement libres, le gouvernement seul a cette prépondérance qui s'attache à la force de sa situation, aux moyens dont il dispose, à l'organisation même du suffrage. De là les traits principaux des élections actuelles : tranquillité presque indifférente du pays, hésitations confuses des candidatures dissidentes ou indépendantes, certitude à peu près générale jusqu'ici d'un résultat favorable aux candidatures officielles.

Maintenant trouve-t-on que le gouvernement n'ait pas assez d'avantages par sa situation, par l'influence administrative qu'il exerce, par l'organisation du suffrage universel, et qu'il soit nécessaire de lui venir en aide en ajoutant une signification particulière à une victoire vraisemblablement assez facile? On peut seconder le gouvernement de bien des manières, sans le vouloir et sans le savoir; on le peut notamment en faisant beaucoup de bruit pour un médiocre résultat, en dressant des plans de campagne dont on soupçonne bien un peu la faiblesse, en élevant des drapeaux qui par malheur n'ont pas conduit la France à la victoire, ni même à la prospérité, et encore moins à la liberté. Nous ne faisons point un reproche aux opinions sincères de ne point abdiquer : elles sont dans leur droit, et elles en usent comme elles l'entendent. Seulement est-il bien habile de se donner l'air de marcher à une grande bataille en convoquant la bourgeoisie et le peuple, de paraître voler au secours des principes de 1789, qui seraient menacés sans doute par d'autres que le gouvernement, de réchauffer de son mieux les plus vieilles polémiques, de battre la campagne contre des partis qui nour-

rissent évidemment la pensée de rétablir au premier jour les institutions féodales? Car enfin la masse des esprits qui sont vraiment libéraux en même temps que conservateurs, et qui n'appartiennent nullement aux opinions démocratiques, telles au moins qu'on les représente, cette masse est encore assez nombreuse et assez imposante en France. Ceux qui font ces belles expéditions démocratiques, qui appellent à leur secours tous les vieux souvenirs, toutes les vieilles déclamations, ceux-là n'ont pas fait certainement une réflexion qui peut venir aux intelligences simples, et qui n'est nullement propre à desservir le gouvernement dans les élections. Quand ils voient reparaître certains noms, certains hommes qui n'ont pas laissé les traces les plus triomphantes, les esprits simples sont portés à faire un raisonnement spécieux; ils peuvent se dire : « Quoi donc! ne sont-ce pas ces hommes qui nous ont conduits là où nous sommes? Est-ce la peine de les relever de leur défaite et de leur fournir l'occasion de recommencer ce qu'ils ont si bien fait une fois? » Et c'est ainsi que le gouvernement au fond peut vraiment n'avoir pas à se plaindre de cette nouvelle campagne démocratique. Il pourrait désirer être servi autrement; en réalité, il ne le serait pas peut-être d'une façon plus efficace. On peut, ce nous semble, aller au même but d'une autre manière, par des amalgames qui n'offriraient au pays aucun symbole clair et précis, et qui ne seraient qu'une énigme de plus. — Mais alors, dira-t-on, que reste-t-il à faire? — Nous ne nions pas assurément que le rôle des hommes sensés et véritablement libéraux ne soit difficile. Ils peuvent dans tous les cas rester fidèles à eux-mêmes, accepter les devoirs publics quand ils se présentent sans les rechercher puérilement, travailler à réveiller dans le pays ce sentiment viril qui relève la vie politique, et tenir toujours leur esprit et leur cœur à la hauteur de leurs espérances, au-dessus des fluctuations passagères des événemens. C'est là peut-être un rôle modeste quant aux résultats actuels, et efficace pour l'avenir, qu'il réserve et qu'il sauvegarde.

Les élections françaises ont cela de particulier, qu'elles sont aujourd'hui l'épisode le plus saillant de la vie intérieure telle qu'elle apparaît dans notre pays, de même que toutes les questions diplomatiques montrent la politique européenne dans ce qu'elle a de plus compliqué, de plus délicat et de plus difficile à saisir. Pour le moment, après toutes les difficultés qui ont été la suite de la dernière paix signée à Paris, la seule question qui reste est celle des principautés; mais c'est la plus grave, c'est celle qui se débat encore en Orient, sur le Danube et à Constantinople. C'est véritablement une étrange affaire, qui est loin d'être arrivée à son terme, bien qu'elle vienne de passer par une des phases les plus critiques, et où l'on retrouve à chaque pas le double caractère d'une lutte de toutes les opinions dans la Moldo-Valachie et d'une lutte de toutes les influences diplomatiques à Constantinople. Quelque jour peut-être nous pourrons peindre au naturel les personnages qui ont un rôle dans cet épisode singulier de notre temps, et montrer quels moyens ont été mis en usage pour suspendre l'effet des résolutions de l'Europe. Une heureuse fortune nous fait arriver du fond des principautés assez de documens curieux, bizarres, et pourtant certains, qui nous laissent voir clair dans cette confusion, où plus d'une politique est tombée en défaut en

se dévoilant sans y songer. Au fond, quelle est cette situation? Les autorités moldaves travaillent hardiment à une falsification préméditée de l'opinion du pays. La Turquie a publié des firmans pour garantir la liberté des élections dans les provinces danubiennes, et elle applaudit en secret à tout ce qui se fait en Moldavie. L'Autriche patrone, et ne s'en cache pas, le prince Vogoridès. Lord Stratford de Redcliffe assure à Constantinople qu'il ne sait rien, ce qui s'explique peut-être par ses mésintelligences avec le commissaire britannique dans les principautés, M. Bulwer. Les représentans de la France, de la Russie, de la Prusse et de la Sardaigne luttent pour la vérité et la sincérité des élections, systématiquement altérées par le caïmacan moldave. Le prince Vogoridès du reste, il faut le dire, va droit à son but : il a reçu la mission de combattre la réunion des principautés, et il ne recule devant aucune extrémité. Comme si ce n'était pas assez de tous les abus de pouvoir qu'il a commis jusqu'ici, il est allé plus loin récemment : il ne s'est pas contenté de jeter dans les fonctions publiques tous les hommes décriés qui lui ont offert leurs services; il a voulu opposer manifestation à manifestation, et il a fait sommer les prévôts des corporations d'avoir à signer une pétition contre la réunion des deux provinces. Ceux-ci ont résisté à cette injonction, qui blessait leurs idées, et alors ils ont été pris un matin par des gendarmes; ils ont été conduits à la municipalité, et ils ont été obligés de signer non-seulement pour eux-mêmes, mais pour des membres des corporations qui étaient absens. Ce n'est là au surplus qu'un des actes des autorités moldaves. Or, en présence de cette série d'excès, une question s'élève naturellement : comment le prince Vogoridès a-t-il été conduit à assumer la responsabilité de tels procédés? C'est qu'évidemment il se sent appuyé. Ne représentant pas la pensée du pays, il représente une autre politique, dont il s'est fait le docile instrument. S'il lui est venu des scrupules d'ailleurs, on n'a pas eu de peine à les lever. Les conseils et les encouragemens lui sont venus de tous les points de l'horizon, bien entendu de tous ceux où il y avait des intérêts opposés à la fusion des deux provinces. On lui a laissé comprendre que la Turquie, par sa position vis-à-vis de l'Europe, était obligée à certains ménagemens, et que c'était à son zèle, à sa perspicacité, de suppléer aux ordres que le cabinet du sultan ne pouvait lui donner d'une façon ostensible. On lui a dit tout naturellement qu'il n'avait point à se préoccuper de la moralité de ses agens, pourvu qu'ils fussent décidés à travailler contre l'union. Et de fait le prince Vogoridès a marché hardiment. Il faut dire que récemment il a reçu en récompense une décoration de l'Autriche.

Il y a ici une autre question : comment ce système de violences s'exerce-t-il particulièrement dans une seule des deux provinces, dans la Moldavie? Cela s'explique aisément. Ce n'est pas que, même dans la Valachie, il n'y ait eu bien des excès; seulement ces excès ont un autre caractère et se sont produits surtout dans l'intérêt personnel du prince Ghika, caïmacan actuel. Quant à l'opinion elle-même, elle est si universellement prononcée en faveur de l'union, qu'on a renoncé à la dominer par la violence. D'ailleurs, la Valachie étant la plus grande et la plus importante des deux provinces, il était difficile de chercher à éveiller ses susceptibilités en la menaçant d'être absorbée. Ces susceptibilités, au contraire, pouvaient, à la rigueur, être exci-

tées dans la province voisine, qui est la plus petite, qui, à ce titre, avait à craindre de tomber dans une situation subordonnée, et c'est ce qui fait que la Moldavie a été choisie comme le théâtre d'un suprême effort. On ne doutait pas que l'opinion qui serait émise par la Valachie ne fût favorable à l'union; mais on pensait que, s'il était possible d'arracher un vœu contraire à la Moldavie, il n'y aurait par le fait ni vainqueurs ni vaincus, et la situation des deux provinces resterait ce qu'elle est aujourd'hui. De là la politique étrangement violente du prince Vogoridès, qui n'a eu d'autre pensée que d'abattre toutes les résistances, et qui a continué son œuvre, même sous les yeux des commissaires européens durant leur séjour récent à Jassy. Seulement le prince Vogoridès est allé trop loin; il a voulu aller ouvertement jusqu'au bout, et c'est alors que la question s'est aggravée, pour devenir bientôt le principe d'une crise assez sérieuse à Constantinople même. Les élections, comme on sait, doivent se faire dans les deux provinces en vertu d'un firman publié par la Porte. Quelques difficultés s'étaient élevées dans l'interprétation du firman au point de vue de son application en Valachie. Les commissaires européens dans les principautés en avaient référé à Constantinople, et les représentans des grandes puissances auprès du sultan, dans la sage pensée d'atténuer les complications en les éloignant, avaient reconnu d'un commun accord la compétence de la commission réunie à Bucharest. Or pendant ce temps qu'arrivait-il? Le prince Vogoridès élevait la prétention de passer outre et de procéder aux élections en Moldavie, en se fondant sur ce que pour lui il n'avait aucun doute au sujet du firman dont l'exécution lui était confiée. Il était appuyé par le commissaire ottoman Saffet-Effendi, qui jusque-là était resté à Jassy, affectant de ne pas aller rejoindre ses collègues à Bucharest. Cette prétention du caïmacan moldave, ajoutée à ses précédens excès de pouvoir, n'était pas de nature à diminuer les griefs des grandes puissances, et aussitôt le représentant de la France, M. Thouvenel, appuyé par les ministres de Russie, de Prusse et de Sardaigne, s'adressait au grand-vizir lui-même, à Rechid-Pacha, pour lui demander de prescrire au commissaire ottoman de se rendre à Bucharest et de donner l'ordre au prince Vogoridès de suspendre immédiatement les élections dans la Moldavie. Ici la question devenait évidemment plus grave et prenait les proportions d'un sérieux différend diplomatique. Le représentant de la France soutenait avec autant d'habileté que de vigueur que le firman, étant le même pour la Moldavie et la Valachie, devait recevoir une application identique dans les deux provinces, et que les élections ne pouvaient avoir lieu en Moldavie tant que la commission de Bucharest n'aurait pas résolu les difficultés qui avaient surgi. L'internonce d'Autriche, M. de Prokesch, soutenait au contraire que c'était là soumettre indirectement la Moldavie à la Valachie, et il voyait dans ce fait comme un essai partiel en faveur de l'union. Lord Stratford de Redcliffe se rangeait du côté de M. de Prokesch. Qui fut embarrassé en tout ceci? Ce fut à coup sûr Rechid-Pacha, recevant tour à tour ces communications diverses. Pliant sous le poids de la situation difficile qu'il s'est faite, il flottait entre ces influences opposées, ne pouvant se résoudre à se mettre en contradiction avec l'internonce autrichien et lord Stratford, dont il subissait l'appui en le craignant, n'osant d'un autre côté résister en face

aux réclamations de la France, et ne pouvant surtout nier l'accablante gravité des actes administratifs du prince Vogoridès. La question devenait pressante. Laisser les élections suivre leur cours en Moldavie, c'était livrer l'exécution du traité de Paris au caprice des interprétations les plus arbitraires et les plus violentes, c'était de plus faire plier l'opinion de la majorité des puissances représentées à Constantinople devant l'avis de la minorité, et blesser peut-être la France aussi bien que les autres états qui réclamaient avec elle. De là naissait la pensée d'une conférence qui s'est réunie en effet le dernier jour de mai sur la convocation de Rechid-Pacha, et non sans avoir eu à vaincre les répugnances visibles de M. de Prokesch, qui croyait tout simple de ne point tenir compte des réclamations de quatre puissances signataires du traité de Paris. Comment s'est terminée cette réunion? Ainsi qu'il arrive presque toujours heureusement, elle a eu pour résultat une transaction. Il a été établi, à ce qu'il paraît, que la Porte rappellerait les caïmacans des deux provinces danubiennes à l'exécution loyale du firman d'élection. En outre, si aucune résolution catégorique n'a été prise au sujet de l'application identique du firman dans la Moldavie et la Valachie, il a été convenu néanmoins que les décisions de la commission européenne réunie à Bucharest sur les difficultés qui ont surgi seraient communiquées confidentiellement par le commissaire ottoman au prince Vogoridès, pour que celui-ci eût à s'y conformer. Le ministre de France, M. Thouvenel, de l'avis de tous les hommes qui savent les choses à Constantinople, a conduit cette affaire d'une main aussi ferme que prudente et habile. S'il n'a réussi à faire admettre qu'une partie des réclamations qu'il soutenait au nom des quatre puissances, il est arrivé au moins à faire consacrer en principe la légitimité des griefs dont il s'armait, et à faire reconnaître au sein de la conférence la nécessité de rappeler les caïmacans à l'exécution loyale des traités, ce qui suppose évidemment que jusqu'ici la loyauté n'avait pas présidé à tous leurs actes. Cela suffit pour le moment.

Cette petite crise, qui a pendant quelques jours agité le divan à Constantinople, a eu le singulier caractère de mettre une fois de plus en relief les divergences provoquées par cette question des principautés et les politiques qui sont en jeu. D'où est venue principalement la gravité de ces incidens? Elle est venue surtout de l'étrange faiblesse de Rechid-Pacha, qui, en subissant une tutelle onéreuse et en se laissant entraîner dans une voie où l'Autriche, après tout, est plus intéressée que la Turquie, semble abdiquer toute indépendance aux yeux des Turcs eux-mêmes. Au fond, quelle est la vraie, l'unique question? Il s'agit simplement, qu'on ne l'oublie pas, de l'exécution loyale du traité de Paris, et d'une des conditions essentielles de ce traité, qui est la manifestation libre, sincère, de l'opinion des populations dans les principautés. La France, dont on accuse quelquefois la politique, ne s'est point proposé une autre règle. Comme nous le disions récemment, elle ne s'est faite la promotrice d'aucune idée, d'aucun système sur le Danube; elle n'a patroné aucun parti et ne s'est laissé compromettre dans aucune alliance exclusive. Cela est si vrai, que, d'après un témoignage des plus curieux qui nous est transmis, la France aurait décliné, il y a quelque temps, les propositions les plus singulières. L'un des instrumens les plus actifs de la politique

actuelle dans la Moldavie, — pourquoi ne pas le nommer? — le caïmacan lui-même, le prince Vogoridès, aurait offert à la France de travailler à l'union des principautés, si on voulait lui assurer l'hospodarat. La France aurait répondu, toujours d'après les mêmes versions, qu'elle n'avait pas à décider seule, et en ce moment, de telles questions, que chacun devait rester dans son rôle, elle en surveillant la stricte exécution du traité de Paris, les autorités moldaves en présidant loyalement à la manifestation des vœux du pays. C'est cette conduite parfaitement nette qui a rallié sans nul doute à la France les cabinets de Saint-Pétersbourg, de Berlin et de Turin. Qu'ont fait de leur côté les adversaires de l'union? Ils n'ont eu qu'une pensée, violente, intense, celle d'empêcher à tout prix l'émission d'un vœu qui leur fût contraire. La Turquie a eu une politique ostensible d'impartialité et une politique secrète d'encouragement à tous les excès. L'Autriche, par ses agens, par son influence, a secondé ce système d'altération de l'opinion dans les principautés. Elle a pris sous sa protection tous les hommes les plus déconsidérés; elle a ouvertement affiché la prétention de faire reculer l'idée de la réunion, quand même cette idée arriverait à se formuler légalement. Qui sait même si, pour remonter les courages, on n'a point dit que l'Autriche au besoin ferait la guerre pour empêcher la fusion des deux principautés? Nous ne méconnaissons pas les intérêts graves qui sont en jeu pour l'Autriche et le droit qu'elle a de professer une politique; mais ceux qui parlent ainsi en son nom sont assurément des amis dangereux, connaissant peu le caractère de cette puissance, qui s'est montrée trop prudente dans la dernière guerre pour tenter légèrement les aventures.

Il résulte évidemment de tout ceci que, dans la politique respectivement suivie par les diverses puissances, c'est la France qui a été et qui est encore fidèle à l'esprit du traité de Paris; ce sont d'autres cabinets qui tiennent peu de compte de ce traité en prêtant leur appui à tout ce qui peut dénaturer l'expression vraie de l'opinion des populations. Maintenant quel sera l'effet du dernier acte de la conférence de Constantinople? Ce serait sans doute montrer une extrême confiance que de croire absolument à son efficacité. La France aurait pu aller plus loin peut-être et demander la révocation du caïmacan de Moldavie : elle n'aurait pas vraisemblablement remporté une grande victoire, parce que le successeur de M. Vogoridès n'eût pas suivi, selon toute apparence, une politique différente, tout comme M. Vogoridès, en arrivant au pouvoir, n'a fait que continuer les traditions de son prédécesseur, M. Baltche; mais en présence du traité de Paris et de la résolution récente de la conférence de Constantinople, la France a désormais à demander compte de ce qui surviendra, moins au prince Vogoridès, agent provisoire et toujours révocable, qu'à Rechid-Pacha lui-même, sur qui doit peser la plus sérieuse responsabilité. Nous ne savons ce que l'Angleterre pense au fond de ces événemens, qui n'apparaissent aux yeux de l'Europe que sous un aspect assez confus. Après tout, lorsque le congrès s'ouvrira à Paris pour trancher ces questions, il est difficile d'admettre que le gouvernement d'un peuple libre puisse sanctionner des actes comme ceux qui se sont accomplis en Moldavie, et dont les cabinets pourront sans doute produire des témoignages aussi faciles à trouver et aussi malheureusement indubitables qu'ils peuvent paraître étranges.

Il y a, nous le disions, pour les hommes modérés dans les affaires de notre temps un rôle qui devient singulièrement difficile. Ce parti, plus nombreux qu'on ne croit, des esprits sensés et modérés est essentiellement conservateur; il aime l'ordre dans les sociétés, dans la politique, et on ne peut dire malheureusement que son instinct conservateur ne soit soumis parfois à de rudes épreuves par les gouvernemens eux-mêmes. Il est libéral par ses goûts et par ses convictions, il croit ardemment à l'efficacité des institutions libres, et il est exposé à voir ces institutions subir des atteintes qui ne laissent point d'être graves, même en étant passagères. C'est ce qui arrive en Belgique, où vient d'éclater une crise constitutionnelle au milieu d'une explosion des passions publiques. Ces événemens peuvent être résumés en quelques mots. Le parlement discutait, comme on sait, la loi sur les établissemens de bienfaisance, cette loi devenue un véritable champ de bataille où s'est engagée la lutte la plus acharnée entre les partis. Par malheur, la passion qui a rempli cette lutte n'est point restée enfermée dans l'enceinte parlementaire. D'abord quelques manifestations populaires ont eu lieu autour du palais de la chambre contre la majorité, qui paraissait décidée à voter la loi, et en faveur des représentans qui la combattaient. Bientôt l'émotion a grandi et a dégénéré en scènes violentes de désordre. De Bruxelles, l'agitation s'est étendue et a gagné les principales villes de la Belgique. Partout ce sont à peu près les mêmes faits, les membres de la majorité de la chambre insultés, des vitres brisées, des couvens assaillis, quelques pauvres religieux meurtris. En présence de ces scènes d'agitation, qui ne faisaient que se multiplier et s'aggraver, le gouvernement, dans l'intérêt de la paix publique, s'est hâté d'enlever tout prétexte aux passions populaires en interrompant la discussion de la loi sur la bienfaisance et en suspendant la session des chambres. Depuis ce jour, l'agitation s'est calmée, et un autre mouvement a commencé, un mouvement de pétitions, signées, par la plupart des conseils communaux, contre la loi de la charité. C'est là ce qu'on peut appeler la suite des événemens jusqu'à l'heure actuelle. Il y a certainement un fait grave dont il n'est donné à personne de dissimuler le caractère périlleux : c'est cette lutte entre le pouvoir législatif et les passions extérieures, lutte étrange et inégale, où ce n'est pas le pouvoir législatif qui a le dessus jusqu'ici. Qu'on remarque bien en effet que la suspension des chambres est une trêve qui peut laisser aux passions le temps de se calmer, mais qui ne résout rien.

Revenir sur cette discussion, qui a placé la Belgique dans une situation si grave, ce serait assez inutile aujourd'hui sans doute. On peut aisément faire de la loi sur la bienfaisance l'unique coupable, rejeter sur elle toute la responsabilité des événemens. Si c'était un moyen de sortir d'embarras, l'expédient serait facile. Il est cependant un certain ensemble de circonstances qu'on ne doit pas oublier pour apprécier ce qu'il y a de caractéristique dans la crise que traverse la Belgique. En réalité, la loi sur la bienfaisance n'était ni une surprise, ni un coup de parti audacieux, ni une tentative dirigée contre la constitution. Elle avait été présentée il y a plus d'un an; le pays la connaissait lors des dernières élections. En outre, tout le monde admettait la nécessité d'une législation nouvelle en présence d'interprétations contradictoires de la législation ancienne. Cela est si vrai, qu'un récent arrêté de

la cour de cassation de Bruxelles détruit complétement le système d'interprétation adopté par un cabinet libéral en 1847, système d'où est née justement l'obscurité en cette matière. Il n'y avait donc ni surprise, ni prétention inattendue et violente; il y avait simplement une loi qui pouvait être discutée, corrigée et amendée, mais qui ne devait offrir aucun prétexte à l'émeute. Et c'est ce qui explique comment la question n'est plus aujourd'hui dans la loi elle-même : la vraie et sérieuse question est dans cette irruption de la force et d'une émotion irrégulière au sein des institutions. Le gouvernement a fait acte de résolution et de prudence en coupant court à cette effervescence par un ajournement d'abord momentané des chambres. Il ne reste pas moins ce fait singulier d'une majorité législative légalement et librement élue, obligée de s'arrêter devant des manifestations de la rue. C'est là un malheur pour la Belgique, et la meilleure preuve que là est la question comme là est le danger, c'est que ces tristes événemens sont devenus aussitôt un facile argument pour tous ceux qui cherchent sans cesse à surprendre les défaillances des institutions parlementaires. Non sans doute, la constitution n'est pas suspendue, et les mœurs libérales sont trop enracinées en Belgique pour recevoir d'un incident passager une atteinte profonde. Il y a du reste ceci à remarquer, que les manifestations violentes, en se dirigeant contre un mesure spéciale, n'ont pas cessé d'être respectueuses pour le roi dont la sagesse a fait traverser à la Belgique des épreuves qui n'étaient pas moins périlleuses; mais enfin le meilleur moyen de montrer ce qu'il y a d'outré et de ridicule en certains pronostics presque funèbres, c'est de rentrer le plus promptement possible dans la pratique vraie et sérieuse des institutions libres. Malheureusement l'embarras est de trouver une issue. Si le gouvernement retire définitivement la loi de la bienfaisance et dissout les chambres, n'est-ce pas sanctionner en quelque sorte le triomphe d'une manifestation factieuse sur les délibérations régulières de la majorité parlementaire? Si le parlement reprend ses travaux, et si la discussion de la loi est conduite jusqu'au bout, l'émotion publique ne renaîtra-t-elle pas? On le voit, il y a des dangers de tous les côtés : dangers pour la paix matérielle, dangers pour la dignité et l'intégrité des institutions. Il y a eu depuis quelques jours diverses réunions de représentans à Bruxelles, et dans ces réunions, à ce qu'il paraît, c'est à qui déclinera la responsabilité des événemens aussi bien que l'initiative d'une résolution. Qu'on l'observe bien, le parti libéral n'est nullement intéressé à prendre le pouvoir aujourd'hui. Ramené aux affaires dans de telles conditions, obligé de dissoudre le parlement dans des circonstances semblables, il se ressentirait inévitablement de toutes ces irrégularités violentes qui auraient présidé à son retour. Le parti catholique, de son côté, n'est point assurément intéressé à chercher une satisfaction au prix de la paix publique. C'est au cabinet sans doute plus qu'à tout autre de prendre l'initiative d'une sorte de médiation entre les opinions, qui ont toutes aujourd'hui un même intérêt, celui de montrer que les institutions libres sont au-dessus des crises passagères de la vie publique. Pour le moment, la clôture des chambres vient d'être prononcée pour cette session. Ce n'est là, il nous semble, qu'une prolongation de cette trêve dont nous parlions, et qui, sans être une solution définitive, a du moins

l'avantage d'ajourner d'irritans débats, en laissant aux passions un peu plus de temps pour se calmer.

De toutes les époques de l'histoire, il n'en est peut-être pas qui ait avec notre temps plus d'analogies de tout genre que le XVIe siècle, avec ses agitations, ses ardeurs puissantes et ses conflits. S'agit-il de ce travail profond des sociétés remuées par l'esprit d'innovation, le XVIe siècle a la renaissance, la réforme, les guerres de religion, tous ces événemens à travers lesquels on voit surgir un monde qui n'est plus déjà le monde d'autrefois. S'agit-il de ces problèmes d'organisation européenne qui mettent aux prises les forces et les intérêts nationaux, qui touchent à ce qu'on appellerait maintenant l'équilibre des influences : le XVIe siècle est rempli de l'éclat de ces luttes qui vont aboutir en France à la politique du roi de Navarre, devenu Henri IV, et à la politique du cardinal de Richelieu. Ici la scène change d'aspect, le chaos commence à s'éclaircir, et le XVIIe siècle s'ouvre. Moment de transition unique et curieux entre deux époques! M. Michelet, dans des livres qui se sont succédé depuis quelques années, a parcouru toute cette route du XVIe siècle en s'enivrant de l'air du temps, en prenant trop souvent des chimères pour des réalités. Aujourd'hui, dans un volume nouveau qu'il ajoute à son *Histoire de France*, il s'attache à ces deux noms, *Henri IV et Richelieu*, qui dominent le livre et lui donnent son titre. Henri IV en possession définitive de la royauté, pacifiant la France, méditant la réorganisation de l'Europe, vaguement menacé à travers tout et disparaissant subitement sous le poignard d'un fanatique obscur au milieu des plus grands projets; Richelieu commençant à se révéler dans les conseils de la régente Marie de Médicis et se faisant hardiment sa place à côté de Bérulle pour reprendre bientôt, en la modifiant, la politique du Béarnais, — c'est là le tableau que trace M. Michelet. C'est dans ces limites, entre ces deux dates, 1598 et 1626, qu'il se renferme.

Ces noms de Henri IV et de Richelieu reviennent bien souvent dans les plus récens travaux d'histoire. Celui du Béarnais grandit; Richelieu, sans être rabaissé, est peut-être moins admiré. A quoi cela tient-il? C'est que si ces deux hommes ont travaillé à la même œuvre, qui est l'unité nationale, l'un apparaît trop comme un niveleur inflexible qui a préparé le despotisme royal en croyant n'abattre que les hautes têtes féodales, tandis que l'autre agissait en conciliateur, voulant ranimer et rallier toutes les forces de la France. C'est ainsi que ce roi gascon, devenu peut-être populaire d'abord par ses défauts, conserve une popularité qu'il méritait par ses vues politiques autant que par ses qualités humaines et bienfaisantes. L'auteur de *Henri IV et Richelieu* ne méconnaît pas ces différences. Son mérite, dans ce livre comme dans tous ceux qui l'ont précédé, est de donner une vive impression du temps. M. Michelet ne raconte pas les événemens; il décrit, il peint d'un trait fantasque et brisé, ne négligeant aucun détail. Comme il a fouillé les plus petits secrets de l'histoire, il n'ignore pas, soyez-en sûr, à quel moment fut conçu le dauphin qui sera Louis XIII. Il a compté chaque pli de la figure du Béarnais, et de même il peint Marie de Médicis, Gabrielle, la maîtresse de Henri IV, le jésuite Cotton, Richelieu, Bérulle, le capucin Travail et les sorciers : peintures très vivantes, très capricieuses et souvent puériles quand

elles ne sont pas bizarrement injustes. Chose curieuse! voici un homme plein de savoir et d'imagination, qui a passé sa vie à étudier l'histoire, et, dans un moment d'humeur légère, il lui échappera de dire que de toute l'ancienne monarchie il reste à la France un nom, Henri IV, plus deux chansons, celle de *Gabrielle*, doux rayon de paix après la ligue, et celle de *Marlborough*, vengeance innocente du pauvre peuple de Louis XIV contre ses revers. Ce qui reste de l'ancienne monarchie, c'est ce qui vit encore, c'est la France elle-même, façonnée par Henri IV et par Richelieu, par tous ceux qui ont étendu et fixé ses frontières. Arrivé à cette heure du commencement du XVIIe siècle, M. Michelet voit partout autour de lui la stérilité. La fécondité s'arrête, les caractères se rapetissent; la grisaille envahit tout, l'art se décolore et se perd dans les pastorales de d'Urfé. Le tabac vient à son tour, le tabac, cette chose anti-sociale qui alourdit l'esprit, qui « supprime le baiser, » et qui développe les maladies, « surtout celle de cracher partout et toujours. » M. Michelet a mille traits ingénieux et piquans pour décrire au lendemain des grandes luttes cet état intermédiaire qu'il est bien dur pourtant de flétrir du nom de stérilité, lorsque de ce repos momentané de la nature vont sortir Condé, Turenne, Corneille, Molière, Pascal, les solitaires de Port-Royal, Colbert et le XVIIe siècle tout entier. C'est moins une période de stérilité absolue qu'une halte pendant laquelle la nature semble se recueillir pour se préparer à un effort nouveau et plus éclatant. Et nous, qui par tant de points ressemblons à ce XVIe siècle finissant, nous qui avons aussi nos heures d'affaissement moral et intellectuel, verrons-nous s'ouvrir de tels horizons? Aurons-nous notre XVIIe siècle, comme notre aîné eut le sien? Le chapitre de M. Michelet sur la stérilité en 1610 inspire du moins cette pensée, qu'une lassitude momentanée n'est point la décadence, et qu'il n'est point de maladie irrémédiable pour une nation si prompte à se retrouver elle-même, à reprendre confiance en son génie et en ses destinées.

Quel serait le meilleur moyen d'aggraver ce mal de l'esprit, dont souffrent certaines sociétés, et qui risquerait à la longue de dégénérer réellement en stérilité? Ce serait de propager les idées fausses et de surexciter les sentimens malsains, d'accoutumer le goût public à cette atmosphère énervante au sein de laquelle on le fait vivre trop souvent, d'arriver, par la plus singulière des méprises, à confondre l'art vrai et les œuvres maladives ou violentes. Le goût public peut être malade, il peut s'égarer; parfois aussi il a comme des retours subits et inattendus quand on lui montre quelque invention juste et heureuse dans la poésie, dans le roman, comme au théâtre. Lorsque cet esprit charmant et si regrettable, Alfred de Musset, écrivait autrefois ses ingénieux et poétiques proverbes, que disait-on? On assurait que toute cette grâce s'évanouirait à la scène, on n'était pas loin peut-être de mettre au-dessus de ce dialogue étincelant le vaudeville le plus obscur, et cependant. lorsque les comédies d'Alfred de Musset ont passé du livre sur le théâtre, le goût public s'est senti naturellement entraîné par ces œuvres où la fantaisie s'allie à l'observation. Il en a été de même des proverbes de M. Octave Feuillet, qui n'étaient point destinés au théâtre, et qui, transportés sur la scène, ont réussi sans effort par cet unique attrait de la distinction et de la grâce. M. Feuillet faisait une tentative plus sérieuse peut-être, il y a quelques jours, en livrant à la représentation publique, sur un théâtre

accoutumé à une littérature douteuse, une de ses comédies les mieux inspirées, *Dalila*. Chose humiliante pour tous les vaudevilles et les mélodrames, l'œuvre de M. Feuillet a réussi comme si elle n'était pas le fruit du goût littéraire le plus fin. Elle a montré une fois de plus ce que peuvent sur des spectateurs rassemblés l'élévation de la pensée, la délicatesse de l'observation, la poésie du langage. *Dalila* est certainement une des conceptions les plus heureuses et les plus fortes de M. Feuillet. On ne l'a pas oublié, c'est l'artiste dans sa nature ardente et vaine, aspirant au luxe, à toutes les joies des sens, à la vie mondaine, à l'amour des grandes dames, et finissant par voir son génie s'épuiser, s'éteindre dans cette atmosphère enflammée et énervante où il est allé se plonger avec une sorte de curiosité fiévreuse. Tous les personnages qui vivent dans le livre, c'est-à-dire qui vivent d'une certaine existence idéale et séduisante, ont, s'il se peut, encore plus de relief à la scène. Ils apparaissent avec leurs traits distincts à l'horizon de ce ciel de Naples. On a retrouvé tous ces héros de la fantaisie, Roswein, l'artiste ébloui, enivré et épuisé, la princesse Falconieri, cette femme si merveilleusement faite pour briser en passant une existence, et ce fou Carnioli; on a retrouvé aussi le vieux Sertorius, type de l'artiste simple, aimant son art pour lui-même, et aimant encore plus sa fille. L'intérêt s'est attaché surtout à cette dernière scène, où le vieux musicien emporte sa fille morte en Allemagne, tandis que l'autre, Roswein, est à la poursuite d'une image ironique qui fuit. C'est par tous ces traits fins, poétiques, émouvans, que l'œuvre de M. Feuillet a réussi, laissant dans tous les esprits comme le parfum d'une pensée honnête et généreuse. CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA TRAGÉDIE ITALIENNE A PARIS.

La tragédie italienne vient d'achever à Paris sa troisième campagne au milieu des applaudissemens. C'est là sans doute un phénomène curieux, car on ne peut l'expliquer ni par le goût du public pour ce genre de spectacle, ni par son désir d'entendre parler une langue qu'il ne comprend guère, ni par l'ensemble et l'habileté de la compagnie dramatique qui s'est chargée de représenter l'art italien parmi nous. Ce qui en réalité attirait la foule à la salle Ventadour, c'est l'exhibition d'un de ces talens de premier ordre qui paraissent avoir seuls aujourd'hui le secret d'animer la tragédie. Pour applaudir Mme Ristori, nous écoutons Alfieri, Silvio Pellico, même M. Marenco fils; nous acceptons sans murmurer des comédiens que partout ailleurs on ne supporterait pas. Rien de plus naturel, si l'on se reporte surtout à la première année où la tragédie italienne se produisit, sous les auspices de Mme Ristori, devant le public parisien : Paris alors ne revenait pas de sa surprise d'avoir rencontré une grande actrice dont il n'avait jamais ouï parler. Cependant, à part quelques excursions, bien vite abandonnées, dans le domaine de la comédie, Mme Ristori ne se montra d'abord que dans quatre tragédies : *Françoise de Rimini*, *Myrrha*, *Marie Stuart*, *Pia des Tolomei*. Elle aurait pu n'en jouer qu'une, et la plus faible de toutes, le succès n'eût pas été moins

éclatant. L'année suivante, le même répertoire suffit à son triomphe. Une seule création s'y ajouta, et Mme Ristori, devenue directrice de la troupe, joua la *Médée* de M. Legouvé.

Il devenait urgent, dans le cours de la troisième campagne, de répondre à l'empressement persistant de la foule par quelques tentatives nouvelles. Chercher dans le vaste théâtre d'Alfieri un ouvrage qui renouvelât, s'il était possible, la veine épuisée de *Myrrha*, demander au théâtre moderne, aux inspirations des poètes contemporains quelque drame original ou nouveau, dans le genre de Shakspeare ou de Schiller, telle était la marche que l'intérêt, sinon de sa renommée, au moins de son entreprise, commandait à Mme Ristori. Malheureusement le poète piémontais ne lui a fourni qu'*Octavie*. Ce n'est pas qu'on ne pût trouver dans *Saül*, dans *Don Garcia*, dans *la Conjuration des Pazzi* des œuvres bien supérieures; mais il fallait que le principal rôle fût pour l'actrice de qui dépendait uniquement le succès. Faute de péripéties émouvantes qui prêtassent à une pantomime expressive, *Octavie* n'a pu se soutenir à la scène. Après la tragédie restait le drame. N'en trouvant aucun à son gré parmi les chefs-d'œuvre connus, Mme Ristori eut recours au talent et à l'amitié de M. Montanelli. Usant de la liberté qui lui avait été laissée, le poète italien, au lieu d'un drame moderne, a écrit en quelques mois une tragédie antique, qui n'était pas précisément ce qu'il fallait, mais qui a fait oublier par le charme du style et par quelques situations émouvantes ce qu'on aurait désiré de plus.

Si les malheurs politiques de l'Italie ne nous avaient habitués à toutes les surprises, ce ne serait pas un médiocre sujet d'étonnement que de voir une tragédie italienne composée et représentée à Paris, devant un auditoire qui y prend à peu près le même plaisir qu'à la pantomime d'un ballet; mais l'exil a peuplé d'Italiens les capitales de l'Europe, et chacun de ces bannis dirait volontiers avec Sertorius :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

En attendant que le jour soit venu de faire une *histoire de la littérature italienne à l'étranger*, c'est à Londres que M. Rufini publie ses intéressans *Mémoires d'un Conspirateur*, M. Rossetti ses curieuses *Études sur Dante*, M. Gallenga son *Histoire du Piémont;* c'est à Bruxelles que les poésies lyriques et dramatiques de M. Dall' Ongaro voient le jour; c'est à Paris qu'ont été composés l'*Histoire des Musulmans de Sicile,* de M. Amari, les *Mémoires* de M. Montanelli, les divers ouvrages de M. Ricciardi. On ne peut se dissimuler toutefois que donner à Paris une œuvre essentiellement italienne, écrite dans cette langue synthétique et difficile des vers, si différente de la prose, destinée enfin à être écoutée plutôt qu'à être lue, semblait une entreprise hardie, presque téméraire. Serait-il possible à l'auteur de ne pas se souvenir que le succès dépendait, à la représentation, du talent mal secondé d'une actrice, et n'y avait-il pas lieu de craindre qu'en lui sacrifiant les autres rôles, il ne fît un *libretto* au lieu d'une tragédie? L'écueil était inévitable, et M. Montanelli se trouvait en présence de difficultés d'autant plus graves, que la pièce qu'il s'agissait d'écrire était son coup d'essai au théâtre. Je ne veux en effet compter ni *la Tentation,* poème lyrique, quoi qu'en dise le titre, ni un travail auquel on est tenté de regretter qu'un poète original ait

consacré ses veilles, la traduction de *Médée*. Ainsi voilà un homme parvenu à l'âge mûr de la vie, un écrivain éprouvé par les luttes politiques qui l'ont un moment introduit dans les conseils du gouvernement de son pays, le voilà débutant à la scène sans se faire illusion sur les dangers d'un de ces échecs dont la jeunesse seule se relève : c'est là un acte de courage qui aurait en tout cas commandé la sympathie.

Le sujet de *Camma* est emprunté, on le sait, à Plutarque, et je n'ai point à citer ici la naïve et charmante page d'Amyot que M. Montanelli a mise en tête de sa tragédie; je ne dirai rien non plus de la *Camma* dont Thomas Corneille a enrichi notre théâtre. N'imitant guère que les défauts des grands écrivains qui l'entourent, Thomas Corneille peint Brutus galant et Caton dameret; il fait de la prêtresse gauloise une reine de Galatie, ou plutôt une reine française; il l'entoure de deux amans, dont l'un veut toujours tuer, et l'autre toujours mourir; il multiplie les personnages parasites, les combinaisons invraisemblables, les coups de théâtre ridicules. C'est pour n'avoir pas suivi ce triste exemple, c'est pour s'être transporté dans l'antiquité et y avoir vécu quelques mois par la pensée que M. Montanelli a mérité de réussir. On doit lui savoir gré de n'avoir rien cherché au-delà des élémens qui suffisaient à la muse antique pour émouvoir le spectateur. Il s'est pénétré des mœurs et des idées gauloises, il a su les faire revivre dans sa tragédie avec une rare fidélité. Camma et les autres personnages ne sont ni Grecs, ni Romains, ni même Français; Gaulois amollis par le climat de l'Asie, ils conservent encore au cœur des forêts de la Galatie les superstitions ou les croyances de leurs ancêtres, déjà battues en brèche par la théologie envahissante des Romains. Cette foi à la survivance réelle des morts dans d'autres étoiles, ce pieux désir de les rejoindre, ce détachement des choses de la terre qui en est la conséquence, voilà bien les signes caractéristiques du vieux dogme des druides, qu'historiens et poètes s'étudient à remettre sous nos yeux.

En s'inspirant ainsi des croyances gauloises pour le fond et de l'antiquité classique pour la forme, M. Montanelli cependant ne s'est pas flatté, j'imagine, de faire une œuvre vivante. Si les passions de l'homme sont éternellement les mêmes, elles prennent, suivant les siècles, des allures trop diverses pour qu'on puisse, sans une grande force d'abstraction, vivre au milieu d'elles et ne pas se sentir dépaysé. La jouissance qu'un tel commerce nous cause est donc purement intellectuelle, et les œuvres de l'esprit où l'on évoque l'antiquité ne s'adressent qu'au petit nombre des hommes éclairés pour qui le passé a tout ensemble le charme d'un souvenir et l'intérêt sévère d'un enseignement. Dignes d'estime et quelquefois d'admiration, les poètes qui s'inspirent du génie antique non pour peindre la vie moderne, mais pour reproduire l'image des temps écoulés, ne nous touchent guère et obtiennent difficilement la popularité.

Ces réserves faites sur la nature et la portée du succès auquel *Camma* pouvait prétendre, il y a quelques objections à présenter aussi contre la forme poétique adoptée par l'auteur. Tout le monde a remarqué ce tour obstinément lyrique, cette profusion d'images trop souvent empruntées à la nature physique. Ce serait rendre un mauvais service à M. Montanelli que de dresser une statistique exacte des tempêtes, des éclairs, des nuages, des fleurs, des roses, qui figurent dans sa tragédie. Je sais que ce système n'est pas sans

exemple, et qu'on pourrait mettre en avant Eschyle, Shakspeare, les Espagnols; mais le génie dramatique de la France et de l'Italie ne comporte pas au même degré cette exubérance. Je sais encore que la scène se passe en Asie, et que les personnages sont des druides, des prêtresses, des bardes; mais alors pourquoi Sinorix, le criminel, le personnage prosaïque par excellence, dont l'amour même ne peut qu'être brutal et terre-à-terre, parle-t-il, lui aussi, cette langue pittoresque qui n'a de prix à nos yeux que parce qu'on y veut voir l'expression naturelle de la pensée qui s'élève? Même en Asie d'ailleurs, c'est l'imagination qui parle par figures : quand elle fait place à quelque forte passion, le langage de l'Orient et celui de l'Occident se rapprochent et tendent à se confondre. L'auteur de *Camma* n'a point méconnu cette vérité; je lui reproche seulement de ne s'en être souvenu que dans un trop petit nombre de scènes, et d'avoir préféré trop souvent le langage fleuri de l'imagination aux simples accens de la passion.

J'entends dire qu'il y a là une question de doctrine, et que M. Montanelli se rattache volontairement par le style à l'école de Niccolini. On sait qu'Alfieri, voulant que le vers fût simple et nu, comme il convient pour le drame, le fit aride et sec, comme il le trouvait dans son génie. Plus tard, par une juste réaction contre cet excès, qui n'était lui-même qu'une réaction, Niccolini a ramené la couleur au théâtre, tandis que Géricault, triomphant de David, lui rendait dans les arts du dessin son importance méconnue. Encore aujourd'hui l'école d'Alfieri est florissante, elle se compose principalement des poètes sans imagination; les autres, mieux doués et plus rares, suivent les traces de Niccolini. M. Montanelli est de ce nombre, sa filiation est évidente. Malheureusement, comme tout disciple, il enchérit sur le maître : il fait de la poésie une immense métaphore, et telle est même son aisance à manier cette langue orientale, qu'on a peine à croire à un effort de sa part.

Le premier acte de *Camma* est une exposition généralement satisfaisante. Il faut que nous connaissions la prêtresse inspirée pour être touchés de son désespoir quand elle apprendra la mort de Sinatus, et pour nous intéresser à ses projets de vengeance, quand ses amis l'auront décidée à vivre afin de châtier le meurtrier. J'applaudirais également sans réserve lorsque Sinorix triomphant vient offrir à Camma d'hypocrites et odieuses consolations, si la fin de cette scène ne soulevait une grave objection, malgré l'effet qu'elle produit au théâtre. Les paroles du nouveau tétrarque sont en apparence celles d'un honnête homme et d'un ami : comment donc Camma peut-elle deviner que le coupable est près d'elle?

La mia vittima è qui, la sento!

Comment devine-t-elle qu'il n'est autre que Sinorix lui-même, *è desso?* Apparemment l'auteur a voulu qu'il n'y eût rien de logique ni même d'explicable dans cette intuition. S'il est vrai, comme on l'assure, qu'il y veuille voir un phénomène magnétique, ce phénomène atteindrait à un degré extraordinaire de précision et d'évidence, puisque Camma est inspirée. C'est à dessein que M. Montanelli évite de mettre dans la bouche de Sinorix toute parole qui soit un indice révélateur pour de simples mortels; peut-être n'a-t-il pas assez pris garde aux conséquences. Si la certitude de Camma n'est pas puisée aux sources communes, les preuves de l'ordre naturel ne sau-

raient l'accroître, et l'on ne comprend plus dès-lors la nécessité, ni même l'opportunité de la grande scène du second acte, où la prêtresse cherche à arracher à Sinorix un aveu positif, à moins qu'on n'admette avec le poète qu'il ne s'agit point d'une vengeance ordinaire, mais d'un châtiment solennel.

Camma épousera-t-elle Sinorix, ou ne l'épousera-t-elle pas? Telle est la question qui domine ce second acte, un peu lent malgré les beaux vers qu'il contient. De longues discussions sur la convenance de ce mariage ne sauraient plaire qu'à la lecture. M. Montanelli eût sagement fait d'abréger, au risque d'écourter le légitime développement de sa pensée. Il était assez riche en vers harmonieux pour faire sans trop de regrets un pareil sacrifice. Il n'y eût rien perdu comme poète, et comme auteur dramatique il y eût assurément gagné. On peut effacer bien des lignes quand on a écrit ce passage du monologue de Camma : « O Sinato! tu gémis; je t'entends; c'est en vain que le dieu qui guide les âmes t'ouvrit les derniers cercles de l'éternelle joie. Je te vois aux bords de mon étoile errer mélancolique et seul, fixant tes regards sur les flots resplendissans de l'immense éther répandu entre nous. A chaque nacelle qui amène d'heureux habitans, tu nourris l'espérance que Camma vient enfin te rejoindre. La nacelle aborde; l'un après l'autre les hôtes nouveaux descendent en chantant un *hosanna* à Corivena; en vain tu me cherches parmi eux, et tu te reprends à pleurer. »

Je me reprocherais toutefois de louer exclusivement le talent poétique de M. Montanelli, car il y a dans *Camma*, même au point de vue de l'action, des scènes parfaitement réussies et d'un grand effet. Je n'en veux pour preuve que celle où la druidesse, feignant d'aimer le meurtrier inconnu de Sinatus, arrache à Sinorix son secret. Cette situation était nouvelle et risquée. Camma arrive au vrai par des moyens peu avouables, et l'auteur l'a si bien compris, que, dès le premier acte, il prévient habilement les objections à cet égard : Camma y prie Koridwen, la Diane gauloise, de sanctifier les voies tortueuses de la trahison :

Tu santifica contro il traditore
Le tenebrose vie del tradimento.

Plus loin, elle exprime la douleur qu'elle éprouve de recourir à la feinte. Prévenu ou non prévenu, le public accepte cette scène difficile, et je crois qu'une fois sur le terrain de convention où l'auteur s'est placé, il n'a pas tort de le suivre. Ceux-là seuls qui veulent rester dans l'ordre naturel et dans le domaine de la vraisemblance pourraient s'étonner que Sinorix soit assez crédule pour ajouter foi à un amour si extraordinaire de la part d'une femme qui aimait son mari, et que, sur une confession si peu attendue, il oublie les lois de la plus vulgaire prudence et se livre aussitôt. M. Montanelli pense sans doute, avec le poète, que la divinité aveugle ceux qu'elle veut perdre. Il y aurait lieu encore de demander pourquoi Camma n'accepte pas comme une preuve suffisante du meurtre la blessure dont le bras de Sinorix porte la marque, tandis qu'elle se laisse convaincre, quand ce dernier lui affirme, sans preuves, qu'il a arraché le cœur à sa victime et qu'il le conserve chez lui. Ce sont là néanmoins des détails de peu d'importance; ils n'empêchent pas l'action d'être fort bien conduite, et le dialogue de paraître infiniment plus dramatique que dans les autres parties de l'ouvrage.

Je ne blâmerai point M. Montanelli d'avoir concentré tout l'intérêt du troisième acte dans deux situations principales : la force et la diversité des sentimens qui y sont en jeu permettent facilement d'oublier tout le reste. Camma inspire la compassion lorsqu'au moment de châtier le coupable, elle subit, pleine d'angoisses, les amers reproches du barde ami de Sinatus : d'un mot elle pourrait le réduire au silence, reconquérir son admiration et son estime, qui pour elle a tant de prix; mais ce mot, elle ne le dira point, car il pourrait compromettre sa vengeance. C'est ainsi humiliée, mais inébranlable dans sa volonté, qu'elle s'avance pour la cérémonie nuptiale, au milieu des signes non équivoques de la stupeur et de la réprobation de tous ceux qui l'entourent. La sombre et inexplicable satisfaction qui éclate malgré elle sur son visage augmente leur douleur et fait contraste avec la joie amoureuse de Sinorix. Une fois la coupe vidée, tous les rôles changent : la fureur contenue de la prêtresse éclate, ainsi que l'indignation de l'assistance, et le tétrarque reste couvert de confusion, frappé de terreur, jusqu'au moment où, les tortures physiques d'une mort hideuse l'entraînant hors de la scène, la triomphante agonie de Camma occupe seule le spectateur. La tâche de la druidesse est accomplie : n'ayant plus rien à faire en ce monde, elle s'envole au séjour des étoiles, où l'attend Sinatus.

M[me] Ristori a largement contribué au succès de *Camma* par l'incontestable talent qu'elle déploie dans le principal rôle. Elle y a mis toute son âme, tout son dévouement. Elle a su trouver des effets nouveaux et dramatiques sans cesser d'être naturelle et vraie : si parfois elle s'est trompée, on n'a pu s'en prendre qu'à son excessif désir de bien faire, de se surpasser même, et à la spontanéité de ses inspirations. Grâce à un rôle habilement tracé, M[me] Ristori a donc pu achever sa troisième campagne à Paris sans trop s'apercevoir qu'il n'y a point ici un public assuré pour les apparitions périodiques de la tragédie italienne; elle a pu même recommencer avec quelques chances de succès ses fructueuses tournées à travers l'Europe. Puisque j'ai touché ce point, je dirai ma pensée tout entière. Il y a deux ans, lorsque M[me] Ristori nous est pour la première fois venue d'Italie, nous avons applaudi à cette apparition inattendue qui nous montrait dans une artiste admirablement douée les qualités que nous regrettions de ne pas trouver chez M[lle] Rachel. Nous espérions que l'art dramatique, en Italie comme en France, profiterait de ce succès. Nous comptions sans cette fièvre des applaudissemens faciles qui, M[me] Ristori nous l'a prouvé une fois de plus, n'épargne pas toujours les natures les mieux douées. C'est sous cette influence maligne que M[me] Ristori, plus remarquable dans la comédie que dans la tragédie, a renoncé à un genre qui n'attire pas les étrangers (1). C'est pour mieux garantir son succès qu'elle s'est entourée d'artistes vulgaires, dont l'insuffisance rebute les spectateurs et décourage les auteurs. Elle a fait plus : elle a exagéré les effets de sa pantomime, — la seule partie de son talent que nous puissions admi-

(1) A la veille de quitter Paris, M[me] Ristori a eu cependant la singulière idée de jouer deux fois *les Fausses Confidences*, traduites en italien, au lieu de nous donner quelques-uns des meilleurs ouvrages de son répertoire national. C'est une fantaisie qui ne tire pas à conséquence, et dont la critique n'a pas à s'occuper. Marivaux sans le marivaudage — on devine ce que cela peut être.

rer en connaissance de cause, — au point de nous rappeler quelquefois non plus Mlle Rachel, mais telle ou telle actrice en faveur au boulevard. Certaine enfin que le rhythme mélodieux de la poésie italienne échappe à son nouvel auditoire, elle s'est livrée à toute l'impétuosité de sa nature et ne s'est plus astreinte à réciter les vers tels qu'ils étaient écrits. Elle a fait un singulier abus de la synonymie; elle a retranché ou ajouté des mots, au risque de débiter des vers faux. Je pourrais multiplier les exemples et demander à tout homme de bonne foi s'il est permis, sans nuire à la mesure, d'ajouter *io* ou de le retrancher, de transporter le pronom *me* d'un vers à l'autre, de dire *scendono* quand le poète a écrit *scendon*, etc.; mais je veux me borner à deux vers, où les étranges licences de Mme Ristori ont dénaturé jusqu'à la pensée. A la seconde représentation de *Camma*, en prononçant ce vers :

Pur d' inusata
Mestizia sento violenza al core,

« pourtant une tristesse étrange s'empare malgré moi de mon cœur, » Mme Ristori a remplacé *violenza* par *dolcezza*, ce qui ôte tout sens à la phrase. Plus loin, dans ce vers :

Contro l' infinger suo finor fu vana
Possanza d' arti mie,

« jusqu'à présent toute la puissance de mes artifices n'a pu vaincre sa dissimulation, » *fu* est devenu *fia*, ce qui fait émettre à Camma le vœu singulier que la puissance de ses artifices ne réussisse pas à vaincre la dissimulation de Sinorix!

Il est, je pense, inutile d'insister. Que de pareilles bévues aient passé inaperçues sur la scène du Théâtre-Italien, n'est-ce pas la meilleure preuve du danger qu'il y a pour Mme Ristori à courir les routes, au lieu de rester dans la voie sérieuse où nous avions été les premiers à l'applaudir? Quand Mlle Rachel a commis la même faute, nous n'hésitions pas à blâmer ces excursions, d'où elle nous est revenue amoindrie. Nous ne saurions avoir deux poids et deux mesures. En renonçant à ses auditeurs naturels, en se séparant des acteurs d'élite si nombreux au-delà des Alpes, Mme Ristori ne peut espérer de se soutenir à la hauteur où elle nous est apparue il y a deux ans. Si admirablement doué que soit un artiste, il ne saurait impunément se placer dans des conditions anormales, et préférer des éloges frivoles aux conseils des vrais amis de son talent.

F.-T. PERRENS.

— Il a paru résulter, pour quelques-uns de nos lecteurs, de la note publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 15 mai dernier) sur l'*Histoire de Madame de Maintenon*, que M. le duc de Noailles et M. Th. Lavallée auraient eu réciproquement le droit de se plaindre l'un de l'autre. Nous devons protester nous-mêmes contre cette interprétation. Les deux historiens de Mme de Maintenon, unis par le même sentiment envers cette femme illustre, ont pu se rencontrer dans le choix et dans la reproduction des mêmes documens : ils n'ont jamais eu à se reprocher aucun procédé personnel, et les emprunts dont nous avons entendu parler sont de ceux qu'autorise pleinement le droit de l'histoire.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

NEUVIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIe ANNÉE.

MAI — JUIN 1857.

Livraison du 1er Mai.

Livraison du 15 Mai.

Livraison du 1er Juin.

Livraison du 15 Juin.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.